This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07579575 1

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES POÉTIQUES

OU

CHANTS DU BARDE,

GLANÉS

CHEZ LES MUSES.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTUDES POÉTIQUES

OU

CHANTS DU BARDE

GLANÉS

CHEZ LES MUSES,

Par M. Chenet.

Many are poets who have never penn'd.
(*The prophecy of Dante , canto IV.*)
Lord BYRON.

PARIS ,
IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE DE PAUL DUPONT,
Rue de Grenelle-Saint-Honoré , 55.

1846.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
73822
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1897.

Digitized by Google

ÉTUDES POÉTIQUES

OU

CHANTS DU BARDE,

GLANÉS

CHEZ LES MUSES.

A MON ANGE GARDIEN.

DÉDICACE (1).

Salut à toi, dont le nom vénéré
Sera toujours par les tiens admiré !
Je mets ici sous ton aile, ô mon ange !
Tous ces essais, où la rime s'arrange,
Pour accomplir sans effort, un désir
Qu'on doit aimer, s'il te cause un plaisir.
Un seul regard, remarqué par la foule,
Fera sentir que ma muse déroule,
En vers aisés ta louange et les mœurs
Qu'elle chérit, qu'elle embellit de fleurs.
Si tu les lis, que ta voix protectrice
Veuille approuver ton nom au frontispice !

(1) Je n'ai pas mis de nom à cette dédicace, parce que la personne célèbre à laquelle l'ouvrage a été présenté, sans avoir dit non, ne l'a pourtant pas accepté : c'est vraiment dommage. Mais mon ange gardien ne la refusera pas.

Digitized by Google

PLAINTE A MA MUSE.

I.

Se tromper dans ce bas monde
N'est pas une nouveauté.
Voyez ma simplicité !
J'aime un tonnerre qui gronde,
Je crois en être écouté,
Je lui présente mes veilles
N'exigeant que d'être u ;
Hé bien ! toutes mes merveilles
Suivaient un plan résolu,
Se disputant pour lui plaire :
Vous le voyez, ai-je plu ?
Un cœur pur cherche à bien faire,
Frappons ailleurs, essayons ;
On meurt par fois pour se taire.
Le soleil et ses rayons
Nous inondent de lumière ;
Il réchauffe les vents frais
Et plane sur la chaumière,
Quand l'ombre de ses reflets
Veut nous cacher la nature.
Fiers enfants de mes loisirs,
Vos pensers, votre droiture
Vont éveiller la censure
Et chatouiller ses désirs.
Allez, montrez-vous sans crainte
Mais tâchez d'intéresser.
L'envie à la marche feinte
Peut-elle oser vous blesser ?
Gardez-vous d'être timides,
Sans braver les préjugés,
Montrez-vous de gloire avides :
Vous n'êtes pas engagés.

Digitized by Google

II.

Pour l'avenir, laissons la dédicace,
Elle dira : « La bonne volonté
Qui m'a produite aime la liberté;
Elle m'apprend à suivre la préface,
Pour vous prouver que l'intérêt s'efface
Quand il s'agit chez nous de rendre honneur.
Et se haussant d'un ton la Muse avec bonheur
Vient de s'abandonner aux plaisirs qui l'inspirent. »
Bouder est ennuyeux, les enfants d'Apollon
Employent mieux leur temps où les grâces aspirent :
Ils ne sont pas haineux. Dans le sacré vallon
La haine fière, affreuse, est à jamais bannie;
Hier on a sifflé la mordante ironie :
Et la saine raison préside toujours là.
Elle a donné congé, pour désobéissance,
A la plate satire encline à la licence
Et l'aimable conseil applaudit, l'approuva.

III.

Le dernier édit du Parnasse,
Signé par le divin Sénat,
Enjoint aux poëtes qu'il classe,
De ne pas viser à l'éclat.
Mais de consulter la nature
Même en disant la vérité.
De rejeter la phrase obscure
Éblouissante et sans clarté.
Certain qu'on réussit à plaire
Quand la nature nous éclaire.
Il faut des travaux assidus
Pour arriver à la lumière
Où sont montés les vrais élus!

Digitized by Google

A L'HOMME.

A M. ALP. DE LAMARTINE.

De multis.

Toi, dont les souvenirs s'effacent par le temps,
D'un Dieu plein de grandeur as-tu vu les tourments?
Des siècles écoulés viens nous montrer la trace,
Viens dire où commença l'époque de ta race!
La raison se refuse à croire au merveilleux;
Et c'est toujours en vain que tant de faits douteux,
Dans un livre expliqués sont donnés pour oracles,
Lorsque le sens commun rejette les miracles.
Excusons la faiblesse et plaignons son délit;
Mais peut-on croire encor que Dieu nous écrivit?
En attaquant la foi, mobile des croyances,
Nous ne nous armons pas du flambeau des vengeances.
Offrons avec égard un doute contesté:
Par le raisonnement cherchons la vérité.
Qui ne veut raisonner est un bigot, un fourbe:
L'esclave abruti craint sous le joug qui le courbe;
Le sot crédule et fier, croit sans difficulté;
Il ne voit, ne sait rien, il est sans faculté.
Eclairons l'ignorant, révérons la sagesse,
A l'abri de la loi répondons sans faiblesse.
Insulter est d'un fou, braver d'un impudent.
Il faut par la douceur se montrer tolérant;
Les hommes ont voulu rapporter leur ouvrage
A la Divinité, n'est-ce pas un outrage?
Nos devanciers ont cru, sans connaître la loi,
Nous pouvons douter, nous, qui n'avons pas la foi!
Faut-il pour croire en Dieu se souiller d'un blasphème?
Oubliant son devoir, courir à l'anathème!.....
Nous admirons sans doute, avec le monde entier,

Digitized by Google

Cet esprit éclairé poursuivant le sentier,
Où conduit la vertu ; déployant ses maximes
Des erreurs en cent lieux il montre les abîmes,
Servant la Vérité, subissant ses décrets,
Puis se soumettre en homme à ses puissants effets.

Mais si sur mon sujet je pouvais bien m'étendre,
Le démontrant poli, prêt à tout entreprendre ;
Sur ses dix-huit printemps montrant de l'avenir,
Et très-souvent héros, marquant de souvenir ;
Presque partout bercé de croyances diverses,
N'ayant pourtant qu'un but, et, dans ses controverses,
S'attachant à prouver l'existence d'un Dieu.
C'est ce que nous voyons en tout temps, en tout lieu,
Un zèle mal conçu le pousse à l'athéisme,
Il le dément bientôt revenant au déisme :
Constamment emporté dans un monde idéal,
De système en système, il ne voit que le mal.
Etourdi de rapports qu'il poursuit, qu'il élague,
Son esprit vagabond le jette dans le vague.
S'il revient des écarts qui firent son malheur,
Il s'asseoit triomphant des charmes de l'erreur.
Comment douter qu'un Dieu nous fit ce que nous sommes ?
S'il eût voulu mieux faire il eût changé les hommes.

Rien ne t'étonne plus, brave les éléments,
Surmonte avec ardeur tous les événements ;
Tout paraît fait pour toi : la nature empressée
Ne sait plus qu'obéir ; soumise à ta pensée,
Elle s'étend, n'agit que pour suivre tes lois,
Subir ta volonté : c'est le but de son choix.
Chaque jour voit grandir ta science profonde ;
On t'a vu pénétrer sous les pôles du monde ;
Ces astres lumineux et ces globes divers,
En spectacle attrayant, et ce vaste univers,

Digitized by Google

Tu sus tout conquérir. Le temps et la distance,
L'espace et même l'air, réduits sous ta puissance,
N'offrent plus à tes yeux qu'un domaine exploré,
Où badine avec art ton esprit éclairé.
Bravant tous les dangers tu te ris des tempêtes,
Cinglant sur l'Océan tu parcours tes conquêtes.
Ton frêle baleinier paraît au pôle austral;
Si le poisson s'enfuit au pôle boréal,
Tu l'atteins aussitôt, sans songer aux espaces
Qu'il franchit aisément les courants et les glaces.
Les obstacles vaincus, le travail s'accomplit :
A l'intrépidité la prudence s'unit.
Démens ce vain orgueil qui sans cesse t'entraîne
A te faire oublier le devoir qui t'enchaîne,
A servir la raison!... Quelle est-elle? dis-tu,
Cette rare beauté, ce fruit de la vertu?
N'est-il pas bien permis à chacun de s'en croire
L'unique possesseur, s'il en écrit l'histoire?
L'homme oppose toujours, par pure vanité,
Le présent qui le fuit avec l'antiquité.
Tout a changé : lui seul, être par excellence,
Ne saurait point vieillir, et dans sa bienveillance,
N'épargne pas les mœurs, la jeunesse surtout
Attire ses regards : il la poursuit partout.
Il voit avec chagrin les plaisirs du jeune âge,
Et ses jeux innocents pour lui sont un outrage;
Troublé sur l'avenir, ses regrets superflus
Se reportent encor vers un temps qui n'est plus.

Heureux qui dans ses vers peut peindre ses pensées,
Évitant avec soin des phrases sans idées!
Heureux encor celui qui, traçant ses tableaux,
Imitant sans excès, offre des traits nouveaux,
Tous ses sujets divers, choisis sans le paraître,
Avec discernement semblent toujours renaître.

Digitized by Google

Trop féconde parfois sa verve le conduit,
Il retouche bientôt les traits qui l'ont séduit.
Il faut penser longtemps pour pouvoir bien écrire :
C'est en lisant beaucoup qu'on apprend à bien dire.
Ainsi nous répétons, sous des sens différents,
Ce que nos devanciers ont conté de leurs temps.
Heureux, si quelquefois la flamme du génie,
Par le savoir aidée, ose étonner l'envie.
On raconte souvent ce qu'on a retenu,
Le donnant pour nouveau sans songer qu'on l'a lu.
Ceux qui surent écrire ont été plagiaires ;
Les auteurs renommés servent d'auxiliaires.
Argument insultant, mais facile à prouver.
L'homme n'invente rien, tout consiste à trouver
Les faits que le hasard arrange et développe,
Qu'il sait pourtant choisir, brisant leur enveloppe.

L'Égypte, ce berceau de rites fabuleux,
En imposa longtemps à l'homme malheureux.
Là, sur un piédestal d'une forme étonnante,
Les rayons du soleil, sa clarté triomphante
Paraissent éclipsés. Un clergé directeur,
Posté le dos au nord, voyait dans sa ferveur
Le triomphe certain de sa supercherie
Agir avec effet sur la foule asservie.
Le prêtre ricaneur, turbulent, entêté,
Décima largement tout un peuple hébété.
Mais ces temps ne sont plus, ces époques sans gloire,
Pharaon, Sésostris, vos tombeaux, votre histoire,
Sont ouverts sous nos yeux ; vos secrets sont connus ;
Vos lettres, vos écrits nous les avons tous lus !
Nous avons retrouvé, par la simple analyse,
Les hauts faits, faux ou vrais, des Ménès, des Cambyse.
Le papyrus muet offre aux savants surpris
De ces temps reculés de précieux débris,

Digitized by Google

Conservés par la main d'un pouvoir invisible,
Dont la bonté suprême est partout accessible.

C'est à la campagne, où le besoin de rimer
Nous fait sentir ses lois ; satisfait d'exprimer
La vive émotion qui cherche à nous séduire,
Essayons les moyens qui peuvent nous instruire.
Dans ce travail ingrat tout mène au désespoir,
Privé des éléments, mais surtout du savoir,
Que de difficultés, d'écueils insurmontables,
Entravent nos succès ! Des vers parfois passables
Peuvent-ils nous payer tant de soins et de frais,
Et le chagrin de voir qu'on les trouve mauvais ?
Jamais fixé sur rien, rimant à l'aventure,
Un mot précède ou suit, si l'accord, la mesure,
L'euphonie ou le sens et la comparaison
L'aident à figurer sans choquer la raison.
Ce mot, que le hasard produit à nos pensées,
Vient d'un trait lumineux enflammer nos idées.
Alors et malgré nous poussés jusqu'à l'excès,
D'un pénible labeur nous cherchons les succès.
Du Dieu qui nous inspire invoquons la puissance !
En briguant ses faveurs vantons son éloquence.
Chacun a ses moments où l'inspiration
Le force malgré lui, le met en action.
La brune au long goulot prête aux uns mille charmes,
D'autres sur un coursier vont apprêter leurs armes.
C'est ainsi que Byron, publiant ses beaux vers,
Nous apprend le secret des poëtes divers.
Puissances de l'esprit, désordres invincibles,
Qui dissipez nos sens, excitants invisibles,
Qu'on ne peut définir, toujours en désaccord,
Montrez-vous indulgents, soutenez notre effort !...
Si nous voulons chanter la nature embellie,
Au retour du printemps, notre verve assoupie,

Digitized by Google

En butte à nos essais ne veut point obéir,
Un travail assidu ne saurait la fléchir :
Fière de dominer une entrave l'irrite,
Intraitable pour nous : c'est là tout son mérite.
Caressons son orgueil, en lui jetant des fleurs,
Qu'elle fléchisse enfin sous leurs vives couleurs.
L'oranger, l'acacia, leurs odeurs parfumées,
Le cafier, le jasmin et leurs fleurs embaumées
Pourraient flatter ses goûts, dévoiler ses désirs.
Guidé par ce retour, partageons ses plaisirs.
Sans ordre nos vergers soignés par la nature,
Nos champs et nos bosquets fournissent la pâture
A mille être divers. L'ananas savoureux,
Ornement de nos bois ; le palmier vigoureux
Et le cayemitier à feuille veloutée,
Avare de son fruit, dont la chair argentée,
Aliment des oiseaux se sèche dans les airs.
La douce sapotille, en des groupes impairs,
Nargue l'abricotier. L'orange succulente
Apaise avec son jus la chaleur suffocante.
Nos arbres primitifs respectés par le temps
Nous retracent des traits magnifiques et grands.
Ornements variés, mais quelle architecture !
Là, tout est étonnant, tout montre la nature !...
Se groupant dans les airs, les lianes, leurs fleurs,
Se forment en réseaux de diverses couleurs ;
Elles vont s'attacher aux arbres gigantesques,
Les ornant de festons, de rideaux, d'arabesques.
Là brillent suspendus ces tableaux enrichis,
Où viennent folâtrer dans leurs beaux coloris
Des oiseaux éclatants. L'abeille coutumière,
Léchant avec amour, de sa trompe ouvrière,
Ces feuilles et ces fleurs, satisfaisant sa faim,
Nous la voyons venir enrichir son essaim.
Nous pourrions imiter ces leçons d'industrie,

Digitized by Google

Nous cueillons ses trésors par la supercherie.
Il faut être bien fou vraiment pour négliger
L'auteur de ces bienfaits, qui paraît exiger
Seulement le bonheur de tout ce qui respire ;
Jouir de tous les biens, c'est le vœu qu'il inspire.
O Dieu ! ton culte pur élève les mortels !
Que l'encens de nos cœurs brûle sur tes autels !....

Vois, l'ombre de la nuit étend sa robe obscure
Sur le charmant éclat qu'étale la nature.
Quand l'astre bienfaisant vient pour la dissiper,
Ne te semble-t-il pas qu'ils vont s'émanciper,
Ces êtres qu'il éveille et met en harmonie,
Pour chanter son retour, ses traits en symphonie?
Et le jour naît si beau, c'est pour toi, le vois-tu?
Crois à la récompense, et songe à la vertu.
Au sage il appartient de fixer la fortune :
Sa faveur est souvent une grâce importune.
Lorsqu'on peut tout avoir, l'embarras de choisir
Nous rendant indécis, affaiblit le plaisir.
Eh ! n'est-ce pas pour nous que Dieu fit la sagesse?
Nous sentons ce bienfait même dans la détresse.
Qu'est-ce que la sagesse? Est-ce l'art d'être heureux?
On peut donc en jouir sans offenser les cieux.
La beauté, la candeur échurent en partage,
Avec la sympathie et l'amour, au jeune âge.
Et lorsqu'il a compris son rang, sa dignité,
Le devoir qui l'attend dans la société,
On voit développer en lui toutes les grâces,
Les répandre aussitôt en faveurs sur ses traces.
Mais bientôt le bonheur semble suivre ses pas.
S'attacher à sa gloire en livrant ses appas.
Vers l'aube d'un beau jour, qui succède aux orages,
Les oiseaux incertains, cachés sous les feuillages,
Expriment, par leurs chants, leurs souhaits, leurs amours :

Digitized by Google

Tremblant pour leurs petits, leur plainte est sans détours.
Les rayons bienfaisants de l'astre qui console
Poursuivent en riant la nuit qui se désole,
Tout renaît, tout s'excite, et l'homme arrive enfin
Pour agir et remplir les ordres du destin.
La nature sourit à son superbe ouvrage,
Lui prodigue ses dons, et met à son usage
Les trésors de son sein, qu'elle étale à ses yeux,
Le poussant vers son but sans limiter ses vœux.
Charmé de ces secours, qu'il use avec largesse
Il sait faire accorder les fruits de la sagesse,
Les plaisirs qu'il reçoit, qui naissent sous ses pas,
A l'objet de ses vœux, aux amours délicats.
L'intérêt le trahit, et le pousse à l'extrême :
L'homme n'a pas d'ami plus constant que lui-même.
Bercé par l'égoïsme et par l'ambition,
Il convoite, il atteint la domination.
Placé sur le sommet des masses qu'il dirige,
Tout sous lui vient plier ; il refait, il corrige ;
Sa volonté soutient, affermit ses essais,
Il triomphe bientôt par ses vastes projets ;
Mais il doit convenir à son siècle, à la masse
Par de grandes vertus savoir saisir sa place.
Le type du grand homme une fois reconnu,
L'enthousiasme atteint fait fléchir la vertu.
Cette soumission est parfois désastreuse :
L'homme éteint ses serments sous la pourpre envieuse ;
Et bientôt, soumettant la foule à ses décrets,
On le voit prodiguer ses plus chers intérêts.
Les grands hommes sont tous imbus du fatalisme,
Dogme outré du héros détruisant le civisme.
Qui sait faire affronter la mort et le danger,
Chercher la vaine gloire, asservir l'étranger.
La paix arrive enfin, il faut que tout finisse.
Le héros disparaît, d'autres entrent en lice.

Digitized by Google

Réfléchissant alors sur les maux, sur les biens,
On est souvent surpris par quels faibles moyens
« Le monde est gouverné. » La brigue et la cabale
Élèvent des brouillons, dont la ruse fatale,
Ne produit que des maux. Leur incapacité
Nous découvre bientôt leur triste nullité.
Pour un homme accompli, maîtrisant ses semblables,
Combien sont condamnés à ramper incapables!
Le genre humain soumis à son régulateur
Ne peut improviser tous les jours son moteur.
Mais lorsqu'il apparaît ce travail des années
La gloire le prévient. Aux masses étonnées
Son courage est transmis : fier d'agir sous ses lois,
Chacun vient concourir à de brillants exploits.
La masse sait choisir; son concours unanime
Prouve ses sentiments, et l'objet qui l'anime
Montre sa volonté d'atteindre la hauteur,
Où viennent ressortir la vie et le bonheur,
Son tact toujours certain écarte l'impuissance;
Le supplice des sots punit la suffisance.

L'esprit est éternel, il parut en tous lieux,
Chaque siècle a produit des effets curieux.
Tout le prouve, et je crois voir dans la vieille Afrique,
Sous les divers climats de la jeune Amérique,
Ces pays méprisés par l'irréflexion,
Que des peuples instruits cultivaient la raison.
Est-ce la même main qui fit les pyramides,
Que nous voyons encor dans ces plaines arides,
Assises près du Nil, et chez le Mexicain?
Quel était leur objet? Nous le cherchons en vain.
On peut être surpris de la similitude
De ces temps reculés s'offrant à notre étude.
Ces pays étendus avaient-ils des rapports?
Ce n'est pas le hasard qui créa ces accords.

Digitized by Google

Ces peuples se voyaient sans sciences nautiques.
Quels moyens inconnus dirigeaient leurs pratiques
S'ils se communiquaient quelques événements,
Pizarre, Omar, Cortès, ou bien d'autres brigands,
Auront détruit pour nous, dans leur conduite affreuse,
Les monuments d'alors de l'histoire douteuse.
Avec l'aide desquels nous pourrions pénétrer
Ce chaos surprenant qu'on ne peut démontrer.
Comment le genre humain perd-il ses connaissances,
Objet de tant de soins, but de ses jouissances?
Tout s'éteint, se confond; mais dans l'immensité
Nous pouvons entrevoir son immortalité!....
Serait-il condamné, malgré son aptitude,
Aux rigoureuses lois de la décrépitude?
Comme l'individu souffre-t-il tous les maux
Qui finissent enfin au but de ses travaux?
Ainsi, comme les corps, l'esprit naît et chancelle,
S'étend, vieillit, se perd et puis se renouvelle.
Le don de réfléchir, attribut délicat,
S'émousse doucement et perd tout son éclat...

Des développements de notre belle époque,
Des réformes au mieux qu'un grand besoin provoque,
Soutenus en concours par les plus grands talents
Qui se sont réunis, et dans leurs dévoûments,
Embrassant tout entier l'intraitable puissance,
Doit enfin rejaillir la douce jouissance,
Qui conduit au bonheur. Les siècles écoulés
Sont là pour nous guider : ils seront consultés,
Et jamais l'éloquence et la saine logique
N'auront dans leurs efforts en langage classique,
Su prouver aux tyrans, surpris d'être vaincus,
Qu'aux peuples assemblés il est des droits connus.
Deux grands peuples unis par la raison, la force :
Combinaison sublime où tout agit, s'efforce

Digitized by Google

A conduire aux succès, et sans confusion.
Leur devise sera : *Civilisation.*

Remarquez le savoir que l'ignorant méprise,
Pénétrer en tous lieux chez l'homme qu'il maîtrise.
Le Turc insouciant revient de ses frayeurs,
Il sent l'utilité de corriger ses mœurs.
Il aperçoit enfin que l'insigne ignorance
Ne saurait qu'abrutir, causer la défiance;
Qu'on ne peut diriger si l'on n'a pas compris
Les principes connus, dans lesquels sont nourris
Les peuples ses voisins; que ces peuples modèles
N'ont acquis leur pouvoir que sous les étincelles
D'où jaillit la science et l'étude des droits
Que la nature enseigne en propageant ses lois.
O chez lui l'élément attendait pour éclore,
Le conseil animé de la voix qui l'honore!
Elle connaît son rang, la faible humanité,
Elle exige à tout prix la saine liberté :
Partout elle en jouira. L'éclat de la lumière
Répand son influence, élève la chaumière
Au niveau des palais. La raison se fait jour,
Enrichit la pensée et l'élève à son tour.
Après avoir souffert huit cents ans d'esclavage,
Le Turc enfin lassé prend les conseils du sage.
La réforme déjà, fait chez lui des progrès :
Tout suit la nouveauté. Les rapides succès
Ne peuvent étonner que le froid égoïste
Qu'un préjugé vulgaire accompagne à la piste.
Le savoir triomphant va bientôt lui prouver,
Que ses efforts unis ne sauraient l'entraver.

C'est à tort que tu fuis l'heure des sacrifices.
Les seuls faibles d'esprit aiment les artifices.
Tu dois de bonne grâce, avec discernement,

Digitized by Google

Entrer avec ardeur, saisir le vrai moment
Qui chasse les regrets, et donne le mérite
De n'être pas trop tard à la chose prescrite :
Etant inévitable on ne peut différer
Devant un changement qui promet prospérer.
Trouve un bonheur plus grand et plus digne d'envie,
Que celui d'être utile et cher à ta patrie !
Tu ne peux effacer le charme qui s'étend,
Sur un cœur dévoué que le bonheur attend.

Dans ce monde animé, les lois de la physique
Balancent en tous sens la matière électrique,
Et rien n'est déplacé sans sujet, sans motif :
L'équilibre établit et rend tout positif.
Si la mer en courroux ravageait les campagnes,
Et venait inonder la cime des montagnes,
Dans son lit découvert nous irions cantonner.
Là, trouvant nos besoins, non sans nous étonner,
Tout s'accommoderait : les huîtres détachées
Se trouveraient ailleurs, leurs coques desséchées
Remplissant nos ravins, seraient encor couverts
Par le même élément, et les monstres divers
Transportés comme nous. Leurs demeures liquides
Seraientdans nos vallons, noyés de flots limpides.

Si dans son cours rapide un choc inattendu,
Une comète, ou bien un grand corps étendu
Venait heurter la terre avec la force égale
De sa grande action, dans quel affreux dédale
L'homme étonné serait? Les eaux certainement
Jailliraient de leur lit, et dans son mouvement
Le globe interrompu vacillant dans l'espace,
Cherchant son équilibre, emporté de sa place,
Ses tristes habitants effrayés ou péris
Offriraient en désordre un amas de débris.

Digitized by Google

Qui peut nous assurer qu'un pareil cataclisme
N'a pas encor eu lieu? Qu'un puissant aphorisme
Soutienne nos efforts, nous porte à découvrir
Par quels douteux effets tout semble concourir
A prouver qu'autrefois vers les pôles du monde,
Régnait un temps plus doux, où la chaleur abonde,
Que des restes partout se trouvent rassemblés
Dans cet affreux climat par le froid conservés?
La terre a dû tourner, s'élancer dans l'espace,
En recevant le choc elle changea de place.
Mais pourquoi supposer quand la réalité
S'accorde sous nos yeux avec la vérité?
Des roches, des coraux, des bancs de coquillages
Sur les monts élevés, mêlés dans les feuillages;
Tous ces produits marins, unis en rendez-vous,
Prouvent que les poissons les ont vus avant nous.
Tout tend à nous prouver que la terre agitée
Par une impulsion subite ou concentrée
Par un puissant moteur, peut avoir eu ses points
Arrangés autrement, et par ce choc disjoints.
Alors, en s'éloignant de leurs places, des pôles
Ils eurent à subir ce changement de rôles.
Les êtres, habitant sur les points tempérés,
Par la transition surpris, désespérés,
Ne pouvant supporter leur nouvelle atmosphère
Sans doute auront péri dans un autre hémisphère;
Les habitants du centre ont été préservés,
Le climat maintenu les aura conservés.
Terrible démenti que ce tableau du monde!
Venez nous l'expliquer, qu'un déluge, que l'onde,
Mais contre la raison, malgré l'ordre établi,
Viennent là vous aider le tirer de l'oubli!
C'est du savoir acquis à la géologie,
Au discernement libre et sans apologie,
Que doivent ressortir cet ensemble muet,
Enseveli pour nous semblait être un secret.

Digitized by Google

O vous, brillant des dons que notre siècle étale
Qui n'avez pas goûté de la pomme fatale;
Qui, successivement, avez vu refouler
Les maux, les biens réels, pouvant nous consoler;
Le flambeau du savoir (je tremble de prédire!)
Devra s'éteindre encor et briser votre empire.
Juste raison! venez, accourez en ces lieux,
Dirigez nos souhaits vers l'arbitre des cieux!!.....

UN HOMMAGE.

A***

Quid animi habeam periclitamini, legite.
Music resembles poetry, in each
Are namless graces which no methode teach.

(POPE.)

L'empire des beaux vers sur un être sensible
Et bien organisé semble chose impossible,
A l'être indifférent qui ne sait entrevoir
Comment on peut goûter, sentir, et concevoir
De la beauté des sons et des mots qu'on arrange
Dans un sens compassé : c'est pour lui chose étrange.
Toi dont le cœur avide à t'instruire occupé
Vois cet heureux mortel de vingt lustres frappé,
Vois l'auteur de Zaïre immoler aux études
Les moments de loisir que les vicissitudes,
Les maux qu'elles causaient paraissaient respecter.
Ses vers harmonieux qui viennent nous tenter
Sont des fruits consacrés par la philosophie
Pour porter au bonheur la masse qui supplie;
Mais il faudrait l'instruire et mettre en action
Toutes ces facultés qu'accorde la raison,

Digitized by Google

Qu'un vulgaire ignorant ne peut jamais comprendre,
Ah ! s'il les entendait pourrait-il s'en défendre ?
Mais pour bien mériter la saine liberté,
Après l'avoir conquise, il faut à l'équité
Consacrer ses devoirs, offrir des sacrifices,
Élever la pensée aux études propices.
Là seulement, on peut apprendre à la goûter :
C'est en la comprenant qu'on sait la respecter.
Et jamais on n'a vu la passible ignorance
Supposer son bonheur sans l'affreuse licence.
Mais ta sollicitude arrive jusqu'à nous,
Tes soins pour nos enfants aptes au rendez-vous,
Feront bénir ton nom. Te portant leur hommage
Daigne accepter ces vers : ils sont offerts au sage,
Et j'ose t'assurer qu'ils renferment les vœux
D'un peuple dont l'amour pour toi n'est pas douteux.

Reçu par l'amitié, la tendre rêverie
Me soustrait au bonheur qui flatte et me convie.
Aimant toutes les deux, comment les séparer ?
Pour goûter leurs faveurs il faut se préparer.
L'une invite à jouir, l'autre moins empressée
Me conduit simplement à la douce pensée.

Rêvant sur un sujet qui devait m'inspirer
Les mots se succédaient et semblaient s'emparer
De tout mon être entier. Se heurtant dans ma tête,
Doublant mon embarras, ô la phrase incomplète
Capricieuse même ajoutait aux rigueurs
Que j'aimais à souffrir en lui jetant des fleurs,
Lorsque des sons lointains unis en symphonie
Vinrent frapper mes sens de leur mâle harmonie.
La musique est pour nous un langage animé
Don précieux du Ciel pour un cœur enflammé.
La nature y mêla des agréments pour plaire,

Digitized by Google

La fière majesté s'y répand et l'éclaire.
Ce langage est compris et selon les progrès
Des peuples qu'il protége, il brille avec succès.
L'amour aussi s'en sert, l'orne de mille images,
Pour toucher la beauté, tendre un sourire aux sages.
O le plus beau des arts! par toi la vérité
Acquiert plus de prix et plaît à la gaîté.
N'est-ce pas toi, musique, à qui l'âme obsédée
Recourt dans sa douleur? Elle est persuadée
De ton puissant empire, et succombe ou guérit.
De l'amant espagnol la guitare avec bruit
Sait porter aux échos son amour et sa plainte,
Sa maîtresse l'entend, et lui répond sans crainte;
Et bientôt réunis tu parles seule d'eux :
Ton langage sonore accorde et leur dit mieux
Ce que l'amour tremblant et toujours en alarmes
Ose à peine exprimer en invoquant tes armes.

O toi, des cœurs aimants douce affectation!
Tu règnes sur nos sens; ta belle mission
Asservit à tes lois l'âme tendre, sensible;
Tu nous impose un charme, un besoin indicible.
Comment se trouve-t-il des êtres mal formés
Qui ne peuvent sentir tes beaux sons animés,
Les douceurs de ta voix, agissant sur la brute
La plus incorrigible et la domptent sans lutte?
Quand d'une obscure nuit le lugubre étendard
Vient cacher à nos yeux les astres en retard,
Et semble nous voiler leur divine harmonie,
Si des sons la puissance en douce symphonie
Frappent nos sens surpris, c'est toi, musique, encor
Dont l'éveil nous séduit, nous offre son essor.
Art émané du ciel! soumis à ton empire
Dès mes plus jeunes ans, je t'adore et j'aspire
A mériter de toi, ton amour, tes faveurs :

Digitized by Google

Je n'ai pas, tu le sais, pu goûter ces douceurs.
On ne peut s'élever sans maîtres à comprendre
Tous les secrets cachés que toi seule sais rendre,
Et la nature en vain de ses puissants secours,
Guidant ses favoris dans ses mille détours,
Voit faillir ses desseins, si l'art sous qui tout cède,
Qui sait tout aplanir, ne se rend à son aide.
Mais privé du seul don sans lequel tout est bruit,
C'est par un souvenir que je me vois séduit,
Par tes sons autrefois mes plus chères délices.
Oh ! pour te goûter encore et subir tes caprices
Quels biens je céderais, pour jouir un moment
Des accords heureux qui viennent faiblement
Rappeler en mon âme une voix douce et pure
Qu'un être organisé dévoile, étend, épure !
Accepte mon hommage, et soumis à tes lois
Je veux encore unir tes accords à ma voix.
Pergolèse, inspiré par des sons qu'il exprime (1),
Produit en expirant ce chant qui le ranime,
Où l'éloge de Dieu, ce charme harmonieux,
Semble élever l'auteur et le placer aux cieux :
Pergolèse succombe à la mélancolie,
Son nom en traits de flamme à la gloire s'allie.
Mourir amant des arts, c'est avoir mérité :
Agrandir leur pouvoir, c'est l'immortalité !

L'âme de Pellico s'adoucit, se console,
En dépit des geôliers. Leur rigoureux contrôle,
Célébré par sa voix, captive ses amis,
Les force à l'écouter comme des cœurs soumis ;
Et, fuyant les glaciers où pliait son génie,
Il vient revoir encor la charmante Italie.
Là, ses chants généreux ont trouvé mille échos ;
Là, sa gloire immortelle a surpris ses bourreaux.
Mais le peuple entonnait cette gloire sans tache

Digitized by Google

Que voulait lui ravir la force vile et lâche.
Un homme au bras nerveux, vantant sa *Francesca* (2),
Manqua de l'assommer, l'éloge l'ébranla;
Il esquiva les coups remerciant le rustre
Qui montra des regrets en voyant l'homme illustre.
Oh! de l'humanité funestes oppresseurs
Rendez-vous; que ces chants d'augustes défenseurs
Amollissent enfin vos cœurs qu'un brasier brûle;
Fermez aux courtisans une oreille crédule.
Un poëte exalté donne à la France le chant
Qui fait pâlir l'Europe en la fertilisant
D'un esprit généreux, de ces hautes pensées
Qui firent réfléchir les masses oppressées.
Cet auteur ignoré, que la France accueillit,
D'un des rois des Français obtint et recueillit
Des lauriers mérités, la couronne civique,
Acquis modestement pour la gloire publique.
De l'hymne aux Marseillais naquirent ces héros
Dont l'un sur un rocher, asile du repos,
D'où son nom plane encor pour commander le monde,
L'asservir à la voix d'un tonnerre qui gronde.
Là, les vents mutinés, sillonnés des éclairs,
Offrent aussi des chants pour flatter ces déserts,
Et son ombre parcourt cet espace où se voile
Maintenant sous ses traits sa magnifique étoile.

Toi, Jean-Jacques Rousseau, dont les simples accords (3)
Occupèrent la France écoutant tes efforts,
De Lausanne oubliant les maux et la disgrâce
Croyais-tu voir un jour applaudir avec grâce
Tes sons mélodieux par la cour et son roi?
Ton succès éclatant te fit subir la loi
Du calomniateur pétri de jalousie :
On te vit succomber sous sa lâche furie.
Tes conseils ont porté l'homme à la liberté,

Digitized by Google

Les utiles leçons sur la moralité,
Font la base des lois des peuples qui raisonnent,
La terreur des tyrans que ces leçons étonnent.
Tacite en ses écrits est aussi leur effroi
Et leur haine pour lui se partage avec toi.
Lorsque tu figurais sur la scène du monde,
L'univers, asservi dans une nuit profonde,
Ne te connaissait pas ; bientôt surgit ton nom :
Le Français libéré te mit au Panthéon ;
C'est là qu'il fit graver sur ta modeste bière
Une torche à la main d'où jaillit la lumière (4).

Si de son froid tombeau Rousseau reparaissait
Avec le jugement qu'à la France il lançait
Sur ses airs, sur son chant, déprisant la musique
Dont la combinaison heurtait son goût lyrique ;
Sans doute des regrets sur sa sévérité
Et les progrès nouveaux montrant la vérité,
Rendraient ses sentiments plus doux et plus conformes
Aux changements reçus, aux nouvelles réformes.
Le vainqueur d'Austerlitz, au cœur vraiment français,
Dont l'âme italienne attaquait de ses traits
La musique française, il aimait seule l'autre,
« Ah ! voilà » disait-il « voilà, c'est là du nôtre ! »
C'était un opéra, dont l'auteur déguisé,
Aux soins de ses amis lorsqu'il l'a composé
Avait donné le mot. Quelle fut la surprise
De l'éminent censeur, quand se calma la crise,
Il vit Mehul paraître. « Ah ! je me rends, c'est beau !
Je l'ignorais, c'est bien : ce n'est pas du Rameau (5). »
Le grand homme trompé par l'erreur, sut se rendre :
Cette utile leçon sur l'orgueil doit s'étendre.

Des antres froids du nord on voit s'acheminer
Sur les ailes du temps des voix pour s'animer,

Digitized by Google

Rechercher nos climats, évitant la froidure,
Et venir habiter la nouvelle nature.
Ici plus expansives elles montrent leur art
Et donnent à juger Beethoven et Mozart.
L'un brillant, plein de feu, l'autre toujours sublime
Semble invoquer ses chants sous un Dieu qui l'anime.
Un bruit sourd ennuyait l'auditoire nombreux,
L'interrompant parfois. Les sons mélodieux
Emanés de l'orchestre où tout devait s'entendre
Etaient toujours tancés : le bruit se fit comprendre.
L'auditoire inquiet prit le perturbateur;
On allait le chasser lorsqu'il eut le bonheur
De se faire connaître à sa voix à son geste :
C'était l'ardent Mozart, qui d'un ton assez leste
Leur dit tout essoufflé : « Comme vous m'estropiez;
Mais cependant parfois ému vous m'enchantiez! »
L'auditoire surpris, plein d'égards, l'environne,
L'emporte triomphant, l'admire et le couronne.
Des larmes de plaisir sur ses traits inondés
Font aux autres verser des pleurs non commandés.
Mais quel est ce pouvoir, attribut du génie?
Sous lui tout vient céder, c'est sous lui que tout plie.
L'homme n'est immortel qu'à force de talent,
S'il arrive à ce but ce n'est que lentement.

Et nos vastes forêts à l'ombre fraîche, antique
N'ont-elles pas aussi leur touchante musique?
Là, le beau musicien invisible et brillant
De sa flexible voix étonne le passant.
Autrefois, le colon, pour l'oiseau solitaire
Offrait la liberté; mais jamais émissaire
Ne fut assez heureux pour atteindre et saisir
Le bel individu, qui, semblable au zéphir,
Jouit de l'embarras que nos recherches causent,
Aiguillonne en sifflant nos soins qui le disposent

Digitized by Google

A se moquer de nous : aimant la liberté
Nous voit, tremble, s'enfuit, craint d'être visité (6).
Mais écoutez aussi la corneille rieuse
S'agiter, se débattre, et de sa voix moqueuse
Vouloir nous effrayer. Ses cris, dans la forêt,
Réussissent parfois à causer cet effet,
Et viennent nous tirer de la monotonie
Où l'ombre, le silence accroît la rêverie.
Le charmant rossignol, déployant ses accords,
Nous porte son tribut, sans trouble, sans efforts;
Il semble avec orgueil, dans son ardent délire,
Nous choisir pour juger ses beaux sons qu'on admire.
Sous l'arbre dont l'ombrage assure le repos,
Dès que l'homme se met, le rossignol dispos
Vient le complimenter. Sa belle mélodie
Porte sur nous un charme où la douceur s'allie,
Et maîtrise nos sens. Ses tons articulés
Imposent à sa voix leurs nombres modulés,
Et font l'étonnement de ceux qu'il intéresse :
Nul ne peut égaler de son chant la justesse.
Plusieurs oiseaux chantant veulent dans leurs essais
Chercher à l'imiter, mais toujours sans succès,
Le bel acteur ailé d'un peuple de poëtes
Sut gagner les faveurs; de faibles interprètes
Arrivant sur leurs pas n'auraient qu'à répéter :
S'ils n'ont rien de nouveau qui peut les écouter?

De l'amour la musique est le plus beau langage,
Sa séduisante voix, son plus bel apanage.
Jointe à la mélodie elle en est l'aliment,
Mais sœur de tous les arts elle est leur ornement.
Sans elle tout languit, même la poésie;
On la voit s'attacher à la fière harmonie,
Aidant à l'embellir. Touchés de leurs beautés
Nous acquérons des droits sur leurs douces bontés.

Digitized by Google

Adressons-leur toujours nos touchantes prières
Et sans servilité recevons leurs lumières.

Sous notre ciel brûlant, quand le soleil s'éteint,
Et que la fraîche nuit sur son âme s'empreint,
L'agriculteur joyeux contemple la nature,
Les chants qu'à son éveil redit la créature.
Témoin admirateur de leur sincérité
Il goûte les plaisirs que leur simplicité
Sait faire partager à ceux qui les observent,
Le bonheur et la paix que ces êtres conservent.
Il oblige toujours, l'abondance est chez lui;
S'il est brusque parfois, comptez sur son appui;
Comme l'air matinal, frais, dispos et tranquille,
Il voit couler ses jours dans son modeste asile.
O sort qui me plairait! mon pays est privé
Des dons que tu répands : est-il donc réprouvé?
Rien de plus doux encore après la nuit paisible,
Lorsque l'air épuré, de l'insecte nuisible
A forcé la retraite, et qu'aux sons de sa voix
L'homme entend s'assembler ceux qui suivent ses lois,
Que ses soins ont nourris, qu'une main intrépide
N'a pas osé toucher, et qu'une âme candide
Ramène sous son toit. Il revoit ses chevreaux,
Ses bœufs et son coursier, sortis de ses troupeaux,
Conduits par un voisin, n'exigeant pour salaire
Qu'un modique tribut à l'ordre nécessaire:
Qu'il est beau ce respect de la propriété!
Base utile au salut de la société;
De là l'urbanité, les moyens de s'entendre.
Ah! si mon cher pays venait à vous comprendre!
Douce prospérité, vous naîtriez bientôt,
Et chacun son bien-être atteindrait aussitôt :
Ce bien-être serait de la belle harmonie
De sublimes accords contre la calomnie.

Digitized by Google

Sous un ciel cotonneux où toujours il fait nuit,
Où sans cesse il combat, où le spleen le poursuit,
L'Anglais n'ose vanter ses chants ou sa musique;
Les sons n'ont pas d'accès sous ce voile aquatique,
Comment parviendraient-ils? Mais il ne s'en plaint pas.
A d'autres soins conduit, les arts guident ses pas.
Il les caresse tous, obtient leurs avantages;
Son sénat permanent est composé de sages.
Sa tribune, sa presse ont les purs éléments
D'où sort la liberté, la force et ses garants.
Examinons un peu cet esprit populaire,
Qui gouverne aujourd'hui la superbe Angleterre,
Et l'athlète admiré, *Chatam* (7), dans ses débats
Pour les Américains. Démontrons ces combats
Où le grand orateur, plein de patriotisme,
Fait sentir à lord North l'abus du despotisme;
L'écrasant sous le poids des fatales erreurs
Commis par un pouvoir qui croit que les terreurs
Ramènent les esprits vers la chose publique,
Et laissait par faiblesse échapper l'Amérique.
Les revers incessants détruisant ses projets,
Le ministre effrayé n'attend plus de succès:
Il offre de céder. Prévenu du désastre
Chatam accourt mourant, pour combattre cet astre
Conduit par le malheur, qui ne voit son salut
Qu'en laissant un pouvoir qu'il exerce sans but.
L'éminent citoyen par cet effort succombe,
Des larmes de regrets le suivent dans la tombe.
Il a passé sa vie à défendre les lois,
En taxant son pays, en exaltant ses droits.
Son nom s'étend encor sur la chose publique
Inspirant la terreur au pouvoir despotique.
Les chambres, à sa voix pleine de dignité,
Firent plier lord North sous leur autorité,
Comprenant leurs devoirs, la sagesse dirige

Digitized by Google

Les travaux obligés que la raison corrige.
Leurs jugements sacrés, leur condamnation
Peuvent être revus que par la nation.
C'est là que, prononcé, le beau nom de patrie
Est toujours exalté sans basse flatterie.
Là, le talent s'élève et produit l'orateur
Libre dans ses discours et non perturbateur;
Il évite les mots que l'indécence ordonne;
Il écarte l'insulte ou l'écoute et pardonne.
Là, le talent s'enflamme et combat le talent:
Ainsi par ses ressorts un corps marche ou s'étend.
Là l'opposition admise est tempérée
Par les événements. La marche modérée
D'un pouvoir entendu, lorsqu'il la voit fléchir,
L'oblige à s'élever et sait la soutenir;
Mais lorsque s'écartant elle produit le doute,
Un avis soutenu la ramène, elle écoute.
L'intérêt général confond tous les partis,
L'intrigue est suspendue, on est du même avis.
Cette secrète voix, c'est la belle harmonie,
C'est elle qui combat, détruit l'acrimonie.
Voyez dans ce sénat Shéridan concentrer
Sur lui l'attention et surtout rencontrer
Dans des indifférents, qui, forcés de l'entendre,
De vifs admirateurs; ils voudraient s'en défendre;
Ils écoutent d'abord : bientôt l'étonnement
Succède à ce silence où le raisonnement
Commence à pénétrer. La flamme du génie,
Saisissant l'orateur, abat la calomnie,
Attère l'auditoire, et, spectateur vaincu,
Ne se possédant plus, il est irrésolu.
Son souffle s'interrompt, il voit une pensée,
Il s'abuse, elle fuit par le trouble oppressée.
Shéridan a cessé, mais on l'écoute encor:
Telle une aigle superbe, en prenant son essor,

Digitized by Google

Comme un point dans le ciel est presque disparue :
On ne peut plus la voir, on consulte la nue.
Le talent est un centre où tout vient aboutir,
Il étend ses rayons, sa foi, sur l'avenir.
Ce don fait par le ciel, la divine parole,
Ce tout puissant moteur détermina le rôle
Que dut expliquer l'homme en maîtrisant les siens;
Et quand il la possède il brise les liens
Qui voulaient l'arrêter, grandit pour tout et plane
Sur un monde qui fuit, l'exalte ou le condamne.

Par l'étude conduit notre culte s'étend
Sur la nature entière et sa voix qui surprend.
O toi, berceau des arts, toi charmante Italie!
Que ne t'ai-je connue? O bonheur que j'envie!
Tant d'autres t'ont goûté; mais sont-ils plus heureux?
Et l'aimable Byron accomplit-il ses vœux?
Lui seul peut le savoir, De toi que puis-je dire?
Chanter pour répéter c'est offenser sa lyre.
Peut-on rendre des sons sans avoir entendu?
C'est un art difficile, il est pour moi perdu.
Mais je puis t'adorer sans rehausser ta gloire,
Je pourrai rendre un culte à ta célèbre histoire.
Terre où tant de héros sortirent pour dompter
Des peuples inconnus, pouvait-on les compter?
Ces peuples aujourd'hui sont devenus tes maîtres;
Les tiens mous et rampants insultent leurs ancêtres.
Incapable à la fois d'orner tous les climats,
La nature choisit, même sous les frimas,
Un peuple qui lui plaît. Déployant ses largesses
Par un choix de marâtre elle étend ses caresses
Sur un point limité. L'Italie eut son tour,
Et là, tous ses efforts reçus avec amour,
Déploya l'intellect, éleva la pensée,
Anima la science à la gloire enlacée.

Digitized by Google

Les Scipion, les César, dans l'art de conquérir,
Tacite et Cicéron cherchant à découvrir
La marche de l'esprit, bravaient la tyrannie,
Soumettaient à leur voix la puissance et l'envie.
Mais bientôt succombant sous l'immense grandeur
L'Italie opprimée échangea la valeur
Pour les arts délicats et les vaines disputes :
Le peuple belliqueux se perdit dans ces luttes.
Dompté par les tyrans qui l'outragent encor
Il ne pourra jamais prendre un nouvel essor.
Comme ses monuments il n'est qu'une ruine
Où le maître jaloux se nourrit et butine.
S'il arrive parfois qu'un fils indépendant
Aimant la liberté d'un souvenir ardent
Sent échauffer son sein, vient chanter la patrie,
Les héros qui l'ornaient : alors la barbarie
Soupçonneuse et puissante étouffe cette voix
Qui, pleine de regrets, flétrit d'indignes lois,
D'indignes oppresseurs, dont l'horrible exigence
Redoute encor l'éveil de la voix sans défense,
Mais qui porte l'effroi sous des traits enflammés :
Les éclairs sont moins vifs lorsqu'ils sont comprimés.
Mais les arts d'agrément, et surtout la musique,
Firent de grands progrès. Le poëte lyrique
Vit ses chants admirés d'un peuple ambitieux,
Emoussé par la gloire et son ciel amoureux.
Et sa célébrité fuyant l'art des conquêtes,
Poursuit d'autres excès, souffre d'autres tempêtes :
Tous ceux qu'il a vaincus devenus ses vainqueurs,
Lui font subir la loi des esclaves vengeurs.

Digitized by Google

LA VOIX.

Dulcis est vox in ore mulieris.

Dans le fond des forêts, au bord de la Savane,
Sur le sommet des monts, dans la pauvre cabane,
Partout la voix amie invite à l'écouter,
Souvent douce ou bruyante elle vient nous tenter.
Lorsque du voyageur les jambes harassées
Fléchissent sous son corps ; que de tristes pensées
L'accablent de douleurs ; lorsqu'il est déjà tard,
Qu'il a longtemps bravé la bise et le hasard,
Et qu'une douce voix jette sur son passage
L'espoir d'être abrité d'un rigoureux orage ;
C'est alors que son cœur reçoit tout attendri
Les faveurs de la voix, qui le traite en ami.
Mais surtout si les sons qui frappent son oreille
Arrivent jusqu'à lui d'une voix qui réveille,
Dépeint des souvenirs, qui furent toujours chers,
Qui seraient une joie au milieu des déserts :
Oh ! quel charme il éprouve en ces moments pénibles,
Quel bonheur est égal pour les êtres sensibles !
Qu'une voix me secoure au moment du danger,
C'est un envoi du ciel, qui vient me protéger.
L'homme oblige et s'en va, mais la femme, oh ! la femme !
A sa voix consolante elle ajoute son âme.
Et lorsque la vertu, compagne de son cœur,
Vient sur elle mêler ses charmes, sa douceur,
Aux sons compatissants, au désir de nous plaire,
A la voix qui séduit, nous trouble, et sait se taire ;
Alors, ô femme aimable, alors de nos tourments
Tu flattes les douleurs. Tu saisis ces moments
Où notre âme en extase, en ardeur délirante,
Se laisse maîtriser à ta voix séduisante.

Digitized by Google

Quand la vague s'attache au rocher qui frémit,
Assouvit sa fureur, par l'écho qui gémit
Semble faire annoncer ses terribles ravages,
Aux faibles nautonniers poussés sur les rivages :
C'est encore une voix s'irritant sur les flots,
Sifflement douloureux, terreur des matelots,
Dont les faibles efforts ont retardé la chute
Qui doit les disperser après l'affreuse lutte ;
Et la voix accablante arrive en menaçant
Le malheureux sauvé du naufrage effrayant;
Mais lorsque s'étendant sur les ondes houleuses,
Le calme vient offrir ses grâces amoureuses,
Et que la voix amie, attentive aux accords,
Qui viennent adoucir le trouble et les efforts
De nos sens agités; alors de sa puissance
Recevant les bienfaits avec reconnaissance
Nous goûtons en nos cœurs cette sérénité
Que seule sait offrir l'active vérité.
Mais lorsqu'on n'entend plus la voix qui nous console,
Ou bien que la distance ou le temps la contrôle,
Qu'une époque incertaine est là près du néant,
Comme la nuit obscure ou le gouffre béant,
Qu'aucune volonté n'écoute la prière,
Que l'on adresse en vain du fond de sa chaumière,
Où des sons regrettés consolaient la douleur,
S'annonçaient dès le seuil, faisaient vibrer le cœur;
Oh ! qu'il est triste, lui, dans ce jour, sans se plaindre
De la voix qu'il connaît, qu'il ne saurait dépeindre !
Il n'a plus que ses maux, un triste souvenir,
Son trouble et ses regrets dépourvus d'avenir !
Ah ! pourquoi s'attacher ? Les peines de l'absence,
Les sons qui t'ont séduit, t'ont réduit au silence,
En blessant ta raison. Malheur à qui trahit
Les serments qu'il a faits : s'il est las, s'il franchit
La barrière opposée à sa fougue amoureuse,

Digitized by Google

Il voit bientôt s'enfuir son attente trompeuse.
Mais peut-on maîtriser les tendres passions?
Un pouvoir inconnu guide nos actions.
Pouvez-vous résister à cette voix qui chante?
Devant ces yeux mouillés d'une larme touchante,
Qui vous ont dit : « je t'aime! oh! ton cœur étranger
Aux tendres sentiments, pourrait se dégager?.... »
« Tu ne m'as rien promis, mais conçois mon délire,
Les tourments que je sens : n'as-tu rien à me dire?
C'est pour toi, mon ami : ton cœur est-il glacé?
Oh! voudras-tu me voir? quel aveu déplacé!.....»
Oui, la voix qui prononce à l'ami qui l'écoute
Ces vérités, ces faits, résonnant sur la route
Que parcourt en silence un esprit malheureux,
Il s'en est abreuvé; mais un sort rigoureux,
Importun, semblerait l'entraîner vers l'abîme
Où vont cesser pour lui, de la voix qui l'anime,
Les accords argentins, la douce fiction,
Qui savent provoquer la vive émotion.

Sous le Rostre assemblé, soutien de la patrie,
Admirez cette voix à l'honneur asservie :
C'est Mirabeau, c'est Foy, dont la mâle fierté
Domptant la tyrannie, et pour la liberté
Sait la combattre en face et maîtriser sa rage :
Le monstre anéanti fuit et se décourage;
Et la voix de triomphe appelle avec ardeur
La fière liberté, l'embrase de bonheur.
Au nom de la patrie écoutez Démosthènes
S'opposer au tyran qui veut détruire Athènes;
Les échos envieux font retentir sa voix;
Le barbare offensé l'écrase sous ses lois.
Mais Athènes fléchit, et la Grèce succombe,
Démosthènes la suit : il porte dans la tombe
La haine du tyran ennemi des humains

Digitized by Google

Dont la mémoire encore excite nos dédains.
L'homme est toujours soumis à l'esprit qui l'éclaire;
Il peut être l'écho de la voix populaire;
L'un naît républicain et l'autre ami des rois.
J'aime bien mon pays : là gouvernent les lois.

Est-ce elle que j'entends?..... écoutons en silence.....
Non..... C'est un vent léger..... ô trop cruelle absence !..
Quand reviendra pour nous cette voix qui nous fuit,
Qu'un pouvoir entraînant nous dérobe sans bruit,
Sans égard pour les maux que son absence cause?
Pourquoi cette rigueur à nos désirs s'oppose?
En vain nous appelons de nos plus tendres vœux
La voix qui nous plairait, qui nous rendrait heureux :
Une autre voix nous dit : « la cruelle distance
Comme un esprit haineux, couvre d'un voile immense
Le trajet à franchir, pour atteindre l'objet
Que tu sais désirer. Va, change de projet! »
Apprends que le bonheur de cette autre âme douce
Que tu sus captiver, qu'à présent tu repousse,
Peut attirer sur toi des regrets infinis :
« Etouffe ton erreur, crains le sort des bannis. »
Mais d'où vient cette voix sinistre, audacieuse,
Qui, sourde à son devoir, de sa charge oublieuse,
Voudrait nous effrayer? Il fait beau discourir
Lorsqu'un cœur insensible est là pour nous couvrir.
On n'aime qu'une fois : qui peut m'en faire un crime
Celle pour qui je brûle a toute mon estime!
Jamais cœur épuré n'aura plus de candeur,
Jamais timbre de voix n'aura plus de douceur.
A la voix de l'enfant, la jeune mère active
Prête pendant la nuit une oreille attentive,
Tout entière à sa peine, elle vit de ses soins,
D'où pour elle naquit le plus doux des besoins.
Elle revoit ses traits mêlés en harmonie

Digitized by Google

Dans l'être délicat, qui l'attache à la vie.
Contraste intéressant ! ressembler à la fois
Aux auteurs de nos jours, avoir aussi leur voix.
Ce jeu de la nature, attentive à produire
Les traits de nos aïeux pourrait nous reconduire,
S'ils étaient conservés, aux types primitifs.
Cette étude appartient aux artistes actifs ;
Par leurs soins précieux on trouvera les traces,
Qui feront distinguer l'origine des races,
Des pays, des climats ; et par comparaison
Comprendre en l'admirant, cet être de raison.
C'est encore à la voix, cet instrument utile,
Que nous allons devoir cette étude facile.

A la voix de l'ami que notre âme a choisi
Un nouvel être en nous se réveille saisi
De charmes inconnus à l'ingrat égoïste,
A l'âme resserrée, à l'absurde sophiste.
Qui n'a jamais compris la sincère amitié
Ne saurait être juste : il doit faire pitié.
Ce sentiment fécond nous assimile à l'ange,
Ministre de bonté, pour qui rien n'est étrange,
Qui sait aimer pour lui l'homme avec ses défauts,
Comprend sa dignité, pardonne encore aux sots,
Au fou présomptueux qui ne croit pas lui-même
Au savoir qu'il prétend ; qui veut par stratagème
Montrer ce qu'il n'a pas. L'homme modeste, instruit,
Ne s'affiche jamais ; il sait rendre sans bruit
Sa voix utile à tous : l'accent qui la décore
Prête à sa volonté ce calme qui l'honore.

Mais voyez accourir, à l'appel qu'il entend,
Ce jeune nourrisson, où sa mère l'attend.
Il bondit de plaisir, et la vache inquiète
Se tourmente et mugit près du veau qu'elle allaite.

Digitized by Google

Bientôt d'autres amours vont détourner ses pas,
Et la voix n'aura plus qu'à briguer ses appas.
Exempte de soucis désormais la nature
Seule l'occupera ; sa voix est sans culture ;
Mais son amant l'entend. Douce félicité
Tu n'es pas asservie à la seule beauté !

Dans le désert encore une voix d'espérance
Surprend le pèlerin, et sa mâle influence
L'empêche de périr accablé de douleur,
Lorsqu'il voit sous ses pas la solitaire fleur
Que nul abri soutient, qu'un être inaccessible
Embellit par ses soins. A ce bienfait sensible,
Le pèlerin confus et contemplant les cieux,
Un immense avenir s'ouvre sous ses yeux ;
Il allait s'immoler, mais la main homicide
Se détourne soudain : il échappe au suicide.
Grand Dieu ! lorsqu'il te plaît d'absoudre ou de frapper,
Sous tes coups, sous ta loi, nul ne peut échapper.
Toujours libre d'agir, parfois dans l'infortune,
Il nous faut supporter une vie importune.

O toi qui m'a séduit ! ô tendre souvenir !
Comme le pèlerin, je ne veux plus mourir.
Oui, comme lui, j'allais abandonner la vie ;
Ta voix m'a rappelé, ta voix, ô mon amie !
C'est elle qui retint cette âme qui fuyait,
Qui ne vit que pour toi ; cette âme qui croyait
Au bonheur éternel, à la belle pensée
De se sentir bientôt à la tienne enlacée !
Ah ! sens-tu comme moi ces maux indéfinis ?
S'il est un monde ailleurs, nous y serons unis.
Bonheur qui me flattez, bercez-moi d'espérance,
Le malheureux s'accroche à la faible puissance.
Douce voix que j'attends, mes souhaits, mon seul bien,
Je vis de l'avenir, d'une lueur..... de rien !.....

Digitized by Google

UNE ÉTUDE.

Honor and shame from no condition rise,
Act well your part, there all the honor lies.

Pour l'homme fortuné tout doit être plaisirs,
Il est toujours charmant, tout plie à ses désirs.
Mais revenant à lui, lorsqu'il fait sa prière,
S'il invoque le Ciel pour bénir sa carrière,
Demande-t-il aussi son pain de tous les jours.
S'il est jeune, il voudra la santé, des amours,
De l'admiration, un brillant équipage;
Tout doit s'évanouir, lui céder le passage.
Se souvient-il parfois qu'il est des malheureux,
Après un beau festin, un repas somptueux?
Vient-il dans sa pensée, au moment qu'il digère,
Quand le plaisir sourit, quand tout voudrait lui plaire,
Que des êtres mourants, un père consterné
Répandant d'amers pleurs pour n'avoir pas dîné?
Quand il veut trop briller le riche est un problème;
Il se fait rire au nez en s'affichant lui-même:
Payant avec excès tous ses admirateurs,
D'un luxe fatigant étourdit ses flatteurs.
Ah! s'il avait senti les vanités du monde,
Les douleurs de la faim que la misère inonde,
Le frottement impur du lézard assaillant,
Compagnon obligé d'un réduit effrayant
Sans doute plus humain, plus prêt à le comprendre,
Le pauvre le verrait empressé de l'entendre.
Les lois de l'équité sont de jolis projets
Dont le riche se passe: il en fait ses jouets.
Et si quelque imprudent osait en sa présence,
Faire observer ses torts, braver son imprudence,
Oh! c'est alors qu'il croit à l'usurpation:

Digitized by Google

Sa dignité blessée écarte sa raison.
Il n'est pas généreux et son orgueil l'oppresse,
L'aimable urbanité l'indispose ou le blesse.
L'homme riche est parfois privé de jugement,
Sans force pour penser, vide de sentiment;
Mais, briguant le pouvoir, il séduit, il provoque
Ceux qui peuvent donner le besoin qu'il invoque.
Rampant quand il désire, ah! s'il atteint son but,
Vous qui l'avez aidé vous paierez le tribut
Qu'il sait vous imposer. Jaloux de sa puissance,
Il ne se connaît plus : tout doit obéissance.
Écoutez-le vanter son prétendu savoir,
En bégayant ses mots usurper le pouvoir.
« Je ne suis pas lettré, je n'ai pas fait d'études;
Mais j'ai le sens commun. Dans leurs vicissitudes
Mes amis ont recours à mes sages avis :
C'est rarement, ma foi, qu'ils ne sont pas suivis.
Membre de plusieurs corps, ce n'est qu'à mon mérite
Que sont dus les emplois que ma pudeur évite. »
A ce ton emphatique avez-vous reconnu
Le charmant bel esprit? Jouant le retenu,
Vous croyez qu'il s'abstient, l'expression lui manque :
Le mot ne peut sortir, et semblable à la banque
dont le coffre est vidé, sa verve est sans ressorts;
Sa langue balbutie et fait de vains efforts;
Et puis, le sot-savant est faible de mémoire;
Il ment, mais pour mentir, sans songer au déboire
Qu'hier il éprouva, les maux qu'ont endurés
Ceux qui, malgré leurs vœux, leurs membres torturés,
Voyant son embarras, conseillaient l'indulgence
A ceux de leurs voisins qui perdaient patience.
Comment le sot peut-il être prépondérant?
Ne sachant s'arrêter, il écrase, en passant,
Tout être à l'âme pure, incapable d'intrigue,
Qui, marchant toujours droit, n'obtient rien par la brigue.

Digitized by Google

Est-ce le riche seul qui commet des écarts ?
Il est plus apparent, plus sujet aux égards.
Et si la pauvreté n'est pas soumise au crime,
N'est-elle pas souvent sur les bords de l'abîme ?
Peut-elle résister aux maux impérieux,
Tourments de chaque jour, besoins nécessiteux,
Attributs obligés qui suivent la détresse,
Qu'elle a toujours en face insultant sa faiblesse ?

Contemplons un instant, pour mieux l'étudier,
Ce contraste absolu qu'il faut concilier,
Le pauvre semble né pour obéir au riche ;
S'il roidit sous sa loi, comme une terre en friche,
Sous la puissante main du hardi laboureur,
C'est que l'émotion réveille son honneur ;
Et la flamme divine un moment étincelle
Sur ce corps avili qu'un principe rappelle
A remplir ses devoirs, sentir sa dignité,
Comprendre les douceurs qu'offre la liberté.
Fléchissant de nouveau, cédant à l'apathie
Qui l'a longtemps séduit, frappé de léthargie ;
Il suit insoucieux, lui, rempli de talent,
La route ou le sentier qu'un promoteur prudent
Sait embellir de fleurs, en jetant sur sa trace
Le pain qui lui manquait pour soutenir sa place.
O toi, fils du malheur ! la misère est ton lot,
Malgré toi tu fléchis sous l'empire d'un sot,
Ton savoir est à lui, c'est lui qui te dirige ;
Il découvre sans toi l'erreur que tu corrige ;
Il sait s'approprier le fruit de ces essais
Produit par le travail dont toi seul fais les frais ;
Tu sers, sans te douter, au bel échafaudage,
Qu'il établit sur toi pour son seul avantage.
Ah ! quand cesseras-tu d'être sans volonté !
Apprends donc à vouloir sentir ta dignité.

Digitized by Google

Il ne faut qu'un seul mot pour le voir disparaître
Et forcer au néant lui qui blesse ton être.
Oui, laissez à son soûl discourir l'ignorant;
Relevez avec calme un propos messéant.
Perdu parmi les mots qu'il ne saurait comprendre,
Il rougit d'embarras et ne peut se défendre.
C'est alors qu'il faudrait l'écraser de raison,
Et sans lui donner tort, mais par comparaison
Cumuler contre lui, par la saine logique,
Des arguments serrés apprêter la réplique
Et toujours de sang-froid. Pour un pareil combat
Il n'est pas préparé; succombant sans éclat,
Ce succès fait pitié. Non, la victoire aisée,
N'est jamais un bonheur pour une âme embrasée,
Qui saura respecter l'homme sans passion,
Cet œuvre solennel de la création !....

Nous devons excepter des riches un grand nombre
Servant l'humanité, ne se couvrant point d'ombre.
Sans vanter leurs bienfaits : leurs soins sont d'obliger.
Sachant avec secret donner, sans l'affliger,
Au pauvre en son réduit, au malheureux qui souffre ;
Les aidant à sortir, à se tirer du gouffre,
Où les plongeait vivants, contre leurs volontés,
La misère intraitable et ses calamités.
A ceux-là nous rendons nos sincères hommages ;
C'est un besoin pour nous d'effacer les nuages
Couvrant l'humanité de leurs sombres couleurs.
L'amour du genre humain nous offre des douceurs ;
Il soulage les maux causés par l'égoïme.
Quand l'aimable vertu s'affuble d'héroïsme,
Qui peut lui résister, sans trahir à la fois
La vive émotion, la plus douce des lois
Et la reconnaissance ? O les plus chères larmes
Aident à ce sentiment à nous remplir de charmes !

Digitized by Google

Semblable à la beauté qui commande nos sens,
Dressons-lui des autels, donnons-lui notre encens.

ous ce brûlant climat, la chaleur du tropique
Ne voit jamais éclore et cette haine antique,
Et ces noires fureurs choquant l'humanité.
On remarque peut-être, un peu de vanité,
Produit irréfléchi de trop de confiance ;
Mais ce sont les conseils de l'obscure ignorance.
Estimant les humains ma prière est pour eux,
Quelques-uns m'ont appris qu'ils ne sont pas haineux.

A LA VILLE DU CAP HAITIEN.

Remparts famés de ma chère patrie,
Rochers brûlants dont le sombre séjour
Nous abrita contre la tyrannie !
C'est parmi vous que je reçus le jour.
Et toi, cité, dont la magnificence
Offrait jadis les plaisirs réunis
A ces ingrats blasés par la licence.
Les mœurs enfin, le temps les ont bannis.
Ces fiers tyrans qui, dans leurs vains caprices,
S'imaginaient pouvoir tout culbuter,
Ont disparu. Par mille sacrifices,
Sans les haïr, nous sûmes les dompter ;
Et leurs banquets où respirait la joie,
Ces beaux palais de l'injuste oppresseur,
Sont aujourd'hui devenus notre proie ;
Juste tribut, conquis par le malheur.
Je te salue, ô ma chère patrie !
Et je me sens renaître à ton aspect.
Je te revois libre, heureuse et polie,
Indépendante, inspirant le respect.

Digitized by Google

Le sentiment qui m'anime et m'inspire,
Ce feu divin, qui fit des demi-dieux,
Peut se sentir, mais jamais se décrire.
Ses fiers attraits nous élèvent aux cieux.
Amour brûlant, amour de la patrie,
C'est de ton sein que sort la liberté;
Près de toi seul l'audace est embellie,
Montrant les traits saillants de la beauté.

J'aurai chanté le sexe qui sait plaire,
Qui sait souffrir ; mais quel vaste projet !
Après Hugo, Lamartine et Voltaire,
C'est s'exposer sur un charmant sujet.
Dans son printemps cet objet de délices
N'a qu'un souhait, qu'un désir enflammé :
Toujours léger, ardent dans ses caprices,
Son seul bonheur est celui d'être aimé.

Sous un beau ciel, sous le brûlant tropique,
La fiction d'un climat tempéré
Est refusée aux enfants de l'Afrique.
Point de guérets, Vertumne est ignoré.
Sans le secours des Faunes, des dryades,
Ne pourrait-on chanter le beau cafier ?
Ces jolis riens, ces nymphes, ces naïades
Doivent céder au fécond goyavier,
Au tamarin, à la douce caconne.
Charmant tableau de fruits, de mille fleurs,
Tu vaux, toi seul, tout ce qui nous étonne.
La vérité, dans ces vives couleurs,
Doit à son tour, s'emparant de la fable,
Pour nous instruire en nos empressements,
Nous la montrer insinuante, affable,
La dépouiller de ses faux ornements.
C'est à nos sens que la fable s'adresse,

Digitized by Google

Jadis encor l'usage le voulait;
Mais de nos jours, malgré notre détresse,
C'est la raison, c'est elle qui nous plaît.
Plus d'oripeaux, il faut parler à l'âme,
Non pas aux sens; s'élever au bonheur
Qui nous séduit, au trait qui nous enflamme,
Chercher enfin d'atteindre notre auteur.

O mon pays! trésor du nouveau monde,
Tout nous sourit et nous vient de ton sein.
En fruits sucrés ton sol ardent abonde.
Oui, c'est ici qu'est le nouvel Éden!...
Voyez ces champs dont la riche abondance
Devra payer à l'homme industrieux
Ses soins actifs et son expérience.
Le cotonnier au duvet précieux
De nos marchés augmente les richesses.
D'O-taïti le roseau délicat
D'un jus exquis compose ses largesses,
Change en valeur en changeant de climat;
Et l'acajou, l'arbre aux vives nuances,
De nos forêts monarque fastueux,
Chez l'étranger ami des jouissances,
Va décorer des palais somptueux.
Mille autres bois aux couleurs variées
Réflétant l'or, la pourpre réunis,
Flattent les goûts par leurs teintes marbrées,
Par leur éclat et le luxe enrichis.
Ton littoral n'offre plus de repaires
Aux flibustiers, pirates sans aveux,
Du ciel fâché terribles émissaires:
Ils sont passés ces êtres dangereux.

Le siècle instruit nous ouvre sa carrière,
Et nous invite à voir dans le passé

Digitized by Google

Le vrai sentier qui donne la lumière :
Ménageons-là. Par le besoin pressé,
C'est aux aînés, que nous devons comprendre,
Que nous devrons l'amour des arts unis ;
Appliquons-nous surtout à les entendre.
Un cardinal, le célèbre Bernis,
Que nous citons pour compléter la rime,
Nous a laissé des souvenirs charmants.
Fertile auteur, imitons-le sans crime.
Il a toujours chanté l'amour les champs.
Il caressait une lyre sonore :
Sur tous les tons il savait la monter.
Du grave au doux ses sons vibrent encore
Et nous prenons plaisir à l'écouter :
Mais évitons surtout de le transcrire,
Comme on l'a fait pour chanter Haïti (8).
Il ne faut pas voler dans son délire ;
Pensons par nous, c'est un meilleur parti.
Est-ce une erreur ? Mais un fait remarquable
Nous a frappé, c'est par séduction !
Point d'argument qui soit inattaquable.
Un souvenir nous fait illusion :
Il est à nous, il vient de nos études.
Permettons-nous de le développer.
Nous ne pouvons changer nos habitudes,
Faible, incertain, sujet à nous tromper.
Mais nous devons à la nature humaine
Les fruits acquis qu'on peut utiliser ;
Et nos travaux paieront ainsi la peine
Au point commun où tout doit s'aviser.
Il est un but pour les intelligences,
Cercle prescrit, qu'on chercherait en vain
A dépasser dans toutes les sciences.
Après ce but on s'arrête soudain,
Pour revenir et répéter encore,

Digitized by Google

En déguisant ce qu'on a raconté.
Tel apparaît semblable au météore,
Et nous produit un chef-d'œuvre vanté,
Qui se tient là : sa carrière est atteinte.
Tous les travaux, suivant ses beaux succès,
En sont la suite : ils en portent l'empreinte.
Mais n'est-ce pas trop pousser à l'excès ?
Nous croira-t-on ? C'est en offrant des joutes
Sur un sujet, sa spécialité,
En comparant ses principes, nos doutes,
Que doit jaillir la pure vérité....

Chez l'étranger j'observais, pour m'instruire ;
O mon pays ! c'était pour te servir.
Heureux qui peut aider à te conduire,
Quand son talent le porte à concourir
A la réforme, aux besoins de la masse;
Malgré l'envie et ses affreux suppôts,
Il sait toujours conseiller avec grâce,
Désespérer la critique et les sots.

SOUVENIRS

AUX MANES D'ALEX. PÉTION.

Au Parnasse païen trois muses poétiques
Viennent de s'installer, mais les neuf sœurs antiques,
Craignant pour leur crédit, voyant la trinité
S'avancer à grands pas, et, par rivalité,
Dérober des humains les faveurs chancelantes.
Déjà vous possédez, ô filles imposantes !
Au pied de vos autels, de maints admirateurs,
Le retour précieux pour vos adorateurs.
C'est la religion, c'est sa belle origine
Qui nous ouvre les cieux par sa grâce divine;

Digitized by Google

L'amour, la liberté qui feront désormais
Les objets de nos vœux : pour elles nos souhaits,
Notre hommage écouté, joints à leurs voix sublimes,
D'une mâle ferveur vont rehausser nos ruines.
Aux siècles reculés le poëte inventait,
Pour la religion, la loi qu'on écoutait.
Plus heureuse en nos jours, créant la poésie,
C'est elle qui l'instruit sur la philosophie ;
Et de sa majesté contemplant la splendeur,
Elle montre parfois un trait du Grand Auteur !
Tel on voit le soleil, commençant sa carrière,
Nous inonder des flots de sa vive lumière.
Non, plus de merveilleux ! la simple vérité
Va suivre maintenant, dans sa sévérité,
Vers un temple nouveau, sans troubles, sans scandales,
Des neuf sœurs d'Apollon les puissantes rivales.
De leurs protections couvrons notre héros.
Que nos chants animés, répétés des échos,
Sur les ailes du temps, embrasant la mémoire,
Relevés par son nom, s'étayant de l'histoire,
Se répandent au loin dans l'immense avenir ;
Que ses faits révélés, aidés d'un souvenir,
Disent à nos neveux : que, parmi les grands hommes,
Un d'eux a disparu de la terre où nous sommes,
Luttant avec bonheur, mais sans témérité,
Pour la religion, l'amour, la liberté !

A ces hautes vertus, ces marques de génie,
Muses, reconnaissez l'ami de la patrie !
De son héros chacun sait embellir le sort,
Je n'ai connu le mien que sur son lit de mort.
Et c'est là seulement qu'il fit couler les larmes
De tout un peuple entier, sa famille en alarmes.
Jamais cœurs réunis, de regrets accablés,
N'ont senti comme alors leurs sentiments troublés.

Digitized by Google

O mânes d'un grand nom ! quel souvenir m'inspire !
Les faits sont au grand jour, l'histoire va les dire.
Eh ! que peut notre hommage ajouter à sa voix ?
Il fut d'un peuple doux et l'amant et le choix.
On l'a vu, dans les camps, animer le courage,
Commander de sang-froid, arrêter le carnage :
Certain qu'en épargnant dans ses rangs le soldat,
La patrie en reçoit à son tour plus d'éclat ;
Que la gloire n'est pas au combat entre frères :
Les vaincus, les vainqueurs sont payés de chimères.
A la guerre endurcis, à ces faits généreux,
Qu'on ne peut trop vanter, on voit souvent chez eux
Des traits d'humanité, de valeur héroïque,
Dont une mort certaine est l'histoire tragique.
Mais une fois lancé, qui peut le retenir ?
L'homme, à la gloire enclin, n'a qu'un seul souvenir.
Du brave Courtilin lisez le sacrifice (9).
Il couvre mon héros d'une main protectrice,
A sa place soudain, meurt pour la liberté :
D'où son nom est transmis à la postérité.
Mourir sans balancer pour sauver un grand homme !
Quel excès de vertu !... que la gloire vous nomme !

Mon héros éclairé, les inutilités
Du diplomate oiseux et ses subtilités,
Qui tendaient à surprendre, éveillaient sa pensée,
Découvraient à ses yeux l'audace déplacée.
Il crut l'intimider celui qui nous vantait
Les peuples belliqueux ; selon lui tout semblait
Abandonné, perdu, réduit à la famine ;
Qu'Haïti maintenant n'offrait qu'une ruine ;
Et que bientôt traqués, nous n'avions qu'à mourir.
« Tous ces arbres là-bas ont de quoi nous nourrir
« Allez, détrompez-vous, nos âmes sont trempées,
« Ni la faim, ni la mort, vos ruses, vos épées
« Ne peuvent ébranler la ferme volonté

Digitized by Google

« D'un peuple résolu d'aimer la liberté ! (10) »
Dans la tombe où tu dors, héros que je révère,
Nous irons tous les soirs, sans bruit et sans mystère,
Répéter tes leçons. Un devoir éternel
A gravé dans nos cœurs ton amour paternel ;
Et nous aurons de Dieu, pour nos humbles prières,
La grande liberté qui ferma tes paupières.
Telle que tu l'aimais, nous voulons l'adorer,
Simple, ferme soutien que tu sus tempérer.
Ombre chérie ! apprends qu'un ange de lumière,
Parcourant à grands pas, de ta vaste carrière,
Les sillons lumineux, sait gagner comme toi,
Par ses rares vertus, notre amour, notre foi.
Et si tu peux encor jeter sur cette terre,
Un souvenir d'amour, un trait qui nous éclaire ;
Que ta sagesse y brille, enflammant nos souhaits,
D'être à jamais unis pour vanter tes bienfaits.

LA PENDULE ET LES HEURES.

There is nothing bright above, below,
In sky-earth-ocean, that this breast
Doth not intensely burn to know,
And the, the, the o'er all the rest.

T. MOORE.

I.

Le poëte qui peut sur tous les tons chanter,
Ordonner les accords, dans sa marche hardie,
Saura développer, sous sa verve applaudie,
Les secours des progrès qui viennent nous tenter,
Sera l'ami du temps, du siècle qui s'avance.
Autrefois malheureux, soumis à l'opulence,
Il chantait dans les fers : un prince, un duc payait.
Ils osaient dédaigner la muse en esclavage !
Oh ! ces temps ne sont plus ! la rime qui fuyait

Digitized by Google

Ou se montrait contrainte, aujourd'hui fait image,
S'unit à la raison, enrichit le langage
D'une foule de traits et de sons recherchés,
Qui pénètrent les cœurs aux accords attachés.

II.

F.... qu'un trait enflamme a fait sur la pendule
Deux vers très-bien tournés; mais moi si je recule
Je serai donc vaincu. J'ai promis à L.....,
Sur le même sujet trois cents vers héroïques.
Les heures, le cadran, des détails historiques,
Sur le temps écoulé, aideront au surplus
A ma muse timide, en sa lutte inégale,
Sinon à remporter le prix qui m'est offert,
Du moins à m'efforcer, sans secours ni cabale,
A m'attirer l'aveu, que mon cœur en concert
Se joint à ma pensée en évitant l'envie,
Pour atteindre en riant le succès qui convie.

III.

Promettre trois cents vers!... quelle témérité!
Ai-je bien réfléchi sur l'objet qui m'engage?
Pourrai-je encor le rendre exempt d'obscurité?
Quelques teintes d'amour ne feront pas ombrage
A l'immense tableau dont nos chastes lecteurs
Auront à s'occuper. La décence, d'ailleurs,
Va relever mon plan, et si quelque hardiesse
S'échappe de ma verve, au trouble qui la presse,
Sans pourtant l'excuser, ayez quelques égards.
J'aime la liberté, je sers ses étendards,
Et je fuis le tumulte et l'affreuse licence
Sans briguer de faveurs ni même la puissance.

Digitized by Google

IV.

Les heures dans leur cours s'écoulent lentement,
Selon l'âge et les lieux où le bonheur nous lie,
L'amant, au rendez-vous, se plaint de son tourment
Lorsque l'objet aimé manque à l'heure, au moment
Qui doit les réunir, que jamais ils n'oublient.
Dans la jeune saison, au printemps de nos jours,
Tout nous paraît languir, la masse d'existence
Qu'il nous faut dépenser, suit, par mille détours,
L'impulsion donnée, enflamme notre essence,
S'empare de nos sens pour les développer.
Mais toujours trop actif pour le temps qui le presse
L'enfant ne sait comprendre, il veut anticiper,
Arracher le lien qui le trouble, le blesse.

V.

Quand l'heure des amours commande et le poursuit,
Oh! c'est alors qu'il sait la marche fugitive,
Que l'aiguille pressée à la trace furtive
Dessine pour s'enfuir et s'envole sans bruit.
Bientôt fixant ses pas, l'impétueux jeune homme
A choisi sa moitié : maintenant économe
D'un temps qu'il apprécie, il contemple ses jours.
Joyeux, paré de fleurs, l'aisance et ses secours
Ont comblé ses souhaits. Les soins de nouveaux êtres
De sa compagne aimée augmentent le bonheur.
Alors un avenir qu'il voit trouble son cœur.
Il faut les rendre heureux, il faut trouver des maîtres
A ces tendres objets, qui doublent l'intérêt
Qui l'occupait tantôt. Il n'est plus à lui-même :
Il se fond tout entier pour eux, pour ceux qu'il aime.
Le temps jette sur lui son superbe décret
Qui le force à vouer ses instants, sa tendresse,
A protéger ses fruits, honneur de sa vieillesse.

Digitized by Google

VI.

Mais l'heure sonne aussi pour le sage avisé.
Le besoin de jouir, d'aider un cœur brisé,
Le tient toujours actif : quand un ami l'appelle
Pour lui dire sa peine, oh ! son âme étincelle.
Sensible au souvenir d'une bonne action,
Il est toujours conduit par la saine raison.
Que de maux il épargne à l'imprudent qui doute,
Mais qui pourtant le craint, le questionne et l'écoute.
Avec calme il aperçoit l'heure qui fait trembler,
Qui doit trancher ses jours. Jamais l'inquiétude,
Ni la mort ne sauraient l'abattre ou le troubler.
Observant les égards dont il a l'habitude,
Il s'éteint à son heure aimant l'humanité :
Faisant des vœux pour elle et pour la vérité !

VII.

A l'heure des adieux de l'objet qui nous aime,
Vaincu par la douleur, un devoir sur nous-même
Nous force à revenir, cherche à nous consoler.
Oh ! qu'ils sont affligeants ! et pour nous accabler,
Sans prendre nos conseils, la nature s'amuse
Et nous impressionne et nourrit où tout s'use ;
Mais dans l'éloignement l'ardente passion
Qui brise notre cœur, nous trouble la raison.
Oh ! l'heure du retour séduit notre espérance
Et nous promet encore sa douteuse influence.

VIII.

Nous pensions être gai, nous nous l'étions promis
En commençant ces vers, les heures indulgentes
Nous ont abandonné ; ce sont les affligeantes

Digitized by Google

Qui tiennent notre esprit. Elles n'ont point d'amis.
Aussi tournons le dos, lassé de leurs querelles.
Egayons-nous surtout aux dépens des cruelles,
Qui ne savent pas rire : elles sont de la nuit
Les lugubres soutiens, les tristes conseillères.
C'est aux heures du jour qu'il faut être conduit :
Nous allons invoquer leurs puissantes lumières.

IX.

Fraîches comme le jour elles semblent l'orner,
Et chacune en fuyant voit venir à sa place,
Celle qui lui succède et paraît dans l'espace
Que bientôt elle doit de même abandonner.
Heures, qui protégez les douceurs que j'envie,
Heures qui du héros savez flatter la vie,
Marchez à nos côtés, prenez soin de nos jours!
Calmez cette rigueur que suit la calomnie :
C'est à l'humanité que sont dus vos secours.
Souvent sans équité vous savez les répandre :
Au sage, au fou proscrits vous savez les étendre.

X.

Poursuivons : ma gageure est un puissant besoin,
Non pas de triompher, mais de tendre avec soin
A préparer les cœurs que charme la nature,
A sourire un moment sur des essais nouveaux,
Qui doivent émaner de mes faibles pinceaux.
Souvenons-nous surtout de parer la rupture,
Qui peut nous accabler, dépriser nos tableaux.
N'oublions pas encor qu'auprès la modestie
Se découvrent l'orgueil, l'amour de briller,
Qu'on veut en vain cacher; mais là l'antipathie
Et ses nombreux détours doit nous sacrifier.

Digitized by Google

Aussi soyons hardi sans afficher l'audace,
Portons sur nos lecteurs l'étonnement d'abord;
Si nous pouvons fixer un moment à sa place
L'attention qui fuit et la mettre d'accord,
Cela nous suffirait; mais j'entends la pendule
Je l'avais oubliée : allons, ami lecteur,
Il faut s'en occuper. Le vulgaire crédule
Voit les heures passer; indifférent acteur
De son rôle sans but. Lorsque l'heure qui chasse,
Qui l'attend, vient sonner, il part, il suit la trace
Où cent devanciers l'ont déjà précédé :
Ainsi vont s'engloutir ceux qui l'ont succédé.

XI.

C'est bientôt la moitié des vers que j'ai promis.
Si j'arrive à deux cents, les autres, je l'espère,
S'arrangeant deux à deux, ne me coûteront guère.
Mais déjà mon sujet que je croyais soumis,
Paraît m'abandonner. Pendule sonne l'heure!
Sensible à cet appel ma verve reviendra.
Eh! qu'importe en quel ton ta voix la résoudra,
Ma rime en trait de feu ne sera que meilleure.

XII.

Mais quel est ce reproche? est-ce en mauvaise part,
Que je devrais l'entendre? On trouve trop facile,
Et mes vers à paraître et ma plume docile.
Hé bien! s'ils sont mauvais n'ayez aucun égard :
Leur condamnation peut-elle jamais être
Dans la fertilité qui leur a donné l'être?
Mes amis, la carrière est ouverte à chacun,
Et tant que je pourrai solliciter ma muse,
Elle aura mes amours, si l'ingrate refuse
D'écouter mes souhaits, je serais importun.

Digitized by Google

XIII

O vous ! qui reprenez de mes vers l'abondance
Sans donner des raisons, les trouvez-vous mauvais?
Je crois pourtant en vous : jugez en conscience.
Pourquoi toujours blâmer? Il faut donc désormais,
Pour gagner votre amour, éviter de s'instruire,
Hors du bel art des vers rechercher l'art d'écrire.
Les beaux arts sont liés, ne prêchez pas dans l'air,
Il faut savoir les uns, étudiant les autres,
Si la force brutale est semblable à l'éclair,
Et tend à nous détruire, aimons-nous et les nôtres.

XIV.

Le guerrier prévoit l'heure et s'avise aux combats
Lorsque la liberté l'invite à la défendre,
Elle attend de son choix des secours immédiats
Et le héros accourt et sait soudain l'entendre.
L'amour de la patrie est un bienfait des cieux :
Il pénètre à toute heure et mène sur la voie
Où l'honneur, les succès conduisent à la joie.
Vaincre pour son pays, rendre son frère heureux,
Le soustraire à l'empire affreux de l'esclavage
Est encore un des dons du héros accompli.
C'est au cœur généreux à saper le servage,
Il aime son devoir, l'acquitte, est applaudi.
Que de héros chez nous ont jeté de la gloire,
Ont illustré les champs où brilla la victoire !
Sans haine ils ont vaincu, contents de leurs hauts faits,
Le monde entier apprend qu'ils veulent vivre en paix.
Mais la mort n'a pas d'heure, elle est inexorable.
Elle enlève à nos soins ces restes précieux
Respectés des combats : elle est sourde, implacable,
Et n'entend ni nos pleurs, nos besoins ou nos vœux.

Digitized by Google

XV.

Le peintre, de son art qu'il conçoit, étudie,
Entend le mécanisme. Au poëte est échu
L'intérêt descriptif qui répond au génie,
Et c'est toujours chez lui que le premier a su
S'alimenter du vrai, connaître la nature.
Malheur à celui qui, sur le culte reçu
Par un vœu sacrilège, ose, d'une âme pure,
Attaquer les abus longtemps enracinés!
L'homme adore son choix, lentement se décide
A changer pour le mieux, dans sa marche timide
Ses erreurs, ses tourments, par le temps amenés.
La paresse est chez lui la plus puissante égide :
Elle comprime aussi ces élans généreux,
Qui le portent parfois à s'élever aux cieux.
Chérissons-le pourtant, et malgré sa faiblesse
Il est le seul ami qui plaint notre détresse.

XVI.

Me sera-t-il permis de chercher dans Boileau
Et de les distinguer : le guide du Parnasse,
Le satirique ardent? De l'un nous vient Horace,
Juvénal travesti. De l'autre un grand tableau
Qui fait autorité touchant l'art de bien dire.
C'est à l'heure qu'il est qu'il nous faut tant écrire.
Respectons les auteurs, cherchons dans leurs écrits,
Les grandes vérités, les morceaux applaudis.
Mais aussi leurs erreurs, leurs fautes signalées
Viendront nous éclairer. Si des charmants morceaux
D'un auteur admirable à ses fautes mêlées,
Il nous était permis de montrer les défauts
Pour guider l'avenir; des bons auteurs les taches
Feraient sur nos leçons les plus puissants effets.

Digitized by Google

Fouillons sans les blâmer sous leurs douteuses caches
D'où doivent émaner leurs beautés, leurs secrets.
Le stérile Boileau, le fertile Racine,
Touchent différemment; l'un charme par ses vers,
L'autre gronde toujours, et son vers fulmine.
Mais aux deux nous devons pour leurs travaux divers
Un hommage sincère et sans servilité
Pour ne pas les piller, par une longue étude
De leurs œuvres nourri, saisissons la clarté :
A leurs divins écrits montrons la gratitude.

XVII.

Ayant trouvé deux mots qui pouvaient me fournir
Dans leur simple analyse, à suivre ma gageure,
Cela m'aurait flatté, je croyais les tenir;
Mais lorsque j'ai voulu, content de ma mesure,
D'un secret apparent aider mon souvenir,
Chercher à rappeler mon ingrate mémoire
Du trésor confié sous sa garde un moment,
Elle l'avait perdu. L'indulgent auditoire
S'affligea de ma peine et calma mon tourment.
Voilà des vers forcés! quel curieux langage!
Est-ce ainsi qu'on écrit? que l'heure vous dégage!
Je m'en étais douté : trois cents vers.... où sont-ils?
Ah! monsieur l'imprudent, sur vos paris subtils
Pourra-t-on désormais vous demander un gage?

XVIII.

Oh! le doute est permis, lorsqu'un vers vient languir,
Lâche d'expression, il semble écrit pour fuir;
Et son corps diaphane à l'oreille exercée
Offre les sons d'un luth à la corde cassée.

Digitized by Google

Quand l'heure me poursuit, la pendule se tait;
Je vois fuir l'espérance et le mot qui vous plaît.
On est parfois blâmé pour paraître trop sage :
Les amis sont choqués d'un peu trop d'avantage.
S'il vous vient du savoir, gardez-le doucement;
Si vous l'offrez, tant pis. Attendez le moment.....
Mais si l'heure s'endort, faut-il que je sommeille?
Aurai-je encor le droit de célébrer ma veille?
Le vers que j'ai fini m'engage à terminer
Mon travail pour ce soir, et pour l'examiner,
Permettre le repos à ma fidèle muse :
Sans doute j'ai montré que le sujet l'amuse.

XIX.

La mort est un bienfait lorsqu'elle court sur nous,
Mais sur les nôtres, non. Pour l'objet qui nous touche,
Qui grandit sous nos soins, sous nos transports jaloux,
Les effets de la mort, dans son triste courroux,
Arrachent de notre ame un cri vif et farouche;
Et notre cœur bondit de crainte et de douleur,
Invoquant de la mort la rage et la fureur.
A l'heure du repos qui conduit dans la tombe,
Lorsque l'homme rendu sous maints efforts succombe.
Porté par ses amis, dans son dernier séjour,
Les chagrins sont pour eux : à l'heure du retour
Ils quittent lentement aux bruits de pelletées
Rendus par le cercueil : voix lourdes répétées
Par la motte de terre entraînant, par son poids,
Nos soupirs et nos pleurs. Les immuables lois
Qui mènent au néant sont ici retracées.
Les douleurs et la haine ont tout à fait cessées.
Chaque tombeau nous dit : « Vois, là repose un cœur,
Qui peut-être était bon : passant, donne une larme
A l'asile de paix qui trouble et nous désarme.

Digitized by Google

Là, l'éternel repos est la fin du malheur :
Là, plus de fol orgueil, de sot bruit, de censeur. »

XX.

La pendule est utile en toute circonstance,
Elle active nos vœux, nous appelle au travail
Sous le chaume, au palais, on voit la vigilance
Accourir à ses sons, en suivre le détail.
Le savant empressé, le prudent astronome,
Le laboureur actif et l'utile agronome,
La science et les arts sont soumis à ses lois.
L'ombre fuit et revient par l'heure ramenée,
Pour figurer encore et remplir la journée;
Mais l'homme seul s'en va, jamais aucune voix
N'annonça son retour. O! s'il pouvait renaître,
Revenir sur ses pas, avec des souvenirs,
Quel vaste étonnement remplirait son être!
La gaîté s'est enfuie et malgré nos désirs
De semer dans ces vers un trait plaisant pour rire,
Un ton grave y domine et maîtrise ma lyre.
L'enjoûment fait parfois oublier les défauts,
Et les vers sérieux supportent mille assauts.
Comme les autres arts la rime est journalière,
Elle est surtout rétive et rit de la prière
Du poëte indiscret qui se laisse emporter,
Qui ne sait que des mots! elle veut des pensées :
En ai-je mis ici? Sont elles bien tracées?
J'ai promis trois cents vers, vous pouvez les compter.

Digitized by Google

A LA PROSPÉRITÉ NATIONALE.

Qué cerracion tan nueva de placeres
Saldra de su pensar! De cuantos seres
Hara feliz y larga la existencia
Con su divina ciensa!...

J.-B. ARIAZA.

I.

Muse qui m'enhardis, dirige mes pinceaux,
Dis-moi si les beaux arts sont cause de nos maux.
Sous leur impulsion la nature se range,
Elle a créé pour eux, mais sans eux tout s'arrange,
Et se donnant la main dans un concours d'échange,
On voit se maintenir leur parfaite union.
Encouragez comme elle et servez la raison,
Mais imitez comme eux : que d'un pinceau docile,
Saisissant ses grands traits, l'artiste émerveillé
Ne nous montre jamais un ouvrage servile :
Son tableau travaillé
Joindra l'agréable à l'utile.

II.

Les langues ne sont qu'un moyen,
Qu'un instrument nous aidant à transmettre
Avec réflexion ce qu'on fit pour le bien.
Les vers aussi qu'il faut admettre
Servent avec précision
A dire une belle action.
Prospérité nationale,
Les vers aidés de la morale,

Digitized by Google

Ne tendent qu'à vous augmenter.
Heureux qui peuvent vous goûter,
Faire sentir qu'ils ont une âme!
Beaux vers, amis des arts,
Que l'erreur poursuivait, c'est sous vos étendards
Que la science accroît, s'élève et nous enflamme.

III.

Les beaux arts ont fleuri sans égard au climat :
Chaque peuple à son tour leur a dû son éclat.
Et l'Afrique, aujourd'hui barbare,
Pour les avoir abandonnés,
Voit ses enfants subordonnés
Plier sous l'affreux cauchemare
Qui brisant leur sens étonnés,
Abrutit ceux dont il s'empare.

IV.

Oh mon pays! n'imite pas
Cette funeste négligence :
C'est par les arts, c'est par leur influence
Que l'Europe éclairée obtient sur nous le pas.
Vois cette superbe Angleterre
Accumuler sur ses enfants
Les égards de toute la terre,
Encourager tous les talents,
Accorder à l'auteur d'un chant patriotique,
De *Rule Britannia* (1), la couronne civique.

V.

Haïti, jeune encor, renferme dans son sein

Digitized by Google

D'immenses éléments, nous pouvons les apprendre.
Pour imiter l'Europe il faudrait la comprendre,
C'est à l'aide des arts que nous pourrons l'entendre ;
Et sans les éléments qui, comme le dessin,
Relèvent la peinture,
On cherchera toujours en vain
A concevoir, expliquer la nature.

VI.

Les arts amis évitent les combats
Et vont bientôt chercher d'autres climats.
Il faut les relever pour qu'on aime les vôtres,
Si vous les déprisez, qu'en penseront les autres ?
N'a-t-on pas vu la Grèce et Rome encor
Perdre à la fois leur puissante influence
Pour avoir mal conçu, dirigé leur essor ;
Pour avoir cru qu'une triste ignorance
Devait servir à leur sécurité.
Un homme instruit comprend sa dignité,
La fait sentir à tous les gens aimables,
Sert son pays, aime la liberté,
Et sait qu'ils sont aux beaux arts redevables
De l'avenir ; que sans eux tout se perd
Et s'engloutit dans un affreux désert.

VII.

Si le puissant oubliait par mégarde
D'encourager, d'animer les beaux arts ;
L'histoire est là, le poëte regarde,
Prêt à saisir, à louer les égards
Que l'on doit au talent qui distingua Tacite,

Digitized by Google

Qu'un poëte reçoit de la voix qui l'excite.
Le siècle lui dirait : « Vous avez mérité
Que la muse vous déshérite ! »
Eh ! comment la postérité
Saurait-elle ce qui se passe
De nos jours avec équité,
Si l'ignorance était mise à la place
Où le savoir doit triompher ?
En s'allumant à l'étincelle
Où sa verve va s'échauffer
Il faut donner à la voix qui décèle,
Les noms qu'elle doit célébrer :
Elle qui dit l'histoire, elle qui fait vibrer
Les cœurs indifférents gâtés par la fortune.
L'homme a-t-il jamais évité,
Dans son humeur importune,
La gloire de passer à la postérité ?

VIII.

Oh vous qui m'écoutez ! vous, puissants de la terre,
Voyez comme tout tend à marcher au progrès;
L'Europe nous conduit, même dans ses excès,
Et deux peuples fameux répandent la lumière.
Les talents réunis ont formé les faisceaux,
L'irrésistible loi d'où les nombreux rameaux,
Rejaillissent sans cesse et sèment par le monde
La douce paix partout où la tempête gronde.
La paix règne sur nous soyons-en les échos !
La science et les arts et non l'horrible guerre,
Par leurs nombreux bienfaits font un peuple prospère.
Encouragez-les tous, ils émanent de Dieu :
C'est lui désobéir que de prendre le milieu
Même entre le savoir et la frêle ignorance,
Qui veut tout envahir en prêchant l'indolence.

Digitized by Google

Vous les protégerez, car vous les comprenez :
Haïti vous devra cet aimable avantage,
Et ses enfants unis vont avoir le partage
De ces arts libéraux que vous entretenez,
Qui nous ont délivrés de l'infâme esclavage !...

INVOCATION A LA LUMIÈRE.

ESSAI.

Les ténèbres, la nuit font une voûte obscure.
L'ombre venant cacher à nos yeux la nature,
Semble nous isoler, sans espoir de retour,
L'image des objets que nous montrait le jour.
Tout est néant pour nous, et notre âme assoupie,
Dans l'ombre du chaos, paraît être sans vie.
Cruelle obscurité, comment te supporter ?
Avec nous-mêmes seuls nous semblons habiter.
C'est toi seule, ô lumière infinie et propice !
C'est toi qui nous conduis sans frein, sans artifice !
Un rayon lumineux à nous-mêmes nous rend,
A la nature entière, et toujours nous surprend.
Ce besoin de clarté, de sa douce influence,
Qu'on invoque et poursuit, trouble l'intelligence.
Tout est affreux pour nous quand vient l'obscurité
L'homme inquiet, pressé, regrette la clarté.
Ce principe est celui de la loi qui l'éclaire,
Sans lequel tout s'éteint, tout se rend solitaire
Sitôt que la clarté pour lui ne paraît plus.
Pressé pour la revoir, l'homme troublé, confus,
La cherche avec regret, si le sommeil tranquille
De ses yeux retirés cesse sa marche utile.
Et lorsque son réveil a devancé le jour,
Avec impatience il attend son retour.

Digitized by Google

Mais bientôt l'horizon, éclairé par l'aurore,
Ranime sous ses yeux le feu qui le décore.
Alors il entrevoit ces enfants sinueux
De la terre et du ciel, dont le front radieux
Va terminer au loin, avec leurs hautes cimes,
Ce contour étendu, ces immenses abîmes.
Voilà le signe dieu dont l'éclat glorieux
Retira du chaos les astres et les cieux.
L'univers à sa voix se mit en harmonie,
Chaque peuple admira, fit sa Théogonie.

Assistant au lever de l'astre bienfaiteur,
Qui dispense sur lui sa bénigne chaleur,
L'homme aime à contempler ces teintes des nuages,
Ces brillantes couleurs, reflets d'heureux présages.
Bientôt il va jouir, ô spectacle imposant!
Ses regards sont charmés, plein d'espoir il attend.
D'un nuage obscurci, que son approche dore,
Pour exercer nos yeux le dieu se couvre encore.
Les portes du matin brillent et vont s'ouvrir :
Déjà ses fiers coursiers brûlent de parcourir
La distance que l'ombre et la nuit courroucées
Quittent avec regret dans leurs courses forcées.
L'aurore ouvre la marche, et sous ses doigts de fleurs,
De parfums délicats naissent mille couleurs.
Le dieu s'élance enfin; de sa trace enflammée
Coule un torrent de feu sur la terre embaumée.
Tout respire et se meut par un accord parfait,
Tout paraît réuni, ne former qu'un souhait.
La nature embellie apparaît tout entière
Sous les ordres du dieu qui répand la lumière,
Alors l'homme sourit à son domaine acquis,
Où viennent à sa voix tous ceux qu'il a conquis.
Moment délicieux, ô charme inconcevable!
Vous vous réunissez dans ce tout admirable.

Digitized by Google

Et ce sublime accord que l'homme aime et conçoit
Peut-il le contempler, l'admirer de sang-froid ?

La lumière parut, aux yeux des premiers hommes,
Un objet vénérable, et tous tant que nous sommes
Nous avons hérité de ces impressions.
Tous les peuples connus, toutes les nations,
Sous des titres divers, leur volonté première,
Leurs cultes ont été d'adorer la lumière.
En Egypte Osiris ; ailleurs Jason, Bacchus ;
En Crète Jupiter étaient ses attributs.
Ces emblèmes montraient la morale agissante,
Offrant la volonté sous sa verge accablante :
Les prêtres trop puissants narguant l'humanité,
Les peuples avilis aimant l'impiété !

ODE.

I.

Dieu clément ! excuse mes vœux ;
Puis-je sans commettre un blasphème,
Te demander un sort heureux ?
Ah ! si dans ta sagesse extrême....
Mais non,... ce serait t'offenser.
Je veux éviter le parjure,
Et sans craindre de te blesser,
Croire que tout dans la nature
Est fait pour moi, pour mon bonheur :
Appliquant mon intelligence
A vouer un culte et mon cœur
Aux surprenants attraits de ta vaste puissance.

Digitized by Google

II.

Déroule à mes yeux l'univers,
Astre dont la pure lumière
Me cachait les mondes divers ;
Après ta course aventurière,
Les sombres voiles de la nuit
Réveillent d'immenses idées !
Mais les cieux où tout éblouit,
Où tout stimule les pensées,
Ne sont-ils pas plus imposants
Lorsque des ombres éternelles
Font jaillir ces astres brillants,
Ces étoiles en feux, en vives étincelles ?

III.

Et toi, dont la douce clarté
Nous fait sentir son influence
Nous étalant l'immensité :
Nos sens séduits en ta présence
Pensent atteindre la grandeur,
Nous élèvent à ce sublime
Où seul pénètre ton auteur !
Newton creusant sous cet abîme,
Osa censurer un travail,
Où tant d'art viennent se résoudre,
Où tout présente un beau détail :
Par l'être intelligent que Monge sut absoudre.

IV.

C'est donc toi, sublime clarté,
Dont la lumière nous pénètre,
Agent de la Divinité

Digitized by Google

Que l'on peut sentir sans connaître,
Qui planes en des lieux divers,
Et du vrai Dieu prenant la place
Caches celui de l'univers?
Nous poursuivons souvent la trace
De l'objet que l'homme a produit,
En oubliant Dieu pour l'emblème
Qui bientôt par nous est détruit :
Rien ne peut rester Dieu, si ce n'est Dieu lui-même !

V.

Un ciel ténébreux, irrité,
Obscurci par d'affreux nuages,
N'a-t-il pas aussi sa beauté ?
L'agitation des orages
Jointe à de terribles effets,
Ajoute au tableau qu'on admire :
C'est la nature à nouveaux frais,
Embrasant tout ce qui respire !
Ce dérangement apparent,
Qui frappe, étonne le vulgaire,
Développe à l'être pensant,
Que tout s'étend, se meut vers un but nécessaire.

VI.

Le ciel de jour n'est qu'un désert,
La terre et sa riche parure
Alors se montre à découvert
Et nous étale avec luxure
Les ornements de sa splendeur !
O sagesse incompréhensible!
Règles d'un grand médiateur ;
Sous ta vigilance sensible,
Rien ne se détruit, tout renaît :

Digitized by Google

Les eaux dans les airs enlevées,
En torrent fondent d'un seul trait,
Et viennent féconder les plantes altérées.

VII.

Mais ce plein air où rien ne se perd,
Où se renouvelle sans cesse
Ce concours d'êtres en concert,
Cet amas qui toujours se presse,
Change pour reparaître encor,
Son existence a-t-elle un terme?
Propre à prendre un nouvel essor?
La matière renaît du germe.
Quel est ce pouvoir entraînant,
Cette précision passive,
Qui peut fournir incessamment,
Sans omettre jamais la moindre part active?

VIII.

Vous qui regardez tout sans voir,
Admirez l'instinct du polype!
Comment son bras peut-il vouloir?
Est-il des végétaux le type,
Ou le chaînon qui réunit
La plante à l'espèce animale?
Il agit, se meut, se nourrit,
Fixé sur sa terre natale.
Le vent qui paraît l'exciter
Semble choisi par la nature
Comme moyen pour l'inviter
A connaître, à chercher son bonheur, sa pâture.

Digitized by Google

IX.

Le géologue doit briller,
Montrer sa recherche sincère,
Penser que l'homme est le premier
Que vit paraître cette terre;
Mais à la même profondeur,
Près de ces colosses immenses,
Qui font frémir par leur grandeur,
Rien d'humain pour ses conséquences
Ne paraît, et tout est détruit :
Témoins précieux qu'il faut croire,
Qui prouve sans être séduit,
Que d'autres avant nous figurent dans l'histoire.

X.

Quelques traits peuvent différer,
C'est tout; mais la masse est constante.
La mer ne saurait s'altérer,
Ni devenir moins abondante....
C'est assez sur les inconnus,
Revenant à l'objet palpable,
Révérons Dieu, mais au surplus
Ne le croyons pas responsable
De nos tourments, de nos écarts :
Aimons pour eux, mais sans faiblesse
Nos amis. Courons les hasards
D'être trompé plutôt en servant la détresse.

Digitized by Google

ODE

AU SOLEIL.

A M. P... S...

I.

Astre dont la pure lumière
Sait se répandre également
Sur le palais, sur la chaumière,
Et qui, du haut du firmament,
Plane sur un monde qui t'aime !
Prête à ma voix cette vigueur,
Cette élévation suprême
Que tu tiens d'un Dieu protecteur.

II.

L'homme agit sur la mer profonde,
Certain d'être guidé par toi.
Il brave les fureurs de l'onde
Et les éléments sans effroi.
Que la tempête dans la nue
Menace de tout engloutir,
Alors il invoque ta vue,
Et sent ses forces s'agrandir.

III.

Oh ! lorsqu'après un grand orage
Tu reparais sur l'horizon,
C'est toujours un heureux présage,
Que sait contempler la raison.
Aux règles d'un être sublime
Qui dirige de grands desseins,

Digitized by Google

A sa puissance magnanime,
On voit s'allier les humains.

IV.

A ta lueur resplendissante,
L'homme paraît régénérer,
Le ciel, de ta masse éclatante,
Semble aimer à se décorer.
Lorsque tu viens prendre l'empire,
Où seul, on te voit dominer,
La nuit honteuse se retire
Pour l'Astre qui sait ordonner !

V.

Autrefois on vit l'ignorance
Méconnaître, même en ce lieu,
Les attributs de la puissance,
Et t'adorer oubliant Dieu !
Mais mieux éclairés que nos pères,
Rejetant leur simplicité,
Respectant leurs vertus austères,
Nous rendons grâce à ta clarté.

VI.

Sitôt que les cieux se colorent
La nature est à découvert,
Tous les êtres qui la décorent
Se réunissent en concert
Pour chanter ta vive lumière.
Ce culte involontaire, inné,
Est un besoin, une prière
Qu'un Dieu puissant nous a donné.

Digitized by Google

VII.

Mais dis, être incompréhensible,
D'où tu viens et d'où tu naquis ?
Il est vrai, tu nous es visible,
Ouvrage d'un Dieu non compris.
Pour ta conduite journalière,
C'est lui qui trace ton devoir,
Comme de la nuit la courrière,
Qui ne sait briller que le soir.

VIII.

On assure que dans l'espace,
Ces corps qu'on semble redouter,
Que ta vive lumière efface,
Sont produits pour t'alimenter ;
Que cette croyance douteuse
Offre de zélés partisans,
Et la comète nébuleuse
Posséderait tes éléments.

IX.

Mais en quel lieu de la nature
Vas-tu t'animer sans combats ?
Le réservoir où tu t'épures
Est-il empreint de ton éclat ?
Oh ! celui qui de tout dispose,
Epuisera-t-il ses secours ?
Et la masse qui te compose
Pourra-t-elle durer toujours ?

Digitized by Google

X.

Oh toi ! dont la seule puissance
Vaut une armée en nos climats !
Dans l'ombre et la nuit en silence,
Après un long jour de combats,
Fais dire aux enfants du vieux monde
Combien tu nous es précieux;
Que ta chaleur qui nous féconde
Centuple nos forces contre eux !

ODE

A LA NATURE.

I.

Un beau jardin fait au cordeau,
Que l'art, le savoir, la culture
Combinés, mettent au niveau,
Déplaît, désole la nature.
C'est faire insulte au Créateur
Que de changer par fantaisie,
S'ériger en réparateur
Et tout plier, tourner à sa manie.

II.

L'arbre le plus beau se flétrit
Sous la serpe qui le façonne,
Le taureau sous le joug périt
Léchant la main qui le moissonne.
Autrefois, bouillant, indompté,
Folâtrant près de sa génisse,
Plein de vie et de liberté,
Alors son sort n'était pas un supplice.

Digitized by Google

III.

Ainsi l'on voit le fier palmier,
Emblème de l'indépendance,
Dans nos vastes forêts briller
Et vieillir avec confiance;
Élevant son panache vert,
Obéissant par sa souplesse
Aux doux balancements de l'air,
Se redresser et montrer sa hardiesse.

IV.

La liane grise, à Minquet,
Liée en festons magnifiques,
Où vient crier le perroquet
Aux tendres couleurs prismatiques;
Et le parasite clichat,
Toujours grimpant par symétrie,
S'unissant au figuier ingrat,
Perçant le sein qui leur donna la vie.

V.

J'aime à contempler des forêts
La merveilleuse architecture :
Chaque objet fixé sans apprêts
Nous montre un trait de la nature.
Assemblage d'êtres divers,
Là, tout est bien, tout à sa place :
Surprenants accords, doux concerts,
D'un Etre grand vous nous montrez la trace!

Digitized by Google

VI.

Là, le colossal Acajou,
Aux nuances d'or et pourprées,
Sourit à l'utile Mapou,
L'invitant à d'autres contrées.
L'étranger toujours soucieux,
Sait lequel vaut la préférence,
Et fait un choix mystérieux,
Marquant surtout qu'il hait la concurrence.

VII.

Amant de la simplicité,
J'adore la belle nature :
En elle tout est vérité,
Tout respire dans sa parure.
Trop sauvage elle me déplaît,
Et me fatigue trop ornée.
Rousseau qui la peignit d'un trait,
Sut augmenter sa juste renommée.

VIII.

Dans ce jardin irrégulier
Où la paresse nous décèle,
Voyez le fécond bananier,
Les fruits que la terre recèle,
Pour nous offrir sans trop de frais
La nourriture en abondance :
Un peu de travail, peu d'engrais
Aideraient mieux toute notre exigence.

Digitized by Google

IX.

Le soleil brûlant nos coteaux,
Vient ranimer par sa présence
L'arbuste aux flexibles rameaux,
Dont la fève par excellence
Arriva pour nous d'Yémen.
Assis près d'un foyer rustique,
Auprès des fruits de notre hymen,
Nous savourons le nectar balsamique.

X.

Là, folâtrant sur l'avenir,
De projets, d'heureuses pensées
Nous berçons notre souvenir,
Rappelant nos belles années.
Lien charmant, bénit des cieux !
Ton feu divin qui nous pénètre
Rend nos moments délicieux,
Nous fait goûter les faveurs du grand Être.

ODE

A LA PAIX.

Trouve un bonheur plus grand, plus digne d'envie,
Que celui d'être utile et cher à ta patrie.

I.

Oh ! doux repos de l'âme, intéressante paix !
Après la guerre affreuse, après un long désastre

Digitized by Google

Tu reviens comme un nouvel astre
Apprendre aux guerriers satisfaits,
Ou mutilés par leurs hauts faits,
L'énorme différence
Entre leur camp tumultueux,
Sans le vouloir d'un chef fougueux,
Et l'asile de l'innocence
Où tout sourit à l'espérance.

II.

Mais cet homme inquiet, peut-il t'apprécier ?
Oh ! sa terrible voix retentit et bouleverse
Le monde ébranlé qu'il traverse !
Il est adroit pour décrier
L'objet qu'il veut s'approprier ;
Mais jamais sa pensée,
Cédant au vulgaire indiscret,
A fait transpirer son secret.
Il réduit la masse empressée,
Qui suit quand elle est oppressée.

III.

Quand la bouche aux cent voix se fait avant-coureur,
Tu marches à grands pas pour conquérir le monde.
Le bruit du tonnerre qui gronde
N'invite plus à la terreur :
Il nourrit une faible erreur :
Les champs se fertilisent,
Le peuple devient généreux,
Il cesse d'être belliqueux.
Les nations se tranquillisent
Chassant la haine la déprisent.

Digitized by Google

IV.

La paix, présent du ciel quand elle reparaît,
Les arts sont protégés : au doux nom de patrie,
Un transport, plein d'idolâtrie,
Que la guerre horrible entourait
Changeait ceux qu'il éclairait,
Enflammait leur courage.
La paix sème de douces lois,
On aime à se rendre à sa voix.
On interrompt souvent le sage,
Peignant l'excès du brigandage.

V.

Au déclin de ses jours, assis à son foyer,
Le soldat, revenu des champs couverts de gloire,
Raconte plus d'une victoire
Où son audace a su briller.
Plein de morgue, le vieux troupier
Sent encor dans ses veines,
L'ardeur qu'enfantent les combats.
Il a vaincu sous maints climats
Et riant des nouvelles chaînes,
Sait oublier ses vieilles peines.

VI.

La victoire, au guerrier qu'elle sait émouvoir,
N'est pas toujours fidèle; et s'il reçoit la palme,
Bientôt de ses lauriers le calme
Vient compromettre son pouvoir,
S'il n'est appuyé du savoir
Unis à la sagesse.

Digitized by Google

La raison se glisse partout,
Elle combat et nourrit tout.
Fille de la paix, sa hardiesse
Nous peint son âme sans souplesse.

VII.

L'homme est facilement séduit et consolé,
La paix fait des heureux dans sa marche rapide,
Soumet le héros intrépide,
Que la guerre avait enrôlé.
Il semble à son cœur désolé,
Par de grands sacrifices,
Imposer de nombreux efforts :
L'honneur mitige ses ressorts.
Le héros plaint les injustices,
Loyal, il n'a point d'artifices.

VIII.

Aimable paix ! c'est toi, dont le cœur est rempli,
S'il chante les héros, la vertu qui t'honore.
Accorde à la voix qui t'implore,
La mort de l'esprit de parti :
Porte un regard sur Haïti.
Ce pays avec grâce,
Sort du trouble impur, détesté
Où la guerre l'avait jeté.
A la paix tout change de face,
Et l'on fuit la terrible audace.

Digitized by Google

LE POËTE.

ÉTRENNES A M. S. T.

I.

Que ne m'est-il donné la puissance en partage,
Non celle des tyrans, mais celle du langage,
Pour priser en mes vers l'être que je conçois?
Un Dieu dans sa bonté l'a créé, je le crois;
Et c'est ce Dieu qui, de son âme,
Tirant une étincelle, embrasa de sa flamme
L'enfant qu'il a marqué pour le louer un jour,
Dire ses secrets, son amour.

II.

A peine a-t-il paru, sa voix remplit le monde.
Il semble maîtriser tous les secrets qu'il sonde.
Son instinct généreux, pour un peuple oublié,
Que le Russe a trahi, que le Turc a lié,
Que leur brutalité dévore,
Grandit son nom aux yeux du monde qu'il décore,
Et chantant les exploits que sa muse enhardit
Fait dompter l'oppresseur maudit.

III.

C'est à la liberté, pour l'âme qu'elle épure,
Qu'il va vouer ses chants : soumis à la nature,
Elle seule l'inspire, et sa verve et ses traits
Aux beautés qu'elle étale ont conduit ses essais.
Libre comme l'air qu'il respire,
Evitant l'intrigant, il ne vend pas sa lyre.

Digitized by Google

Son cœur est un brasier qui ne s'éteint jamais,
Préfère les bois aux palais.

IV.

O! l'âme du poëte, accessible au génie,
Au vulgaire étonné paraît de la manie.
Pour lui l'amant de Laure ou le Tasse amoureux,
Le Camoens fuyant sous un ciel rigoureux,
Etres, qu'il ne saurait comprendre,
Sont des fous qu'à regret il s'unit à défendre;
Tandis que pour l'aider les enfants d'Apollon
Brûleraient le sacré vallon.

V.

Et qui peut concevoir comment aux apparences
D'un livre sérieux, où toutes les tendances
Prônent la liberté, l'on ait pu préférer
Croire Machiavel, vouloir la déchirer.
A cette sanglante ironie
Les tyrans ont tremblé : bientôt la calomnie,
Conseiller des niais, déchire la vertu,
Ils répètent, mais l'ont-ils lu?

VI.

Sur le Turc indolent, l'impassible Allemagne
L'emporte en cruautés : plus dure que l'Espagne
Elle a sévi sur l'ange imprégné de candeur,
Qui ne s'est jamais plaint en chantant sa douleur.
Tes principes évangéliques,
La douceur de ta voix et tes chants angéliques,
Pellico, tu le vois, ont touché tes geôliers,
Et tu vas quitter leurs glaciers.

Digitized by Google

VII.

S'il languit dans l'oubli, son âme en feu s'exhale,
Produit l'étonnement, attire la cabale :
C'est Byron courroucé, c'est le plaintif Gilbert,
Dans une ode sublime, effrayant d'Alembert,
Les siens et l'envie offensée,
C'est l'homme de génie à la vaste pensée,
Embrassant à la fois le passé, l'avenir,
Dans l'âme qu'on ne peut ternir.

VIII.

Armez votre courroux, puissances homicides,
Le poëte, accablé de vos lois parricides,
Ne se plaint pas de vous : sa prière est pour Dieu.
Vous affligez son cœur ; mais son âme en ce lieu
Va s'élever sans la contrainte.
Le peuple compatit pour lui, malgré la crainte,
En lugubre appareil attaquant la raison,
Qui rit de votre trahison.

A M. LE BARON DE LAS CASES,

ENVOYÉ DE S. M. LE ROI DES FRANÇAIS PRÈS LA RÉPUBLIQUE D'HAÏTI.

Ta mission vers nous, ministre de la paix,
Rappelle à notre amour d'intéressants bienfaits.
Issu d'un nom connu sur les deux hémisphères,
L'un des tiens de Chiappa, suppliant pour nos pères,
Au barbare Espagnol prêcha l'humanité.
Un geôlier insolent, plein de férocité,
Crut insulter en toi l'homme armé du tonnerre

Digitized by Google

Qui fit vingt ans penser, trembler toute la terre.
Honneur à l'envoyé d'un peuple souverain,
Dont les vœux sont compris par son roi-citoyen!
Ce siècle de progrès, d'espoir et de lumière,
Promet à nos neveux, malgré la ruse altière,
L'émancipation et la félicité!
A *Las Cases* nos cœurs, gloire à la liberté!
Dans les faits à briller aux fastes de l'histoire,
Je vois déjà ton nom vieux d'honneur et de gloire!

A M. Alp. DE LAMARTINE,

SUR SON DISCOURS, RELATIF A L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE, PRONONCÉ A LA CHAMBRE DES DÉPUTÉS.

Partout l'heure a sonné, tu dis vrai, Lamartine,
Les tyrans sont émus, la liberté butine
Et répand ses bienfaits. L'esclave doute encor,
Un rêve, un souvenir entravent son essor.
Autrefois méprisé, foulé dans la poussière,
Il respectait ses fers, terminait sa carrière,
Après avoir fourni les plus beaux de ses jours
A servir des ingrats à serres de vautours.
Trop longtemps sous le joug, il ne saurait connaître
Les besoins superflus qu'il n'a jamais vus naître.
Un tiers ne peut juger le bonheur qui lui plaît,
Et s'il se croit heureux, que tout soit satisfait.
Il sent sa dignité, mais, libre à sa manière,
Laissez-le contempler à son choix la lumière.
Qu'un riche prévoyant lui parle d'avenir,
Il sourit ou s'étonne et ne sait que jouir.
Il était en dehors du lien qui l'appelle,
Attendez qu'il apprenne à sentir l'étincelle,
Qui le réorganise, écoutez s'arranger

Digitized by Google

Ces ressorts que plus tard nous verrons engager,
Cette société qui, comme une marâtre,
Se plaisait à pousser, à forcer, à combattre
Ses membres vigoureux, dont le rapprochement
Troublait sa sûreté. C'est par l'isolement
De ceux qui l'aimeraient, et de qui tout émane,
Qu'elle infligeait les maux que la raison condamne.
Combats, de Lamartine, atteins ce mal moral,
Ce fléau destructeur, « ce crime social. »
Le siècle se refait, l'esclavage le souille,
Le maître déhonté convoite sa dépouille.
Soleil! quand verras-tu ta lumière éclairer
La grande liberté qu'elle sait tempérer?
Tes vœux, de Lamartine, ont eu des sympathies,
La France t'écoutait. Dans ses lois accomplies
Elle saura trouver l'écho de tes souhaits :
Ta voix va retentir, ils seront satisfaits,
Et l'esclave oublié dans l'immense partage
Des peuples libérés goûtera l'avantage
Apprécié par toi. N'est-ce pas le Français
Qui, parcourant le monde, écrasa par ces faits
Cet Hydre monstrueux qu'un souffle a vu renaître,
Etre hideux, impur; oses-tu reparaître?
La France l'a voulu, la superbe Albion
Va-t-elle surpasser la grande nation?
Non! émules de gloire, elles prennent l'empire
Pour dispenser sur nous cet éclat qu'on admire!
Déraciner ce mal devient contagieux,
Et Méhémet-Ali, d'un élan généreux,
Poussé par un remords, efface sur l'Afrique
Cette tache infamante, amour de l'Amérique.
Que la France prononce, et bientôt on verra
Le retentissement que l'écho produira.
Peut-elle s'arrêter, elle qui la première
Sut faire découvrir, en traçant la carrière,

Digitized by Google

De l'homme libéré, cet immense bienfait
Conquis après mille ans sur les maux qu'il souffrait.

UNE MÉTHODE.

Long ere such miracles as thou
And thine came o'er my thoughts, a thirst.
For light was in this soul, which now
Thy looks have into passion nurs'd.

T. MOORE.

I.

Oh! le joli métier!
Peut-on me faire un crime?
Quand je veux essayer
A trouver une rime,
Au lieu de commencer
Le premier vers en tête,
J'aime mieux devancer,
Éviter, repousser
La phrase qui s'apprête,
Et qui paraît vouloir
S'attacher, faire suite,
Opposer la poursuite.
Au singulier pouvoir
Qui domine ma muse,
La conduit et l'amuse
A coudre des morceaux
Qui naissent en lambeaux,
En phrases déplacées
Pour former des pensées.
Ces curieux écarts,
Cette marche incertaine,
Lier des vers épars

Digitized by Google

Que voit naître ma veine,
Semblent être un motif
Contre la réussite ;
Marquant le pas craintif,
La faiblesse explicite
D'une entrave au succès,
S'opposant aux progrès.
Cette bizarrerie
N'empêche pas pourtant
Ce travail étonnant,
Aidé de l'industrie
De jeter quelques traits,
Dérobant la méthode
Qui rassemble les faits ;
Ce moyen incommode
Sera-t-il approuvé ?
Voudra-t-on même croire
Qu'un abus réprouvé
Peut conduire à la gloire ?
Je vous soumets mes vers,
Voyez si la couture
Offre un sens de travers.
Je veux que la censure
Qui sait vous égarer
Vienne vous éclairer :
Approuve ou me condamne
Ces vers que j'ai liés,
Pour lesquels je me damne :
On les a publiés.
S'ils manquent de logique
Est-ce que la réplique
Ou plutôt mon censeur,
Armé de la terreur,
Croyant remplir sa tâche
Voudra le démontrer?

Digitized by Google

Je le vois sans relâche
Atteindre et pénétrer,
Montrer dans ses remarques
Jusqu'aux moindres défauts;
Puis imitant les Parques
Dont les hardis ciseaux,
Tranchent avec audace
Bons et mauvais vivants.
Vous, censeurs élégants,
Dites-le moi de grâce,
Voulez-vous publier
Ma charmante méthode ?
Et sans la pallier
La trouver à la mode,
Et surtout très-commode.

II.

Le merveilleux talent
Qui rédige les notes
En se frappant les côtes,
C'est l'être patient
Qui fatigue sa verve
Pour composer bientôt
Un chant qui l'énerve
En cherchant un bon mot.
Comment peut-on écrire
Sans inspiration ?
Un poëte en délire
N'est pas, je puis le dire,
Une humble fiction.
Si son âme glacée
N'attend pour l'inspirer
Qu'une note tracée.
Je le plains d'aspirer
Par une faible ébauche

Digitized by Google

A la gloire sans fruits.
Cette tête qui cloche
Dont les faibles appuis
Sont des mots recueillis,
Vide d'enthousiasme,
Qu'une pensée à soi,
Seule, libre et sans loi,
Peut briguer sans émoi.
Chantant dans le marasme,
Sa muse doit trembler
Sous l'avide sarcasme,
Qui vient s'affubler
Dans sa rage terrible
D'une figure horrible.

III.

On peut pour éléments
Écrire d'un poëme
Des morceaux, des fragments
Et des chants entiers même.
Conservant les rapports
Que doit offrir l'ensemble,
Pénétrer les accords
Lorsque tout s'assemble.
Cette diversité
Ote la sécheresse,
Permet la liberté.
Elle ouvre à la hardiesse
Plus de facilité,
Montre plus de souplesse ;
Et l'esprit dont l'*emploi*
Doit donner l'élégance
Et nous cacher le moi
A pour lui la puissance.

Digitized by Google

C'est le génie ardent
Qui s'agite sans lesse,
Produit l'enchantement
Sous l'ange qui le presse.

IV.

Sous ses lois, ses rescrits,
Je la trouve fidèle.
Ma méthode aurait-elle
L'aveu des bons esprits?
On voit dans leurs écrits
Matière à le croire.
Soit que dans les transports
Qui les comblent de gloire
Ils blessent les accords,
Indifférents du blâme;
Ou bien que les beautés
Qui sortent de leur âme
Soient des autorités
Qui recouvrent la trame,
D'où viennent les grands traits
Et la mâle harmonie,
Et les vers imparfaits
Qu'enfante le génie;
Nous voyons se cacher
Un travail arbitraire,
Où tout doit attacher,
Où tout est fait pour plaire.
L'art de bien dire en vers
Est un talent sublime
S'il cause des revers,
Il élève, il anime.

Digitized by Google

V.

J'ai vu des grands auteurs
Les rimes négligées ;
Mais dont leurs vers d'ailleurs,
Leurs phrases dégagées
Offraient mille pensées,
Faire rimer : le *mien*,
Je vous *appartiens*, *rien ;*
J'en conviens ! (1)..... Mais je pense
Qu'il serait dangereux
D'imiter la licence
De ces vers pleins de feux.
Lorsqu'un auteur s'élance,
En dépit des liens,
Aidé de son génie,
Soumis à l'harmonie,
Il compte pour des riens
Certaines négligences
Que couvrent les beautés
De ses vers exaltés.
Sauvant les apparences,
Tout se peut dire en vers,
Excepté des injures.
Des poëtes divers,
S'écartant des mesures
Que devraient commander
L'aimable politesse,
Ont cessé de garder
Cette délicatesse,
Ce ton d'urbanité,
De la société

(1) Victor HUGO. *Ruy-Blas* (acte premier).

Digitized by Google

Le plus bel apanage.
N'est-ce pas au talent
Qu'est échu l'avantage,
L'esprit insinuant,
Le charme du langage,
Qui sait persuader?
De pareilles ressources
Devraient surtout aider
A découvrir les sources
Qui procurent la paix
Avec tous ses bienfaits.
Placé là comme un phare
Pour nous montrer l'écueil,
Il abuse ou s'égare,
Entraîné par l'orgueil.
Lorsque son cœur s'épure,
Montrant la vérité
Sans partialité,
Il sert la liberté
Qu'inspire la nature.

VI.

Un devoir rigoureux
Nous attache à la rime.
L'oreille et non les yeux
Indique un vers sublime.
Dès lors, pourquoi blâmer
Celui dont la puissance
A droit de réclamer
Contre l'impatience
Des juges exigeants,
Dont les décrets criants
Sont empreints d'arrogance?
Ils sont souvent jaloux,

Digitized by Google

Oubliant par faiblesse
Qu'un injuste courroux
Efface l'allégresse,
Que doit goûter un cœur
Confiant dans lui-même,
Travaille avec ardeur
A mériter qu'on l'aime.
Mais la gloire est extrême,
Elle veut de l'encens.
Ses favoris brûlants
Des feux qu'elle accorde
Font des vœux différents
Au dieu de la concorde.
Oh! si j'avais la part
Que je devrais prétendre?
J'ai commencé trop tard,
Les autres vont m'apprendre,
Qu'arrivés les premiers
Tout est à leur usage;
Et malheur aux derniers!
Qu'ils vivent de pillage
Pressés par l'esclavage.

VII.

C'est ainsi qu'en courant
La muse vagabonde
Évite à chaque instant
En glanant par le monde
Ce reproche qui nuit
Et qui force à le croire;
Qui flatte, qui séduit,
Encombre la mémoire.
Mon papier est au bout,
Ma lampe va s'éteindre,

Digitized by Google

Au concours surtout
Je me rends..... Comment feindre ?
Braver l'obscurité
Pour courir à la gloire,
A la postérité.....
Là, finit notre histoire.

VIII.

Mes études et les vers
Avec le jour s'annoncent.
J'aime à porter les fers
Que leurs beautés dénoncent.
Hier au soir, lassé,
Poursuivant hors d'haleine
Un rhythme embarrassé
Que débrouillait ma veine,
Ma lampe s'éteignit
Et mon papier finit,
Dans un moment d'extase.
Minuit avait sonné,
Quand j'achevais ma phrase.
J'aurais encor donné
Quelques bonnes pensées
Dans ma tête entassées ;
Mais il fallait voir clair,
Ou saisir à l'éclair
Leurs phases fugitives.
Mais sans la plume en main,
Je chercherais en vain
Ces tournures furtives.
Avec cet instrument
Ma tête plus docile
Accomplit librement
Sa tâche difficile.

Digitized by Google

IX.

C'est lorsqu'on veut rimer,
Que des mots la puissance
Montre son influence.
Vous vous verrez blâmer,
Si, dans votre aptitude,
Cherchant l'acception
Que la raison, l'étude
Font, avec certitude,
Voir sans déception,
Vous vous laissez conduire
Par celle qu'à Paris
Un sage sut séduire,
L'appelant en délire :
« La folle du logis. »
Un vers ne saurait plaire
S'il dit trop ou trop peu.
Chaque mot nécessaire
Étincelant de feu,
Senti par l'auditoire,
Exaltant son auteur,
Qui s'aide de l'histoire
Doit bouleverser le cœur.
La fièvre qui m'inspire
Me trouble en ce moment
Si je pouvais décrire
L'objet de mon tourment,
Quels succès dans ces lignes
Viendraient vous étonner !
La poudre à détonner,
Un orage, et ses signes
Vous paraîtraient des jeux,
Auprès de la surprise
Des traits impérieux,

Digitized by Google

Que les maux de la crise
Peuvent faire éclater.
Mais la douleur l'emporte,
Et vient me ballotter;
Je cède..... elle est trop forte.

X..

Ai-je bien démontré
Les écarts de la muse;
Combien elle refuse
Cet esprit concentré,
Esclave méthodique,
Épuisant sa raison
Dans une ample supplique,
Où les mots à foison
Font bâiller la critique?

XI.

Sans un simple accident,
Sans un mot qui la flatte,
Sa verve croît, s'étend.
Le feu scintille, éclate.
Tel un torrent écumeux
Enlève à son passage
Ses abords amoureux,
Les porte sur la plage,
Agrandit le rivage.
Le poëte admiré
Embrase le vulgaire,
Et force en inspiré
La critique à se taire.

Digitized by Google

LA GUERRE.

Though triumphs were to generals only due,
Crowns were reserv'd to grace the soldiers too

I.

Intraitable fléau dont bien des fous s'amusent,
Honte du genre humain dont les tyrans abusent.
Tu frappes l'homme instruit qui sert la liberté
En aidant l'orgueilleux contre l'humanité.
Tu n'es qu'un vain prétexte à l'affreux brigandage,
Tes nombreux favoris vivent dans l'esclavage,
Le prince seul est l'homme et le reste obéit;
Sans nulle volonté, sans lui tout s'accomplit.
Qu'ils sont courts ses plaisirs puisqu'à la fin tout s'use :
Le maître, le valet, n'ont rien qui les excuse.
Tu changes bien souvent de formes, d'actions,
En déchaînant sur nous toutes les passions.

II.

Voyez ces mannequins tournant à la parole,
Un seul ressort les meut; remplis de leur beau rôle
Ils s'alignent en corps, se forment en carrés :
Bientôt se déployant en pelotons serrés;
Mises par échelons, ces machines mouvantes,
Font fuir tout devant eux par leurs marches savantes.
Détruisant par métier le champ du laboureur
Ou le palais des rois ; tout cède à leur fureur,
Comme un torrent fougueux augmenté par l'orage;
Ils laissent sous leurs pas la mort et le ravage;
Et ce pays fleuri que couvre un peuple expert,
Que la paix relevait, ils en font un désert.

Digitized by Google

III.

Voyez-les accourir quand le bronze détonne,
Quand le plomb meurtrier dans les airs qu'il sillonne,
Apporte la terreur dans les rangs ennemis,
Arracher les drapeaux des bataillons soumis,
Et sur les champs jonchés de débris, de cadavres,
Montrer le triste aspect d'une côte sans havres,
Durant un ouragan terrible et furieux !
Mais quelle autorité, mais quel besoin hideux,
Excite l'homme instruit à détruire, à combattre,
Ceux dont l'aménité doit le rendre idolâtre?
C'est encore un secret qu'il faudra dire un jour,
Quand l'homme à l'homme aura fait sentir son amour.

IV.

Défendre son pays est un droit excusable,
Et tout bon citoyen doit être inexorable
Contre un envahisseur que la cupidité,
Le sordide intérêt et la rapacité,
Dirigent à la fois. Hé! qu'importe sa plainte?
Il faut l'exterminer, se montrer sans crainte!
Mais combattre son frère est la funeste erreur :
Ce serait surpasser la guerre et sa fureur.
De l'immortel *Pétion* le conseil doit revivre.
Voulant les conserver, il défend de poursuivre
Nos frères qui fuyaient et qu'un monstre pervers
Engageait par le crime à couvrir ses revers.

V.

Mais chacune à son tour les puissances humaines
Doivent languir, crouler, dans leurs marches hautaines.
Le fameux Washington conquit la liberté,

Digitized by Google

Et dota son pays de l'immortalité !
Déjà par un oubli, funeste à sa mémoire,
On conteste, chez lui, sa sagesse, sa gloire.
Le grand homme s'efface, et dans l'éloignement
Les ingrats et l'envie avec acharnement,
Veulent dénaturer des éminents services
Rendus sans intérêt contre leurs injustices.
Mais, Dieu préservera du grand Américain,
Les éclatants succès, l'esprit républicain.

VI.

La guerre est un devoir qu'impose la nature,
Tous les êtres la font : les uns pour leur pâture
Les autres par plaisir, pour montrer leur savoir.
L'homme est né querelleur, il aime le pouvoir.
Le climat n'y fait rien. Que de héros de l'Inde,
Ont envahi le monde ! aujourd'hui tout se guinde,
Et pour mieux tomber là. L'Indien, devenu mou,
Il végète chez lui, fléchit sous le bambou.
En Grèce, chez le Turc, dans la belle Italie,
Les peuples encor fiers n'ont plus de patrie !
Ils avaient bien grandi, leur pouvoir s'est usé,
Par un trop long usage ils en ont abusé.

VII.

Aimant la liberté, l'éminent Lafayette,
Sert les Américains, que sa gloire rachète.
La brutale Allemagne et l'Anglais furieux,
Dans les cachots d'Olmutz, sous un ciel rigoureux,
Veulent faire expier, sous leur lâche puissance,
Du héros citoyen, que regrette la France,
Les principes vainqueurs qui doivent triompher
En dépit des tyrans prêts à les étouffer.

Digitized by Google

Mais conservant l'honneur et souffrant pour sa cause
On ne l'ébranle pas. Aux tourments il oppose
La magnanimité sans plaintes sur ses maux :
Ces signes de vertu font trembler ses bourreaux.

VIII.

La guerre fait encor ses terribles ravages
Chez nos voisins du Sud, peuples mous et sauvages.
Mais elle doit s'user, sitôt que la vertu
Osera relever son courage abattu.
Ce n'est jamais qu'au prix d'immenses sacrifices
Que les peuples enfin cessent leurs injustices.
Mûris par le malheur et par l'adversité :
A cette double école on voit la liberté,
Percer de ses rayons sa marche radieuse ;
Confondre des tyrans la cabale envieuse ;
Porter à la raison l'esprit du genre humain,
Et conduire l'ensemble au triomphe certain.

IX.

Serait-ce désirer une belle utopie
En demandant au Ciel, à la philanthropie,
La paix pour ses foyers ? Il me sera permis
Sur les autres climats, d'aimer mieux mon pays,
De préférer la paix et de siffler la guerre :
Ce fléau me paraît inutile à la terre
Assez d'autres moyens sont sans cesse employés
Pour conduire au chaos où nous sommes noyés,
Sans que l'on vienne encore exciter la nature,
Pour augmenter nos maux. En cherchant sa pâture
Le taureau seulement sait chasser son rival,
Sans exposer en fait, qu'il n'est pas son égal.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE.

And with rude repulsive shock,
Hurls her from the beetling rock.

T. MOORE.

Évitons le grand bruit,
Qui tourmente le monde.
La célébrité nuit
Quand la tempête gronde.
Être utile aux humains,
Malgré leurs froids dédains,
Sacrifier ses veilles,
Et vouloir les servir,
Les aimer, les haïr
En disant leurs merveilles,
Sont des moyens douteux
D'être en paix, d'être heureux.
La retraite ignorée,
Qu'un sage sait choisir
A l'âme timorée,
Qu'un trouble vient saisir
Paraît de l'égoïsme.
Pour montrer du civisme
Faut-il donc, malgré soi,
Obéir à la loi
Qu'ordonne l'injustice?
Mais la société
N'est pas un vain caprice :
C'est la réalité
Qui veut être servie,
En nous donnant la vie.
A ce banquet charmant

Digitized by Google

La fortune convie
Ses amis en riant.
Pour eux, toujours prodigue,
Elle brave l'intrigue
Des vains adulateurs
Qui briguent ses faveurs.
Nourris dans l'espérance
Lorsqu'ils pensent la voir,
L'effrayante distance
Leur fait apercevoir
Qu'ils ont compté sans elle.
Pourquoi l'importuner?
Sa présence réelle
Sera d'être cruelle.
Il ne faut s'étonner
Sur qui son choix se place.
Le sage la reçoit,
En dispose ou s'en passe,
Et lui seul la conçoit.
Il l'use sans excès
Chez lui la suffisance
N'a ni voix, ni succès.
L'orgueil qu'un sot affiche
Attire sa pitié.
Certain quand on est riche,
On doit à l'amitié
Porter des soins sans cesse;
Et sans l'humilier,
Ni non plus publier
Un service qui blesse
L'ingrat qui l'a reçu.
Lylus en vain publie,
Nous donne un aperçu,
D'un savoir qu'il allie
A des prétentions,

Digitized by Google

Dont le triste étalage
Choque par un langage
Qui n'est que du tapage
Dénué d'actions,
Confondant tous les nombres,
Les genres à la fois,
Nous blessant des décombres
De sa bruyante voix.
Le sage, sans se plaindre,
Voit l'amitié s'éteindre,
Il sait que l'intérêt,
Ce monstre qui peut feindre,
A posé son cachet
Sur ceux qu'un vain prestige,
Quelques minces faveurs
Ont rendus ses flatteurs.
Des êtres qu'il dirige
Rechercher les égards,
C'est jouer aux hasards.
L'orgueil et l'égoïsme
Accompagnent leurs pas ;
Suppôt d'un fanatisme,
Ils ne les quittent pas.
S'ils offrent un service.....
Combat de vanité,
Leur âme est au supplice :
Elle est sans charité.
Le Ciel fit par mégarde
L'être dégénéré,
Que la pitié regarde
— Tout bien considéré —
Comme un mal nécessaire.
C'est le triste émissaire
Qui fait apprécier
La vaste Providence

Digitized by Google

Qui sait concilier
Les traits de sa puissance.
Dieu fit exprès l'ingrat
Pour relever l'éclat
Et la brillante image
De la vertu du sage.
L'hypocrite est créé
Pour démontrer l'hommage
Que rend le vice inné
Aux mœurs, à la vertu.
Il glisse inaperçu
Sans toucher l'innocence,
Mais par la défiance
Il est contraint, frappé.
Clar, de ruse occupé,
Raconte ses victoires
Sur Paul qu'il a trompé :
Il n'a pas de déboires.
Son cœur est un rocher,
Où l'amitié s'épuise,
Où le faible nocher
Veut en vain s'attacher ;
Mais sa barque s'y brise.
Plaignons Clar, son erreur :
Elle est dans sa nature
Il vit, pour son malheur,
Ami de la censure,
Plein de sa mission,
Qu'un zèle ardent dirige,
C'est une exception
Qu'aucun frein ne corrige.

Digitized by Google

UNE AUTRE ÉTUDE.

Auscultа mihi, lego.

Oui, j'ai chanté la paix et j'ai sifflé la guerre,
Ce terrible fléau qui ravage la terre.
Je vais changer de ton, sur un sujet plus doux
J'assujettis ma lyre; évitant le courroux
Des amis pointilleux. Du sein de la nature
Émanent des leçons que la sagesse épure,
Et quel vaste tableau se déroule à mes yeux!
Seule elle ne ment pas; elle sait rendre heureux
Qui veut l'étudier, qui cherche à la comprendre :
Généreuse à l'excès, elle se laisse entendre.
Dans la plus simple fleur, remarque le détail;
Quels soins minutieux, quel immense travail!
Tout est prévu, rangé, par la main vigilante,
Qui trace nos devoirs dans sa marche constante.
Arrive l'homme enfin, chef-d'œuvre combiné,
Travail... intelligent au trouble destiné.
Lui seul sait concevoir, expliquer la nature,
Deviner ses secrets, les bienfaits qu'elle assure.
C'est pour le conserver qu'elle fit naître en lui
Les sens les plus exquis, il en fait son appui,
Dans ses comparaisons, dans sa profonde étude;
Pour corriger la loi, la nuisible habitude
De tous les êtres nés pour troubler son repos.
L'impertinent insecte, en sortant du chaos,
Ose le provoquer. En butte à leur insulte,
Sa force ou sa raison détruit leur trame occulte.
Mais il cède parfois à leur nombre indompté,
Dont la ruse insolente atteint sa dignité.
L'utile résultat nous offre des délices,

Digitized by Google

La nature étudiée admet nos sacrifices ;
Elle paie au centuple et nos soins généreux,
Et nos travaux constants. Quel prix plus précieux
Pour l'homme s'appliquant à former le domaine
Qui verse le savoir sur la nature humaine,
D'entendre, pour ses soins, sa popularité,
Revendiquer son nom et sa célébrité ?
Il est beau de cueillir les fruits de la sagesse,
Et de les consacrer au bien de son espèce.
Le plaisir de Rousseau, découvrant par hasard,
La plante qui lui plaît, qu'il voit avec égard,
Est encore un bonheur pour la philosophie.
La sensibilité, dont le ciel gratifie
Tous ceux de ses élus qu'il aime à protéger,
Est le signe certain qui les met en danger.
« Mais que nous revient-il, dit l'insensé vulgaire,
« Lorsqu'un savant découvre une plante ordinaire,
« Apprend que les fourmis creusent des souterrains,
« Ruinent nos travaux et dévorent nos grains ? »
Presque rien ! Seulement, cela peut nous conduire,
Par de simples moyens, à combattre, à détruire
Et la mite ostensible, et le ver gaspilleur,
Dont le nuisible impôt grève le laboureur
D'un fardeau ruineux ; le tenant en alerte,
Dévalise son champ, le change en pure perte.
Vous voyez que pour nous l'étude peut servir
Pour éloigner les maux qui savent asservir,
Tromper nos intérêts fouler la sympathie
Qui peut nous attacher à respecter la vie
Des êtres ennuyeux, qui semblent nés exprès
Pour nous importuner dans leurs nombreux excès,
Et viennent nous porter à mille inquiétudes,
En éludant nos soins, entravant nos études.

Ah ! l'homme est la nature, et son essence est Dieu !

Digitized by Google

Alors qu'il s'étudie, et que son âme en feu
Commence à concevoir, elle agit et s'épure,
En révélant au monde un trait qui le rassure.
Ce trait vient de lui-même et son cœur l'a fourni ;
Il est le bel exemple où tout s'est réuni,
Pour développer sous son intelligence,
Agir sous ses conseils et sous son éloquence.
Jaloux de subjuguer, il est souvent hâtif,
Et se laisse entraîner sans être positif.
Mais que peut aimer l'homme à la brillante allure,
S'il n'a jamais compris, s'il n'aime la nature?
Oh ! quand son cœur est bon, sa voix sur nous s'étend ;
Il tire de lui-même un exemple frappant ;
Et tout ce qu'il explique a chez lui son image :
Il possède surtout un bonheur qu'il partage.
La nature l'instruit : où prendrait-il d'ailleurs
Ces sublimes leçons ? Point de maîtres meilleurs.
Ceux qui portent leurs soins hors de sa grande sphère
Sont bientôt égarés dans la trace étrangère.
Le stupide animal, dénué de raison,
Sait aussi l'observer ; c'est par comparaison,
Par un puissant instinct que ses sens le dirigent
Vers l'objet de son choix, que ses besoins corrigent ;
Mais soyez bon pour lui, vous serez reconnu ;
Il est reconnaissant d'un bienfait obtenu.
Aimer est un besoin que répand la nature,
Et tout être animé ne pourrait s'en exclure.
Le tigre, l'ours méchant et toujours furieux,
S'adoucissent bientôt ; leur abord dangereux
S'aplanit à la voix qu'ils savent reconnaître,
Et qui sut leur dicter que l'homme est né leur maître.

Le tyran n'aime pas que l'homme sous sa loi
Cherche dans la nature, étudiant pour soi,
Quels sont les sûrs moyens d'éviter l'esclavage,

Digitized by Google

Couvert du beau renom, tout à son avantage,
Qu'il nomme liberté. Ce mot sonne très-bien;
Mais, Dieu! qu'il est abstrait. Peut-on dire combien
Il est permis à l'homme, adouci par la force,
De redouter toujours la corruptible amorce
Que sans cesse on lui tend, qui l'oblige à plier?
Mais l'homme n'est pas libre, il a beau publier
Son plaisir sur ce fait, il ne croit pas lui-même
Dans ses réflexions à ce bonheur suprême.
De besoins assailli, peut-il les maîtriser?
La nature a le droit de le tyranniser.
Elle accorde au néant la moitié de sa vie;
Le reste à ses devoirs sans volonté se plie.
Mais qu'un peu de bonheur le trouble seulement,
Il se croit très-heureux, il l'est pour le moment.
La nature est pour lui la plus riante école;
Toujours prête à céder, ses leçons le consolent.
Que le puissant l'entrave, elle n'écoute pas,
Sa marche lente et sûre est soumise au compas.
Écrivant aux amis répandus par le monde
Des secrets qu'elle apprend la science féconde.
Le géologue enseigne aux mineurs étonnés,
Les moyens d'abréger des travaux combinés,
Et la trace incertaine et les succès précaires;
C'est lui qui fait trouver des métaux séculaires,
Les précieux filons cachés sous le granit,
Épargnant les travaux que son art aplanit.
Le botaniste aussi découvre l'herbe utile,
Ses nombreuses vertus, son usage fertile.
L'humanité reçoit les effets imposants
De la plante et la fleur aux secours bienfaisants.
Quelle loi peut régir le disert astronome
Hors l'humble vérité? Les astres qu'il dénomme,
Et leurs cours qu'il apprend, qu'il démontre à nos yeux,
Le portent à rentrer dans les secrets des cieux.

Digitized by Google

Le vulgaire surpris, lorsqu'il entend décrire
Ces étonnants rapports, répond par un sourire,
Et l'incrédulité, commune aux ignorants,
Vient parfois arrêter les progrès des savants.
Aucune volonté ne saurait les exclure
Du culte qu'on leur rend, que leur savoir assure ;
Lorsque la modestie ajoute à leurs succès,
Ce charme qui séduit sans de brillants progrès.
Donnons le temps qui fuit à poursuivre l'étude ;
Le moral se refait, et l'utile habitude
Qu'on parvient à gagner devient nécessité,
Permettant d'endurer avec facilité
Les maux qui sont échus à la fragile espèce,
Qu'aucune loi ne peut dispenser de faiblesse.
Le savoir est à nous en dépit des puissants;
Montrons, sans les braver, nos droits intéressants :
Que nos vœux entendus attirent dans l'espace
Le bonheur désiré dont nous sentons la trace.
Pour peindre la nature, il faut l'étudier ;
Il faut dans sa grandeur vous faire initier.
Si vous pouvez sentir les traits élémentaires
Qu'étale la forêt aux arbres séculaires,
L'indépendant palmier, signal de liberté,
Qui brave la tempête et l'électricité,
Qui lance dans les airs sa gerbe magnifique
Et semble commander à l'arbre pacifique,
Qui lui paraît soumis, admirant sa hauteur.
La superbe savane à la verte couleur,
A l'immense étendue, aux herbes ondoyantes,
Que parcourt l'étalon dans ses amours bruyantes ;
Tout cela bien goûté, conduit par la raison,
Ornerait un tableau ; puis l'arbre à l'horizon,
Offrant à l'œil content la teinte moins foncée,
Jetterait sur votre âme une douce pensée.
Maintenant qu'une amie accompagne vos pas,

Digitized by Google

Qu'elle ajoute à ses soins ce charme et ces appas,
Qui séduisent toujours et qui savent nous plaire,
Quand la pudeur conduit, quand la vertu l'éclaire;
Vous trouverez encore un sujet supérieur :
Quand vraiment on l'éprouve, on peint bien son bonheur.
L'homme qui ne sent rien ne peut jamais écrire,
Et son âme est glacée aux accords de la lyre;
Mais nous qui le plaignons, il se croit heureux
Et sourit à son tour de notre esprit douteux.
Oh! non, l'être insensé, privé par la nature
De sentir ses beautés, est la caricature
Du superbe tableau qu'offre l'humanité :
La lueur séparant la faible obscurité.
Quand le soleil s'enfuit, nos montagnes bleuâtres
Qu'éclaire son reflet, ces beaux amphithéâtres
Où reposent nos yeux, semblent nous approcher,
Dévoiler leur grandeur et s'offrir au toucher.
Ainsi l'homme admirant son immense domaine,
Sent que tout obéit à la loi qui l'enchaîne,
Que sa volonté seule encourage avec fruit,
L'objet qu'il a conquis, que sa puissance instruit.

IMITATION DE LA MENNAIS.

Des siècles avaient fui : c'était le soir d'un jour,
D'un de ces jours de Dieu, qui passait sans retour.
Le soleil entouré d'un linceul de nuages
A la teinte blafarde annonçait mille orages.
Il était descendu sous l'épais horizon,
Et la nuit qui venait absorbait la raison.
Sur la terre pesait une lourde atmosphère,
Précurseur de la mort, étouffant somnifère,
Les peuples en troupeaux fatigués là gisaient.

Digitized by Google

Leurs cols meurtris du joug, et sans force ils souffraient,
Dans ces immenses parcs que l'on appelle empires.
Dans leurs cris effrayants, dans leurs mornes délires,
Ils faisaient des efforts pour trouver un peu d'air,
Pour briser les liens qui leur coupaient la chair.
Les parcs étaient gardés par une troupe armée.
Des chaînes bruissaient sur la foule alarmée.

Et je voyais cela, mon âme se troublait,
J'étais dans la stupeur ; puis une voix disait :
Fils d'Adam, que vois-tu ? — Cent douleurs attestées ;
Tu vois les nations par le Christ rachetées.

Je vis sur la colline où s'arrêtaient mes yeux
Un immense édifice étincelant de feux.
Je montais ébloui par la vive lumière
Que l'or et le cristal, dans la vaste clairière,
Réflétaient à la fois. Et mes yeux découvraient
Des siéges élevés : l'or, la pourpre y brillaient.
Des hommes, au front hâve et ceint de diadèmes,
Étaient assis dessus. Là, se parlant eux-mêmes,
Ils disaient : Ce troupeau qui dort là, c'est à nous !
Puis à leurs pieds étaient d'autres hommes jaloux,
Et des femmes aussi se trouvaient là pressées.
Tous semblaient épier les regards, les pensées
Des hommes à couronne, et, tombant à genoux,
Ils disaient : Ce troupeau qui dort là, c'est à vous !

Et l'on vint à dresser des tables somptueuses,
Où les vins pétillants, les chairs délicieuses
Excitaient l'appétit des hommes couronnés ;
Et d'autres se courbant, mais d'ailleurs étonnés,
S'asseyaient à l'entour des tables étendues,
Se régalaient aussi. Des femmes demi-nues
Partageaient leurs plaisirs. Tous flottaient mollement

Digitized by Google

Dans mille voluptés jouissaient doucement.
Mais parfois du dehors il se faisait entendre
Le bruit affreux des fers qui venait les surprendre ;
Ils riaient ; comme un bruit, sifflement du fouet,
Qui vient pincer la peau, tourne comme un jouet
Tout autour de ces corps et de la chair sanglante.
Ils riaient à loisir de tout ce qui tourmente,
Des sourds gémissements qui sortent des cachots,
Du hoquet de la faim, des douleurs, des sanglots,
Du pesant cauchemar et du râle qui tue ;
Ils riaient, ils riaient des maux de la cohue!

Puis ceux à diadème attirés autre part,
Le visage défait échangeaient leur regard,
S'écoutaient en secret. Et puis la défiance,
La haine dans leurs yeux annonçaient leur vengeance.
Leurs lèvres souriaient. On les voit s'embrasser.
Un mouvement se fit ; pour se débarrasser,
Parmi les gens armés, qui gardaient cette foule,
Qui gisait dans les parcs ; et, semblable à la houle,
On la voyait rouler. Un grand cri douloureux
Se fit entendre là ; puis tout devint affreux.
L'horizon rougissait des feux de l'incendie,
Et des ruisseaux de sang, dans la plaine flétrie,
Coulaient de tous côtés ; et les femmes fuyaient,
Leurs enfants, sur leur sein épuisé, se mouvaient ;
Leurs pieds, à chaque pas, évitaient des cadavres,
Comme un vaisseau qui fuit une plage, sans hâvres.
Alors ceux qui riaient, qui s'étaient embrassés,
Et que je regardais, semblaient embarrassés.
Comme plusieurs d'entre eux en fuyant se troublèrent,
Sans diadème au front les autres s'écrièrent :
C'est très-bien : notre nom à jamais glorieux
Sera le désespoir qui poursuit l'envieux !

Digitized by Google

Je regardais cela dans mon âme absorbée,
J'étais dans la stupeur, ma tête était courbée.
C'est alors qu'une voix : Fils d'Adam, que vois-tu ?
Je ne répondais point : Tu vois...; c'est la vertu,
Et les oints du Seigneur, ses temporels vicaires,
Et du Christ, notre Dieu, serviteurs volontaires.

Et mon cœur tressaillit, et je redescendis
Au milieu de la plaine, et puis je poursuivis,
Et je cherchais un lieu me servant de refuge
Contre la vision : j'étais comme un transfuge,
Elle me poursuivait. Puis, munis de rameaux,
Des vieillards revêtus d'habits sacerdotaux,
D'une main ils tenaient de l'or dans une bourse,
De l'autre le saint livre, et poursuivaient leur course.
Ce livre avait des sceaux, les noms qui s'y lisaient
A ceux à diadème ; et les vieillards disaient :
« Voici, je vous le dis, par un arrêt suprême,
Peuples obéissez à ceux à diadème.
Votre vie et vos biens sont faits pour leur plaisir,
Et n'importe leur vœu, vous devez tout souffrir.
Ces images de Dieu, puissance indéfectible,
Sont faits pour régner : tout pour eux est possible !
Peuples vous entendez ! » — C'est ainsi qu'ils parlaient.
Eux s'inclinaient alors, puis ils se prosternaient !

Je regardais cela dans mon âme absorbée,
J'étais dans la stupeur, ma tête était courbée.
C'est alors qu'une voix : Fils d'Adam, que vois-tu ?
Je ne répondais point : Tu vois bien la vertu,
Les ministres du Christ !... Leur mission pénible
Attire tes regards, et ton âme est sensible.

Et j'allais plus avant sous les désertes nefs,
Sous leur suite sans fin, sous leurs vastes reliefs,

Digitized by Google

Pénétrant dans le temple avec ses larges voûtes,
Changeant l'obscurité, sans ralentir mes doutes.
L'horreur silencieuse, et le frisson doublaient,
Et des maux infinis dans mes veines couraient.
Au fond du sanctuaire où la lampe mourante
Eclairait faiblement, je vis l'ombre mouvante
D'une forme divine, un objet curieux.
Troublé, je frémissais, j'étais silencieux,
Et la grande ombre allait, faisait doubler mes peines ;
Elle semblait plier sous la force des chaînes.

Je regardais cela, toute ma chair tremblait,
D'une froide sueur ma tête se mouillait.
Je me sentais faiblir. Alors une voix douce :
Fils d'Adam, que vois-tu que ton âme repousse ?
Je ne répondais point : Tu vois là le Sauveur
Qui sut souffrir pour toi : C'est le Christ rédempteur.

Puis alors je tombai, la face contre terre,
Mon souffle interrompu, mes sens étaient en guerre ;
Et ce qui se passa dans moi n'a pas de nom
Que la bouche peut dire ou de comparaison ;
On ne peut l'expliquer dans les langues humaines.
Et mes sens revenus au milieu de ces haines,
Dans ce mélange affreux de peines et de pleurs,
De plaisirs insensés, de gloire, de douleurs,
D'une orgie au saint lieu, dans un tombeau des danses ;
De ce bouleversement de troubles, d'influences !
Et tout à coup un bruit de tonnerre lointain,
Une sourde rumeur, qui s'accroissait sans fin,
Vient ébranler les airs et semer l'épouvante.
Les peuples, effrayés de sa marche accablante,
Disaient : Quel est ce bruit ? Et puis il leur fut dit :
C'est le vent du Seigneur qui passe et qui vous suit !
Les forêts s'inclinaient comme la paille ou l'herbe;

Digitized by Google

On voyait le palmier ployer sa large gerbe.
Des temples fracassés les colonnes tombaient,
Comme les pieds d'un homme ivre s'entre-heurtaient.
Les combles des palais, tels que des brins de paille,
Fuyaient comme l'éclair suivi par la mitraille;
Et les murs s'écroulaient et les trônes craquaient
Comme un morceau de bois que des enfants brisaient;
Les fleuves et la mer, chassés sur les rivages,
Se mêlant, s'agitant, faisaient d'affreux ravages,
Poussant et repoussant des débris confondus
Que l'on voyait rouler en monceaux étendus,
Et du sein de l'abîme engendrer les campagnes,
S'entasser, puis monter en énormes montagnes.
Dans le flux et reflux de la mer en courroux
On voyait un géant, comme un être jaloux,
Ceindre son front hideux de dépouilles de trônes,
De cadavres flottants en guise de couronnes!...
.....
.....

ÉPITRE

A M. F. DE LA MENNAIS.

Illustre La Mennais! ô toi dont les écrits
Font pâlir les tyrans, espérer les proscrits!
Chantant la liberté dans la langue vulgaire,
Tu sus te ménager le respect populaire.
La masse te chérit; digne de son amour,
Défenseur de ses droits, termine sans détour
Ta belle mission, sans craindre l'imposture;
Dévoile au monde entier, le peuple
Tous les secrets cachés, principes oppresseurs,

Digitized by Google

Qui peuvent corriger, détruire ses malheurs.
Il entend la raison dans son amour suprême,
Sait la manifester, écoutant ceux qu'il aime.
Pressé par le besoin et souvent mal guidé,
Il s'irrite à la voix de ceux qui l'ont aidé.
L'homme à l'humanité prête sa vie entière,
S'il a reçu du ciel cette vive lumière
Qui lui fait découvrir et montrer à propos
La trace qui conduit au bien, à son repos.
A toi, de La Mennais, les vœux d'un cœur qui t'aime,
Tu sus aller braver Rome dans Rome même.
Cadavre à dédaigner, la papauté n'est plus
Qu'un instrument usé, sans force ni vertus ;
Livrée à ses remords, sa voix calamiteuse
Sait flatter du tyran la victoire honteuse.
D'imbéciles suppôts insultant la raison,
Les préceptes sacrés de la religion
Sont les tristes appuis qui veulent la combattre ;
Mais lorsque tu parais on les voit se débattre.
Tu sauras les forcer dans leurs retranchements
Et s'avouer vaincus, partager nos tourments,
Malgré leurs vains efforts et ces liens horribles
Qu'à Venise tu vis en menaces terribles.
Mais comment oses-tu dans Munich affronter
Les geôliers, les cachots, sans t'en inquiéter ?
Ce pays détestable insultant la pensée,
Imposant ses rigueurs sur la Grèce oppressée.
Si la nature, là, prodigue tous ses biens,
Et l'homme à l'homme seul refuse tous les siens,
Il faut que ce dernier, comme le mauvais ange,
Soit maudit et réduit à ramper dans la fange.
O douce liberté ! comme Rousseau, je crois
Que nul ne te connaît sinon l'homme des bois.

Que tu montres aux yeux de Rohan la faiblesse,

Digitized by Google

Et du jésuite adroit la rampante souplesse,
Ou de Lambruschini l'abandon indécis,
Toujours ton style vrai, libre en ses tours, précis,
Respecte l'homme en eux ; malgré leur injustice,
Tu sais bien distinguer la faiblesse du vice.
Ces portraits émanés de tes hardis pinceaux
Vont immortaliser les vrais originaux
Condamnés à l'oubli ; sans ta touche nerveuse,
Ils n'auraient jamais eu qu'une chance douteuse :
Ainsi l'on voit briller des réputations
Qui viennent jusqu'à nous à l'abri de grands noms !

Lorsque tu nous dépeins la charmante Italie
Aux sites enchanteurs, mais comme un corps sans vie ,
Ses peuples opprimés, ses fils d'anciens héros
Croupissant dans les fers, traînés par les suppôts
D'un satrape étranger ; alors l'âme au supplice
Nous porte à réfléchir sur le sort, l'injustice
Qu'exerce sur les siens tout homme autorisé
Des faveurs d'un moment, par la force avisé.
Il venge maintenant ce qu'a fait souffrir Rome,
Quand sa prospérité foulait dans l'hippodrome
Mille peuples vaincus, pour amuser ses rois,
Et faisait endurer ses volontés pour lois.
Si le tigre savait écrire son histoire,
Si la hyène avait le sens de la mémoire,
Pourraient-ils renchérir sur toi : dis, homme altier ?
Mais le tigre aurait tort, sous l'homme il faut plier !

Tu vis Gênes avant d'avoir visité Rome,
Et là le nom fameux, oui, le nom d'un grand homme
Ramène un souvenir ; tu vis comment pressé
Les tyrans l'ont réduit et l'ont récompensé.
Lorsque parut Colomb, Gênes trop jeune encore
Ne pouvait le comprendre, et ce nom qui l'honore,

Digitized by Google

Qu'elle élève aujourd'hui, n'était qu'un embarras,
Qu'elle cherchait à fuir lorsqu'il offrait son bras.
Mais Colomb, entraîné par son puissant génie,
Parvint, patronisé par l'heureuse Ibérie,
A fournir, à donner à d'illustres ingrats
Les moyens réunis d'agrandir leurs États.
D'où vient, ô La Mennais ! que les hommes de peines
Sont moins rétribués ? Que de pesantes chaînes
Comblent le désespoir de travaux sans succès !
C'est un vice criant, d'où les nombreux excès
Dans la société qui l'admet, le tolère :
Elle doit craindre enfin une juste colère.

Mais parlons de Pacca, se traînant à genoux,
De ce lourd marche-pied, patelin en courroux,
Par un ordre donné, hurlant contre la presse,
Contre sa liberté, choisir avec adresse
Son faible et ses défauts, les maux qu'elle a produits ;
Critiquer ses bienfaits, le monde qu'elle instruit.
Les rapides progrès que la presse fait naître,
Et répand aussitôt, font changer en bien-être
Même l'acharnement des tyrans courroucés
Qui semblent satisfaits lorsqu'ils ont prononcés
Dans leurs roideurs ces mots, ces phrases rebattues :
De jeunesse inquiète et de mœurs dissolues ;
Que le siècle est perdu, parce que par les lois
Nous voulons appuyer le maintien de nos droits.

Reçois, ô La Mennais ! de mon âme sincère,
L auguste vérité, l'expression austère,
Qui me font préférer, mais par conviction,
Du vrai républicain la douce mission,
A la difficulté du pouvoir qui veut vaincre,
Qui sait parfois soumettre et sans jamais convaincre.

Digitized by Google

DIEU !

Dans les vastes déserts, dans l'espace, dans l'air,
Tout inspire ce nom ! Il se lit dans l'éclair
Qui précède le bruit terrible de la foudre :
Il ne faut que sa voix pour tout réduire en poudre !
L'esprit superficiel ne saurait le saisir,
L'esprit vaste et profond aurait bien ce désir.
Mortel, sache admirer cette immense étendue
Et vois ces corps divers qu'embrasserait ta vue,
Si par sa volonté ce tout harmonieux
Te montrait le secret de pénétrer les cieux !
Mais pourquoi voulons-nous l'expliquer, le comprendre ?
Dieu ne l'a pas voulu : l'aimer c'est mieux l'entendre.

A LA FEMME.

Nihil oculos excipit blandiùs.

Sexe aimable et fait pour les amours,
Vous qui régnez sur nos cœurs, sur nos jours,
Inspirez-moi ! Mes vers sous vos auspices
Pourront passer en chantant nos délices.
Venez offrir vos charmes enchanteurs ;
Qu'à mon appel vos regards séducteurs
Fassent vibrer les accords de ma lyre
De sons brillants pour vanter votre empire.

En la formant, Dieu ! cet objet chéri,
Tu concentras dans un être accompli
Les éléments de ta divine essence !
Nous partageons avec reconnaissance

Digitized by Google

Ce feu divin qui forma la beauté,
Feu séduisant d'où naît la volupté.
Pauvre raison ! tu perds tes droits près d'elle,
Et la sagesse en la voyant chancelle :
Traits délicats, ensemble de douceur,
Taille élégante où siége la candeur,
Un son de voix dont la puissance enflamme,
Nous intimide et nous pénètre l'âme :
Tout plaît en elle, en elle tout prévient ;
Son seul regard nous guide ou nous retient :
Charmants accords, alliances heureuses,
Vous prêtez-vous aux passions haineuses ?

Adam pressé de te choisir un nom
Fut entraîné par inspiration.
« Oh ! viens, dit-il, tu dois être ma mère ! »
Doux sentiment de notre premier père,
Vous transportez tout ce qui sait sentir,
Et c'est vers vous que tout vient aboutir.
O femme aimable ! ô charme de la vie !
Comblez nos vœux, tout chez vous fait envie !

Le Musulman, jaloux dans ses propos,
Fait un outrage au sexe, à son repos.
Quels sont tes droits, âme fière et brutale ?
Vois ton harem, centre de la cabale,
Où le désordre agit et te poursuit,
Où la beauté se consume et te fuit,
Où le regret de la femme avilie
Presse, détruit les chances de sa vie.
Un seul penchant sourit à ses amours ;
La vigilance en interrompt le cours.
Liens sacrés, devoirs de la famille,
En Orient, point de mère ni fille.
La haîne naît au sein prématuré

Digitized by Google

Du fils ingrat au cœur dénaturé.
Les sentiments d'amour, de bienveillance,
Sont effacés par l'horrible exigence.
Homme superbe, indifférent, sans cœur,
Tu sais punir l'objet de ton bonheur!...
Les noirs chagrins et leurs puissants ministres
Troublent tes sens par leurs fureurs sinistres.
Plus délicats, nous lui rendons nos droits.
Elle adoucit nos mœurs, dictant ses lois;
Sans commander d'un geste, d'un sourire,
Tout se soumet à son charmant empire.
Il est encore des soins pour la beauté,
Il faut la voir dans la maternité.

Reçois mes vœux, femme sensible et tendre,
Ils sont pour toi. Je ne puis me défendre
De t'avouer ton pouvoir sur mes sens :
Pouvoir bien doux qu'use la faux du temps.
Qui te connaît peut faire ton esquisse ;
Tes douces lois sont souvent un caprice.
Ta vie entière est au dieu des amours;
Tu lui soumets tes instants, tes beaux jours.
Tout est à lui : sa puissance absolue
Sur ton être agit, commande, influe...

LA JEUNE FILLE.

Brillante de fraîcheur, semblable à la rosée,
La nature a tout fait pour cette grâce aisée.
Elle semble sentir le charme qui la suit;
Déjà son doux regard commande et nous séduit :
Sitôt qu'elle paraît la volupté la presse;
Mais encore étrangère, active et sans faiblesse,

Digitized by Google

Pour les propos flatteurs on la voit s'étonner,
Réfléchir un moment, sans pouvoir soupçonner
Quel est son embarras, ce qu'ils exigent d'elle.
L'innocence naïve à sa voix se décèle,
Et la folle gaîté dispose de son cœur.
Libre et toujours aimable, elle est de la candeur
Le modèle inédit, la plus saillante image.
Cette ébauche incomplète asservira le sage,
Lorsque de la beauté les grâces, pour leur part,
Achevant leurs travaux, et que des mains de l'art
Mille riens élégants viendront à sa puissance
Ajouter leurs secrets, leur folâtre influence ;
Qui pourra résister à ces charmes unis ?
Mais n'anticipons pas ; il me sera permis
De louer en mes vers la fraîche jeune fille,
Ce sujet délicat où la pudeur scintille,
Où la simplicité commande encore les sens,
Sur qui les passions n'ont pas brûlé d'encens,
Qui doit remplir un jour le beau rôle de mère.
Qu'il est intéressant pour le bonheur d'un père
D'entendre près de lui la voix de la vertu
Conduire avec égard un devoir entendu,
Imprimer dans le cœur de sa fille adorée
Des leçons de sagesse et la voir honorée.
Elle grandit sous lui, se complaît sous ses soins.
Approuvant ses plaisirs, il prévient ses besoins.
O fille bien aimée ! au bonheur qui t'encense
Ouvre ton âme entière, apprend que l'âge avance,
T'appelle à d'autres soins. Un devoir empressé
Va t'imposer ses lois, ceux de père ont cessé ;
Mais à ce changement, cette nouvelle vie,
Se joindra la douceur d'un ami qui se lie ;
Partageant avec toi son repos, son destin,
Demandant en retour et ton cœur et ta main.

Digitized by Google

LA ROSE.

Ah ! que les fleurs sont belles !
La nature a tout fait pour elles.
En te voyant, rose aux tendres couleurs,
Au parfum doux qui m'électrise,
Puis-je penser aux autres fleurs ?
Oh vous : que le savoir maîtrise,
Qui pénétrez tant de secrets ;
Savez-vous comment une rose,
Que nous voyons à peine éclose,
Peut embaumer, charmer par ses attraits ?
D'où lui vient cette odeur dont mes sens se délectent ?
Est-ce de son fécond pistil,
Que les pleurs du matin humectent ?
Sa corolle au charmant profil,
Est-elle le foyer de ce parfum que j'aime ?
Oh Rose ! gracieux emblème !
Tends tes couleurs à la beauté,
En soupirs change sa fierté.
Semblable à la femme jalouse,
N'accorde tes faveurs
Qu'en piquant celui qui t'épouse,
En souriant de tes rigueurs.
La volupté sous tes feuilles s'exhale
Et sous chacune un caprice s'étale.
Les folâtres amours, unis sous tes feuillets,
Ont sur la beauté qui te presse
Recueilli plus d'une caresse,
En divulguant tes secrets.
Viens, que je t'offre à mon amie,
Embellis-la de ta fraîcheur,

Digitized by Google

Parfume ce sein que j'envie,
A la beauté propose la candeur.

Malgré l'Aristarque français,
Tous ceux que charme la nature,
Qu'elle éblouit de ses grands traits,
Qui savent la voir belle et pure,
Aimeront à chanter les fleurs.
La rose suave et jolie
Sera pour les jeunes auteurs
Le beau sujet de leur muse polie.
Dès qu'ils admirent la beauté
Et qu'Apollon les favorise
Du secours d'un luth enchanté,
Qui les presse, les fertilise :
La rose ornera leurs tableaux.
Les fleurs, la beauté font image ;
L'arbre nourri par ses rameaux
Tremble sous les vents et l'orage ;
Mais la rose renaît, enchante mes pinceaux,
Fleurit, jette un sourire au sage.

L'abeille intéressée en nourrit son essaim,
Sur la rose amoureuse elle assouvit sa faim,
En chantant son ingratitude.
Le léger papillon s'empresse à réparer
L'insulte de l'objet de sa brillante étude ;
En vain il veut s'en séparer,
La fleur semble encore l'attirer :
On croit voir son inquiétude,
Le porter à languir,... s'agiter,... soupirer....

Digitized by Google

L'ORANGE.

Fruit succulent, que mon palais savoure,
Toi, qu'une couche d'or entoure,
Parny mieux que moi t'a chanté.
L'arbre élégant à la sombre verdure,
Des Indes ici transplanté,
De nos vergers enrichit la parure.
Précieux ornement qui sur l'arbre reluit,
Que le cercle entier de l'année
Voit sous la branche destinée
A nourrir la fleur et le fruit ;
Mes sens flattés par ton charmant contraste,
Reportent mes pensers vers ta puissance vaste
Qui sait produire incessamment
La plante au poison violent
Près de l'arbre au fruit salutaire,
Qui s'offre à mes désirs, me plaît, me désaltère.

Quand l'étoile du jour, sur l'oranger trempé,
Surprend la perle qui s'exhale,
Quand le soleil a dissipé
La brume triste et matinale,
Le rossignol de son chant occupé,
L'air embaumé par la fleur virginale,
Me rencontrent assis sous ton feuillage épais,
Savourant cette odeur que chasse le vent frais.
Oh ! la nature alors semble être mon domaine,
Et je jouis du plaisir qui m'entraîne.
Arbre à la boule d'or ! pour garantir tes fruits
Tu sais que la nature arma ton front d'épines ;
L'enfant aux mœurs taquines
Voit sur toi ses projets détruits.

Digitized by Google

Bientôt l'orange le console ;
Jouir et gambader pour cet âge frivole
Entretient ses plaisirs en bruits.
Comme la rime égare ! en caressant l'orange,
Il faudrait le secours d'un ange,
Pour ne pas répéter cent fois les mêmes mots,
Sourire à la folie, écouter ses grelots....

SUR LA VIE DES SAINTS.

To pass, nor tell a single bead,
With thun would be profane indeed !

T. MOORE.

I.

Il n'est pas étonnant que, dans ses railleries,
Voltaire ait plaisanté la légende des saints.
Quelle triste ignorance a dicté ces lubies ?
De pareilles leçons seraient pour les humains !
Il faut que les auteurs qui tracèrent ces *vies*
Soient les vrais ennemis de la société,
Des fous bons à lier. Quelle imbécillité
De croire être approuvé d'un Dieu plein de bonté,
En souffrant des douleurs qu'un sot orgueil invente ?
Ce Dieu qui fit exprès la femme qui me tente,
Pour jouir du plaisir d'en rire et m'en priver.
C'est une fausseté : Dieu ne peut approuver
Les maux que nous souffrons en cherchant à lui plaire.
Nous possédons des sens et le droit d'en jouir ;
Nous devons en user et non les faire taire.
La modération nous fera bien sentir
Que ces lâches conseils et ces sottes pratiques
Émanent tout entiers des têtes fanatiques,

Digitized by Google

Qui, n'ayant pas compris quel était leur bonheur,
Ont voulu corriger le but du créateur.
En imitant les saints que deviendra le monde ?
Est-ce en se macérant ; qu'un saint martyr réponde ?
Perdant ses facultés, abandonnant les soins,
Les travaux que chacun, pour les pressants besoins,
Doit fournir au concours, et sans jamais s'exclure
Qu'un saint démontrera les vœux de la nature ?
Qu'un cerveau dérangé fasse sans réfléchir
Vœu de se tourmenter, pensant par là fléchir
Un Dieu plein de bonté, croyant ainsi lui plaire,
Cela se concevra : pour lui sachons nous taire.
Mais qu'un sage éminent, que tout un peuple entier,
Se laissant entraîner, suive sans dévier
Le torrent désastreux ; il faut qu'une puissance,
Jusqu'alors inconnue à notre intelligence,
Maîtrisant ses ressorts, fasse à sa volonté
Agir, et sous ses lois, l'esprit de liberté,
Qui paraît s'amincir sous la moindre contrainte,
Qui toujours nous dirige et suspend toute crainte.
Chaque époque a sa mode, on la suit par plaisir,
Et les maux ne sont rien, on aime à les saisir.
Les martyrs s'ennuyaient, et mouraient sans colère,
N'étant pas de ce monde, ils ne savaient qu'y faire.
Aussi le quittaient-ils sans peine, sans regret.
Tâchons, nous, d'en jouir, n'ayant pas leur secret.

II.

S'exténuer de faim, languir dans la paresse,
Etre insensible à tout, adorer sa détresse,
Faire abnégation des plus chers intérêts,
De sa dignité d'homme : oublier les décrets,
Qui dictent nos devoirs, sont les moindres délices
Des êtres malheureux dignes de nos dédains,

Digitized by Google

Qui se font remarquer dans l'espoir d'être saints.
Quoi ! Dieu commanderait tant de vains sacrifices
A son plus bel ouvrage, à l'être intelligent,
Qui sait l'apprécier, qui seul sait le comprendre ?
Hé ! pourquoi ? dans quel but ? Comment peut-on prétendre
Apaiser son courroux ? N'est-on pas imprudent
De supposer à Dieu des rigueurs, des caprices ?
De croire le tenter en s'offrant aux supplices ?
Non, jamais l'être bon, maître de l'univers,
N'a défendu d'aimer même ceux qui nous nuisent,
Et jamais ses bontés, son amour ne s'épuisent.
Je veux dire son nom et sa gloire en mes vers.

III.

O Dieu ! ma douce jouissance
Serait de chanter ta puissance !
Toi, qui pénètres les secrets,
Les souhaits de la créature,
Je rends grâces à tes décrets.
Tu sais que mon âme bien pure
Me porte à révérer ton nom que je conçois :
Mes vœux tu les connais, sans prière importune,
Les maux, les biens de la fortune,
C'est de toi que je les reçois.

IV.

Mais, ô mon Dieu ! que ta clémence
Vienne inspirer ta tolérance
A l'homme né pour être heureux.
N'est-il pas ton plus bel ouvrage ?
Oh ! défends qu'un esprit douteux
Dirige jamais son langage !

Digitized by Google

Admirant la grandeur il sait t'apprécier.
Ces vœux tu les connais, sans prière importune
Aux mots, aux biens de la fortune
Ta bonté sait l'associer.

V.

Pardonne au faible qui blasphème,
Qui semble ignorer ton nom même.
Fais qu'il cesse de s'avilir
En souffrant des maux inutiles
Qui ne tendent qu'à l'abrutir.
Est-ce pour ces travaux futiles,
Que tu l'auras créé? Qu'il sache propager
Ta gloire avec éclat. Sans prière importune
Les maux, les biens de la fortune
Viendront toujours l'encourager.

À MA PLUME.

Interprète de ma pensée !
Ce n'est qu'aidé de toi, dans mes doigts enlacés,
Que ma verve sans embarras
Sait répéter les sons qui s'échappent tout bas,
Pour retentir un jour ; peut-être
Porter à la félicité
L'espoir incertain de ton maître.
Il t'échappe souvent des vers dont la beauté
S'empare de mon âme, exerçant leur puissance
Sur mes sens étonnés d'admirer l'influence
De ces mots réunis, arrangés avec art,
Et produits sous tes traits. Tu peux donc sans écart
Enchanter un maître qui t'aime,
Désoler le feu qui blasphème,

Digitized by Google

En traçant un bon mot, un mot dont la gaîté
Inspire la décence et la frivolité,
Amuse la jeunesse et fait rire le sage.
Dérider les fronts sérieux
A toujours été ton partage,
Selon l'esprit, selon les lieux
Où ta gloire s'est élancée.
O ma plume chérie ! Aide toujours ma voix ;
Compagnon de mes nuits, tu sais dire mon choix :
Tu sais, quand ma main t'a pressée
Qu'elle consacre à la vertu
Le mot heureux par ton aide obtenu.

LE CAFÉ.

Salut ! ô toi, liqueur que proclame le sage.
Digne de son amour, tu soutiens son langage,
Animant ses pensées, tu portes sa raison
Aux sublimes décrets, au divin horizon,
Où brille la vertu que ta chaleur éclaire,
En la développant sous la vive lumière,
Qui toujours le protége et ne peut l'égarer ;
Qui l'irrite pourtant pour mieux le préparer.
Viens animer ma voix, prête lui la puissance
Qui sait charmer l'oreille, atteindre l'élégance,
Forcer la brute même en troublant son repos :
Que, sans montrer d'efforts, j'éveille les échos.
Avant l'aube du jour le café, pour me plaire,
A versé dans mon sein son baume salutaire.
Avec soin préparé, par sa légèreté,
Son parfum salutaire excite à la gaîté.
Lorsque ma douce amie, à l'aimable sourire,
Que sa fraîcheur anime, accourt pour me dire,

Digitized by Google

La tasse entre ses doigts : voilà votre café !
Tenez, buvez de suite, il se perd réchauffé !
J'humecte mon palais de l'excellent breuvage,
Et le son de ma voix appelle à leur partage
Un essaim de criards, qui, la tasse à la main,
Un baiser sur le front et la tranche de pain,
Savourent dans l'oubli la liqueur désirée,
Versée avec bonheur par la mère adorée.
De Sévigné prédit la chute du café,
Des beaux vers de Racine et leur rhythme étoffé.
Cette absence de goût fit rire Fontenelle,
Qui dit avec esprit, dans sa langue habituelle :
« Laissez-là votre erreur, le café, *poison lent !....*
« Très-lent, j'en bois voilà bien vingt lustres pourtant... »
Voltaire te prisait, et, durant ses délices,
Plus d'un beau vers jaillit sous ses forces factices.
La fève au doux parfum, pour l'arabe indompté,
Parcourant ses déserts est une volupté.
C'est lui qui nous apprit cet immortel usage,
Qui donne à l'industrie un immense avantage.
L'Europe tributaire, aimant à l'entasser,
La recherche partout, ne peut plus s'en passer.
Rendons grâce à l'Yémen, honneur à l'Arabie,
Qui transmirent chez nous ce plaisir de la vie,
Qui mène à la vertu nous forçant au travail,
Et produit tous les ans un champ couvert d'émail.

LA BANANE.

Elle est un des bienfaits qui nous vient de l'Afrique,
Et qui s'est bientôt étendu
Sous les beaux climats du tropique
Où l'usage l'a répandu.
En Europe l'on croit que ce fruit salutaire

Digitized by Google

A la vertu d'exciter à l'amour ;
Mais ici, comme ailleurs, nos beautés savent plaire
Et commander le plus heureux retour,
Sans jamais se douter de toute l'influence
De l'utile banane, et sa double puissance.

Lorsque Dieu s'est fâché,
En punissant la désobéissance
Et l'imprudent péché
Commis par nos premiers parents
Honteux de reparaître,
Nus, comme ils avaient reçus l'être :
Le bananier, aux feuillages charmants,
A dû fournir leurs légers vêtements.
A son premier abord la banane dépite
L'Européen nouveau, son estomac l'évite,
Et ne peut s'en accommoder.
Il rougit et croit à l'insulte,
Lorsque le fruit offert lui vient d'une âme inculte
Qu'il prétend commander.
Comparant la banane à la pommade rance
Fortement sucrée, au jasmin.
Il gémit sur son imprudence
De s'être aventuré sans pain.
Mais, nous, fils du climat que la belle nature
Orne de savoureux produits,
Où fleurit la banane à la riche structure,
Où le soleil mûrit les fruits
Que sa chaleur épure ;
Nous aimons à les consommer,
En élevant nos vœux au Souverain du monde,
Qui se plaît à nous enflammer,
Et tendre nos souhaits où le bonheur abonde.

Digitized by Google

A M. J... E...

The hills and rocks attend my doleful lay,
Why art thou prouder and more hard than they?

Je sais qu'autrefois Apollon
Faisait languir les récipiendaires
Dans les parvis du sacré vallon,
Qu'il chassait sans retour ces êtres secondaires,
Qui voulaient s'y glisser sans acquit, sans renom.
Mais il t'accueillit, toi ! Tes chants qui le surprirent,
Vinrent bientôt frapper ceux des tiens qui t'admirent.
Le Dieu te comblant de bonté,
Te dota de sévérité ;
Te défendit surtout d'écouter le ramage
De l'oiseau jeune encore, dont le simple langage
Osa prétendre à ton appui,
Sans jamais penser à l'ennui
Qu'éprouve en l'écoutant la tête organisée
Qui craint d'être tyrannisée.
J'entendis l'autre jour ce colloque mielleux
Entre la muse qui m'allaite
Et le satyre aventureux
Qui venait d'éprouver une affreuse défaite.
Et la muse me mit au cours,
M'assurant que le cœur d'E...
Qu'Apollon connaît sans détours,
Possède un jugement où la grâce s'allie,
Où le succès des sons fortement imprimé
Saisit tous les vers faux où le mot supprimé
Dénature le sens, et, détruisant la phrase,
Ne peut montrer aux yeux qu'une douteuse emphase.

Digitized by Google

Pour mériter une faveur,
Ou le moindre regard flatteur,
Voilà quinze ans que je cultive
De l'art des vers l'étude active.
Vas-tu toujours me refuser,
En conservant ce ton sévère
Un signe approbateur pour me désabuser
De l'influente muse et ma douce chimère ?
C'est à toi que je dois mon intrépidité,
Un couplet de ta main a soulevé le voile
Qui masquait ma brillante étoile :
Je suis abandonné quand tu m'as irrité.
Ah ! viens m'aider de ta puissance,
Soutiens ma voix de ta vive influence.

Oui, réponds à la muse ! en offrant le café,
Par ses chants toujours purs, à l'esprit étoffé,
Au sage qui conçoit, elle apporte l'hommage
Que tu dois accueillir. Couvre de ton ombrage
Cette plante encore faible ; expose à ton pays
Son amour pour les vers, ses essais indécis.
Et qu'importe la main qui cherche le trophée !
Doit-on manquer d'égards à la lyre d'Orphée :
Si les sons qu'elle rend n'ont pas cette rondeur,
Ce charme qui séduit, cette bouillante ardeur :
C'est que pour s'élever la voix toujours craintive
S'est adressée en vain, dans sa poursuite active,
Aux aînés influents, qui, sourds à son effort,
Affectèrent en paix un silence de mort.
La rose qui sourit dans l'air qu'elle parfume,
Ne brille qu'un soleil dont l'ardeur la consume ;
Mais le café divin, que j'offre à ton goûter,
Conservera longtemps le droit de te tenter.

Digitized by Google

A. F.....

Femme dont le charmant empire,
Les souhaits, le tendre sourire,
Ont séduit mon cœur agité ;
Reçois ma foi, ma liberté.
Je me plais sous tes douces chaînes,
Ne crains pas la publicité ;
Elle ajouterait à mes peines.

Revenez, douce paix, embellissez mes jours,
Accourez à ma voix, rendez-moi mes amours.
Mon bonheur suspendu doit revenir encore;
Il doit me ramener vers celle que j'adore,
Ranimer dans son cœur l'aimable volupté,
Et changer ses tourments pour la félicité.

Tu pourras croire que l'absence
Affaiblit mon amour pour toi,
J'aurai toujours en ma puissance
Mes souvenirs, mon espérance,
En dépit du sort, de sa loi.

L'ORAGE.

Dès que point le soleil on peut apercevoir
Si l'orage s'annonce ou bien s'il doit pleuvoir.
Le temps se montre clair, le ciel serein s'épure,
N'offre à l'œil satisfait aucune tache obscure,
Et l'astre pétillant dévoile sa grandeur,
En éclairant le jour s'élève avec splendeur.
Lorsqu'il touche au zénith, les eaux qui s'amoncellent

Digitized by Google

En légères vapeurs à nos yeux se décèlent ;
On les voit se mêler, s'avancer, se heurter,
Leur masse faible encor dans les airs se hâter.
La mer est le foyer, plutôt le réceptacle
Qui fournit l'élément du terrible spectacle.
Il est épouvantable à nos sens étonnés,
Le moteur compliqué, qui, sur des points donnés,
Assemble en un instant une averse ostensible,
Qu'augmente des torrents la fureur destructible.
L'homme en sécurité ne pense qu'à l'instant
Où le mal vient l'atteindre ; il tremble en écoutant
L'éclat tumultueux qui démembre la nue,
Suspend ses facultés que la crainte atténue.
Mais bientôt un point noir se montre à l'horizon,
Renfermé dans la nue où naît le tourbillon,
Agent dévastateur et qui n'est qu'un prélude
D'où devra résulter l'ouragan qu'il élude.
Le nuage grossit répand l'obscurité,
Le laboureur agile est sans sécurité.
Du péril apparent la terre pour s'absoudre,
Se couvre d'un linceul que peut percer la foudre,
Lorsque la nue enflée est prête d'éclater.
Un bruit dans le lointain semble répercuter
Un sifflement léger, précurseur de l'orage,
Apporté par les vents, où l'éclair se dégage ;
Le tonnerre a grondé, le bruit en augmentant
S'approche avec fracas, par sa force entraînant
La nue amoncelée a couvert le refuge,
Partage des humains, d'un horrible déluge.
Sillonnée en tous sens couverte de débris,
La terre est désolée et n'offre plus d'abris,
Le torrent la déborde, entraîne dans l'abîme
Les restes palpitants de l'homme qu'il décime,
En butte au désespoir, contemplant son malheur,
Les maux qui l'ont réduit au trouble, à la terreur,

Digitized by Google

La terre bouleversée ; il ne voit que ravage,
Qu'un vaste champ ouvert, ruiné par l'orage.
L'homme toujours soumis à la voix du Très-Haut,
Et sauvé du désastre entreprend aussitôt
A réparer le mal ; et le sol qu'il habite,
Se régénère encor sous la main qui l'excite.

A M. J.-J. M.....,

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE NATIONALE DU CAP HAÏTIEN.

I.

Le soleil matinal, promettant un beau jour,
Semblait sortir du sein de la terre amoureuse.
La nature attentive implorait son retour.
Tout venait écouter la voix mélodieuse.
Je croyais être seul, mon cœur vibrait d'amour,
Comme une lyre harmonieuse.
J'entendais raisonner mille voix près de moi,
Tressaillir, répéter : « Mon amie est-ce toi ? »
Excité par ces voix, je rêvais en extase
Ces êtres animés que la nature embrase.

II.

La brise du matin soupirait sur la fleur,
Dérobait son parfum pour le répandre encore.
Chaque être pour aimer semblait chercher un cœur,
Lui dire doucement : « Ah ! c'est toi que j'adore !
C'est obéir à Dieu, viens calmer ma douleur ; »
Et comme une harpe sonore
Qu'on entend moduler des sons délicieux,

Digitized by Google

Les échos répétaient des chants faits pour les dieux,
Mille êtres descendaient des immortelles sphères
Rendre hommage au seul Dieu que connaissaient nos pères.

III.

Solyme, aide ma voix ! à ces chants inspirés
Reconnais un poëte élevé sans culture,
Qu'un pouvoir inconnu, que des vers admirés
Virent naître imparfait des mains de la nature.
O besoin de rimer ! ô charmes conspirés !
Comme les sons d'une voix pure,
Vous séduisez mes sens ; un doux tressaillement
S'empare de mon âme, et, pour délassement,
J'entreprends une rime et ma verve ébranlée
S'enfuit ou se confond dans ma tête exaltée.

PRIÈRE UNIVERSELLE,

TRADUITE DE L'ANGLAIS.

Père de tout ! dans tous les âges,
Adoré dans tous les climats,
Des saints, du sauvage et des sages,
Jupiter, Dieu ! je suis tes pas.

O toi, grande et première cause
Qui diriges mes facultés,
M'apprends que je suis peu de chose,
Que tu me gardes tes bontés.

Que, malgré mon âme aveuglée,
Tu me permis d'apercevoir,
Dans la nature compliquée,
Le bien du mal et mon devoir.

Digitized by Google

Ce que dicte la conscience
Où commande la vérité
M'annonce mieux ta tolérance
Qu'un Ciel qu'on dépeint irrité.

Ta charité remplit mon âme ;
  Qui pourrait te trahir ?
O mon Dieu ! c'est toi qui m'enflamme :
Jouir, n'est-ce pas t'obéir ?

Mais, sur la terre et sur les ondes,
Ta bonté me sert de soutien.
Seigneur ! tu gouvernes les mondes,
Et l'homme n'est pas ton seul bien.

Va, ne permets pas que ton foudre,
Qu'un bras puissant aura soumis,
Serve à frapper, réduire en poudre
Ceux qu'il croira tes ennemis.

Dieu ! que ta grâce me maintienne,
Puisque je cherche la vertu.
Si j'erre, qu'elle me soutienne,
Et mon cœur n'aura rien perdu.

Préserve moi de l'insolence
De l'impie ardent, effronté,
Et que ta sage bienveillance
Donne à mon cœur la fermeté.

Fais-moi sentir les vœux d'un autre,
Cacher les fautes que je voi ;
Que le pardon du bon apôtre
Soit aussi réservé pour moi.

Je ne puis craindre la faiblesse,
Puisque ton souffle fait mon sort.

Digitized by Google

Oh ! conduis-moi par ta sagesse,
Dans ce jour de vie ou de mort !

Du pain ou la paix me console ;
Le reste flatte la fierté,
Et me sourit ou me désole :
O Dieu ! poursuis ta volonté.

A toi, dont le temple est l'espace,
Où tes autels vont se placer :
Qu'un chœur vienne prendre sa place,
La nature accourt t'encenser !

SUR LE BUSTE DE NAPOLÉON.

Le colosse est brisé, sa vieille gloire est là,
Et son ombre s'agite, on l'entend... la voilà !
Elle qui plane encor sur l'Europe étonnée,
Où ses pas sur les rois la tête prosternée
Ont marqué son passage. Errant et fugitif,
Il a su préférer les chagrins d'un captif,
A l'offre généreuse, au sacrifice immense
Que lui vouait en chœur des enfants de la France,
Afin de conserver encore à ce pays
Ses plus chers défenseurs et ses nombreux amis.
Certain que le héros doit sauver sa patrie,
Ne jamais la combattre ou la voir asservie ;
Et l'Anglais, qui voyait un homme courageux,
N'a pas su se montrer ennemi généreux....
Le sommeil de la mort termine sa carrière :
Offrons à Dieu, pour lui, notre courte prière !....

Digitized by Google

A M. H. D***.

Va ! malgré ton rire moqueur,
Tes sarcasmes sans indulgence,
Reçois ces lignes de mon cœur.
Connais la fière indépendance
D'une âme où brille la candeur.
J'écoute sans impatience,
La critique qui m'éconduit,
Quand même elle n'est pas fondée.
Si l'amour-propre me séduit,
Si comme sur la plaine ondée
Parfois se place sur mon front
Une ride, un trait qui m'étonne ;
Ne croyant jamais à l'affront,
Mon cœur s'émeut, souffre et pardonne !

AU MÊME.

Malheur à l'imprudent dont les phrases forcées,
Offensent la raison, sont vides de pensées.
Un sénat rigoureux où Racine et Boileau,
Milton, Byron, Hugo, le lyrique Rousseau
Sont avocats plaidants, où l'aimable Voltaire
Préside avec éclat, et Dumas, secrétaire,
Vous juge sans égard. Malheur au froid auteur
Sans âme en ses écrits, qui brigue sa faveur !.....

IMPROMPTU.

Fidèle au culte d'Apollon,
J'avais pour guide un dieu fripon ;

Digitized by Google

Ce matin j'essayai, dans un ardent délire,
A capter le petit démon,
L'impertinent se mit à rire,
Et me siffla. Je voulais me venger;
Mais il s'enfuit pour me faire enrager.

QUELQUES FLEURS

OFFERTES AUX MANES D'I.... N***.

N*** n'est plus!..... Oh! la mort enlève sans égards
Tous ceux qui nous sont chers! ses sombres étendards
Répandent la terreur : sous sa marche rapide
On nous voit entraîner par une main livide.
Lorsqu'on ne l'attend pas elle arrache nos pleurs,
Insensible à nos vœux elle accroît nos malheurs.
Ah! comment les chagrins et leurs affreux ministres
Peuvent oser frapper de leurs rigueurs sinistres
Des cœurs dans leurs printemps de cinq lustres ornés?
Ces cœurs pleins d'avenir seraient infortunés?
Qu'un Byron, qu'un Rousseau, dont la misanthropie
Ruinait en secret la source de leur vie,
Succombent lentement au déclin de leurs jours,
Cela peut s'expliquer dans un touchant discours :
Ils avaient terminé leur puissante carrière,
En répandant sur nous une vive lumière.
Mais un cœur de vingt ans devait-il se briser?
Oublier son devoir, se laisser écraser?.....
Fallait-il se montrer pour sitôt disparaître?
Comme un éclair à peine il avait reçu l'être!
Sous la lyre d'Orphée on meurt, on est atteint;
Sous le poids des douleurs la puissance s'éteint.....
Objet de mes regrets! toi dont la jeune muse
N'avait rien exprimé dont le talent abuse;

Digitized by Google

Ton pays avait foi dans ton bel avenir,
Son espoir est déçu, sa voix, son souvenir
Vont répéter ton nom qui relève sa gloire :
Sur ta tombe on verra des fleurs à ta mémoire.....

SUR LE MOT IMPROMPTU.

Quis isthic habet ?

Que veut dire impromptu? Le vrai sens de ce mot
Est-il bien observé? Le savant et le sot
Le répètent souvent; les poëtes s'en servent
Comme des inspirés. Qui jamais les observent,
Lorsque du dieu des vers le souffle chicaneur
Bouleverse leur âme en délire?
Leur révèle-t-il l'art d'écrire?
Ah! deux vers pour un amateur,
Quatre même, je veux encore;
Mais un sonnet, deux, trois couplets par cœur :
C'est trop pour l'homme qui s'honore.

Prodigue de ses dons, la nature enrichit
L'homme diversement. Sur l'un elle établit
Ce bonheur si fécond, la sublime pensée!
Et l'autre moins heureux dans sa marche forcée
Sert de remplissage et gagne aussi le but
Où tout cède et rien ne domine :
C'est l'impromptu qui s'achemine,
Attendez bientôt son tribut.
Qu'il réfléchisse une seconde,
Vous aurez là..... ce n'est pas son début :
Oh ciel! comme sa verve abonde!...
Sachons à l'érudit, dont les vastes travaux
Ont orné l'intellect de mille arts libéraux,

Digitized by Google

Rendre un hommage dû. C'est à la longue étude
Que la facilité dévoile l'aptitude.
Ce qu'on croit impromptu n'est souvent qu'un réveil
De la généreuse mémoire;
Qu'un trait reflété de l'histoire
Qui nous saisit comme un conseil
Longtemps donné pour notre usage.
Défions-nous d'un esprit sans éveil,
Mais accueillons les mots du sage.

Oui, nous pouvons douter du subtil impromptu
Et croire que ce mot n'est pas bien étendu.
Ceux qui l'ont courtisé pourront crier, se plaindre,
Qu'un usage établi ne doit jamais s'enfreindre,
Voilà le ton usé de la crédulité.
Le monde était stationnaire
Alors qu'on croyait sans lumière,
Et l'impromptu bien débité
Était reçu comme un oracle;
Mais aujourd'hui tout veut la vérité
Et l'impromptu n'est qu'un miracle!
Je comprends l'impromptu, feu scintillant dans l'air
Très-vif, insaisissable, image de l'éclair,
Qui s'est souvent moqué d'une verve indiscrète.
Mais qui peut résister, dans sa marche secrète,
Au charmant embarras de s'entendre applaudir?
C'est un plaisir qui nous chatouille
Et dont bientôt on nous dépouille;
Surtout quand l'auteur veut grandir
Aux frais de la raison qu'il blesse,
Un impromptu doit glacer, étourdir:
S'il est bien fait, il intéresse.

Hier j'écoutais Clar, au ton de possédé
Qui le tourmentait, son accent saccadé

Digitized by Google

Dans la tirade en vers qu'il s'efforçait de rendre.
Charmé d'être loué, Clar me fit comprendre
Qu'il en était l'auteur, demandant mon avis.
—Est-ce un impromptu?—Bon! sans doute.
Tu sais bien toi, ce qu'il en coûte :
Dans deux heures je l'ai compris.
—Ah! Clar, je crois que tu plaisantes.
— Non, non parbleu, j'ai là quelques débris;
Veux-tu les voir? — Clar, tu m'enchantes!

LE PISTOLET.

I.

Arme coupable! aux mains de l'assassin,
Du scélérat, tu protéges le crime.
Mais le guerrier que ta puissance anime,
Revoit en toi, comme le citadin,
Un protecteur qui double son courage.
Dans les combats le fantassin trahi,
Se voit presser en perdant son appui:
Le cavalier joint la ruse à l'outrage.
Pour attaquer du pistolet armé,
Sur son coursier il arrive à la gloire;
Sur ce rempart de l'ardeur enflammé,
Il peut cueillir le fruit de la victoire.

II.

Pour un bon mot on a recours à toi,
Lorsque piqués deux amis se défient,
C'est en jurant par toi qu'ils se rallient;
Et c'est de toi qu'ils acceptent la loi.

Digitized by Google

Rien n'est sacré, tout cède à ta puissance :
Princes ou rois, pour un simple soufflet
Vont s'arranger à coup de pistolet.
Mais d'où te vient cette immense influence ?
Pour te servir l'homme est né querelleur,
Il rougirait si quelqu'un pouvait dire :
« Oh ! celui-là te redoute, il a peur :
Ton nom l'effraie et le pousse au délire. »

III.

Sous le piston, aux capsules unis,
Tu languissais ; mais semblable à la foudre,
Dès l'union qui renforça la poudre,
Comme l'éclair tu venges, tu punis
L'audacieux qui, pour te méconnaître,
Paraît braver le sort qui le séduit,
Lorsqu'un témoin imprudent le conduit.
Ah ! que de maux on ne verrait pas naître
Si la prudence arrêtait l'étourdi,
L'être inhumain qu'un sot orgueil dirige,
Lorsqu'appelé se montrant trop hardi,
Vient irriter ceux qu'une insulte afflige.

IV.

Arme terrible ! as-tu jamais troublé
L'âme imprudente où la rage domine,
Où la vengeance est empreinte et fulmine ?
Sous des remords se voit-il accablé,
Celui qui s'est efforcé de détruire,
Soit par hasard, pour un sot point d'honneur,
L'être qui fut un ami de son cœur ?
Pour lui la paix peut-elle reluire ?
Non ! je le crois sans cesse tourmenté

Digitized by Google

D'un trouble affreux ; il ne peut à lui-même
Se dispenser de l'immense bonté
Qu'un Dieu puissant porte à l'être qu'il aime.....

V.

Qu'un maladroit cherche à te maîtriser,
S'il est enclin, dans un moment lucide,
A devancer sa mort par le suicide ;
Toujours paré, tu ne sais refuser.
Pour les secours que l'Anglais sollicite,
Lorsque le spleen a dompté son esprit,
Qui fier d'ailleurs se voit enfin proscrit
D'un corps lassé que la crainte visite ;
C'est encor toi qui portes un secours
Sans te mêler de ses maux indociles :
A ses souhaits tu termines des jours
Que des tourments lui rendaient inutiles.

VI.

J'aurai, peut-être, un jour besoin de toi,
Sache en ce cas, d'un zèle méritoire,
Prêter tes soins, effacer mon déboire.
De notre sort qui peut dicter la loi?
Lorsque le terme est à son apogée
Ou que l'intrigue a triomphé de nous,
Nous a couvert de fiel et de dégoûts,
Qu'un feu brûlant sur notre âme affligée
L'aura forcée à briser ses ressorts ;
Alors, de toi, l'usage salutaire
Prouve un appui que nos vœux, nos efforts,
Ont rencontré pour un mal arbitraire.

Digitized by Google

A M. J.-S. M***,

EN LUI ENVOYANT LA PIÈCE INTITULÉE « *Une Méthode.* » page 109.

I.

Malheur à qui, croyant voir un Mécène,
S'adresse à toi! qu'il parcoure la scène
Où, tour à tour, les poëtes divers,
La lyre en main, ont admiré les vers.
Auprès de toi le tribut de ses veilles,
Fût-il orné de toutes les merveilles
Fait l'effet des patins
Appuyés sur la glace,
Qui, glissant sur cette surface,
T'offrent des efforts incertains.

II.

Trop occupé pour écouter peut-être
Cet importun qui s'avise à paraître
Sans prévenir..... Mais il comptait pourtant
Sur ta promesse : en es-tu mécontent?
En Apollon tu dois être son frère,
C'est des aînés que nous vient l'art de plaire.
L'éconduire est un tort :
La muse te supplie
Oh! mais vois comme elle est jolie!
D'où vient ce silence de mort?

III.

Tu répondras, tu n'es pas insensible.
L'amour des vers rend la chose possible :

Digitized by Google

Tu l'a promis. Oh ! viens à son secours !
Et que ta voix, évitant les détours,
Porte la paix, qui séduit, qui console,
Au barde avide, à l'esprit sans contrôle
Que tu vis un moment,
Et, comme un trait de flamme,
Pénétrant au fond de son âme,
Tu le fis prétendre au talent.

AUX MANES DU GÉNÉRAL J.-J. BEAUVOIR ET DU CITOYEN J. GRANVILLE.

La mort, l'inexorable mort,
Qui brave tout et jamais ne s'endort,
Vient d'enlever deux fils à la patrie !
L'un fut soldat plein de valeur.
Embrasé d'un feu que l'envie
Respecte et voit avec douleur.
Paix à ta cendre, ombre chérie!

L'autre, ardent pour la liberté,
Aura sa part de l'immortalité !
Si l'épée a sa couronne de gloire,
En s'attachant à ses hauts faits
La plume les dit à l'histoire.
L'un et l'autre auront des regrets,
Honorons en paix leur mémoire !

Adolescents, qu'ils ont instruits,
Sur leur tombeau, leurs vœux portent des fruits !
Venez puiser encor là sous ces traits de flamme,
Ces leçons pour vos jeunes cœurs

Digitized by Google

Elles sont exemptes de blâme,
Elles vont adoucir vos pleurs.
Ange de paix, reçois leur âme !!...

PLACET PRÉSENTÉ AU COL.... CAS.....

AU NOM DU BEAU SEXE, VERS LE MARCHÉ CLUNY, POUR LE PRIER DE FAIRE PLANTER DES CHÊNES DANS LE POURTOUR DE CE MARCHÉ.

L'heureux mortel qui dota l'Amérique
Du bananier, aurait eu dans l'Attique
Son nom inscrit près de celui des dieux.
Tu sais, Cas...., ce secret précieux :
L'honneur ravit et séduit davantage
Lorsqu'il nous vient par amour, par suffrage.
Qui sait aimer, servir l'humanité,
Lègue son nom à la postérité !
Chérir les arts, en pratiquer l'étude,
C'est travailler à fuir la servitude ;
C'est ménager un bonheur, un loisir.
Ami des uns, l'autre fait ton plaisir.
Étends ta main, vois voler sur tes traces
L'encens des cœurs, le sourire des grâces.
Serait-il doux pour toi de voir un jour,
Te promenant, s'incliner par amour
Des chênes verts, riants sur ton passage,
Plantés par toi? Quel bonheur pour le sage !
Un beau marché t'en offre les essais :
Comble nos vœux, exauce nos souhaits.

Digitized by Google

SONNET.

AU MÊME.

Les neuf muses en pleurs venaient, solliciteuses,
Demander audience à la cour d'Apollon.
Un nombreux auditoire attendait au salon
Où devaient s'expliquer les illustres boudeuses.

« Bien! » dit le dieu des vers aux charmantes plaideuses;
« Votre sujet, mes sœurs... c'est vous... c'est votre nom,
Que l'on ose outrager! Il n'est pas sans renom
Celui qui provoqua vos plaintes amoureuses.

Nous allons le juger, il doit être puni.
C'est en vain qu'il voudrait se croire prémuni,
Qu'il vienne l'écouter, sa sentence s'apprête.

Par les dieux, au conseil, le placet présenté
Sera lu sans délai devant votre interprète.
Réponse en prose, en vers, avec célérité!... »

SONNET.

A. J. GRANVILLE.

Le bonheur est empreint sur l'aimable innocence,
Sur l'enfant qui sourit, sur les tendres discours,
Sur la mère attentive au fruit de ses amours,
Sur les soins délicats, sur la douce éloquence.

Le bonheur se conçoit au sortir de l'enfance:
C'est le charmant éveil précédant nos beaux jours,

Digitized by Google

Lorsqu'une main amie en dirige le cours,
Sans nous effaroucher de sa triste influence.

Le bonheur est encor dans un beau souvenir,
De services rendus qui peuvent aplanir
Dans son pays pour tous le travail de l'étude ;

Dans l'aveu d'un ami qui sent sa dignité,
Sans exposer jamais l'exacte rectitude :
De voir régner les mœurs, Dieu, puis la liberté !...

SONNET.

BOUTADE AUX VERS.

Quel pénible travail d'ajuster sa pensée
Aux vers qu'il faut polir pour former un sonnet !
Leur nombre n'est pas grand ; mais, pour être complet,
Il faut que la raison n'y soit pas offensée.

Un maître l'a prescrit, une phrase forcée
Gâte un vers délicat, et tronquant le sujet,
Vient déranger le sens et le rendre imparfait,
Éloigne avec dégoût une oreille exercée.

Partant s'il veut charmer ou se voir applaudir,
Jusqu'à son dernier mot un sonnet doit grandir.
C'est très-bien ! je conçois, et puisqu'il faut vous croire,

Ne me tourmentez plus, je vous fuis désormais ;
Vous m'avez cru séduit, mais voici mon histoire :
Je cesse de rimer, et vous quitte à jamais !...

Digitized by Google

AUTRE.

A LA BEAUTÉ.

Au retour du printemps une douce langueur
Sur nos sens excités répand la jouissance,
Tout accourt à l'envi nous bercer d'espérance,
Et l'objet recherché peut sourire au bonheur.

Troublé d'émotions, rassérénant son cœur,
L'homme ajoute à ses vœux l'accent de bienveillance,
Et les brûlants désirs, et la pure obligeance :
Aux élans de son âme et d'un succès flatteur.

La nature à ses frais toujours voluptueuse,
Étale mille appas : sa grâce insidieuse
Dévoile ses secrets pour mieux nous enflammer.

Épris de ses leçons, à ses faveurs sensibles,
Brûlons sur ses autels, mais sans tout consumer
Cet encens précieux aux volontés paisibles.

SONNET

SUR L'INCRÉDULITÉ.

L'athéïsme est l'erreur de tout être imparfait,
Au cerveau mal formé, séduisant l'innocence,
Par ses discours sans frein, feignant la bienveillance,
Se mentant à lui-même, à Dieu qu'il méconnaît.

Il veut persuader, mais son doute déplaît.
D'ailleurs il ne croit pas : c'est avec défiance

Digitized by Google

Qu'il jette sa pensée ; et ce ton d'assurance
Est pour en imposer à qui l'écouterait.

Quand les mots importuns ou les vicissitudes
S'attachent à ses pas semés d'inquiétudes,
Alors il s'aperçoit qu'un repentir tardif

S'est glissé doucement dans son âme égarée,
Où le blasphème entrait, où son esprit captif
N'ose plus invoquer la puissance admirée.

MES VOEUX.

SONNET.

Imité de l'Espagnol.

Si le Dieu tout-puissant de ses biens me dotait,
En me laissant le choix de fixer ses largesses,
Pour mes simples désirs : le pouvoir, les richesses,
Qui troublent le repos ne seraient pas mon fait.

Si l'art de plaire admis, au bonheur élevait,
Et qu'on pût vivre heureux sans conter ses prouesses ;
Tout aimable savant, dévoilant ses finesses,
Sentirait l'embarras du talent qu'il vantait.

Ma voix à mon auteur, s'il voulait m'être utile,
Implorerait trois dons : un cœur tendre et docile ;
Un ami sans humeur, fidèle et généreux,

Sentant sa dignité, m'aimant comme lui-même ;
Un juge indépendant, doux et laborieux :
Voilà les vrais souhaits de tout homme qui s'aime.

Digitized by Google

A M. D. S. P.

Qu'un sentiment haineux n'ait jamais l'avantage
De triompher sur toi. Jalouse de ses droits
La nation t'observe, elle estime son choix.
Sois généreux comme elle. A la leçon du sage
Sache tremper ton âme. Il est doux d'être aimé,
De comprendre les vœux que fait un peuple libre,
Dégagé d'embarras, qui comprend l'équilibre
Des pouvoirs réunis. Et ton nom proclamé
Va retentir au loin : on verra dans ses fastes
Qu'il sait apprécier l'homme, le citoyen
Que la vertu dirige à rechercher le bien.
Tu sauras mériter comme les vierges chastes,
Que la raison conduit, le titre précieux
Qui résonne si doux par sa belle harmonie,
Son immortalité, que brigueraient les dieux :
Le titre consolant *d'ami* de la patrie !

L'HOMME N'INVENTE RIEN, IL DÉCOUVRE.

Nommer l'homme inventeur, c'est viser au blasphème,
C'est le dénaturer, l'élever à Dieu même.
L'orgueil le rend hardi, le lance à tout saisir.
Qu'il découvre, c'est bien, et qu'il sache choisir
Les meilleurs procédés pour goûter le bien-être ;
Le Ciel toujours propice aimera se commettre
Pour le dédommager; mais s'il croit inventer,
Il se négligera pour se laisser tenter.
Sans doute on doit à Dieu le feu qui nous éclaire ;
S'il n'a pas limité nos vœux pour la lumière,
C'est qu'à notre puissance, à notre ambition,
Dieu s'est plu d'opposer la voix de la raison.

Digitized by Google

SES CHEVEUX.

Fis not so sweet as woman's lip.
T. MOORE.

Le jais brillant serait jaloux
De ces cheveux, gage de mon amie.
Un talisman protége ce bijou,
Don du cœur qu'un rival envie.

Le soir, si l'on crie au voleur,
Ma crainte éclate et ce trésor rappelle
Des souvenirs apaisant la douleur
Qui surprend un soupir pour elle.

Hier ils ornaient la beauté.
Oh ! mieux que l'or les dons de la nature
Savent flatter : la femme en vérité
N'a pas de plus belle parure.

Cheveux charmants, consolez-moi,
Soyez vous seuls garants de ma constance;
Je l'aime encore et soumis à sa loi,
J'endure les maux de l'absence.

Oh ! non, je ne puis t'oublier,
Ton gage est là, je l'adore, ô mon ange !
Je souffrirai, mais sans les publier,
Les tourments d'un amour étrange.

BOUQUET.

Pour chanter la beauté
Choisissez le jour de sa fête ;

Digitized by Google

Jour consacré pour la félicité,
O jour charmant pour sa conquête !
Saisissez le moment
Où le sourire se promène
Sur cette bouche qui ramène
Le fugitif amant.

T'adorer, dire ta louange,
O toi ! sexe enchanteur,
C'est mériter d'atteindre le bonheur.
Cesseras-tu d'être mon ange ?
Va, folle de gaîté,
Prête ta voix, ô Jos...ine !
Chante ce Dieu qui te lutine
Ton bouquet, c'est la volupté !...
Et c'est là que ton cœur butine.

LES CONJONCTIONS,

LE VOCATIF O ET L'EXCLAMATION.

L'admirable facilité
Que présentent ces mots sonores
Est d'une grande utilité.
Les rimeurs, dans leurs métaphores,
Riches d'ailleurs de sentiments,
Souvent arrêtés par le nombre
Que vient embrouiller un vers sombre,
Ont recours à ces mots saillants.
Que de fois dans une césure
Le touchant ET, le sensible O
Préservèrent de la censure
En ajoutant à la mesure
Le sens qui manquait au tableau !

Digitized by Google

O vous ! qui servez au poëte
A ménager de la clarté,
Qu'il exprime avec pureté ;
Recevez de votre interprète
L'hommage qu'il vous rend pour tous !
Vous l'avez sauvé du courroux,
Que lui menaçait la critique.
Comblé de faveur sa supplique
N'est plus importune : il s'applique
A rechercher, sans vous heurter,
Un travail pur et vous porter
A donner dans votre assemblage,
L'euphonie et cette union
Qui rendent si doux le langage.
Il faut à l'exclamation,
Auprès de la conjonction,
Qui sépare un bel hémistiche
Et produit une rime riche,
Qui touche jusqu'au fond du cœur,
De l'accent pour se faire entendre.
L'O vocatif, dont la douceur
Est parfois triste et parfois tendre,
Soumet notre âme à la comprendre,
Produit des sons dont l'intérêt
Jette sur la voix son secret.
Mais, ce n'est pas au mercenaire,
Qui ne sait qu'arranger des mots,
D'où se distillent des pavots,
A trouver ces ruses de guerre.

Digitized by Google

ÉPITRE A.....

FRAGMENT.

« Quand l'amour a parlé tout se rend à sa loi,
Un muet doit répondre ou bien dire pourquoi. »
Mais chez vous la tiédeur, plutôt l'indifférence,
Nous ôtent tout espoir. Usez votre prudence
A causer nos tourments, et vantez vos aveux,
Qui viennent nous troubler sans exaucer nos vœux.
Cruelle avec calcul, vous voyez que l'absence,
Qui sait guérir l'amour, a brisé sa puissance.
Contre un cœur embrasé que vous avez séduit!
Si vous pouviez sentir où vous l'avez réduit;
Ce cœur qui sait aimer, qui veut être fidèle,
Il ne sait pas trahir : reconnaissez son zèle.
Le bonheur nous conduit, aidé par le hasard,
Près de l'objet aimé; souvent un doux regard
Vient flatter nos désirs, tromper nos espérances:
Plus malheureux alors nous cachons nos souffrances.
Pourquoi dire : « Je t'aime! » et penser autrement?
Vous excitez ma flamme, » et j'écoute en tremblant.
Mon sort est décidé, je n'aurai plus rien d'elle,
Ah! n'avez-vous un cœur que pour être cruelle?
Je fuirai désormais votre froide amitié,
Elle est autant pour moi que la triste pitié!.....
.....
.....

Digitized by Google

ÉPITRE.

ADIEUX A.....

Adieu, T*** ! adieu ma douce amie !
Il faut partir. Un ordre impérieux
Le veut ainsi : lutter serait folie.
Nul ne saurait du sort capricieux
Faire changer la puissance arbitraire.
Il faut partir, je le répète encor ;
Adieu, T*** ! un sort qui m'est contraire,
Qui m'a séduit, me fait perdre un trésor.
Les doux moments où ton âme ravie
Semblait céder ton être tout entier
A ton ami, vont tourmenter ma vie.
O souvenir ! comment vous oublier ?

Cessez, regrets ! épargnez ma T***,
N'oppressez pas cet ange de bonté,
Dont le sourire émane de Cy....
Et dont l'ensemble offre à la volupté
Tout ce qu'nn cœur ami tendre et sensible
Peut désirer. Adieu ! non pour toujours ;
Un sort prospère, est-il rien d'impossible ?
Peut ramener près de nous d'heureux jours.
Pourrai-je alors retrouver ta tendresse,
Et ces aveux qui me font tressaillir
Avec bonheur ? O moments pleins d'ivresse !
Vous m'échappez, vous me faites faillir !
Arrêtez ?.... Oui, je crois à l'espérance,
Tous les moyens d'aspirer au bonheur
Nous sont ouverts. Sans heurter la décence,
Nourrissons-nous encor d'un peu d'erreur....

Digitized by Google

Tu sais aimer, ta voix enchanteresse
Et ces regards auxquels tout doit céder
Me l'ont appris. Il faut à ta tendresse
Sacrifier ton repos, t'excéder,
Pour ton ami. Mais c'est trop se permettre ;
Sois plutôt calme, achève doucement
Et dans l'oubli,.... d'effacer, sans promettre....
Le souvenir,.... le nom de ton amant....

Oui, c'est demain, à l'heure où d'habitude,
Nos rendez-vous m'appelaient près de toi,
Qu'un sort jaloux de mon exactitude,
Va m'éloigner en m'imposant sa loi.
A sa rigueur je dois céder, me rendre ;
Je le savais ; mais suis-je préparé ?....
Est-il donc vrai, sans pouvoir m'en défendre,
Qu'il faut quitter cet objet adoré ?....
T***, adieu ! tâche au moins d'être heureuse,
Tu le pourras : ton âge et ses plaisirs
Sauront t'aider. Dans la foule douteuse,
Où mon amour, tes traits et mes désirs
Vont me guider ; un regret, quelques larmes
Seront souvent les secrets confidents
De mes souhaits. Ah ! T***, quels charmes
Auront pour moi ces douloureux instants !
Cède à mes vœux, à ta voix oppressée,
T***, adieu !... Donne cours à tes pleurs,
Pour ton ami ménage une pensée,
Au passé mort offre encor quelques fleurs.

ÉPITRE A.....

Mais quelle est donc cette puissance
Qui m'attire vers toi ?

Digitized by Google

Est-ce faiblesse, amour ou quoi ?
Près de toi la prudence
Excite ton minois taquin,
Loin de toi, ma T***,
Je souffre, un démon me lutine,
C'est un esprit malin,
Il me suffoque et me chagrine.
Je ne suis pas heureux, tu dois croire cela,
Tout pays serait beau, si T*** était là.
C'est ce soir qu'un touchant délire
Bouleverse mes sens étonnés;
Ton absence, ô mon Dieu ! puis-je écrire ?
Tu n'es pas là. Jours fortunés !...
J'ai bien des droits sur ta pensée,
Et ce regard qui me narguait,
O mon Dieu ! comme il m'affligeait.
Hier encor je t'ai pressée
Sur mon cœur, il me désolait.
Oh ! ces larmes de feu tombant de mes paupières,
Toute la nuit soutenaient mes prières.
Et ce matin, je t'ai vue : ah ! pourquoi !
Tu m'as fait mal, troublé, tout en émoi,
J'ai fui ; mais j'étais fou. Surpris de ta présence,
J'hésitais un moment, j'ai cédé. La souffrance
Absorbait tout mon être et je n'étais plus moi :
Était-ce amour, faiblesse, ou quoi ?

PORTRAIT DE T***.

Nature, un jour, entretint l'art
Sur un objet de fantaisie ;
Traits chiffonnés, abord de courtoisie ;
Port charmant, séduisant regard ;

Digitized by Google

Nez moqueur, pied mignon ; joignez gorge choisie,
Qu'on veut toucher mais qu'une douce main,
Sérieusement imprudente,
Cherche à cacher avec dessein.
Bon ! trompons son attente :
Couvrons-la de baisers brûlants,
Que sous nos efforts triomphants,
Reprit l'art pénétré d'un accent plein de charmes,
Elle obéisse au Dieu vainqueur,
Qui sait apaiser les alarmes,
Montrer la route du bonheur.

A J. O***.

Enfant chéri, disciple d'Apollon,
Toi, mon aîné dans le sacré vallon,
J'invoque le dieu qui t'inspire.
Oh ! viens, dans un charmant délire,
Joindre ta voix à mes accents !
Rivaliser par les talents,
Cultiver l'amitié sans cesse
Est un doux lien qui me presse.
Si les échos tentés de répéter
Les sons brillants que tu sais effleurer
D'un vol hardi vers l'empirée,
Cours devancer la renommée :
Là, protégé par tous les dieux,
Tends-moi la main et volons pour les cieux !

Digitized by Google

MES CROYANCES.

A MON FILS AÎNÉ.

Je crois aux effets de la haine,
A la calomnie, au mépris;
Je crois aux troubles, à la peine
Que ressent un cœur non épris
De sentiments qu'il ne saurait comprendre :
A la vertu qui sait se faire entendre,
Imposer à l'ingrat surpris.

J'aime à croire à la bienveillance,
Surtout à l'user sans orgueil.
Appliquant sa douce influence
A chercher à sonder l'écueil
Où peut tomber l'objet de sympathie,
Que des erreurs, une sombre apathie,
Semblent aider d'un faible accueil.

Je crois aux âmes généreuses,
Et m'applique à les imiter :
J'évite les mœurs dangereuses
Sans chercher à les insulter.
Admirateur de la philosophie,
Je cherche encor par la philanthropie
Les égards qu'il faut mériter.

Je crois au bonheur sans mélanges,
Du commerce de l'amitié;
Je crois à la douceur des anges
Aidant un cœur affilié

Digitized by Google

Dans les secrets qui sondent les blessures,
De la vertu, guidant les âmes pures,
Écartant la faible pitié.

A D.

Aimer par fantaisie
Femme douce et jolie,
Pressentir ses rigueurs,
Sourire à ses hauteurs :
Savoir presser, surprendre,
La voir prête à se rendre
Au sentiment brûlant
Qu'elle éprouve en tremblant ;
Rire de sa faiblesse,
En l'excitant sans cesse,
Ménage un avenir
Semé de déplaisir.

A Mr J. S. M***,

Frère aîné, par Apollon !
Tu vis le sacré vallon.
Oh ! viens m'en montrer la route !
Malgré ce fameux dragon
Et malgré ce qu'il en coûte
Sans crainte je t'y suivrai,
Dussé-je dans la déroute
M'y perdre avec toi, j'irai.
Par toi, je l'immolerai
Ce fier dragon indomptable

Digitized by Google

Je le rendrai plus traitable :
Mais ne m'abandonne pas.
Je vois d'affreux précipices,
Puis des fleurs, mille délices,
Fermer le chemin là-bas
C'est là qu'il me faut atteindre.....
Ma lampe vient de s'éteindre,
Et pour surcroît d'embarras.....
.. ..
.. ..

COUPLETS

CHANTÉS LE JOUR DE MA RÉCEPTION.

L'antiquité, compris tous ses défauts,
Nous a légué le doux jus de la treille;
Nos bons aïeux n'étant pas tous des sots,
Ont découvert cette belle merveille.
Nous, gens d'hier, de quoi nous mêlons-nous?
Buvons toujours si nous n'avons que faire :
« Le verre en main », c'est mon cartel pour vous !
Que la gaîté signale cette affaire.

Si du destin j'obtiens quelque raison
De Lachésis, de ses sœurs les boudeuses,
Je veux changer la triste fonction
En renvoyant ces injustes fileuses.
Nous les verrons s'occuper comme nous,
A boire, au moins, et cela pour nous plaire·
« Le verre en main » je vous défîrai tous!
La gaîté peut présider telle affaire.

Digitized by Google

Pourquoi fouiller le chaos du savoir?
Est-on heureux, voilà de la science!
Si mon bonheur est sous un entonnoir,
Vous qui doutez, voyez ma confiance;
Eh! gens d'hier qui vous mêlez partout,
Apprenez bien que vous ne saurez plaire,
Si..... « verre en main » vous ne défiez tout
La gaîté peut présider telle affaire.

Tous nos amis ne sont pas nos amis,
O vérité! vous êtes importune,
Les cœurs ingrats ne sont jamais soumis;
Vous les blessez, plaignez leur infortune.
Eh! gens de bien, vous qui pardonnez tout,
Voila pourquoi je veux toujours vous plaire :
« Le verre en main » je vous joindrai surtout,
La gaîté doit diriger telle affaire.

Ah! mes amis, que ce temple imposant,
De la vertu nous découvre la trace,
Ce feu sacré, symbole du croyant,
De l'homme enfin va désigner la place.
Si, gens de bien, nous nous mêlons de vous,
Rions parfois prouvant du savoir-faire :
« Le verre en main » venez vous joindre à nous,
La gaîté peut protéger notre affaire.

Digitized by Google

AUX CRITIQUES.

In poets as true genius is but rare
True taste as seldom is the critics share :
Both must alike from heav'n derive their light
These born to judge, as well as those to write

POPE.

I.

En Europe on obtient de savantes leçons ;
Mais tous ceux qui vont là reviennent-ils sans morgue ?
Sont-ils toujours nourris du savoir des Platons ?
Je me plais à sourire aux doux sons de l'orgue,
M'arrêter sur un vers par les muses dicté,
L'essayer sur mon luth, répondre au court message
D'une épître décente où brille la fierté
Sans recherche importune, où le mâle langage
Peut parfois s'égarer. N'est-ce pas en l'aidant
Que l'on voit se produire une muse innocente ?
Tandis qu'elle s'enfuit à la voix du pédant,
Du rétheur orgueilleux dont la morgue assommante
Ne sait qu'épouvanter. Vous, braves souligneurs,
Que la règle dirige, armés de la férule
Examinez ces vers : que toutes vos rigueurs
Se portent sur l'auteur : il n'est pas votre émule.
Charles Douze apprenait à Pierre en le battant,
Le secret précieux d'agrandir son empire.
Si vous étiez moins vains, je voudrais en riant
Vous siffler un couplet sur ma sauvage lyre.

II.

Vous exigez qu'Haïti, jeune encor,
Sache cueillir les palmes du Parnasse.

Digitized by Google

Et se montrer en prenant son essor,
En essayant ses forces sans audace,
L'égale en droits des peuples favoris,
Qui, d'Apollon, vrais disciple chéri,
Ont su produire un Milton, un Goëthe ;
Types brillants modèles du poëte.
Le dieu des vers a-t-il donc défendu
D'être indulgent? de sourire à la muse,
Qui, faible encor, trouve un son qui l'amuse,
Conduit sa voix sur un mode étendu.

III.

Une nouvelle école, en savants non timides,
De deux triumvirats va doter son conseil ;
Et de là combinant dans un grand appareil
Ses projets imposants prendra surtout pour guides
Dans ses décisions, ce ton impérieux,
Qui voudrait tout soumettre et montre autant d'Alcides.
Athlètes irrités de triomphes avides,
Épluchant prose et vers en discours spécieux.
On n'est pas effrayé d'une juste censure,
Mais un rhéteur chagrin, qui, d'un ton doctoral,
Tranche une phrase, un mot, que souvent il prend mal ;
Est un fléau qui nuit à la littérature.
Sur ses premiers essais le poëte alarmé
Par l'imprudent censeur qui l'offense et l'outrage,
S'arrête fort souvent timide et désarmé,
Privant le monde entier d'un immortel ouvrage.
Soyez donc généreux ; sans flatter ses défauts,
Sachez le distinguer de la foule insipide,
Qui, cherchant à briller, ne vous dit que des mots,
Dont le sens est perdu sous sa langue rapide.

Digitized by Google

IV.

Celui qui rime malgré lui,
Celui-là seul est né poëte.
Que ses jours passent sans appui,
Qu'il soit surpris par la tempête
Touchant à ses derniers moments ;
Soudain le souffle qui l'inspire
Frappe de vigueur tous ses sens ;
Alors un étonnant délire
L'agite et montre un dieu caché
Sous une enveloppe qu'il aime.
La phrase naît, le mot cherché
S'échappe de la voix suprême.

V.

O mon censeur ! pardonnez les écarts,
Les sons confus de ma lyre sauvage :
Je dois servir sous d'autres étendards.
Et vous, là bas, sur ce lointain rivage,
Où votre muse a puisé son savoir,
Où les beaux arts ont fixé leurs demeures
Avez-vous cru, dans votre saint devoir
Donner vos lois pour des règles meilleures ?
Comment oser, sans avoir rien produit,
Offrir ses goûts pour marques infaillibles ?
Esprit douteux, qu'un exemple déduit
De vos leçons, les rendent perceptibles !

Digitized by Google

UN AMI.

Tecum vivere amo.

Mais qu'est-ce qu'un ami? s'en trouve-t-il encore?
Il est presque minuit, sous le soleil qui dore
Demain à mon réveil je veux étudier,
Et dire ma pensée, oh! sans la pallier!
Ami lecteur, bonsoir! mes yeux lassés refusent,
Mes sens appesantis me trompent et s'amusent
A me faire chercher le mot, l'expression;
Mais demain plus dispos, la définition,
Sans se faire prier, se rendra plus docile:
Notre verve pour plaire, à sa grâce facile
Ajoutera le feu, qui conduit sans détours,
Fouillant ses souvenirs, elle sait nos amours.
Un ami, je le crois, est un bijoux bien rare,
Ce n'est que lentement que la nature avare,
Par des soins délicats parvient à le former.
Le soleil qui m'éclaire a su me faire aimer,
Et ce matin encore à son lever paisible,
Dissipant sous mes yeux l'épais brouillard nuisible,
Me fit apercevoir celui qui sur mon cœur
A su s'alimenter comme la tendre fleur
Sur la tige qu'elle orne. O bonheur qui console,
Amitié, don du ciel! vous goûter sans contrôle
Est un plaisir bien doux que souvent j'ai senti.
Ah! lorsque le chagrin, par l'âge appesanti,
Accourt nous visiter, à sa voix consolante
L'ami se reconnaît: la douleur accablante,
Qui nous vient tourmenter de ses tristes rigueurs,
Contre laquelle en vain roidissent nos malheurs,
Qu'il partage avec nous, qui pénètre notre âme,

Digitized by Google

Se dissipe bientôt et fait place à la flamme
Que lui seul fait briller. Heureux qui peut sentir
Le trouble qui poursuit et qui fait compatir
Aux chagrins d'un ami ! C'est dans notre jeunesse
Que l'amitié ressent cette vive tendresse
Que plus tard elle échange en besoin sérieux :
Son amour est plus calme et n'est plus envieux.
Jeunes, nous exigeons, mais, dès que l'âge arrive,
Satisfaits d'être aimés, le sentiment active
Cet amour pétulant par la fougue entrepris
Modérant notre ardeur et nos vœux mieux compris.

Parfois un faux ami, que l'intérêt marchande,
Au sentiment sacré qu'il trahit, qu'il commande,
Peut parler un moment ; mais, malgré ses efforts
Pour vous persuader, l'emploi de maints ressorts,
Il succombe bientôt, sous la voix qui raisonne :
Et, sans la vérité qui sans cesse tisonne,
Son farouche regard sur la terre attaché
Tremble de rencontrer celui qui l'a touché.
Sans crainte de rougir l'ami regarde en face
Celui qui sait l'aimer ; jamais il ne menace.
Que craindrait-il d'ailleurs ? N'est-il pas à l'abri
De ces lâches soupçons dont le fourbe est flétri ?
Protégé par le ciel son âme est toujours pure :
On peut compter sur lui, son cœur est sans souillure.
Allez, vous qui craignez de sentir l'amitié,
Égoïstes fâcheux vous nous faites pitié.
Vous n'avez pas conçu le sensible avantage,
Qu'éprouve l'être bon, évitant l'étalage
D'un esprit dangereux qui ne veut que tromper.
Mais arrêtons-nous-là : ce sujet à grouper
Excite la terreur ; aimons l'humaine espèce,
En plaignant ses défauts. Qu'un ami nous caresse,
Nous cessons un instant un chagrin importun ;

Digitized by Google

Les méchants irrités n'ont pas le sens commun.
Eh ! qui le sait? peut-être est-ce un mal nécessaire.
L'ami sert, le méchant cherche à se satisfaire ;
Chacun atteint son but : l'un sert l'humanité,
Mais l'autre à son profit combat la vérité.
Il fallut des méchants pour conduire à comprendre
Le bonheur d'être aimé. L'amitié sait entendre
Le cœur qui la conçoit, elle cède au plaisir,
A l'entretien charmant qui s'offre à la saisir.
Évitant de tromper la douleur que nous causent
L'insouciant ami, les maux qui nous exposent
A nous plaindre de lui. Qui cache les tourments
Ne saurait les sentir, s'il souffre par moments,
Son mal s'évanouit. Toujours en défiance
La paix tremble à sa voix et fuit sa conscience.
Et celui qui l'a cru va le voir endormi,
Lorsqu'il aura besoin des secours d'un ami.
L'amitié qui comprend les efforts de ma muse
A su me témoigner combien ma voix l'amuse ;
Qu'elle accepte ces chants, et qu'un doux souvenir
Me rappelle à son cœur, dans son bel avenir.

LES CENDRES DE NAPOLÉON.

La France va jouir d'un dépôt précieux,
Que ses vœux ont acquis d'un peuple généreux ;
Elle a seule le droit de garder ces reliques
Acquises par son sang, ses efforts pacifiques.
Il est beau d'acquitter un devoir qu'on chérit
Et dont un peuple bon s'est pénétré l'esprit.
C'est par ce talisman que la paix cimentée
S'étendra sur le monde et sa gloire exaltée.
Les cendres du héros, dans la France en émoi,

Digitized by Google

Unissent les partis que divisait un roi.
Et les bords de la Seine, où brille son histoire,
Font retentir un nom qui flatte la mémoire.
Trente-cinq millions d'êtres reconnaissants
Vont recevoir en paix ces restes alarmants,
Qui dix-huit ans plus tôt eussent troublé l'Europe.
Béni soit l'heureux siècle où l'homme philanthrope
Prépare à l'avenir un exemple si beau,
En l'ornant à ses frais d'un superbe tableau
Dévoilé par l'histoire, où la sage Angleterre,
Sacrifiant sa haine, étonnera la terre.
Le progrès envahit toutes les nullités,
Et la saine raison guide les volontés.
Peuples instruisez-vous ! Les puissances s'entendent :
L'honneur n'est plus un jeu que les vices commandent.
Et vous, Français prudents, le peuple attend encor
Ces brillantes leçons pour prendre son essor,
Et se mettre au niveau de cette intelligence
Qui triomphe partout par l'auguste science.

REGRETS.

J'ai désiré longtemps un sourire amical
Des enfants du Parnasse ; un silence fatal
Fut la seule réponse aux efforts de ma muse.
Fatigué de chercher un regard qu'on refuse,
Examinons un peu si, pour prendre l'essor,
Nous pouvons nous fier, sans demander encor
L'opinion d'un tiers sur nos forces acquises.
Le dieu puissant des vers, dans ses œuvres exquises
Nous a permis l'entrée ; un secours étranger
Escorté par l'envie offrirait du danger.
Vous qui de l'Hélicon avez atteint la cime !

Digitized by Google

Avez-vous oublié que c'est commettre un crime
De rejeter l'appel d'un élève et ses vœux?
Les enfants d'Apollon sont pourtant généreux !
Quoi ! vous seriez si froids et votre âme émoussée,
Insensible aux doux sons a perdu la pensée,
Les charmes de la lyre? Ah ! je plains cette erreur,
Et mon cœur ébranlé se navre de douleur.
Je hasarde mes chants, s'ils ont le don de plaire,
Je devrais à moi seul cet essai téméraire.
C....., M. ..., E....., invoqués tour à tour,
N'ont pas voulu répondre à la voix sans détour.
Allons, sans la choquer, offrir à la critique
Le fruit de nos travaux : qu'elle soit véridique.
Croyant voir l'homme instruit encourageant les arts,
Dans l'ami d'un grand nom qui nous combla d'égards,
Approuvant nos efforts dans nos luttes pénibles ;
J'exposai sous ses yeux mes essais disponibles.
Eh bien ! je me trompais : cet homme intelligent,
Dont les Américains admirent le talent,
N'aime pas mon pays. J'aimais pourtant à croire
Que la philanthropie invitait à la gloire.
Un poëte piqué se plaint amèrement,
Il croit dans son erreur, qu'on doit un compliment
A ses chants imparfaits. Mais refuser l'hommage
Offert par pur amour au philanthrope, au sage.
O L.... ! dis-moi : ton cœur a-t-il pensé
Au chagrin qu'éprouva celui qu'il a blessé?
Mais il sait pardonner. La rancune qui ronge
N'a pas d'accès chez lui ; non, ses maux comme un songe
Disparaissent bientôt, font place à la gaîté.
Un souvenir rappelle à son cœur agité,
Qu'il ne peut oublier combien l'indifférence,
Fera toujours languir l'étude et la science.

Allier en riant les travaux les plus durs,

Digitized by Google

Les fatigues du corps, aux choix des esprits purs,
Et sentir par moments pétiller l'étincelle
Qu'excite la science où sa voix se réveille,
Doit vraiment étonner même l'indifférent.
Pour bien intéresser, mais sans zèle apparent,
Il faut frapper l'esprit qui se perd dans le doute,
Forcer l'attention et la mettre en déroute,
Quand le calme revient, plus à son aise il voit
Les égards mérités qu'il négligeait ; il croit
Que l'on doit réfléchir sur ceux que l'on condamne
Avant de prononcer sur la voix que l'on damne.
O ! ceux qui savent bien disposer de leur temps,
N'en ont jamais à perdre, ils ont de doux moments !
L'étude les remplit, les occupe sans cesse,
Développe en l'aidant la phrase qui s'empresse.

Satisfaits d'être oisifs, même sans y penser,
Beaucoup sont étonnés comment on peut placer
Son temps avec profit et caresser les Muses.
Les heures qu'on dispose, écoutez mes excuses,
Sont bien longues la nuit. Le jour n'offre-t-il pas
Un instant de repos ? Libre des embarras
D'un travail manuel, sans ces moments d'études,
Que devenir, grand Dieu ! Selon ses habitudes
Chacun se fait son juge et si moins rigoureux,
Avant de prononcer et croire aventureux
Celui qui peut mêler aux moyens qui l'amuse
Un travail lucratif, les secours de sa muse,
Les faveurs d'Apollon ; il voulait réfléchir :
Maint empressé peut-être aurait-il à rougir.
Mais il est plus aisé de se montrer sévère
Et sans s'inquiéter de ceux qu'on désespère.
Si l'appel que j'ai fait aux esprits généreux,
Répond à mon attente ; atteindre un but heureux,
Se voir considéré serait consoler l'âme

Digitized by Google

Que la douleur atteint, que le chagrin entame.
Attendre trop longtemps, sans espoir de succès,
Expose le repos et conduit aux excès.
Pour conquérir l'amour en révélant au monde
Quelques faibles talents, est-ce à l'intrigue immonde,
Qui me rabaisserait, qu'il faudrait s'adresser?
Non, non, l'obscurité n'osera me blesser;
Jamais je ne mettrai le moindre appui sur elle.
Animé du désir d'être toujours fidèle,
De la muse qui m'aide aurai-je les faveurs?
La nature donna de brillantes couleurs,
Au beau cayemitier, à la plante féconde.
Sur les bords d'un ruisseau que vient baiser son onde;
Quels beaux ornements-là se laissent admirer!
La liane entrelace et cherche à décorer
L'arbre qui la soutient et la fleur vive et pure
Répand là son parfum. Un étonnant murmure
Résonne, s'affaiblit, nous tenant éveillé:
C'est l'air qui, parcourant le feuillage mouillé,
Avant l'aube s'échappe, emporte dans la nue
La perle évaporée. Une voix inconnue
S'étonne que nos chants s'écartent de l'objet
Que nous avions promis, traite un autre sujet.
C'est juste, reprenons. La nature est si belle,
Qu'on ne saurait passer, maîtriser l'étincelle
Que sa voix fait jaillir sur un cœur animé,
Touché de la beauté que le Ciel a formé.
Le plaisir de sentir ses faveurs, ses nuances,
Nous fait tout oublier pour saisir ses avances.

Un sommeil prolongé mène à l'obésité;
L'esprit se perd, s'éteint: il n'est plus excité.
Mais quand l'âme repose aux vers qui l'électrise
Elle peut s'élever. Chaque mot la maîtrise;
Surtout lorsqu'à propos ce mot vient s'arranger

Digitized by Google

Dans l'étude touchante où l'on sent ménager
L'agréable surprise. Ignorante paresse!
Qu'as-tu jamais produit? Le fou qui te caresse
N'est propre qu'à médire, imposer son caquet
Sur l'objet qu'il ignore et voit comme un roquet
L'amour que la science inspire au fils qui l'aime
Et qui sait l'adorer. Il commet un blasphème
L'ignorant étourdi qui n'ose pas franchir
La limite incertaine où son âme à souffrir
Demeure condamnée. On la voit qui s'agite,
Car l'âme est immortelle et fuit le mauvais gîte.
Elle n'est plus déjà dans ce corps affaibli
Où l'ignorance usurpe un principe établi.
Mais celui qui comprend, qu'Apollon favorise,
Qui pourrait en s'aidant causer de la surprise,
N'est-il pas condamnable en voulant s'ignorer?
C'est d'après ce conseil, ô dût-il m'égarer!
Que deux fois tous les jours sur un luth qui fascine,
J'aspire, ô dieu des vers! à ta faveur divine!

HOMMAGE

A LA NOUVELLE CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DU CAP HAÏTIEN, 1840.

O temple vénéré! tu vas combler les vœux
D'un peuple qui t'encense et faire des heureux.
Oui, demain quand poindra la magnifique aurore,
Le soleil plein d'éclat sous ce fronton qu'il dore,
Va voir là s'assembler tout un peuple exalté
Sur ses droits les plus doux, après la liberté.
O rien de plus touchant que le culte sincère,
Que l'homme réfléchi rend à Dieu qu'il révère!
Quel spectacle imposant! tout est majestueux

Digitized by Google

Dans ce concours des cœurs qu'un élan porte aux cieux,
Dans ces cœurs plus d'orgueil, une seule pensée :
Dieu ! son temple adoré : la haine est effacée !.....
Ah ! que le souvenir de ce jour d'*union*,
Ne soit pas pour vos cœurs la simple illusion.
Rendez aux magistrats, dont le patriotisme
Réussit à donner cet élan de civisme
Les égards mérités ; concourez avec eux ;
Démentez l'intrigant dont l'écrit dangereux
Cherche à nous désunir. A vous, compatriotes,
Est échu le bonheur d'abaisser les ilotes,
Qui, servant un parti, sapent l'humanité ;
Sacrifiant sans choix dans leur fausse équité,
L'avenir inconnu qu'ils prétendent décrire,
Sans autre mission que celle du délire.
Par vos soins vigilants, le culte désormais
Sous ce bel édifice va respirer en paix.
Que ce temple sacré recevant vos prières
Vous fasse souvenir d'inspirer les lumières ;
Sans leur possession cet objet vénéré,
Que vous avez conquis par le temps préparé,
Serait-il sous vos yeux ? et moins que des sauvages,
Notre amour n'aurait plus que d'indignes ravages.
Religion sublime, ô source de vertu !
Ton principe sacré dont l'homme est revêtu
Fait dominer chez lui les lois de la sagesse ;
Sois toujours son soutien ; éloigne la paresse
De l'être de ton choix que tu peux réformer :
Ton temple reproduit prouve qu'il sait t'aimer.....

Digitized by Google

L'AMOUR DES MUSES.

Pro meritis.

Maints auteurs se sont plaints que les muses touchantes
Retenaient trop longtemps sous leurs lois attachantes,
Promettant des faveurs à leurs anciens amis,
Qu'elles n'accordent plus malgré leur ton soumis.
C'est un malheur d'aimer avec trop de constance,
De ne pas remarquer l'hiver qui nous devance.
La verve s'affaiblit, et si quelques lueurs
De notre astre qui plut ralentit ses rigueurs,
C'est son dernier éclat qui s'échappe, qui brille ;
C'est l'étoile qui tombe, qui se brise et scintille.
Le poëte qui touche a sa place au firmament,
Et c'est là qu'il s'inspire ; il prend son élément
Dans la sphère qui roule, abonde en harmonie,
Et l'apporte aux humains admirant son génie ;
Ils respirent à peine après qu'il a parlé :
Son talent est d'un dieu par son âme exhalé.
L'auteur de Mahomet, l'inspiré Fontenelle,
Pendant un siècle entier, sous la voûte éternelle,
Où siégent les neuf sœurs, firent avec succès
Résonner les échos, répétant leurs progrès.
Quel malheur de vieillir, de n'avoir plus de verve,
Pour avoir sous un Dieu dont la science énerve
Servi si peu de temps ! Essayons à toucher
Jusqu'au bord de la tombe, une voix doit chercher,
Dut-elle se tromper, à remplir sa destinée,
Aspirer au triomphe à la gloire obstinée.
La faiblesse enhardie à chanter réussit,
Nous étonne parfois. C'est l'âme qui franchit
D'un élan généreux la barrière influente
Que les ans déchaînés, que leur force puissante

Digitized by Google

Oppose vainement contre la volonté.
Qui se conserve encor, porte la nouveauté.
Tel l'éclair embrasé perce et parcourt la nue,
Brise en le sillonnant l'arbre à la tête nue ;
Mais qu'il enflamme aussi du céleste élément,
Qui brûle le poëte et cause son tourment :
Tourment que son cœur aime, où son âme s'enchaîne,
Pour tendre la leçon à la nature humaine.
Le poëte discret tout en les caressant,
Ces divines beautés, devient intéressant.
Il se revêt toujours des attraits de leurs charmes :
Solliciter en vain fait naître des alarmes ;
Eh ! lorsqu'on ne plaît plus, il faut subir la loi :
On doit se contenter de ses lauriers à soi,
En vouloir trop cueillir c'est contre la nature ;
Jouir de ceux acquis, en former sa parure,
C'est se montrer décent. L'ont-ils toujours goûté,
Cet encens qui les fuit et se tient écarté,
Pour paraître sitôt que la tombe insalubre
S'est close sur leurs os ? qu'un tintement lugubre
Vient avertir les leurs des succès superflus,
Du triomphe hérité de celui qui n'est plus ?
O gloire qui nous trompe ! après la longue attente
Tu nous échappe enfin et l'espoir qui nous tente.
Mais, malgré tes dédains, flattés de t'acquérir,
On voit battre nos cœurs pressés de conquérir,
Croyant te posséder. Dans un moment lucide,
Otez l'espoir à l'homme, il s'éteint, se suicide.
Le désir d'être mieux offre un port de salut,
Il est bien d'embellir le sort qui nous échut.

Du paradis perdu le poëte sublime,
De la terre ignoré, meurt en perdant l'estime
D'un grand nombre d'amis, des partis turbulents,
Qui négligeaient alors d'admirer ses talents,

Digitized by Google

Ce n'est qu'un siècle après qu'il avait cessé d'être
Que le temps effaça, même sans le connaître,
Un reproche cruel, par l'auteur mérité ;
Il avait combattu, cherchant la liberté ;
Son parti succomba : quand on n'est plus à craindre,
Quel que soit son mérite, on vous fuit sans vous plaindre.
Dans le malheur des temps, le poëte à sa foi ;
Il doit la soutenir : c'est la commune loi.
Des muses les amours fuient la politique
Et c'est par la douceur qu'elles ont la pratique
D'écouter sur la scène où le monde débat
Les intérêts divers, d'apaiser le combat.
Mais c'est par un abus qu'on impose sur elles,
Qu'elles prêtent leurs voix, leurs faveurs immortelles,
Pour saper la raison. L'intrigue les poursuit ;
Elles cèdent toujours. La voix qui les séduit,
Qui suspend leur amour, n'ose vanter sa gloire :
Ah ! lorsqu'on a trompé, quelle triste victoire ?

Trois sujets précieux sont, au poëte épris
De la langue des dieux, des tableaux enrichis
Que le talent conçoit. O ! quelle poésie
Émane de chacun ! Jamais la jalousie
N'interrompt leur accord, prodigue de leur fond,
Le bon goût peut puiser dans ce trésor fécond.
Qui n'a jamais aimé peut-il être poëte ?
Glaçant dans ses écrits, il n'est pas l'interprète,
Ni la haute pensée attachée au sujet,
A l'apparition qui frappe son cachet
Sur le cœur allumé que la pudeur inspire.
O femme ! c'est pour toi que j'accordai la lyre,
Et mes premiers essais te furent consacrés :
Ton nom les embellit en les rendant sacrés.
Nom plein de poésie, élevé par les grâces,
Qui nous ont enflammés de leurs douces menaces !

Digitized by Google

Si le bonheur cherché nous venait ici-bas,
La femme qui nous plaît l'offrirait dans ses bras.
Quand le talent permet de chanter sa louange,
N'est-ce pas dérober une faveur à l'ange
Qui semble devoir seul posséder la beauté,
Que Dieu nous assura, dans sa vaste bonté ?
Et voulant le bonheur de deux êtres qu'il aime,
Il fit naître dans l'un la volupté suprême,
Et l'autre obtint sa part du souverain bienfait,
Qui relève à ses yeux un principe, un souhait.
Voilà l'un des sujets qui dirige notre âme,
Qui, chargé d'incidents, sur notre cœur réclame
Des droits que nous aimons à connaître, à céder.
Si la force nous sert, la femme en sait guider
Tout l'emploi sans abus. Oh ! que la femme est belle !
Et ses traits délicats : quel charme on trouve en elle !
Elle fit chuter l'homme, un livre nous l'apprend ;
Allez, n'en croyez rien, la beauté s'en défend.
La patrie, à son tour, sujet inépuisable,
Magnifique à traiter. Quel objet comparable,
Aussi vaste à nos yeux, pourrait nous émouvoir ?
Malgré la volonté de l'immense pouvoir,
Qui sait diminuer l'ardeur qui nous consume,
Affaiblir notre amour et le feu qu'elle allume.
A l'ignorance même elle offre mille attraits.
Comment le cœur instruit éprouvant ses bienfaits,
Pourrait-il être ingrat envers cette puissance
Qui porte le bonheur chez le peuple en enfance,
Attaché par instinct au sol qui le nourrit,
Aux lieux qui l'ont vu naître ? Ah ! s'il se voit proscrit,
C'est alors qu'il comprend l'amour de la patrie,
Son empire absolu sur son âme flétrie !
Lorsqu'un Dieu de bonté sema le firmament
De ces globes de feu, que je crois l'élément,
Où puise le soleil, sa chaleur, sa lumière,

Digitized by Google

Pour les porter sur nous ; ce dieu qui nous éclaire
Voulut nous rendre heureux. Et ce vaste tableau,
Image de grandeur où tout paraît si beau,
Inspirant le respect, où s'unit l'harmonie,
A l'immense travail que le fou seul dénie,
Est toujours exposé pour l'étude qui plaît,
A ceux qui le comprennent, à ceux qu'il satisfait.
A cette faculté de comprendre son être,
De nourrir l'intellect, Dieu pour nous a fait naître
La douce liberté qui nous permet d'agir,
D'affronter les tyrans qui tendent à surgir
Pour entraver nos droits. La liberté conquise,
Il faut la conserver ; mais qu'elle soit soumise
Aux droits de la raison, ils doivent la guider.
La faire tourmenter, la laisser commander
Par l'affreuse licence, est une anomalie
Sous laquelle toujours cette déesse plie.
Les muses la fréquentent, et leurs charmants accords
Savent la distinguer ; mais ses puissants efforts
Ne sont pas tous heureux ; parfois elle succombe
Sous la verge de fer qui la met dans la tombe.
Accepte mon hommage, auguste Liberté !
Toi, mon dernier sujet, digne d'être chanté !
Quel immense talent formerait l'apanage
Du poëte disert possédant l'avantage
D'élever mes sujets, d'occuper le lecteur,
Conservant l'intérêt, sans se montrer acteur ;
Rassemblant les détails dont ces sujets abondent,
Et puis nous expliquer où leurs beautés se fondent !

Un fait à remarquer, difficile à conter ;
C'est le produit des mots qui semblent se hâter
Et s'offrir à leur tour, sans choquer la mesure,
Le sens et l'euphonie, encombrer la césure,
Et fournir les moyens d'écrire d'un seul trait

Digitized by Google

Toute une pièce en vers. Un promoteur abstrait
A sur nos facultés, où sa marche domine,
Un pouvoir curieux. C'est l'essence divine
Qui travaille nos sens, qui, subtile à saisir
Les plus vifs pensers, accomplit un désir
Que nous croyons à nous. Mais rentrons dans nous-même,
Cherchons à démêler ce superbe problème !
Eh ! que voyons nous-là ? Tout est obscurité,
Tout est esprit, éclair ; mais tout est pureté.
O chef-d'œuvre d'un art ! dont l'auteur admirable,
Disparaît à nos yeux ! homme, être inconcevable !
Qu'es-tu, que deviens-tu ?.... Mais quelque chose en toi
Touche à l'être divin ! Oh ! sans cela, je croi
Que, pareil à la brute, à la machine obscure,
On te verrait errer, poussé par la nature,
Automate animé, sans pouvoir la goûter.
Mais tu sais au contraire, à sa voix, l'écouter,
L'aider et l'embellir, et toujours la comprendre :
Et sur toi sa bonté vient encor se répandre.
Oh ! que l'être sensible est un superbe objet !
Mais dans l'homme surtout quel immense sujet !
La tombe est sous tes pas ; tu dois éviter les ruses
Que sans cesse on te tend, et quand l'amour des muses
Vient pour te consoler, accueille leurs faveurs :
Un devoir à remplir doit porter des douceurs.
Encensons les autels de ces filles charmantes ;
Un culte prononcé pour ces vierges décentes,
Consacré dans mon cœur leur apprendra mes vœux :
Ma voix pour les prôner va s'élever aux cieux.
Leur temple m'apparaît brillant dans la nature ;
Là, chacun peut les voir écouter la lecture
Des principes suivis, des exemples tracés
Pour le noviciat, pour les esprits glacés.
Ah ! lorsqu'on a l'ami qui partage son âme,
Et qui sent comme soi tout ce qu'un cœur réclame ;

Digitized by Google

flatté de cet accord, son bonheur protégé,
Nos chagrins sont à lui, notre mal partagé :
Il faut alors offrir les vœux que l'on exprime
A l'approbation d'un être qu'on estime.....

A L'OMBRE DE P.-J. DE BÉRANGER,

LE CHANSONNIER (11).

Opto ut vivas.

L'histoire, de tout temps, a fourni des sujets
Au poëte éclairé pour ses charmants projets.
C'est là que l'homme instruit peut entrevoir le doute,
Et l'immense recueil, l'occupant dans sa route,
Jette à son cœur atteint de l'incrédulité
Des chants pour la patrie et pour la liberté.
Salut ! ô Béranger ! reçois les vrais hommages
D'un enfant d'Haïti plein d'amour pour tes pages !

Tu crus qu'à Paris seul retentiraient tes vers,
Et que le peuple ingrat, amoureux de ses fers,
Adorateur des rois, avili par le monde,
Oubliant que chez lui le gros bon sens abonde,
N'aurait pas en tous lieux apprécié tes chants.
Ils nous font, sur ces bords, goûter de doux instants.
Echo de liberté, la France t'a vu naître,
Le monde te réclame, et tu n'eus point de maître.

Ta couronne est là haut ; mais pourquoi te presser ?
Ce jour sans lendemain voulait donc te blesser ?
Il a pleuré pour toi, ce peuple, sur ta tombe.
Ces pleurs non commandés forment l'humble hécatombe
Des cœurs simples, aimants, et dont la piété
Fera passer ton nom à l'immortalité !

Digitized by Google

Et là, ta muse encore enflammera l'envie,
Jalouse de la voir de grâces rajeunie.

Le cygne a disparu, mais ses chants survivront,
Et pour la liberté les peuples s'uniront.
Grâce à toi chansonnier ; si là-bas on s'ennuie,
Fais-leur une chanson : à la Parque impolie
Que rien ne sait fléchir montre Emile Debraux (12)
Et tous deux réunis, arrachez ses fuseaux ;
Surprise par ta voix, voulant te fuir, t'entendre,
Elle t'écoutera sans pouvoir s'en défendre.

Oh ! si tu vis ami pardonne à mon erreur,
Tous mes vœux sont pour toi : sois toujours la terreur
Des tyrans insensés, suppôts du despotisme,
Et semblable aux héros souris au fatalisme ;
Vers la muse qui chante accours, étend les bras,
Elle dit encor : « Je t'aime ! *opto ut vivas !* »
Oh ! vis, au nom de Dieu, le peuple t'en convie,
Tu connais ces faveurs, c'est sous lui que tout plie.

A L'AUTEUR D'UN POEME ÉPIQUE

INTITULÉ : *L'Haïtiade,* avec ces épigraphes :

« Tanta est vis naturæ. La liberté vient du ciel, les abus viennent des hommes : reconquérir sa liberté, c'est retourner dans la légitimité. »

A toi, Français ! salut ! poëte philanthrope
Ami de la vertu, citoyen de l'Europe... (13)
Ces titres sont à toi ! tu sus les mériter.
Le philosophe instruit sait toujours exciter
Les esprits généreux à prôner la patrie
Où tout est intérêt, tout est idolâtrie.

Digitized by Google

Le trait inspirateur qui séduisit Milton,
Embrasant Camoens, le chantre d'Ilion,
Eloigna ces esprits appliqués à produire
Sur les fastes récents le chant qui peut séduire.
C'est dans l'éloignement qu'ils prirent leur sujet ;
Là l'histoire impartiale avait mis son cachet.
Et de grands souvenirs, de haut faits d'héroïsme
S'ouvrant à leur mémoire activaient leur civisme ;
Au contraste qui plaît, au travail accompli
Dont les temps éloignés favorisaient l'oubli.
Ils ont su par ce choix de leur vaste épopée
Elever les héros dont l'époque occupée
Ne pouvait plus offrir mille témoins acteurs
Des faits qu'ils décrivaient à leurs admirateurs.
Tes chants sur Haïti vont rehausser sa gloire ;
Mais pourquoi chantre ami t'éloigner de l'histoire ?
Et ces héros surpris des traits tracés par toi
En lisant ton poëme y verront avec moi,
Que tu t'es moqué d'eux (14). Encor contemporaine
L'action que tu peins où ta verve t'entraîne,
Voudra toujours la main du patriote ami,
Aidé d'enthousiasme, à l'étude affermi.
Un poëte séduit chante l'anachronisme,
En ses chants il étale un brillant héroïsme,
Et le charme entraînant, faux ou vrai s'embellit,
D'où son opinion sur les faits qu'il poursuit,
Envahit le sujet, le surcharge d'entraves.
Tel un maître hardi veut dompter ses esclaves...
Les enfants d'Haïti sont loin d'être Français (15);
Ils respectent ce nom sans le craindre jamais.
Mais l'étranger peut-il, avec délicatesse,
Oubliant son pays, chanter dans l'allégresse
Ses rivaux, ses vainqueurs. Jamais la vérité
Par la fable embellie est sans sévérité.
Pâle de désespoir, contrainte, chancelante,

Digitized by Google

Réduite à se masquer sous l'intrigue accablante,
Elle meurt d'effroi... Tu déprises l'Anglais ;
Mais sois donc généreux ! J'ai connu des Français (16)
Ennemis pleins d'égards, dont l'ardeur intrépide
Maîtrisait aux combats la soldatesque avide.
L'Haïtien pour l'Anglais n'est pas indifférent,
Alors que des malheurs allaient d'un joug pesant,
Anéantir son nom de la face du monde,
Il vit l'Anglais ami (17), fier de régner sur l'onde,
S'approcher de ses bords, l'olivier à la main,
Lui désigner son rang parmi le genre humain.

Plus d'animosités, les puissances modèles
Unissent leur savoir pour se rendre immortelles.
La Seine et la Tamise admettent dans leurs eaux
Deux peuples qui, s'aimant, cessent d'être rivaux.
A la philosophie, à sa douce influence
Elevons des autels ; sous sa mâle éloquence
Asservissons nos cœurs : servons l'humanité.
A Dieu qui nous sourit chantons la liberté !

UN BAL MASQUÉ

AU CAP HAÏTIEN.

Un bal masqué commande la décence,
Là comme ailleurs vient rire l'innocence.
Le but moral qui doit tout mitiger,
Joint au plaisir qu'il faut diriger,
Fait redoubler l'intérêt qu'on éprouve
A chaque pas. Tout fuit et se retrouve
Au bal masqué : c'est la société
Dans l'égoïsme aimant la liberté.
Là, sans souci, chacun de soi s'occupe.

Digitized by Google

Le masque ingrat trouve souvent sa dupe.
Avez-vous vu rien de plus sérieux
Qu'un entretien de masques curieux?
Quoi qu'il en soit, un masque me fait rire :
C'est un objet délicat à décrire
Je vais conter d'un masque aventureux
Les doux propos, le discours amoureux :
« Que me veux-tu? suis-je ta coterie (18)? »
Dit un beau masque à la femme jolie,
Qui le lorgnait avec intention,
De captiver sa seule attention.
« Je sais qui t'aime, il n'est pas sans mérite ;
« Ton cœur est pris, ne fais pas l'hypocrite.
« J'avais dessein de l'occuper aussi ;
« Mais, tu le sais, je n'ai pas réussi.
« Ainsi, tu vois avec quelle franchise
« Je sais parler, dévoiler sans surprise
« Un beau secret qui tourmente mon cœur.
« Ce n'est pas toi qui plaindras mon malheur. »
« — C'est une erreur, dit la femme enchantée,
« Je le vois bien à ta voix altérée;
« Que me dis-tu? mais ton conte est plaisant;
« S'il était vrai... je te trouve charmant!... »

Tout entier au plaisir, sous sa fausse figure,
Un masque satisfait colporte sa censure;
Mais, il faut l'avouer, c'est la société
De la ville du Cap; elle est en vérité
Là dans toute sa force et brillante et muette,
Vous la voyez clocher, puisqu'elle est incomplète (19).
On se disculpe ici dans la réunion;
Chacun de son voisin voudrait de l'abandon;
Mais lui veut-il céder? Oh non! et son empire
Pourrait-il l'exposer? Ah! pour craindre le pire,
Doit-on à tout propos se montrer indolent;

Digitized by Google

Ou prendre sans motif un ton impertinent?
Jamais pour dominer un esprit populaire
Ne devrait s'écarter des soins qui peuvent plaire,
Surtout il doit viser à faire aimer les mœurs,
Employer ses talents à gagner tous les cœurs.
C'est un but élevé qu'on peut bientôt atteindre,
Lorsque la bonne foi nous dirige sans feindre,
Evitant de ces airs qui n'ont rien d'imposant.
Près des femmes il faut toujours être galant.
Point d'esprit superflu ; recevez sans cabale
D'un sexe précieux l'influence morale.
La femme aura toujours l'esprit qui nous convient.
Son sourire éblouit, excite ou nous retient.
Nous sommes les plus forts, mais la femme en impose
Aux hommes endurcis, et son tact la dispose
Aux doux épanchements, aux secours généreux,
Qui savent ramollir, dompter un cœur fougueux.
Pouvez-vous oublier que c'est là votre mère,
Qu'elle a souffert pour vous, que jamais sa colère
Ne reproche un bienfait? Soumises aux bonnes mœurs,
Elle en fait l'ornement et s'attache les cœurs.
Dans un large avenir, à des scènes nouvelles

Tout va se ranimer. Les femmes auprès d'elles
Uniront la candeur aux plaisirs innocents;
Les hommes revenus porteront leurs encens
A celles qui devront assister à leur gloire,
L'orner de leurs vertus, la transmettre à l'histoire.
Et la ville du Cap appliquant à son tour
Ces puissants éléments de grâces et d'amour,
Pourra reprendre un rang où son rôle l'appelle.
Il ne faut pour briller qu'une seule étincelle.

S'écarter d'un sujet pour le reprendre encor
Prouve stérilité ; mais un nouvel essor

Digitized by Google

Stimulant nos pensers, sous d'agréables vues,
Chargeant la métaphore et ses lois ingénues,
Pourrait-il nous servir à donner un conseil
Qui serait souhaité, qui donnerait l'éveil ?
Peut-on jamais douter que dans le cœur de l'homme,
Souvent prêt à bien faire il soit toujours en somme
Un germe de vertu qui n'est que suspendu,
Qu'un exemple prudent, qu'un esprit entendu
Saisissant l'à-propos, peut aider à répandre ?
S'il nous était échu le bonheur de comprendre,
De dire sans blesser les esprits pointilleux :
Qu'un masque est effrayant, c'est un moyen douteux.
Qu'il soit vrai, qu'il soit faux, il est toujours à craindre ;
Jamais de vrai bonheur lorsqu'il faut se contraindre,
Qu'il est sans intérêt pour la société
De ne la voir aimable, en pleine liberté,
Que dans un bal en masque où la triste indolence
Se laisse subjuguer par l'affreuse licence (20)...

A la société chacun doit son tribut.
Un être indifférent lui fait manquer son but.
Mieux lui vaut d'un torrent la course vagabonde,
Qui sème la terreur, effraie et nous inonde,
Que ce charmant ruisseau dont l'eau comme la mort
Entraîne doucement, amollit, nous endort.
D'autres sauront flatter, priser la nonchalance,
Lui trouver mille attraits, caresser l'arrogance,
Qui semble protéger, tandis qu'elle asservit
Tout à sa vanité. Que sert un mot bien dit,
S'il ne conduit à rien? Cet amas de paroles,
Dont le but mal conçu, plein de charmes frivoles,
Fait perdre bien du temps. Il vaudrait mieux agir,
Sans parler aussi bien, et voir enfin surgir
A la fois les bienfaits que la persévérance
Sait toujours procurer. Vous avez de l'aisance,

Digitized by Google

Vous vous énoncez bien, montrez la vérité,
Montrez comment on peut sentir sa dignité.
A vous, hommes instruits ! Les formes sociales
Sont en votre pouvoir ; les troubles, les cabales
Aux esprits inquiets. Vous saurez les dompter ;
Ils n'ont plus de motifs, nous pourrons les compter.
Que sont les lois, les mœurs, sans votre appui pour elles ?
L'humanité, réduite aux peines éternelles,
Réclame vos égards ; vous lui devez tous vos soins.
C'est par ces mêmes lois qu'elle obtient ses besoins.
Mais surtout soyez vrais, parmi vous point de masques,
Chassez-les sans tarder ces mannequins fantasques :
Ils ont bien la douceur d'un vase enduit de miel,
Mais au fond vous trouvez l'amertume du fiel.

ÉPITRE A L'AUTEUR

PAR M. S. T.

Las des cercles brillants, fatigué de la ville,
Des bois silencieux je visitais l'asile ;
Et cherchant à calmer l'excès de mon tourment.
Je relisais tes vers, je les relis souvent !
Songeant à tes malheurs, souvent à tes alarmes,
Sans m'en apercevoir je répandais des larmes,
Lorsque par le hasard conduit dans ce séjour,
A mes yeux se présente un des heureux du jour.
— Qu'avez-vous ? me dit-il, et quel sombre nuage
Semble dans ce moment couvrir votre visage ?
Cet écrit vous émeut : c'est Raynal ? Saint-Canet ?
Lamartine, Hugo ? — Non, monsieur, c'est C....
C...! Cet orgueilleux, plein de fiel et de bile,
Qui tua d'un seul vers et Saint-Ange et Graville ;
Qui trouva Diderot un auteur lourd et dur,

Digitized by Google

Voltaire trop brillant et Thomas trop obscur,
Cet ennemi juré de la philosophie !
Lisez-le : quant à moi, franchement il m'ennuie,
J'aimerais mieux encor, j'en conviens entre nous,
Lire tous les serments de l'abbé Frayssinous !
Ainsi dans leurs propos outrageant ta mémoire,
Tous les penseurs du jour voudraient ternir ta gloire !
De leurs maîtres fameux, dignes imitateurs,
Nous les voyons encor chercher des sectateurs,
Couvrir la piété d'un masque ridicule,
Et tâcher d'éblouir tout un peuple crédule.
Aussi, grâce à leurs soins, on signale en tout lieu,
On traite comme un sot celui qui croit un Dieu.
Les enfants héritiers de cet affreux délire
Insultent l'Éternel avant de savoir lire ;
Et jusqu'en l'entichambre, obscur blasphémateur,
Le dernier des nigauds cite le citateur.

RÉPONSE

A M. S. T.

Il n'est point de bonheur au monde sans mélange ;
Merci, mon jeune ami, j'accepte ta louange;
Mais, pour la mériter, où trouves-tu mes droits ?
J'aime ton indulgence et mes faibles exploits
Relevés par ta muse iront en traits de flammes
Réveiller les échos, retentir dans les âmes.
Quel espoir me poursuit ? Un grain de vanité
Me saisit à ces noms, dont la célébrité
N'a plus besoin d'appui. Permets-moi de t'apprendre,
Encor mon jeune ami qu'aimant à les entendre ;
Lamartine, Hugo, sont des dieux immortels ;
Ils ont reçu ma foi, je sers sur leurs autels.

Digitized by Google

Je cherche aussi des bois le solitaire asile,
Et là, sur mes travaux, je goûte un charme utile.

Lorsque du dieu des vers l'amour inspirateur
Vient maîtriser mes sens ; ce trait réparateur
Efface de mes maux les tourments, les alarmes,
Et je répands parfois de consolantes larmes.
Autrefois des amis qui semblaient m'estimer,
Le temps qui change tout a pu les alarmer ;
Ils m'aimaient pour eux seuls. Devenus mes critiques,
Ils auront mon silence et des vers pour répliques ;
Cela les forcera de s'occuper de moi.
D'une juste censure il faut subir la loi.
Je suis ambitieux pour les beaux vers sans doute ;
Mais de l'orgueil, à moi ? Non, c'est faux, mais écoute :
De ces déclamateurs, éplucheurs indiscrets,
Aristarques douteux, dont les piteux décrets
Ont condamné mes vers dans un plaisant délire,
Évite les clameurs, donne-leur un sourire...
Ménage les accents de la triste pitié,
Mais conserve pour moi les vœux de l'amitié.

Oui, j'adore le Dieu qui sait sur la nature
Imprimer sa grandeur, démasquer l'imposture ;
Qui tôt ou tard punit le faux blasphémateur
Et l'obscur imprudent, le courtisan menteur.

A M. B....

I.

A l'étranger qui porte sur nos plages
Le goût des arts et la leçon des sages !
Au philanthrope utile au genre humain,

Digitized by Google

Qui sait l'aimer allons offrir la main.
Sais-tu, B..., cette belle parole
Qu'un sage émit : « Qu'un maître d'école
Est un bienfait qu'abhorrent les tyrans (*). »
Ils ont dû trembler dans leur rage,
Ces partisans de l'esclavage,
En voyant d'Haïti s'élever les enfants.
Saisir avec ardeur les hautes connaissances ;
Les parcourir dans toutes leurs nuances
Et démontrer au monde entier
Que Dieu n'a pu les oublier.

II.

Tu dois le voir, il est toujours facile
A l'homme instruit, au mérite fertile
Qui veut le bien, d'espérer des succès,
Guide les pas de ces jeunes sujets,
Donne tes soins à leur intelligence,
Étend tes droits à la reconnaissance,
Un jour viendra que ton nom prononcé
Fera vibrer des cœurs sensibles.
Des ingrats, des âmes nuisibles
Nous ont calomniés; mais ton cœur offensé,
Du doute émis par eux leur arrache un hommage :
C'est un éloge à ton utile ouvrage.
Un regret et leur repentir
Iront dans l'oubli s'engloutir.

III.

Séduit par la lyre d'Orphée
Nous osons l'essayer parfois.

(*) Lord Brougham.

Digitized by Google

A toi poëte le trophée !
Toi qui sus découvrir ses lois.
Vois la muse à demi polie
Pâlir sous les difficultés
Et qu'une verve ingrate oublie
En irritant ses facultés.

IV.

Là, c'est un participe aux sens invariables
Accompagné d'exceptions.
A côté, le régime aux règles improbables
Nous portent aux réflexions.

V.

Ici le verbe actif, verbe toujours sensible
Devient verbe pronominal.
Oh ! voyez la grammaire, et la chose est possible,
C'est vraiment un Code pénal.

IV.

Si quelques traits saillants à ces règles s'opposent,
Écoutes les raisons, vois ce qu'elles proposent
De ne pas s'écarter. Au génie appartient
Le droit de se livrer aux écarts qui l'inspirent ;
Il brise sous ses pas le trait qui le retient,
Élevant ses regards où les grâces aspirent.
C'est là, B..., qu'il faut d'un zèle ardent
Aider la muse à polir son langage,
A tempérer cette ardeur qui l'engage,
Comme Icare, à tenter un effort imprudent.

Digitized by Google

A M. J.-S. M...,

EN LUI RENVOYANT LE DERNIER VOLUME DES ŒUVRES D'ALPHONSE DE LAMARTINE, QU'IL M'AVAIT PRÊTÉ.

Aux sons de sa lyre pleureuse,
Je veille chaque soir.
Sa phrase triste, harmonieuse,
Fera longtemps mon désespoir.
Souvent la nuit que le sommeil prolonge
Je crois le lire en songe;
Mais quel charme entraînant me séduit éveille
Pour le relire encore.
Ces vers coulants qui m'ont émerveillé,
Dont ma mémoire se décore,
Sont conçus par un être humain?
Je veux les lire encor demain.

Toi dont la vaste intelligence
Embrasse tant de faits, de beautés à la fois,
Qui sais répandre avec magnificence
Ce calme, cette tolérance
Qui donne la vertu dont tu traces les lois,
Toute-puissantes et divines :
Lamartine, dis-moi comment tu les devines.

Digitized by Google

SUR UN TABLEAU

REPRÉSENTANT LE TOMBEAU DE NAPOLÉON A SAINTE-HÉLÈNE.

Silence! arrêtons-nous..... Le voilà, ce tombeau!
Et de tant de grandeurs c'est le dernier tableau!
Tout transporte en ce lieu; la terre qui le presse,
Fière de son trésor, l'arbre qui le caresse,
Jaloux de ses faveurs, sont les derniers amis
Qui font encore ombrage à ceux qu'il a soumis.
Oui, le voilà: son nom est grand comme le monde! (21)
Dans cet espace étroit où la tempête gronde,
Il est là renfermé, lui que le monde entier
Ne pouvait contenir: pourra-t-on l'oublier?
Venez, faible héros, à grandeurs éphémères,
A ces hautes leçons comparez vos chimères!

A L'AUTEUR D'UN ARTICLE

INSÉRÉ DANS LE NORTH AMERICAN REVIEW, JANVIER 1838, SUR L'HISTOIRE DU RÈGNE D'ISABELLE ET FERDINAND LE CATHOLIQUE, PAR WILLIAM H. PRESCOTT.

Qu'un écrivain commun inconnu se présente,
Rien ne parle pour lui. Qu'un autre le supplante,
Nous montre en ses écrits de ces traits vigoureux
Qui le font admirer, qui l'élèvent aux cieux;
Il faut à ce dernier que la saine critique
Vienne nous assurer à quoi l'auteur s'applique,
Et quel but il poursuit; démontrant ses défauts,
Ses beautés à la fois, mais toujours sans complots.

Digitized by Google

Il est beau qu'avec grâce une juste censure
Dévoile au monde entier, de la littérature
Les morceaux instructifs dignes d'être connus ;
Et ces traits délicats qui peignent les vertus
Chez un peuple avancé, modèle de l'époque,
Donnant le branle à tout et sans lutte équivoque.
Toi, dont le style heureux, interprète Prescott,
Nous offre un souvenir du charmant Walter Scott ;
Un enfant d'Apollon vient t'offrir son hommage ;
Il invoque pour toi la paix, amour du sage,
Et les vœux d'un grand homme (*), élan de piété,
Pour le fils de Franklin : Dieu puis la liberté !

LA TOLÉRANCE (22).

O tolérance aimable et difficile
A pratiquer ! Viens à mon argument,
Coulant sans fard, d'un ton libre et facile,
Communiquer ton aimable agrément !
Viens désormais de la philanthropie
Nous enseigner les rapports précieux ;
Et que ton art plein de philosophie
Se développe et se montre à nos yeux.

L'Etre infini, dont la toute-puissance
Se manifeste à nos sens étonnés,
Fit naître en nous la douce tolérance.
Heureux présent, vous qui le comprenez !
C'est parmi vous, philosophes sincères,
Qu'on aperçoit dans toute sa splendeur
Ce grand bienfait du plus juste des pères,
Aux attributs de gloire et de bonheur.

(*) Voltaire bénissant le petit-fils de Franklin : « God and liberty ! »

Digitized by Google

Ils font pitié ces rêveurs colériques
Qui sans raison accusent sa bonté ;
Nous peignant Dieu, par des mots magnifiques,
Comme impuissant, sans frein, sans volonté...
Un être tel ne saurait se comprendre,
Ce n'est pas lui qui doit nous occuper.
Sans préjuger nous devons nous défendre
De tout objet que l'on ne peut palper.

Oui, mes amis, ce Dieu qui nous éclaire
Réveille en nous ces sentiments charmants,
Avec lesquels nous saurons toujours plaire,
Aider sans faste, aimer, être indulgents.

Tel est le Dieu de la nature entière :
Tout aboutit à cet être parfait,
Et de lui seul nous tenons la lumière.
L'homme de bien l'aime et le reconnaît.
De la vertu nous lui devons les traces ;
Les pratiquer c'est être tolérant.
Ne suivons pas les discours pleins de grâces
Du politique adroit insinuant,
Qui, bravant tout, n'a point de tolérance,
Voulant prouver que son opinion
Peut éclairer, dut-il dans sa science
Déraisonner, changer la question.

Que le guerrier, soutien de l'arbitraire,
Et le pontife ardent, fier et hautain,
Intolérant, toujours atrabilaire,
Viennent louer l'ami du genre humain.
Toujours soumis, le premier se dévoue,
Prête sa force et son cœur indomptés ;
Plus réfléchi, l'autre souvent se joue,
Fait entraver nos droits, nos libertés.
Ce siècle heureux, ce siècle d'entreprises,

Digitized by Google

Rempli de faits honorables et beaux,
Promet encor quelques nouvelles crises
Dont les succès tariront tous nos maux.

Mais n'allons pas, prêchant la tolérance,
Heurter de front les sentiments divers.
Visons plutôt, par pure bienveillance,
A rallier sous le charme des vers,
Ceux dont le cœur s'attache à l'estime,
A tous les vœux de la sainte amitié,
Que ce souhait dont la force m'anime
Soit détaché de la triste pitié !
De cet accord nous pouvons tout attendre,
Nous voir souvent, nous traiter en égaux.
Ainsi portés à toujours nous entendre,
Nous atteindrons le but de nos travaux.

A....

Ma bien-aimée, aux grâces le bonheur.
Quel feu brûlant vient irriter mon cœur !
Ah ! près de toi, ma charmante complice,
Tremblant toujours, que j'aime mon supplice !
Mais quel effet tes aveux étonnants
Font éprouver? Si tous les inconstants
Pouvaient t'entendre, ah ! leur âme ravie
S'exhalerait ; ils brûleraient d'envie !...

ÉPIGRAMME.

Dans un joli boudoir régnait la Nonchalance,
Aux regards séducteurs, aux soupirs mensongers.
L'amour riant, comptait avec indifférence
D'un indiscret charmant les propos trop légers.

Digitized by Google

QUATRAIN

A M. A... P .., PROFESSEUR DE MUSIQUE.

Apollon, instruit de tes beaux vers,
Prend plaisir à leur douce harmonie;
Admirant leur tendre mélodie,
Il les fait chanter à l'univers.

A M. L. St-M... (23).

S'exprimer en vers supportables,
Sans emprunter l'esprit d'un tiers,
Trouver des rimes tolérables
Qui n'ont pas un sens de travers;
Dormir près maîtresse jolie
Sans lui toucher... je ne sais quoi;
Défis offerts par la folie,
Pour mettre un poëte en émoi.
Rien de nouveau, chère Arthémise,
Pas même un conduit souterrain.
On peut aller sous la Tamise
Comme par tout autre chemin;
Mais qui croira l'impertinence
Faite à l'Anglais par un Français
Proposant de conduire en France
Passant sous Douvres, sous Calais?
Je sais que la Grande-Bretagne
Vit naître Fox, Pitt et Milton
Et la liberté sa compagne.
Elle possède Wellington,

Digitized by Google

Nouvel enfant de la victoire
Dont le nom est un quiproquo;
Il s'est, dit-on, couvert de gloire;
Il a fait fuir à Waterloo
Ce prodige ami de la guerre,
Ce héros qui durant vingt ans
A fait penser, trembler la terre.
O foudres vengeurs!... dieux puissants!.
Il n'est plus... l'illustre victime!...
Hudson-Lowe, barbare inhumain!
Vous l'avez immolé!... quel crime!...
Et vous vivez... lâche assassin!...

Le sérieux ne saurait toujours plaire,
C'est à L..., que nous nous adressons.
Il est boudeur...; mais parlons d'autre affaire;
Chère Arthémise, il sait que nous l'aimons.

O besoin d'une âme sensible!
Tendre amitié soutiens ma voix,
Te cultiver n'est pas pénible,
Je puis suivre tes douces lois.
Je t'invoquais dans ma jeunesse :
L'amour avait aussi son tour.
Le fripon fuit et me délaisse,
Vas-tu prendre part à sa cour?

ÉPITRE

A M. M... B... (24).

Gardez-vous du démon des vers,
C'est un taquin qui vous stimule,
Vous expose à plus d'un revers,

Digitized by Google

Vous prodiguant le nom d'émule.
De ses leçons vous vous vantez,
Le fripon laisse aller encore
Et finit par vous rire au nez
Du feu sacré qui vous dévore.

Mais cette âme insensible aux vers,
Aux sons touchants de l'harmonie;
Sons exaltés dans l'univers,
Dont les accords, la mélodie
Font trembler la férocité,
Sans frapper cette masse informe
Qui s'émousse sans faculté,
Traînant une vie uniforme
Dont le cours tarit sans combats.
Touchant B..., tu dois le plaindre
Ce malheureux aux sens ingrats,
Que rien n'émeut, ne sait contraindre.

O puissant désir de rimer!
Eh! comment trouver une rime?
Lorsque tout paraît s'escrimer,
Lorsque tout s'agite et s'abîme.
Que de sottes ambitions
Aux discours sombres et sinistres
Excitent les divisions,
Et sont des troubles les ministres...
Bientôt un cuisant repentir
Saisissant ces âmes timides,
Les fait trembler, leur fait sentir
Que les ambitieux avides
Sont parfois sans réflexions;
Qu'il faut savoir avec hardiesse
Diriger ses conceptions;
Qu'une fois en train la faiblesse
Entrave, et fait multiplier

Digitized by Google

Les difficultés non prévues ;
Que singer le courage altier
Conduit toujours à des bévues.

Malheureux ! changez vos desseins,
Vous voulez agiter la masse,
Et vous n'avez pas les moyens
De rendre un succès efficace.
Provoquer le trouble à vingt ans,
Se conçoit, l'avenir est vaste ;
Mais à cinquante on perd son temps,
En offrant un piteux contraste.
On n'a pas assez réfléchi
Qu'il est un temps pour le scandale ;
Que ce temps dépensé, franchi,
La paix, magnifique vestale,
Renaît brillante de vigueur.
Elle impose à la turbulence
En ordonnant avec rigueur
Que tout lui doive obéissance;
Que c'est se montrer imprudent
De s'opposer à l'équilibre,
Croire insulter impunément
Un peuple qui veut être libre !

HYMNE A L'INDÉPENDANCE (25).

Douce sublime indépendance,
Compagne de la liberté !
Nos fiers guerriers par leur constance
On fixé ta légèreté.
Viens ranimer dans ma patrie
Le goût des arts, fruit de la paix,
Que les sciences, l'industrie,

Digitized by Google

Nous captivant par leurs attraits,
Apprennent à la France amie
Le triomphe de tes bienfaits.

Un roi puissant s'immortalise,
Admirons ce trait étonnant !
C'est dans son conseil qu'on nous prise,
Aimer un roi, c'est surprenant !
Qu'une page de notre histoire,
En rehaussant ce digne élu,
Transmette au Temple de Mémoire
Le bonheur qui nous est échu ;
Que son règne couvert de gloire
Fasse triompher la vertu.

O charme de l'indépendance !
Tu ravis mes sens exaltés.
Chanter ta gloire et ta puissance,
C'est le vœu des cœurs indomptés.
Plaignons la Pologne et la Grèce,
Peuples que le malheur poursuit ;
Leur célébrité, leur sagesse,
Tout a cédé, tout est détruit.
Conquis, forcés par la détresse,
L'un s'efface, l'autre languit.

LE BAL.

Dans un bal on voit la gaîté
Sourire à la frivolité.
Quelle peut être ta pensée,
Lorsque cette foule empressée,
Sans motif, rappelle celui
Qui, laissé seul, se meurt d'ennui ?
Ma plus douce sollicitude,
La seule que je sais priser,

Digitized by Google

Sera de te voir t'amuser :
Aimeras-tu cette habitude ?

La danse anime la beauté,
Elle embellit la volupté.
C'est là que l'ardente jeunesse
Brille de charmes, de souplesse :
Goûte des plaisirs innocents
Et ramène les inconstants.
Mais moi, dont la flamme est si pure,
Je ne vois et n'entends que toi.
Je ne veux suivre que ta loi :
T'aimer, c'est servir la nature.

Être jaloux de tes appas
Suivre la trace de tes pas
Nourrit dans mon âme brûlante
Une passion incessante.
Ah ! l'amour, ce petit ingrat
Sera toujours un scélérat.
Il ne sera pas mon modèle,
Je saurais garder un secret,
Et me prouver, amant discret,
Si tu cessais d'être cruelle.

La valse a pour toi mille attraits ;
Mais conçois les puissants effets
Qu'éprouve mon âme oppressée,
En voyant ta taille pressée,
Ton abandon indifférent,
Tes distractions, moi présent.
Peut-on aimer sans jalousie ?
Non ; mais bien souvent sans succès.
Toi, que j'adore avec excès !
Vas-tu me taxer de folie ?

Digitized by Google

Je n'ai qu'un moment pour te voir,
Moment flatteur, ô doux espoir !
Éteins le feu qui me dévore,
Ou rends-moi celle que j'adore.....
Je me souviens des doux instants,
Où ton cœur dicta tes serments ;
Mais cette absence volontaire,
Pourras-tu la concilier
T....., tu peux oublier
Celui qui veut toujours te plaire?

O toi, dont l'âge et les désirs
Sont enclins à tous les plaisirs !
Apprends les tourments que j'endure,
Mais ne crois pas que j'en murmure !
Mes moments les plus précieux
Sont pour toi : reçois mes aveux.
Malgré ton absence cruelle,
Je brûle toujours de t'aimer ;
Ce cœur que tu sais opprimer,
Me dit : « Il faut souffrir pour elle. »

LE MORCEAU D'OREILLE.

CONTE.

Deux combattants s'étaient pris au collet,
Se chamaillaient. L'un applique un soufflet.
L'autre échauffé prend son homme à l'oreille
Avec ses dents; mais un tiers lui conseille
De lâcher prise, il tient toujours plus fort,
Malgré les cris. Tout lui dit qu'il a tort :
Il ne croit pas. Le morceau se détache
Pris sur ses dents ; il hésite et le crache,

Digitized by Google

Alors on voit l'horreur le posséder ;
Mais un docteur va tout raccommoder.
Cet effronté, disciple d'Esculape,
Veut essayer, pour sa première étape,
Si les tendons, cartilages sans sucs
Les rapprochant, peuvent être caducs.
Le patient à l'oreille soudée
Sentit bientôt sur sa tête accoudée
Un poids bien lourd qui l'incommodait fort ;
Comment penser qu'un grand docteur a tort ?
La douce odeur lui donnant la migraine
Lui fit savoir qu'il avait la gangrène.....
Docteur..... docteur !.... fit mon homme étourdi ;
Vite, coupez..... Vous êtes trop hardi (26).
Encore un peu vous couperiez ma tête.
De vos essais je serai la trompette.

SYLVAIN ET SON ANE.

CONTE.

Assez souvent un conte nous fait rire,
Quand un conteur, à son geste, à sa voix,
Sait ajouter ce qu'on peut bien écrire,
Lorsqu'Apollon, charmé d'un ton courtois,
Souffle à l'oreille au favori qu'il flatte
Avec bonheur, le mot intelligent,
Qui doit bientôt épanouir sa rate
Sans oublier l'auditoire exigeant.

Sylvain content vivait bien, sans rancune,
Simple en ses goûts, il était sans savoir,
Riant toujours, la science importune

Digitized by Google

N'avait sur lui ni prise, ni vouloir :
Et tout son bien, son mince patrimoine
Se composait en terre, à cinq carreaux,
Un âne, un chien, de son voisin Antoine
Hargneux ami ; plus, deux ou trois pourceaux.
Sa vaste place (27), en herbes succulentes
Alimentait le marché le plus près,
Et chaque jour ses paroles pressantes
Dirigeaient baudet, son chien venait après,
Semblait veiller pour le maître et pour l'âne.
Un beau matin Sylvain devait partir,
Mais l'avant-veille on avait à sœur Anne
Prêté baudet, et baudet, sans mentir,
S'était caché. Cet ingrat, il faut croire,
Pour s'amuser, passait pour aller boire,
Près du voisin qui paraissait l'aimer,
Jetait du sel pour mieux l'accoutumer.
L'âne alléché par cette friandise,
Venait souvent, poussé par gourmandise
Braire au voisin, qui disait en riant :
« Ah ! te voilà, tiens, comme il est charmant. »
Pauvre Sylvain, l'âme déconcertée,
Cherchait sa bête, Antoine la tenait,
L'ayant volé. Sur sa mine affectée
Sylvain lui dit : Martin qui me portait
A disparu. Bah ! dit l'homme à rubrique,
Ton âne est là, lui montrant de Martin
La queue enfouie à moitié dans la brique ;
Je l'ai vu là rentrer, mon cher Sylvain.
Mais sois prudent et tire sans colère.
Ton âne ingrat ne veut plus te servir,
Et, pour changer, oublier sa misère,
Comme tu vois, il ne fait que courir.
Mais, doucement..... je vais t'aider, courage ;
Tire vers toi, prends garde d'arracher

Digitized by Google

La queue, afin d'ajouter à l'outrage ;
Martin fuirait encor pour se cacher :
En la cassant tu vas perdre ta bête.
Ah ! Dieu, mon âne, ah ! voyons..... Est-ce lui ?
Il n'entend plus, il a perdu la tête ;
Il tire enfin, et comme un étourdi
Casse la queue. Antoine en rit, s'en moque
Et Sylvain croit, dans sa simplicité,
Que l'âne est là. Ta cervelle disloque,
Mon pauvre ami : voilà la vérité.

A M. J. N. T****.

Heureux T****, l'amour est ton partage.
Ta rieuse moitié sait charmer ton jeune âge.
Jouis de ton bonheur ! Unie à tes destins,
Elle embellit tes jours : lorsque ses blanches mains
Semblent chercher sur ce front d'ange
Une pensée, un souvenir,
Ne te semble-t-il pas qu'elle t'offre l'échange
De son cœur, de son avenir ?

Va, sois heureux, le printemps de la vie
Ne nous trompe jamais. Lorsque la sympathie
A la nature unie ont conduit sur nos pas
Un objet fait pour nous, aux séduisants appas ;
Oserions-nous douter ou croire
Que Dieu fit exprès la beauté,
Comme disent les saints dans leur grondeuse histoire,
Pour nous ôter la liberté ?

Couple charmant, les grâces vous sourient,
S'unissent au bonheur, aux plaisirs qui vous lient.

Digitized by Google

On dit que la raison jalouse de leur choix
Vint chez vous se fixer, pour s'unir à leur voix.
Animés par leur influence,
Vos cœurs ouverts à la pitié,
Enchantés de saisir cette douce alliance
Ont fait inviter l'amitié.

LE CABRI, TAILLEUR.

CONTE.

Jadis les animaux, aussi bien que les hommes,
Travaillaient, raisonnaient sur la terre où nous sommes.
Pour s'être mal conduits on les déshonora :
Les uns furent chassés, détruits, comme on verra ;
Et les autres soumis, ou fuyant des outrages,
Firent de durs travaux ou devinrent sauvages ;
Puis l'homme, profitant de sa raison sur eux,
Les accabla surtout, les rendit malheureux.
Avant cela, voyez : chacun d'une industrie
Avait acquis sa part, portait à sa patrie
En tribut son savoir. L'ours était sans état,
Le singe courtisan, le renard avocat ;
Le cheval embrassait le métier d'émissaire.
Moins vif et moins brillant, l'âne était commissaire
La sagesse embellit et rend chacun meilleur.
Partout on admirait maître Cabri tailleur.
Chez lui venait poser les dindons petits maîtres,
Les dandys de l'époque et les moutons en guêtres.
Mais le chien et le singe, invités pour un bal,
Avaient tous deux besoin d'un habit virginal.
Chacun pressait Cabri, promettait récompense,
Voulait son justaucorps, n'importe la dépense.

Digitized by Google

Comment les contenter (28) ? Le singe menaçait.
Jurant d'assommer chien, si l'habit qu'on taillait
Interrompait le sien. Chien apprit le tapage ;
Il attendit le singe, et, de son dur langage,
Lui fit tant de frayeur qu'il court encore les bois,
Ne voulant plus d'habit tant il est aux abois.

Abreuvés de dégoûts, c'est depuis cette époque,
Qui fit beaucoup de bruit, qu'une crainte équivoque
Surprit les animaux. Mons Cabri ruiné
Devint un vagabond, et son frère puîné,
L'âne, réduit au bât, oppose son silence
Aux mauvais traitements : toute sa vigilance
N'aboutit qu'à brouter. Le cheval mieux traité
Conserve encor des traits de sa mâle fierté.

LA POULE INSOLENTE.

CONTE.

Au pied du mont Horeb, Dieu somma dans ces jours
La gent à plume, à poil, de prêter leurs secours
Pour combattre un fléau qui désolait le monde.
Chaque peuple arrivait de cent lieues à la ronde
Pour entendre de quoi Dieu voulait leur parler.
Pour prêter leurs efforts, aider à consoler
Les affligés réduits : c'est ce que dit l'histoire.
Elle ment quelquefois, il faut pourtant la croire.
Longtemps la sécheresse attirait en maints lieux
La désolation et tous les maux affreux,
Compagnons obligés, concours inséparable,
Qui conduit la disette au regard effroyable,
Pour dire au genre humain qu'il faut parfois souffrir,

Digitized by Google

Pour apprendre à goûter le bonheur de jouir.
Dieu seul savait comment, par sa bonté suprême,
On pouvait s'entr'aider sans aucun stratagème,
Et faire venir l'eau dont on était privé.
Quand Dieu fut entendu, ceux pour l'œuvre arrivé
Se mirent au travail ; bientôt jaillit la source :
Un puits creusé, profond, divulgua sa ressource.
Et tout le peuple entier accourut satisfait,
Rendant grâces à Dieu du précieux bienfait.
On avait remarqué la poule audacieuse
Se tenant à l'écart, lâche, artificieuse,
Refusant de prêter le secours de ses mains,
Ne donnant pour raison que des prétextes vains.
Mais bientôt pour prouver sa hardiesse insolente,
Elle vient à son tour mouiller sa gorge ardente,
Levant son bec au ciel, buvant hors du ruisseau,
On l'entend prononcer : « Bon Dieu, voilà ton eau (29) ! »

LA MÉDECINE LEROY.

CONTE.

De tous les maux blessant l'humanité,
Contre surtout, contre la vérité,
Agit avec une grande puissance.
Un charlatan, plus il a de jactance,
De faux savoir, dans son ton doctoral,
Plus on le croit. A son délit moral
Joignant toujours de la supercherie
Il ajoute une insigne effronterie ;
Il sait briller sur la crédulité,
Et ses propos flattent la vanité.
Voyez où peut conduire la faiblesse,

Digitized by Google

Quand l'espérance attache à la hardiesse
Le vrai succès donné par les hasards.
L'enfant, les sots, la femme et les vieillards
Forment le fond de sa gloire insolite :
Tristes appuis du docteur sans mérite.
Mais il en est d'un savoir généreux
Que nous prisons, soignant les malheureux ;
Ils sont certains, aidés par la nature
Qu'on peut souvent faire une belle cure ;
Car trop droguer peut épuiser un corps ;
Purger vingt fois c'est briser des ressorts.
Un Irlandais d'une santé brillante,
Dont les festins, la grâce sémillante,
Lui procuraient les douceurs du pays :
Voyait chez lui les jeunes étourdis.
Ses alentours, en pompeux étalage,
Venaient orner, fêter son voisinage.
Et chaque jour à de nouveaux plaisirs,
Ils accouraient enflammés de désirs.
Ce train de vie avait beaucoup de charmes ;
Mais il finit par causer bien des larmes.
Un jour hélas !... de mille maux surpris,
Au grand regret de ses nombreux amis,
Il supportait tout avec patience,
Souffrait beaucoup, se faisait violence.
Tant de plaisirs devaient-ils donc finir ?
Est-ce à vingt ans que l'on devrait mourir ?
Beaucoup d'excès dans la longue veillée,
Sa face blême et de larmes souillée
Nous annonçait un affreux changement.
Le fils d'Erin (30) s'en allait doucement.
Il maudissait les excès, la bombance,
Faisant trop tard sa dure pénitence.
Aux médecins il n'avait pas de foi :
Il décida, par conseil, pour Le Roy.

Digitized by Google

Trente-deux fois sont les marques précises
Qu'il faut noter en levers, en assises.
L'ami, sans force, épuisé, retardait ;
Son monde là sans doute l'attendait ;
Mais à la fin un peu d'impatience
De ce retard conduit au lieu d'aisance.
Là..,, mais hélas ! son chapeau seul resté
Aux bords du trou montra la vérité.
Notre héros ayant vidé son ventre,
Son corps glissa tout en eau par son centre.....

LE MATELOT ET LE PETIT CHIEN.

CONTE.

Les marins sont conteurs, ils ont du temps perdu,
Les vieux, de leurs exploits, d'un poste défendu,
Charmant le temps du quart de leurs traits de hardiesse,
Sont toujours applaudis en disant leurs prouesses.
Je vais vous raconter, de Paul, hardi gabier,
De Paul qui fit trois fois le tour du monde entier,
Comment il supporta la vie aventureuse
De maints faits étonnants l'histoire merveilleuse ;
Mais les privations, les fatigues du corps,
La tombe sous leurs pieds leur montrant mille morts,
Sont les beaux passe-temps du marin intrépide
Et la cupidité sur cette âme rigide
N'a jamais eu d'accès. Le marin généreux
Dissipe en un moment le gain aventureux
Acquis par des travaux dont la peine excessive
Peut être comparée à la rigueur active,
Qu'il lui faut, chaque jour, abattre, surmonter.
Quand l'âge le surprend, sans se déconcerter,

Digitized by Google

Il gagne l'hôpital, si l'élément humide
L'a permis de passer sa surface limpide
Sans l'avoir englouti. De l'homme ami des mers
C'est la lugubre fin ; c'est dans les flots amers
Qu'il a longtemps bravé, qu'il rencontre sa tombe.
Et leur gouffre béant s'ouvre et sur lui retombe.
Mais revenons à Paul ; cette digression
Nous entraîne trop loin. La disposition
D'enrichir un sujet stimule le poëte,
Il expose souvent une muse indiscrète.

En courant le pays on trouve des revers ;
Paul, ne s'en doutant pas, voulut voir l'univers :
Primo, sur la boussole, en suivant Lapeyrouse,
Il atteignit l'Asie, et revint à Toulouse
Par la Russie encor : c'est lui qui l'a conté.
Monge, Lesseps (31) aussi vinrent de ce côté ;
Secondo, c'est alors qu'il vit ce qu'il va dire.
Écoutez bien le fait, et gardez-vous de rire.
Sur l'immense Océan, comme partout ailleurs
L'empire du plaisir offre aussi mille fleurs.
Un fils de la gaîté, charmant garçon, bon drille,
S'amusait dans la route à passer sous la quille.
A ce jeu l'équipage, ami du beau Florent,
Admirait son adresse et son corps élégant,
Tout en lui surprenait, d'une force admirable,
De l'ancre du bossoir seul il tirait le câble.
Bon avec ses amis et simple matelot,
Il connaissait son rang, tenait son monde à flot.
L'homme a ses passions, il est parfois aimable,
Un rien souvent le rend d'une audace intraitable.
Chacun tient à son goût : un petit chien hargneux
Charmait le capitaine aux regards soucieux.
Ce roquet importun chagrinait l'équipage ;
Plus encor sur Florent il dépensait sa rage.

Digitized by Google

Florent importuné de ce petit pervers
Met la main dans sa gueule et le tourne à l'envers.
Ah! sacré.....! Florent, qu'as-tu fait là barbare ?
Traiter ainsi mon chien ; ô fils d'une gabarre !
Vous n'êtes pas content : payez-moi, je m'en vais.
Observez bien, lecteur, combien il est mauvais
De voir un capitaine au milieu du tropique
Provoquer la décharge, et Florent sans réplique
S'armer de son gueulard et marcher sur les flots ;
Quitter là lestement, et maître et matelots.
Ce trait ébranla Paul, il sentit l'injustice
Que supportait Florent pour un simple caprice.
Il se fit débarquer, pour prendre du repos.
Mais aux marins, soit dit, c'est toujours sur les flots
Qu'ils promettent parfois de cesser les voyages,
Les dangers surmontés à peine aux attérages,
Un oubli de leurs maux suit celui des serments.
Le cadre d'une ville, outre ses agréments
A trop peu d'étendue pour ceux dont l'habitude
Est d'avoir l'horizon sans bornes pour étude.
Aussi Paul et Florent apprenant que Parey (32)
Était sur son départ, allant à Monterey (33),
Et faisant un crochet en passant sous le pôle.....
« Nous voilà ! dit Florent. » Comme ce sera drôle,
Nous verrons le soleil danser autour de nous.
Là, point de nuit, ni jour : quel charmant rendez-vous !....
Oh! partons, l'ami Paul, ce champ aux aventures
Nous allons l'explorer. La joie et les captures
De mille êtres nouveaux, des peuples inconnus
Encor dans leur enfance : ils n'ont que des vertus.....
Lecteur, voyez plutôt l'histoire du voyage,
Tout est détaillé là ; les avaries, l'ancrage,
L'endroit où s'engloutit la furie (34) aux abois.
Ces affamés ours blancs, mauvais voisins, sournois ;
Susceptibles surtout, sur cette terre inculte,

Digitized by Google

Et prêts à se venger pour la plus faible insulte.

Je crains qu'en écrivant sur ces affreux climats,
Où l'eau devient rocher, où le fer en éclats (35)
S'attache sur la main de ceux qui le déplacent,
Que mes vers soient empreints de frimas et vous glacent.
Pour fuir cet embarras faisons arriver Paul,
Florent son compagnon, avec un parasol
Ou paravent des yeux. Ayant perdu la vue
Au pays des glaçons, leur peine s'est accrue.
Celui qui veut savoir la fin de leurs travaux,
Qu'il aille à Greenwich (36) : « c'est là qu'est mon héros. »
Toujours prêt à conter, par pure complaisance,
Mille faits d'intérêt qu'il narre avec aisance.

LE MORCEAU DE LICORNE.

CONTE.

O superstition, reine de la faiblesse!
Tu transportes parfois contre l'humaine espèce
La force qui te suit, et, sous tes rudes lois,
Entraînée au torrent, elle écoute ta voix.
Ah! quand cesseras-tu, courant ainsi le monde,
De répandre sur nous ta rage vagabonde?
Le puissant, le rusé t'occupe tour à tour;
On t'a vu figurer au palais, à la cour.
Tu couvres l'imbécile, instrument mercenaire,
Pour servir tes desseins tu le rends nécessaire.
Voyez l'homme cagot, hypocrite, effronté,
Rançonner, pour un saint, tout un peuple hébété;
Entasser pour lui seul leurs épargnes modiques.
Exposé sans abris, pour ses humbles suppliques,

Digitized by Google

Et la bourse vidée, il obtient largement
Les fatigues du corps pour tout soulagement.
Voyez courir là-bas cet insensé crédule ;
Où va-t-il, dites-vous ? Il porte sa pécule
A la sainte en crédit, à la vierge d'Higoué.
Gardez-vous d'observer à cet âne engoué
Sur sa croyance absurde et sur son fanatisme,
Il n'écouterait pas : à lui c'est son civisme !
Malheureux à nos yeux, il y voit son honheur.
Comment persuader celui dont la douleur
Affaiblit tous les sens, et qui croit aux miracles ?
C'est au seul papa loi (37) maître en pied des oracles,
Par la foule admiré, que l'on doit recourir.
Propre à tous les climats, partout il sait fleurir.
Ministres orgueilleux, dangereux fanatiques,
Vous inculquez aux sots vos affreuses pratiques.
A l'un c'est un sachet, bourré de guenillons,
A l'autre une amulette ou de sales haillons.
Le vieux sabot d'un âne au lieu de la licorne,
Qui n'a nulle vertu, sur un doigt qu'il écorne,
Entretient le filou, adroit audacieux,
Qui sait préconiser, par son air gracieux,
Les simples les plus vils, fruits de lâches rapines,
Qu'il n'obtient pas toujours sans trouver des épines.
Maudit soit le fripon dont la rapacité
Insulte par plaisir la faible humanité,
En lui vendant si cher un bien qui la console,
Brise ses facultés, l'abrutit la contrôle !
La Grèce a ses papas, et, comme ailleurs soumis,
Le peuple tracassé sert d'engrais aux commis.
Fou et de mille erreurs, et de l'ivrognerie,
Vous verrez là le sot vanter sa seigneurie,
Brutal, enflé d'orgueil, bornant tout son savoir
A trinquer, s'enivrer, puis parler de pouvoir,
Sans savoir obéir. Mais, comment un homme ivre

Digitized by Google

Peut vouloir maîtriser quand il ne sait pas vivre ?
Commander est un art qu'il faut avoir appris.
Maîtrisez-vous d'abord ; les autres moins surpris
Du nouvel ascendant, plairont sans le mérite,
Aidé par la vertu que n'a pas l'hypocrite.
Rien n'effarouche un être et susceptible, et sot,
Comme un fait bien conté contenant un bon mot.

A la digression il faut mettre une borne.
Reprenons le sujet du morceau de licorne.
Nous l'avons annoncé, lui seul devait remplir
Notre conte entier; mais pour bien accomplir
Un tel engagement, il faudrait en partage
Posséder des talents un plus grand avantage.
Le superstitieux, nous l'avons déjà dit,
Entretient sa croyance et son fatal esprit
Dans un vague inconnu, qui l'outrage et l'entraîne.
Tel un malade épris de l'espoir qui l'enchaîne
Encore au souvenir des temps qui sont perdus,
Dont les jours s'éteignant ne seront point rendus.
Plaignons le malheureux à l'œil sombre, à l'air morne,
Qui croit à la vertu d'un éclat de licorne,
Et toujours aux abois, n'a pas de doux moments,
Qui tremble de frayeur chargé de talismans.
Qu'il écoute un instant la voix qui nous éclaire,
Celle de la raison, qui ne saurait se taire ;
Qu'il voie avec plaisir le sage qui l'instruit,
N'adorant qu'un seul Dieu, celui qui l'a produit.

Digitized by Google

L'AMÉRICAIN DU NORD ET LE FRANÇAIS.

CONTE.

Grâces à la philosophie,
Plus de nationalité,
Sujet d'active jalousie,
Que des hommes sans équité,
Que de grands faiseurs de systèmes,
Suppôts de l'orgueil d'un instant,
Avaient inventé pour eux-mêmes,
Pour maintenir leur ascendant.
Le peuple, crédule, docile,
Ne jouissait que du moment.
A s'emporter prompt et facile,
La ruse allait adroitement,
Et s'employait à le conduire :
Profitant de l'impulsion
Qu'elle ne savait point réduire,
Le leurrait du mot nation,
Et le poussait aux plus grands crimes.
Bien plus sage enfin de nos jours,
Il juge mieux, voit les abîmes,
Sait en éviter les détours.
Ainsi parlait Monsieur Tausone (38),
Grave politique éloquent,
A son ami, Monsieur Aussonne,
Qui l'écoutait toujours riant.
Ah ! fit l'homme de l'Amérique,
Savez-vous, Monsieur le Français,
A part les chances, la rubrique,
Nous avons fait de grands progrès !
Voyez un peu qu'étaient nos pères ?

Digitized by Google

Prudents, c'est vrai, simples.... Quels goûts!
Aux vertus farouches, sévères!
— Ah! s'il faut en juger par vous,
En vérité, Monsieur Tausone,
(Je ne suis pas malicieux)
Si l'on en croit votre personne,
Vous aviez de tristes aïeux!....

UNE MÈRE.

CONTE.

Pour l'esquisser il faut être elle-même.
L'homme ne peut comprendre le talent,
Le tact heureux et la finesse extrême,
Les qualités de cet être excellent.
Oh! qu'une mère aimante est exposée!
Toute à ses soins, elle sait à propos
Fournir sa part de la tâche imposée,
Qu'elle accomplit en troublant son repos.
L'amour ardent, la plus douce faiblesse
Nourrit son cœur; les dangers sous ses pas,
Tous effacés, font place à la tendresse,
Comme son ombre, ils ne la quittent pas.
Vous la voyez fière, pleine d'audace,
Risquer ses jours, mépriser les tourments,
Invoquer Dieu, pour se mettre à la place,
Ou menacer de ses ressentiments
L'être indiscret qu'une folle imprudence
Aurait conduit, par des transports jaloux,
Ou bien, guidé par inexpérience,
A provoquer sa haine ou son courroux.
Il vaudrait mieux affronter la tigresse

Digitized by Google

Dont les petits, qu'un chasseur étourdi
Vient d'enlever, bravant par gentillesse
De grands dangers pour se voir applaudi....
Oh ! sans amour, ses touchants sacrifices
Plus d'une fois ont servi des ingrats,
Mais résignée, oubliant leurs malices,
Elle soutient leurs dédains, leurs combats.
Oui, j'ai connu cette mère inquiète,
Voyant grandir un fils qu'elle adorait.
Son seul espoir. Sa fortune incomplète,
Pour les motifs où son cœur aspirait,
Semait ses jours d'affligeantes pensées.
Elle voyait un meilleur avenir
Dans ses calculs, par ses craintes pressées.
Un instinct vague, aride en souvenir,
Fait adopter l'appui qui se propose.
Elle voulait que son fils fût instruit.
Un ignorant la flatte, la dispose
A l'accepter : tout chez lui n'est que bruit.
Son but s'étend à séduire la mère,
Qui, jeune encore, offrait quelque beauté.
Il réussit; et son étroite sphère
Prouva bientôt son incapacité.
Que les motifs d'une telle conduite
Soient admirés !... Mais qu'on verse des pleurs,
Lorsqu'à la fin, l'espérance détruite,
On voit surtout calomnier ses mœurs.
Le fils perdit : que pouvait-il apprendre ?
Pour enseigner il faut avoir appris.
La pauvre mère allait encore défendre
Son cœur donné. Le sot avait compris
Combien l'enfant lui ménageait sa haine.
On peut tromper, mais à son tour il faut
Toujours s'attendre à voir payer sa peine.
Le châtiment vient parfois de bien haut.

Digitized by Google

Qu'ils sont poignants les regrets qu'elle cause !
Ah ! c'est alors que nous ne l'avons plus
Que nous sentons qu'elle était quelque chose !
Ses soins grandis, nos chagrins superflus,
Portent bien loin les tourments de notre âme
Oh ! ces pensers nous arrachent des pleurs !
Pour nous punir, Dieu conserve la flamme
Qu'il alluma pour consumer nos cœurs...

UN PÈRE.

CONTE.

J'ai dit que, pour tracer le portrait d'une mère,
Elle seule pouvait réussir à le faire ;
Mais celui du papa doit de nous émaner,
Nous devons, je le crois, sans trop l'examiner,
L'ayant très-bien compris, pouvoir le reproduire.
Quelle grâce aurions-nous ? Point d'excuse à déduire.
Partout s'il est manqué, que l'on s'en prenne alors
A notre maladresse, à cet air en dehors,
Ce vernis qui séduit et sait parfois convaincre.
Invoquons ses secours, et qu'il nous aide à vaincre,
A tracer le tableau où l'accord, l'intérêt,
La douce humanité, s'agitant sans secret,
Nous montre à chaque pas le commerce d'échanges
De ces purs sentiments, héritage des anges.
Si la mère est sensible, et si la volonté
La met en action, l'esprit d'activité
La dirige toujours vers de grands sacrifices,
Dont l'heureux résultat l'embrase de délices,
Le père n'a pas moins de sujets de transports,
De jouissance enfin, produit de ses efforts.

Digitized by Google

Voyez-le surmontant, abaissant les entraves,
Découvrir à propos, dans ses recherches graves,
Le sujet qui convient, qui devra stimuler
Ses tendres protégés ; sur eux accumuler
Un nombre de bienfaits, dus à l'intelligence,
Qu'un travail assidu concède à l'exigence.
Oh ! le plus grand malheur qu'il ait à supporter,
C'est l'obligation parfois de s'absenter.
Quand le goût de courir devient une habitude,
Lorsqu'il est bien partout, que sa sollicitude
S'étend hors de chez lui, c'est l'aveu des regrets ;
Et ses affections, débordant ses secrets,
Feront gémir les siens. Être sur la réserve
Avec ceux que l'on aime, et fuir qui nous observe ;
Prouve qu'on a rompu des liens qui gênaient,
Sans oser s'avouer les ennuis qui blessaient.
Le bonheur est chez soi, c'est en vain qu'on suppose
Le rencontrer ailleurs : la nature s'oppose
A nous le procurer. S'il luit un moment,
C'est pour nous décevoir, nous causer du tourment:
Il faut avoir senti toute son influence
Pour pouvoir s'expliquer la douleur de l'absence.
Cependant l'intérêt commande quelquefois
De laisser son réduit, sans vous donner le choix.
C'est le détail qui suit dont on a fait un conte :
Écoutez un instant que je vous le raconte.

Obligé de partir, il arriva qu'un jour,
Conduit par le devoir, comptant sur son retour,
Papa somma les siens : sensible à leurs alarmes,
Il se sentit faiblir, versant de douces larmes.
A ces adieux touchants il fallut s'arracher :
L'honneur le commandait, rien ne put empêcher
Ce départ absolu ; se confiant sur l'onde,
Accompagné d'un fils, pour lui montrer le monde.

Digitized by Google

Il partit, emportant les regrets infinis
De sa digne moitié, de ses enfants chéris.
Un ami le suivait pour ses propres affaires.
Ils se donnaient entre eux des avis salutaires.
Durant les premiers jours, le vaisseau, mollement
Caressé par les flots, glissait nonchalamment ;
Et les vents, à l'envi, frisant l'empire humide,
Paraissaient soupirer comme l'amant avide,
Jaloux de ces trésors, que livre la beauté
A de chastes amours en perdant sa fierté.
Ces scènes d'intérêt, sous un ciel sans nuages,
Aux marins transportés semblaient d'heureux présages.
Savourant le repos dans l'oubli du passé,
On disait à les voir : Il n'ont jamais pressé
Dans leurs doigts engourdis des voiles étendues,
De neiges, de verglas, ou des cordes perdues,
Qu'un vent impétueux fait flotter dans les airs,
Lorsque la sombre nuit se sillonne d'éclairs.

L'habile nautonnier jamais ne se néglige,
Et le beau temps pour lui n'est qu'un heureux prestige
Duquel il peut surgir de grands événements.
C'est le chef du vaisseau dans ses épanchements,
Qui, voyant la gaîté de tout son équipage,
Lui commande aussitôt de cesser le tapage.
Il avait observé le mouvement des cieux.
Un indice certain marquait un temps neigeux :
Dans ce cas une erreur, se tromper, c'est la tombe.
A peine avait-il dit, qu'un point, comme une trombe,
Paraissait annoncer un danger imminent ;
Le vaisseau préparé reçut l'événement,
Et les vents déchaînés, la mer devint houleuse,
Tout paraissait frémir sous la tempête affreuse ;
Et l'obscurité vint, on ne pouvait plus voir.
Le vaisseau coulant bas doublait le désespoir.

Digitized by Google

Il finit par toucher sur un brisant de pierres.
Le jour avait paru ; mais malgré leurs prières,
L'impitoyable sort des tristes naufragés
Sur ces affreux débris les tenait engagés.
Le temps devenu beau montrait alors l'horrible
De leur position ; la vague encore terrible
Achevait de briser les restes du vaisseau,
Et pour point de salut un seul rocher sur l'eau
Offrait un faible abri ; mais il fallait l'atteindre.
L'espérance des cœurs ne peut jamais s'éteindre.
Le père et son enfant, suivis de leur ami,
S'élancèrent à l'eau, l'un par l'autre affermi.
Les autres n'étaient plus ; rendus perdant courage,
Ils avaient succombé dans le cours du naufrage.
Le trajet à franchir était encore bien long,
La distance à nager leur fit perdre l'aplomb.
L'ami n'en pouvant plus détermina le père
A penser aux enfants, qui l'attendaient à terre :
« Vous ne pouvez tenter, sans risquer de périr,
A sauver cet enfant : laissez-le seul mourir. »
Force fut de céder. Mais, atteignant la plage,
Quelles tristes douleurs devinrent son partage !
Il voulait retourner dans les flots orageux
Dont les gouffres béants, avides, dangereux
Avaient brisé son cœur. Prenant part à sa peine,
Son ami loin de là le détourne et l'entraîne.

UN CONTRASTE.

CONTE.

L'autre jour j'admirais en frottant ma paupière....
Non.... c'était l'autre soir, veille du jour de l'an....
Hé bien ! qu'admiriez-vous ? Oh ! c'était la lumière.

Digitized by Google

Un contraste d'éclat semblait donner l'élan
A tout ce qu'il couvrait. Des transparents limpides,
D'un bleu tranchant; plus loin la rose disputait
A l'incarnat, au vert, à des eaux d'or liquides,
Des cristaux colorés, des grains qu'on dégustait.
De petits riens brillants que parfois on admire,
Occupaient des oisifs aux frivoles discours.
La foule se pressait, se payait d'un sourire.
Les cœurs ouverts, ce jour, sont hardis sans détours.
Un amas d'étourdis, jeunes fous pleins de grâces,
Passaient et repassaient riches de leur beauté,
Par les amours chassés s'esquivaient de leurs places,
Riant au nouvel an charmant de volupté.

Dans ce tableau tu vois le superbe étalage
Du galant *bonbonnier* méritant des faveurs,
Par le choix délicat, le séduisant langage
Qui fléchit la beauté, la comble de douceurs (39).
C'était chez Bell.... que cette belle scène
Contrastait à mes yeux. Comparez, à côté,
Le modeste réduit, cette lampe qui gêne
Et ces capuchons bleus (40), assemblage doté
D'un aspect douloureux, à teinte fauve et sombre,
Qui semblent placés là pour nous décourager,
Rembrunir le tableau, noircir encore son ombre.
C'est pourtant vous, vos traits qu'on craint de partager,
Qui servent à former ce clinquant qu'on préfère :
Ces tristes capuchons renferment dans leurs seins
Ce qui brille là-bas ; et pour paraître austère
A-t-on moins de mérite ou d'excellents desseins ?

Digitized by Google

UN MORCEAU DE SUCRE.

CONTE.

« L'amitié d'un grand homme est un bienfait du Ciel. »
Napoléon reçut, dans sa lune de miel,
Ce compliment flatteur qu'un Russe avec emphase
En lui serrant la main débitait en extase.
Tous ceux qui l'approchaient se sentaient enflammer.
Un être différent semblait les animer.
Quel est donc ce pouvoir, partage du grand homme?
Qui peut nous l'expliquer? ou qui peut dire comme
Fascinant, entraînant tout par sa volonté;
Le vulgaire étourdi se débat indompté,
Puis finit par se rendre au foyer de lumière,
Dont le centre l'étonne, embellit sa carrière?
L'homme de génie a, pour lui seul, son secret,
Il sait le diriger, obligeant l'indiscret
A servir ses desseins. Sa voix insinuante
Fait vibrer tous les cœurs : elle est douce ou tonnante,
Selon qu'il a besoin de flatter, d'ordonner.
Il ne sait pas fléchir, rien ne peut l'étonner.
Fatigué des grandeurs, dans ses moments paisibles
Il étend son esprit sur les causes nuisibles
Et les actions, qu'un vulgaire grossier
Ne peut apercevoir. Il sait associer
A son activité les hommes de mérite,
Et dans les cas pressants leur savoir qu'il excite
Vient à propos l'aider, pressés de questions,
A rencontrer le but de ses conceptions.
Avec Monge causant, sur la belle soirée,
Napoléon riait, buvant de l'eau sucrée:
Il s'aperçut bientôt que le sucre en morceau

Digitized by Google

Se conservait entier bien plus longtemps sous l'eau
Qu'étant à découvert. Monge surpris, observe,
Sans pouvoir expliquer comment il se conserve.
« Sire, il faut réfléchir, je vais y regarder, »
Dit Monge en le quittant : « demain, sans plus tarder,
Je vous expliquerai ce charmant phénomène. »
« A demain, mon ami, que ce fait vous ramène. »
Monge arrive assuré, s'explique comme suit :
« Je voudrais voir présents tous ces amants du bruit,
Clabaudeurs indiscrets, ces partisans du vide,
Et mon fait expliquer à leur face livide.
Le sucre imprégné d'air est remplacé par l'eau,
A mesure qu'il fuit, elle fond le morceau. »
—Bravo, Monge ! très-bien ! Cuvier, d'un ton très-grave,
Pour m'instruire, en ce lieu, fit sur la betterave
Un beau discours, fort long, sans m'expliquer le fait
Que je voulais savoir ; et ce fut Berthollet,
Qui m'apprit à la fin que l'utile racine
Pouvait venir en France aussi bien qu'à la Chine.

LA BOUTEILLE DE THIMOTHÉ.

CONTE.

Excellent boyero (41), Timothé sur les bœufs
Qu'il mène avec douceur, possède un grand empire.
Il ne les bat jamais, ses fouets sont toujours neufs ;
Il ne sait s'en servir. A sa voix, son sourire,
Les bœufs reconnaissants semblent dans ses désirs
Entendre ce qu'il veut, et leur obéissance
Leur coûte d'autant moins, qu'ils en font leurs plaisirs.
Aussi Timothé sait employer sa puissance,
Il sait tirer parti, faisant sentir parfois
Qu'il est indépendant, qu'avec ses avantages

Digitized by Google

Ayant peu de besoins, il faut que le bourgeois
Sache à propos fléchir, éviter les orages
Qu'il sait bien soulever. Timothé vicieux,
La brune au long goulot (42), le comble de délices.
Qu'il vous doive, c'est bon; vous le pressez, tant mieux.
Il va toujours son train, mais clair, sans artifices ;
Qu'il soit ivre aujourd'hui, demain il doublera
De soins, d'activité. Probe jusqu'au scrupule,
Avec tous ses défauts, jamais il ne tiendra,
Même pour badiner, un propos de crapule.
Mais un jour de ribotte il est pour ses amis
La manne du désert : c'est lui seul qui régale.
Généreux ce jour-là, sa règle a tout soumis :
Et qui peut s'opposer à lui chef de cabale ?
Ses lois sont des rigueurs qu'on ne peut transgresser.
Il faut être avec lui toujours paré pour boire,
N'être point étonné lorsqu'il vient vous presser.
Ni pot, ni gobelet, il vous force à le croire,
Ne seront employés. C'est au son du goulot,
Caché dans son mouchoir, que la liqueur divine
Doit glisser en secret, faire à chacun son lot ;
Afin qu'un curieux que la rage domine
Ne sache deviner combien chacun a bu.
C'est son plaisir, à lui; malheur à qui le blesse !
Il veut qu'à sa bouteille un culte soit rendu :
Il ne vous croira pas, s'il voit de la faiblesse.

LA RUCHE ET LA GUÊPE.

CONTE.

Dans une ruche autrefois l'abondance
Entretenait uni le peuple ailé.
Toujours d'accord, leur exacte observance

Digitized by Google

Alimentait de fleurs, de suc miellé
Un jeune essaim encor faible, incapable
D'agir par lui. Le calme là régnait.
Plein d'action, vivant inséparable,
Aux durs travaux rien ne le contraignait.
Mais à son tour il fallait entreprendre
A se nourrir, à garantir l'essaim,
Qui, sous ses pas, déjà faisait entendre
Par un bruit sourd les clameurs de la faim,
Bientôt laissant les conseils, l'aptitude
De leurs aînés, le travail languissait;
Et du désordre émana l'habitude
De disputer. La ruche périssait :
On y voyait les troubles, les querelles,
Un train d'esprit inconnu jusqu'alors
La tourmentait de ses ruses cruelles :
Rien ne pouvait la guérir de ses torts.
La reine un jour fit assembler les sages
Et les experts, ceux versés dans les lois;
Gens de la cour, les savants et les Mages,
Tous consultés, tous donnèrent leur voix.
On décida, par une longue harangue,
Tout bien pesé qu'il fallait un sénat.
Et l'opinant sut tempérer sa langue,
A ce début, il fit beaucoup d'éclat,
Et sut gagner par manœuvres adroites
Tout le crédit qu'il pouvait souhaiter.
Premier en pied, ses mesures étroites
Dérangeaient tout et firent tout gâter.
Parlant toujours, fatiguant l'auditoire,
Il voulait seul expliquer la raison;
On décida de cesser de le croire,
Il fut chassé par acclamation.
Mais, ô surprise! on allait prendre un crêpe,
Car il mourut d'un affreux désespoir :

Digitized by Google

On le plaignait, et c'était une guêpe
Que le hasard avait fait recevoir.....

LE SIÉGE PRÊTÉ ET RENDU.

CONTE.

Un conteur, s'il a du talent,
S'il entend bien son art sous le Dieu qui l'inspire ;
S'il conduit bien au but où son histoire aspire,
Doit causer de l'étonnement.
Eh ! mais pourquoi cela ? c'est qu'il montre à bien faire ;
Qu'il faut avec attention
Bien l'écouter sans le distraire,
Entendre ses récits et sa docte leçon
Et sa morale qui sait plaire,
Qu'on aperçoit sous un voile apparent.
Il arrive souvent
Que l'on voit son histoire louche,
Qu'à peine a-t-il ouvert la bouche
Qu'un niais dit : il va mentir.
Je sais de science certaine
Qu'il faut pour bien narrer se donner de la peine,
Qu'un travail soigné seul prouve qu'on sait sentir.
L'homme bien né, courtois, aimable,
Veut toujours devenir meilleur.
Le vilain ne sait être affable.
Bouffi d'orgueil son rire est plein d'aigreur.
Allons au fait : écrivons notre histoire,
C'est le vœu de notre auditoire,
Finissons là toutes digressions,
Entrons en matière et contons.
Cherchons surtout le mot pour rire.
C'est là le talent de bien dire.

Digitized by Google

Un certain comte avait pour nom Henri,
Riche, généreux accompli.
Faisant toujours du bien, surtout à l'indigence,
Semant dans ses plaisirs, ses faveurs, son aisance,
Tout chez lui menait grand train,
C'était un grand seigneur enfin.
Par un contraste remarquable,
Son serviteur, son sénéchal,
Homme envieux, avare et détestable,
Vilain, dur et brutal,
Ne voulait ni souffrir, ni recevoir personne,
Non par amour pour son seigneur,
Pour bien faire il était sans cœur.
Sa conduite friponne
Avait un but tout différent.
Il crevait de dépit sur la bonté du maître.
Son zèle était celui d'un traître.
Il volait hardiment
Pain, vin, chapons, poulets ; toujours dans la dépense
On le voyait rôder, fouiller, s'emplir la panse.
Telle était sa conduite, il n'aimait qu'à manger,
Et pour lui seul il savait ménager.
Les étrangers souffraient souvent du ridicule
De cette humeur sombre et crapule,
Le comte l'ignorait ;
Mais ceux qu'elle attaquait
Auraient voulu que cette âme incarnée
Payât sa conduite effrénée :
Mais tout le monde le craignait.

Un jour Henri fit le plan d'une fête
Il invita vassaux, nobles et roturiers,
Écuyers, dames, chevaliers,
Casques, hauberts et panaches en tête.
Le monde fut prodigieux :

Digitized by Google

Chacun accourut de son mieux.
Partout l'entrée ouverte et des tables dressées
Annonçait la profusion;
Mets abondants, crêmes glacées,
Tout allait sans confusion.
Le comte était partout excitant à la joie.
Quelle fut en ce jour l'humeur du sénéchal!
Il voyait enlever sa proie,
Avec chagrin son cœur lui faisait mal.
Voyez ces gueules affamées,
Disait-il en grondant;
Elles dévorent les fumées
De ce met succulent.
Vous n'êtes pas chez vous, courage!
Quel embarras, ah! que j'enrage!.....
Un bouvier crasseux, mal peigné,
Arrive en ce moment et demande sa place.
« Oh! dit le sénéchal, de son air refrogné,
« Que veut ce gredin-là? Que cherche-t-il, de grâce? »
Parbleu, lui dit le vilain,
Je viens manger comme les autres.
Ah! ah! tu veux être des nôtres!
Attends, je te donne la main;
Tiens, prends donc ça! je te prête ce siége,
Que le Ciel te protége!
Et l'atteignant d'un coup de pied
Il lui fit trembler le derrière
En donnant cours à son humeur altière,
Ajoutant : voilà qui te sied.
Réfléchissant sur cette violence
Que le comte se fâcherait
De sa brutale inconvenance.
Il fit signe au bouvier qu'il y regarderait,
Qu'on allait le servir et sans le faire attendre.
Raoul, c'est le nom du bouvier,

Digitized by Google

Fit semblant de rire et d'entendre,
Se promettant de l'étriller ;
Mais par forme de convenance,
Il crut devoir se taire et penser à manger.
Il s'assied dans un coin, accepta sa pitance,
Très-résolu de se venger.
Bientôt après pour amuser le monde
Vinrent les divertissements ;
Les plaisirs innocents
Se succédaient, voltigeaient à la ronde ;
Et la troupe de bateleurs,
Les ménétriers, les jongleurs
Étaient payés pour faire rire ;
Raoul regardait tout avec un œil malin ;
Mais je ne saurais tout écrire.
Il avait sa serviette en main.
Et quand tout fut fini, s'approchant d'un groupe
Où pérorait l'officier signalé,
Qui, tout d'un coup sent un pied sur sa croupe
Dont le bouvier l'a régalé
Et qui l'envoie rouler son nez dans la poussière,
En se caressant le derrière.
Rien tels que les honnêtes gens,
Sire, ajouta Raoul : voilà votre serviette,
Votre siége que je vous rends :
J'ai laissé là-bas votre assiette.
Voyez-vous avec moi, rien n'est jamais perdu ;
Il faut que chacun ait son dû.
Le saut du sénéchal vint troubler l'assemblée ;
Les domestiques à son cri
S'étaient rendus et regardaient Henri,
Cherchant à pénétrer quelle était sa pensée.
Raoul allait payer son manque de respect
Quand le comte ordonna d'amener le suspect,
Et lui dit : « Quelle est ton audace ?

Digitized by Google

Pourquoi frapper mon officier?
Hola! venez le châtier. »
Ah! sire, fit Raoul, je vous demande grâce.
On m'a dit qu'au château c'était fête aujourd'hui;
J'y suis venu pour faire bonne chère.
Plus alertes que moi, les autres..... oui, c'est lui:
Monsieur le sénéchal, dans sa vive colère,
Me mit son pied où je ne puis nommer,
Me montrant avec politesse
Qu'il savait en donner,
User avec sagesse.
« Tiens donc ça! » Qui me dit, en me donnant congé,
« Je te prête ce siége. »
A présent que j'ai bien mangé,
C'est mon tour, je l'assiége.
Qu'il reprenne sa chaise, il en aura besoin.
Ah! monseigneur, je vous prends à témoin:
Je n'ai plus rien à lui, j'ai de la conscience,
Et s'il n'était pas satisfait
Je lui paîrai la redevance.
Et pour cela, m'y voilà, je suis prêt.
A ces mots, c'est assez vous dire,
Tout le monde étouffait de rire
Sans plus s'inquiéter des autres tours plaisants:
Le sénéchal, pendant ce temps,
Se frottait à l'endroit qu'on ne saurait décrire,
D'un air piteux tâtonnant son séant.
Son nez cassé, sa démarche douteuse
Augmentait la gaîté de la troupe joyeuse.
Le rire s'arrêta, quand chacun eut son saoul
Il faut bien que tout cesse;
Mais il fallait payer ou bien punir Raoul
Pour sa preuve de gentillesse.
Or, on avait promis, pour prix, au plus beau tour
Un magnifique habit de cour.

Digitized by Google

Chacun visait à cette récompense
Et travaillait en conséquence.
Mais la fortune dans son choix,
Seule, sait prescrire ses lois.
A Raoul fut acquise
La palme qu'il avait conquise.
Les jongleurs satisfaits, et remplis d'équité,
Convinrent que Raoul avait bien mérité.

LE GOUJAT.

CONTE.

Mes bons amis, vous savez qu'autrefois
Les contes mettaient aux abois
Faisaient frémir l'adolescence.
Elle admirait sans défiance,
Tremblant toujours, riant parfois.
Écoutez bien, et vous pouvez me croire :
Les vrais conteurs ont recours à l'histoire.
Là, les faits controuvés les aident à polir,
A vous glisser un gros mensonge,
Qu'un trait saillant vient souvent embellir.
Bien que mon exorde s'allonge,
Mon conte vous fera pâlir.
Si vous aimez le sérieux, l'emphase,
Préparez-vous, mettez-vous en extase.
Un certain goujat, par erreur,
Oublieux envers la justice,
S'amusait de gaîté de cœur
(Les goujats ont de la malice)
A rançonner le voyageur.
Il n'était ruse à son épreuve.
L'orphelin, le riche ou la veuve,
Mutilés sans pitié par ce monstre nouveau

Digitized by Google

Ont attiré sur lui les faveurs du bourreau.
Avant cette époque critique,
Séduit pour le trahir l'un des siens succomba.
Toujours preste sa politique
N'admit plus rien qui le troubla.
Un pauvre échappé de galère
Le rencontre un jour par hasard ;
Malgré sa très-humble prière
Il eut à digérer un puissant somnifère,
Que le goujat, sans trop d'égard,
Lui fit administrer à son grand bénéfice,
Pour le rendre à ses lois propices ;
Mais le poison trop abondant
Fut dégorgé par mon manant.
Le voilà de nouveau courant à la fortune,
Pressé par la faim importune,
Il retombe encore une fois
Sous le pouvoir du goujat intraitable.
« Ha ! ha ! » dit-il, « je te revois,
Tu ne veux pas aller au diable ?
Qui que tu sois, os, ombre ou chair,
Tu vas bientôt danser dans l'air.
Holà, là-bas ! qu'on apporte à ce drôle
Un lacet bien coulant :
Il doit aimer la cabriole.
Et mon bandit de rire en s'en allant
De son beau trait édifiant.
Mais, ô funeste sort !.... voudra-t-on jamais croire
Au mauvais traitement
Qu'endura ce manant.
Empoisonné, pendu, résistant au déboire
De tant de maux, caprices du bandit,
Il eut à supporter du scélérat maudit
Trois fois la mort dont il n'avait que faire.
Trop faible pour le soutenir,

Digitized by Google

L'arbre dont le secours devenu nécessaire,
Rompit sous lui : mais triste souvenir !
Mon bandit près de là, prévoyant l'avenir,
Voulant achever son ouvrage,
Donna libre cours à sa rage ;
Et d'un plomb meurtrier mon manant assourdi
Se sauva de nouveau, il n'était qu'étourdi.
La fortune capricieuse
Rompit la trêve du goujat.
Cette déesse impérieuse
Fit rattrapper le renégat.
Il eut bien la tête tranchée,
Mais ses bourreaux, trop mal adroits,
Inhabiles dans leurs exploits,
Laissèrent par un fil cette tête attachée.
Or, le rusé guettait
Cette troupe qui s'en allait ;
Puis il sut rattacher au moyen d'une épingle
Son *caput* déconfit ;
Et, s'aidant d'une tringle,
S'achemina vers son taudis.
Mais, c'était en hiver, il gelait à tout rompre.
L'ami tout pâle se chauffait,
Et sa moitié, sans l'interrompre,
Lui demanda ce qu'il avait.
Mais, sans répondre, il lui prit une envie.
Mon homme voulant se moucher,
Il fallut un peu se pencher.
Allons, lecteur, je vous ennuie.
Témoin, j'en fais l'aveu,
Sa tête de ses mains culbuta dans le feu.
Ne riez pas, je vous en prie,
Une tête n'est pas un jeu !

Digitized by Google

LES DEUX AMIS.

CONTE.

Autrefois deux amis s'aimaient,
Ils étaient vertueux c'est ce qu'on aime à croire.
On croit encor qu'ils s'estimaient ;
Du reste bons vivants. Écoutez leur histoire.
Ils possédaient d'autres amis,
Par un choix délicat à leurs plaisirs admis.
Tous s'empressaient près d'eux, tous désiraient leur plaire ;
Leur conduite était exemplaire.
Si l'un éprouvait du chagrin,
L'autre, en consolateur, soudain,
Accourait, se mettait en peine.
Charmé son ami l'écoutait,
Convaincu bientôt il cédait.
D'un ami vrai la voix entraîne.
A des soins mutuels, des égards échangés,
Des sentiments sans cesse partagés
Venaient se joindre encor la bienveillance,
La générosité, l'aimable confiance :
Ces liens semblaient protégés,
Soutenus par la tolérance.
Mais, pour prouver qu'ils n'étaient pas des saints,
Nos deux amis, troublés par les dédains,
Ne pouvaient plus s'entendre.
Ils finirent par se comprendre.
Pourquoi l'envie aux doigts crochus,
La jalousie et son hideux cortége,
Qu'un monstre affreux protége (43),
Ont-ils brisés ces nœuds si bien tissus ?
Tout se détruit dans la nature,

Digitized by Google

Tout annonçait un choc, une rupture ;
Et nos amis trahissaient sans pitié
Des secrets autrefois transmis à l'amitié.
Ils mettaient en pratique, et sans le reconnaître
Cet adage à bannir,
Qu'on ne peut lire sans frémir :
« C'est en le trahissant qu'on doit punir un traître. »
Ils avaient pourtant le cœur bon.
Que je vous plains, ô vous, êtres sans indulgence !
Qui punissez toujours un tort, une imprudence ;
Qui ne pouvez sentir ce charme d'abandon,
Ce plaisir d'oublier, d'accorder un pardon.
C'est en intéressant qu'on parvient à conduire.
La rigueur ne sait rien produire.
Il faut par la douceur
Savoir gagner un cœur.
La morale trop acérée
Peut blesser une âme ulcérée.
Enfin il arriva ce jour,
Jour malheureux, jour souillé par la haine,
Où tout s'est perdu sans retour.
O vous ! que la colère enchaîne !
Souffrez un moment de pitié.
Vous vous livrez à la vengeance,
Vous négligez la douce tolérance (44).
Qu'avez-vous fait de l'amitié ?
Ah ! vous ne l'avez pas connue :
Elle évite l'inimitié,
Sous les traits séduisants d'une vierge ingénue.

Digitized by Google

COUPLET CHANTÉ AU CAP HAÏTIEN

A L'ANNIVERSAIRE DE LA SAINT-JEAN.

1836.

Dans ce banquet, douce Fraternité,
Vois réunis sous ta simple influence
L'élan des cœurs, l'aimable liberté ;
Pour concourir à chanter ta puissance.
De l'amitié viens embellir les traits ;
Trace ses vœux au Temple de Mémoire :
Fraternité, sois pour jamais,
Des M.... le culte et la gloire.

PADDY,

CONTE, OU LE NOUVEAU GENRE DE VOYAGER.

Some to whom Heav'n in wit has been profuse,
Want has much more to turn it to its use.

Vous demandez un conte, eh bien ! préparez-vous ;
Il n'est pas du pays d'où naissent les papous :
Il nous vient de l'Irlande,
Sans être de commande ;
De ce climat charmant dont le terrain pierreux
Fournit à l'Angleterre
Ses grands hommes d'État et ses pommes de terre ;
Quelques oisifs, beaucoup de paresseux,
Nés de l'oppression et de la servitude,
Disent là que l'Anglais craint d'être généreux ;

Digitized by Google

Mais ce sujet échappe à notre étude.
Un conte ne doit pas jamais politiquer :
Ce serait trop le compliquer.
Sauter du sérieux au plaisir de sourire,
Ferait casser les cordes de ma lyre.
Allons, pauvre conteur, voulez-vous commencer ?
Oui, m'y voilà, nous parlions de l'Irlande ;
C'est dans un port, en face de l'Islande,
Où mon héros crut devoir se placer,
Qu'est arrivé le fait qui va bien vous surprendre.
Rien n'est pourtant exagéré.
Dans le conte le mieux narré,
On doit toujours attendre
Que l'auteur, sans vouloir mentir,
Peut se mettre à son aise.
Ce sujet rebattu fait encore pressentir
Qu'il n'est pas épuisé. L'on trouve, n'en déplaise
A la folle critique, un choix toujours paré,
Que l'auteur doit savoir étendre.
Je passais près d'un groupe, et là, je crus entendre
Le colloque avéré
Que je dirai plus bas. Un peu de patience,
Et taisez-vous : il nous faut du silence ;
Le bruit me confondrait,
Surtout personne n'entendrait,
Et l'on m'étourdirait.

Le monde était en guerre, et, vers quatre-vingt-onze,
Tout était bouleversé, partout tonnait le bronze ;
Sur mer, sur terre, on l'entendait gronder.
L'homme, en le dirigeant, voulait aussi fronder,
Rapporter tout à soi, maîtriser son semblable.
On voyait l'Océan, ce grand chemin public,
Regorgé de vaisseaux qui couraient au trafic
Qui souille et rend blâmable.

Digitized by Google

Le corsaire effronté
Allier l'audace intrépide
Au courage indompté,
Atteindre comme un trait le gallion timide,
Remplir d'étonnement le matelot vaincu ;
Plus faible de moitié sauter à l'abordage,
Forcer l'ennemi convaincu,
A la leçon : que le nombre ni l'âge
Ne sont rien auprès du courage.
Enfin, après d'heureux succès
Suivis de mille excès,
On vit reparaître mon homme.
Je dis : mon homme ; eh ! non, c'est mon héros !
Possédant une voix qu'embellit le rogomme,
Il ne pensait pas au repos.
Lui, centième du corsaire,
Voyait avec regret que l'agent commissaire
Criait au branle-bas,
Mais tous voulaient aller à terre ;
Comment penser qu'on n'irait pas ?
C'était l'ordre du capitaine.
Quelle privation pour l'homme à l'âme hautaine !
« Nous sommes pourtant arrivés, »
Disait Paddy, « et nous serons privés
D'apporter les premiers, pour attraper la prime,
La nouvelle de nos hauts faits !
Ah ! capitaine, c'est un crime.
Viens, O'Brien, seconde mes essais,
Trompant ce loup, que l'intérêt lutine,
Nous aurons la prime à nous deux ;
Écoute-moi, pendant qu'il dîne,
Nous ferons un coup hasardeux.
J'atteindrai avant lui, c'est une chose sûre.
Je vais m'asseoir au-devant du canon,
Et tu mettras le feu. Tu verras, je t'assure,

Digitized by Google

Que sans autre secours nous aurons du renom ;
Mais fais bien doucement, pour tomber dans la ville,
Si tu tirais trop fort, je pourrais dépasser,
Le bruit donnant l'éveil rendrait tout inutile.
Tu m'entends bien, ne va pas te presser. »
Ami lecteur, à ma voix, à mon geste,
Vous avez bien compris
Ce travail entrepris
Dans le but de vous plaire, et bien voilà le reste :
Après cette belle leçon
O'Brien muni d'un tison,
Fit partir le canon ;
Paddy réduit en poudre
Fut lancé dans l'éternité !!....
« Quel est l'audacieux dont la témérité
L'entraîne à se résoudre, »
Cria le commandant aussi vif que la poudre,
« A combattre ma volonté ? »
« C'est moi, » dit O'Brien, « qui, pour te satisfaire,
Ai envoyé Paddy, plus prompt que le tonnerre,
Apporter la nouvelle à terre.
Paddy conçut lui seul son but de voyager,
Il me flattait, je dus l'encourager.
Je l'aidai comme ami malgré mon ignorance,
J'avais en lui beaucoup de confiance.
Mais Paddy reviendra bientôt
Et nous saurons tantôt
Le plaisir que l'on goûte
Dans ce nouveau trajet ;
Il dut en éprouver sans doute :
Et vive son projet !!... »

Digitized by Google

ACROSTICHE.

A ux doux sons de ma voix joignant la piété,
M mélange heureux de soins, d'amour et de tendresse,
A ses enfants chéris le sort a tout ôté.
F idèle à tes devoirs, appui de ma vieillesse,
E tait-ce pour un jour ces nœuds qui me charmaient ?
M es vœux sont superflus, tu ne peux plus m'entendre.
M on cœur fut tout à toi, tes égards me flattaient :
E n vain contre la mort j'ai voulu te défendre.

AUTRE.

L a haine s'évanouit sous ses lois, sa douceur,
A sa docilité s'attache la candeur,
M ême aux traits dédaigneux elle garde un sourire :
I mmolant à la paix les tourments de son cœur.
L andis qu'à son appel tout invite à souscrire,
I nsensé, tu la fuis! Reconnais son pouvoir :
E lle ne sait trahir : viens, consens à la voir !

AUTRE, MÊME SUJET.

A sa dignité s'attache la candeur ;
M algré les froids dédains, elle sait toujours plaire,
I amais l'indifférence osa troubler son cœur ;
L endres affections, pardonner et se taire :
I alouse de ses droits, souffrant l'inimitié,
E lle a prise sur moi, la sincère amitié.

Digitized by Google

A. C. F.

Apprends à chérir tes pareils,
C'est de ton père les conseils.
Haïr est vil et trop pénible.
Entends les vœux d'un cœur sensible,
N'y sois jamais indifférent,
Emets parfois ton sentiment.
Tu dois éviter la licence,
Fuir et la faute et l'indécence.
Ils sont à plaindre les ingrats,
L'amitié ne les touche pas.
Sois ami généreux, protége l'innocence.

ACROSTICHES

N ourri dès son enfance au milieu des combats
A la guerre il était l'appui de ses soldats.
P our se concilier les faveurs de la masse,
O n le vit inspirer sa force, son audace,
L ier sa destinée, aider sa nation,
E t remporter le prix de l'admiration.
O h ! l'univers entier, sa conquête rapide,
N e s'est-il pas grandi sous sa puissante égide !

II.

B anni de son pays, privé de liberté,
O n a manqué pour lui de générosité ;
N 'étant plus redoutable, on le craignait encore ;
A breuvé de dégoûts, il est ferme et s'honore,
P ardonnant à l'Anglais, qui, vengeur incertain,
A la cause des rois se consacre inhumain.
R appelez-vous, Français ! que sa gloire trahie
T endait à vous sauver de l'étranger hautain :
E ternisez son nom que la terre apprécie.

Digitized by Google

ROMANCE

IMITÉE DE L'ANGLAIS.

Respirant les hasards et bravant les orages,
Le pirate peut-il à l'amour aspirer !
Il cherche les combats sans craindre les ravages.
Fillette du hameau, ton cœur sait soupirer.
Viens, laisse ta chaumière et tes jolis bocages,
Viens partager le sort du hardi boucanier.
Oh ! viens, pour les plaisirs mon cœur n'est pas pirate ;
Tu cèdes, doux transports ! je ne sais pas tromper.
Enchanté, près de toi, ma barque, je me flatte,
Voguera lestement suivie d'un vent léger ;
Ta main dirigera notre course sans hâte,
Tu fixeras le sort du hardi boucanier.

AUTRE ROMANCE.

IMITÉE DE L'ANGLAIS.

La vague et les vents
Tremblent et soupirent ;
Zéphirs inconstants,
Tous vos vœux expirent.
La feinte lueur,
Qui, sur mes pensées,
Jette une faveur,
Trouble mes idées.
Ah ! sur l'océan,
Ma douce prière
Soumet l'élément,

Digitized by Google

Grandit ma carrière.
Les vents furieux,
La vague avec rage,
Des signes aux cieux,
Trahissent l'orage.
La tempête au loin
Traîne ma pensée ;
Mais Dieu m'est témoin,
Mon âme isolée
Revient près de toi,
O ma douce amie,
Mon étoile à moi :
C'est toi, c'est ta vie.

QUELS SONT LES TROIS AVEUGLES QUI MÈNENT LE MONDE?

PAR M. S. T.

« Aux cieux, sur la terre et sur l'onde,
Tout suit le caprice du sort.
Trois aveugles mènent le monde :
L'amour, la fortune et la mort.
La vie est un bal que commence
La fortune tant bien que mal ;
Vient l'amour, qui mène la danse,
Et puis la mort ferme le bal. »

RÉPONSE.

Oui, la vie est un beau voyage,
Que suit la fortune et l'amour ;
Et si la mort sur son passage
Réclame des droits à son tour,

Digitized by Google

Point de sort là, ni de caprice.
Deux de ces aveugles, je crois,
Soutiennent ce bel édifice,
Ouvrage d'un Dieu que je vois.

A MON AMIE.

Toi, de la raison, mon amie !
Et ce Dieu de la volupté,
Qui te maîtrise, te convie,
Te prives de ta liberté !
Vois le sourire à ta sagesse.
Va, tu le sais, une caresse
De l'objet soumis à nos lois,
Un son pénétrant de sa voix
Valent les trésors du Pactole :
Ainsi tranche ton protocole ;
Au reste, je connais ton choix.
Ah ! ton haleine fraîche et pure
Semble un baume que la nature
Aime à répandre sur la fleur.
Oui ! lorsque, pressé sur ton cœur,
Je sens exhaler de ton âme,
Ce parfum, cette douce flamme,
Qui nous embrasent de leurs feux,
Un nouvel être me ranime ;
Nos cœurs liés ne sont plus deux :
Ah ! ce bonheur n'est pas un crime.

Digitized by Google

COUPLETS.

I.

Il reviendra, l'objet de mes regrets,
Tendres soupirs, comblez mes espérances ;
C'est sur lui seul que portent mes souhaits.
Je crois le voir, ah ! calmez mes souffrances :
Il reviendra, il reviendra.

II.

S'il était là quels seraient mes plaisirs.
Dieu des amours, viens maîtriser ma flamme.
Ah ! quels tourments, quels charmes, quels désirs,
Sont réunis pour embraser mon âme,
S'il était là, s'il était là.

AUTRES.

I.

Sylphide, oh ! viens pour plaire !
Écoute, et ne fuis pas.
Oh ! viens ; puis-je te taire
Mes vœux pour tes appas :
Tu t'envoles, hélas !

II.

Ta voix pure et sonore,
Semble venir des cieux :
De l'ange que j'adore,
Tu dérobas les yeux.
Ne crains-tu pas les dieux ?

Digitized by Google

III.

Sylphide, ô trait de flamme !
Objet de mon ardeur,
Aurais-tu bien une âme ?
Aurais-tu bien un cœur ?
Connais-tu le bonheur ?

COUPLETS.

Je répète mes douces plaintes
Aux rivages silencieux ;
Je revois augmenter mes craintes
Par ton absence de ces lieux.
Ta taille par mes mains pressée,
Ta bouche interprétait ton cœur,
Interrompait une pensée,
Qui comblait alors mon bonheur.

Nous nous aimons, et la nature,
Jalouse de tant de beauté,
Joint à ta voix sonore et pure,
Siége où brille la volupté,
Qui ferait faillir la sagesse.
La nature osa se venger,
En t'éloignant avec adresse
Des lieux où tu sus m'engager.

Vagues qui caressez la plage
Échos qui m'entendez gémir,
Vous me rappelez son image :
Ah ! si vous pouviez nous unir!
Chargez-vous de dire à ma belle
Que mon cœur ne saurait changer,
Même s'il la voyait cruelle,
Il tremblerait de préjuger.

Digitized by Google

J'ai vu soupirer maintes belles,
Que sans toi j'aurais écouté;
Mais qu'ai-je ressenti pour elles?
J'ai dû blesser leur vanité.
Jaloux de t'aimer, ô mon ange,
Vois mon âme dans ces couplets!
Et si jamais mon sort s'arrange
Tu seras mes derniers souhaits.

AUTRES.

A D. M. LE JOUR DE SES NOCES.

I.

Amis chantons ce couple aimable
Que l'hymen unit en ce jour,
Que son bonheur toujours durable
Soit le triomphe de l'amour.
Près de son épouse fidèle,
Un époux parfois inconstant
Ne peut être heureux qu'avec elle:
Ah! peut-on cesser d'être amant?

II.

Et vous beau sexe que j'implore,
Je me plais à suivre vos lois;
Je crois en vous, je vous adore,
Chacun suit un culte à son choix.
Si c'est pécher qu'aimer vos charmes
Ah! qu'il est doux d'être damné.
M..... je vois couler tes larmes,
Mais non tu seras pardonné.

Digitized by Google

COUPLETS.

I.

A dix-sept ans qu'on est aimable,
Mais garder l'amour dans son sein,
Friponne, c'est impardonnable,
Ce dieu vengera ton dédain.
Tes regards, ta bouche amoureuse,
Tes soupirs coupés vont trahir
Cette gorge voluptueuse
Et ton secret qu'il faut ravir.

II.

Dix-sept printemps, c'est bien ton âge!
Ton minois ne me trompe pas.
Qui te voit doit te rendre hommage,
Je suis jaloux de tes appas.
Viens palper le trait qui m'enflamme,
Partageons mes brûlants désirs :
Viens, ô viens, moitié de mon âme!
Ils calmeront tous tes soupirs.

III.

Adieu je pars, cruelle absence,
Tu troubles mes plus beaux moments;
Ah! du moins fais que l'innocence,
Se ressouvienne des instants,
Où du bonheur j'obtins le gage ;
Sans serments, j'ai cru sans détour :
Oh! qu'il était doux ce langage,
Qui m'assurait tout ton amour.

Digitized by Google

AUTRES.

I.

Celle qui fuit le mariage
Fait un outrage aux bonnes mœurs ;
Je sens, je puis, et je m'engage
A mériter douces faveurs.
Je veux aimer, je veux le dire,
A celui qui saura m'aimer :
Rien de plus doux, oh ! quel délire !
D'avoir un cœur fait pour charmer.

II.

Lorsqu'une gentille fillette
Sait éluder l'occasion ;
L'amour piqué laisse seulette,
Cette mignonne sans raison.
Venez, vous tous qui voulez plaire,
De ma leçon saisir les traits :
A seize ans peut-on se soustraire
Avec un cœur et des attraits.

AUTRES.

I.

A vingt ans j'errais par le monde,
Que de beautés, que de hazards !
J'ai fait soupirer brune et blonde,
Je fus badin dans mes écarts.
Laisse-là ta prude manie,
Choisis si tu veux me fixer ;
Crois en ma dernière folie,
Vois en moi qui veut t'adorer.

Digitized by Google

II.

Auguste enfin n'est plus volage,
Rosine a su gagner son cœur,
Il n'a plus le même langage,
Tu comprends, il n'est plus flatteur.
Peux-tu douter de ta conquête !
Il veut t'aimer tout à l'amour,
Auguste cède à la tempête :
Reçois son aveu sans détour.

AUTRES.

A....

I.

Ta bouche est close, ô mon amie !
Ce silence ravit mon cœur ;
Il indique la sympathie
Qui doit ramener le bonheur.
Goûtons les douceurs de la vie,
Elle s'éteint comme la fleur ;
Charmé par ta philosophie
Donne un sourire à mon erreur.

II.

Si parfois, épris de tes charmes,
Quelqu'un remarque tes appas ;
Si dans ses yeux tu vois des larmes,
Ne le crois pas, ne le crois pas.
Oh ! quels tourments, quelles alarmes
Je ne puis éviter tes pas :
Pour toi seule je rends les armes,
Dis-moi ?... tu m'aimes.... n'est-ce pas ?

Digitized by Google

AUTRES.

I.

Lorsqu'ils ne sont encor qu'amants,
La plus fine est bientôt séduite ;
Voyez comme ils sont complaisants
Tout est charmant dans leur conduite.
Qu'ils deviennent maris, alors
Tout doit plier, tout doit se taire.
Jaloux qu'ils sont, tous nos efforts
Les importunent sans leur plaire.

II.

Je veux garder ma liberté
Fuyant un sort qui m'effarouche,
Pour être plus en sûreté,
Ils ne souilleront pas ma couche.
Je sens pourtant un feu secret,
Non, ma foi, c'est trop se contraindre.
Aimer pour nous est un décret,
Qu'il nous faut subir et non feindre.

AUTRES.

I.

L'hymen doit avoir ses caprices,
Je sens qu'il pourrait m'enflammer,
Il vient vous offrir ses délices,
Gardez-vous bien de l'offenser.
Un mari charmé de vous plaire,
Pourra faire votre bonheur ;
Prévenez, mais sachez vous taire,
Ayez surtout douce candeur.

Digitized by Google

III.

Si parfois de légers nuages
Venaient, sombres dans leurs reflets,
Avant-coureurs de maints orages,
Arrêter vos vœux, vos souhaits;
Qu'un sourire aidé de vos charmes
Sache apaiser leur courroux :
La beauté fait rendre les armes,
Au plus austère des jaloux.

AUTRES.

I.

L'hymen doit avoir ses délices,
Je sens qu'il pourra m'enflammer,
Doux serments tendres sacrifices,
Vous avez su me désarmer
Un mari charmé de vous plaire
Peut faire naître le bonheur :
Qui sait aimer ne peut se taire,
Voilà ce que me dit mon cœur.

II.

Si parfois de légers nuages
Venaient, sombres dans leurs reflets
Troubler mon cœur de leur ravages,
Déranger mes vœux, mes souhaits.
Jamais des rigueurs les alarmes,
Ne m'imposeront leur courroux
Et j'aurai pour rendre les armes,
Le plus complaisant des époux.

Digitized by Google

AUTRES.

I.

O vous délices de la table !
Dont l'amitié nous fait les frais,
Mets séduisants, vins délectables,
Vous nous offrez tous vos attraits.
L'amour aidé de la folie,
Ne peut ici dicter des lois :
Eh quoi ! ma voisine est jolie !
Quel embarras pour faire un choix !

II.

Bacchus, notre Dieu tutélaire,
Te commande, faut obéir ;
C'est à lui seul qu'il nous faut plaire ;
Ah ! l'ami je te vois fléchir.
De ta moitié la voix austère
Est sur toi comme un talisman :
Mais l'Eglise bien moins sévère
Nous rétablit une fois l'an.

III.

De Saint-André voilà la fête ;
Apprêtons-nous de notre mieux,
Allons au saint, lauriers en tête,
Offrir ce vin délicieux.
Chassons d'ici l'humeur chagrine
Caressons ces château-margots
Disons un mot à la voisine :
Elle rit.... Narguons les cagots.

Digitized by Google

AUTRES.

I.

J'avais promis à Joséphine
De l'aimer éternellement ;
Voyez le sort qui me lutine,
J'ai déjà trahi mon serment.
La beauté semblable à la rose
Ne peut durer qu'un seul instant ;
A peine la voit-on éclose,
Qu'il faut profiter du moment.

II.

Plus d'inconstance auprès des belles,
L'amour le veut et j'obéis ;
Venez vous tous, venez cruelles,
Vous soumettre aux vœux de Cypris.
Jeunes beautés au cœur volage,
Venez écouter ma leçon :
Aujourd'hui je veux être sage
Et me guider par la raison.

III.

L'amour sourit à mes promesses ;
Le dieu fripon paraît douter :
Toujours cruel dans ses caresses ;
Non, je ne veux plus l'écouter.
O vous amants qui savez plaire
Les belles vous tendent les bras.
Adorez-les, sachez vous taire,
Et ne vous montrez pas ingrats !

Digitized by Google

LE LUXE.

Neveu d'Atlas, divin Mercure,
Quand les hommes, encore épars,
Sortaient des mains de la nature,
Tu les polis par les beaux-arts.
(HORACE, *trad. Daru.*)

L'industrie est poussée à la perfection :
Chacun de ses produits nous fait impression.
Et la frivolité, dans sa marche légère,
Séduite à chaque pas, leur sert de messagère.
C'est elle qui propage au loin ces jolis riens
Que le talent enfante en montrant ses moyens,
D'organiser un luxe où le vice s'amuse
Et trompe ses amis que sa faveur abuse.
La modeste vertu ne se pare jamais
D'un vain luxe éclatant dont brillent les palais.
Que revient-il au fait à ces âmes hautaines
Que caresse l'orgueil ? Aux faveurs incertaines
Qu'accorde la fortune au luxe aventureux
A bientôt ajouté mille excès ruineux.
Voyez l'étourdi Clar, oubliant que sa rente
Ne peut alimenter le luxe qui le tente,
N'écouter que ses goûts et son faste trompeur,
Prouvant que l'homme est né pour le rôle d'acteur.
Et, quel que soit son rang, le luxe le commande ;
Voulant se surpasser, fournir à sa demande,
Quand il s'est épuisé, fatigué de détours,
L'usure et ses suppôts viennent à son secours.
Une vie ambulante aux plaisirs destinée
N'abandonne jamais sa démarche obstinée ;
Son cours s'use et s'éteint, trompé par les excès
Qu'on aperçoit trop tard pour atteindre aux succès,

Digitized by Google

Qui la prolongerait en aidant la nature.
Le luxe plaît partout, on ne saurait l'exclure;
L'artisan déréglé tranche du grand seigneur
Et cherche à l'imiter, même dans son malheur.
Mais le luxe effréné se fera mieux comprendre,
Si, poussant notre étude, elle pouvait s'étendre
Dans le boudoir secret où se tient la beauté.
Là des riens fastueux pour la frivolité
Offrent mille douceurs. L'or, la soie et l'albâtre,
Les tissus délicats charment le goût folâtre
Qui bientôt est blasé. Les désirs satisfaits
Ne se contraignent plus servis à nouveaux frais,
Ils exigent encore, et l'opulence à peine
Peut suffire à fournir à la loi qui l'enchaîne.
Consommer les produits c'est les encourager,
Le luxe s'en empare, et, pour les propager,
Mille canaux ouverts s'offrent à l'industrie ;
C'est en vain qu'on se plaint des maux de la patrie,
Si les talents, les arts, ont perdu leurs crédits.
Penser les rétablir par des lois, des édits ;
C'est commettre une erreur, c'est bâtir sur le sable ;
O ! quel monument là peut offrir rien de stable ?
Allouez à chacun la pleine liberté,
Qu'il soit maître d'agir avec sincérité ;
Vous le verrez porter les fruits de sa pensée
A la masse commune où la voix empressée
Viendra pour l'accueillir et lui jeter des fleurs :
Le luxe moins puissant voudra suivre les mœurs.
Pour le bien d'un État tout un peuple économe
Doit payer le produit qu'il use, qu'il consomme.
Le besoin de jouir ne donne pas le droit
De céder en un jour son avoir même étroit.
C'est de ce faux calcul qu'émane la paresse
Et lorsqu'on a mangé son avenir, tout cesse.
Plus d'efforts pour produire un fruit déjà payé

Digitized by Google

Qu'un créancier attend sur ses droits appuyé ;
C'est alors que le luxe entaché de gangrène
Anéantit bientôt ses amis qu'il entraîne :
C'est de ce mal hideux dont souffrent maints climats
Que naissent la misère et ses affreux débats.
Si l'on prétend guérir ce principe sinistre
Et la mauvaise foi son plus puissant ministre ;
Il faut faire à chacun sentir sa dignité,
En inculquant l'honneur et la sévérité.
L'homme qui se comprend aime les mœurs austères,
Il observe du fou les fatales chimères ;
Il commence à produire avant de consumer ;
Et pour la vertu seule on le voit s'enflammer.
Surtout les droits d'autrui la puissance arbitraire
Ne le fait pas plier ; mais la voix salutaire
Qui cède à la raison, réveille dans son cœur
Le devoir d'obéir en écoutant l'honneur.
Mais l'homme instruit peut-il protéger l'ignorance?
C'est une anomalie, un astre sans puissance,
Mouvant dans l'étendue il ne peut s'arrêter
S'il n'est choqué d'un corps qu'il voudrait tourmenter ;
Pressé par ses efforts le corps se plie et cède :
C'est le faible troublé que l'ignorance excède,
Le luxe et l'impudeur ont de l'affinité,
L'un sans l'autre se voile, et la société
S'en sert comme élément dans sa marche incertaine :
Le sage les réprouve et contre eux se déchaîne.

Le seul mot luxe éteint toute comparaison,
Et jamais on verra sur le même horizon,
Quand le soleil s'anime et parcourt sa carrière,
Qu'il accorde à nos vœux sa féconde lumière,
La sagesse s'unir à la voix qui se plaît
A caresser le luxe insensible et distrait.
Le luxe est bien ancien, et des lois somptuaires

Digitized by Google

N'ont fait que l'exciter. Les traits réglementaire
Manquent souvent leur but par la publicité,
Ils élèvent des riens à la célébrité.
Pour paraître décent aux envoyés d'Espagne,
Un souverain d'Écosse, affublé de son pagne,
Craignant la nudité, pria son chancelier
De lui prêter ses bas.—« Tu sais bien chevalier
Que ton roi va rougir, si ce peuple suppose
Que son pied toujours nu sur le sol se repose. »
Pauvre roi! de nos jours le dernier des laquais,
Sous le luxe nourri, peut montrer à grands frais
Des habits recherchés que ta simple franchise
Demandait à ton siècle imbu de convoitise.
Le luxe est un fléau que contemple l'orgueil,
Marchant à ses côtés, recevant son accueil;
Ils sont toujours unis. Tel qui, dans son village,
Rougirait au travail et craint le vasselage,
Va porter à vingt lieues ses offres de servir.
Employant ses moments, ses facultés d'agir,
Pour retourner bientôt, armé de son salaire,
Dissiper en un jour ce produit nécessaire.
Qu'importe! il a brillé. Semblable au papillon,
Il a su voltiger autour du lumignon.
Mais c'est là son plaisir, il sait qu'il ne doit suivre
Que la loi de son goût; c'est ainsi qu'il veut vivre:
Vous parlez d'avenir, peut-il s'en occuper?
Le présent seul lui plaît et c'est pour dissiper,
Même ce qu'il n'a pas, qu'on le voit se détendre,
S'aviser aux moyens de tromper, de surprendre.
Le luxe et la paresse, on le voit, sont amis;
Rien ne peut les blesser, mais tout leur est permis.

Les Lacédémoniens, dans le Péloponèse
Animaient au larcin, cela mettait à l'aise;
C'était pour eux un luxe où l'adresse excellait.

Digitized by Google

Malheur au maladroit que la ruse attrapait.
L'intrépide Sulliote imite ses ancêtres,
Pratique leur métier, surpasse là ses maîtres.
Mais cet état précaire expose à des dangers,
Ce peuple est malheureux, soumis aux étrangers.
Si rien n'est assuré l'homme n'ose produire :
Demain vient le brigand, toujours prêt à détruire.
L'homme en certain climat est né pour végéter ;
C'est qu'il faut bien du temps pour savoir rejeter
L'amour du merveilleux, le principe nuisible,
Qui s'enracine à fond dans sa marche paisible.
Mais comment corriger ces abus décevants,
Qui grandissent toujours, deviennent imposants ?
Voilà le cas, sans doute, où l'homme de génie
Devrait être appelé pour mettre en harmonie
Les éléments épars qu'il peut concilier ;
Qu'il saura mettre en œuvre et les purifier.

L'Égypte a su porter le talent de conduire
A la perfection, puis elle osa construire,
Pour se perpétuer dans sa témérité,
Des monuments parfaits pour l'immortalité !
Comment tant de génie a-t-il pu disparaître ?
Et ce peuple élevé se guidait-il sans maître ?
Mais ceux qui vivent là, sont-ils les descendants
De ces audacieux, de ces hommes géants
Qui firent tant d'honneur à la sagesse hnmaine
Par leur conception gigantesque et certaine ?
Leur œuvre magnifique a bravé la rigueur
Du conquérant barbare aigri par la fureur,
Qui voulait effacer, dans sa rage impuissante,
Ces prodiges de l'art, de l'étude savante.
Et là, leurs vains efforts et leurs cruels projets
Se sont vus couronnés par de faibles succès.
Le temps qui ronge tout dans sa marche furtive

Digitized by Google

N'a pas osé toucher de sa dent incisive
Ces masses qu'on admire à leurs traits imposants ;
Ces restes délicats épargnés par les ans.
L'Égyptien hardi défia la nature,
Imita ses secrets dans son architecture.
Voilà comme le luxe a le droit de tenter :
S'il vient ainsi vêtu nous pourrons l'écouter.

LA GLOIRE.

Ton char tonnant pourra, de la voûte azuré
ébranler le palais.
(HORACE, *par Daru.*)

O ! la gloire qui plaît, qui charme nos esprits,
Ne peut être un vain mot, qu'on obtient à tout prix.
Celui qui l'a conquise est ceint d'une auréole
Dont la flamme s'épure en servant de boussole
A la masse qui suit. L'étonnante splendeur
Entraîne malgré soi, nous imprime l'ardeur,
Qui porte à l'admirer dans ce qui la possède :
Pour embraser bientôt les cœurs qu'elle précède,
Le sein des favoris qu'elle instruit à ses frais.
O ! son éclat est pur et ne trompe jamais
Combien pour l'acquérir sous l'étoile qui brille
On a vu succomber sous le feu qui scintille?
Elle vient malgré nous et quand nous la cherchons,
Pressé de l'acquérir on voit luire ses rayons.
Il est bien peu d'élus dotés par la nature
Qui peuvent se vanter d'obtenir sans souillure
Cette gloire qui tente, empire qui soutient,
Elève, agrandit l'âme à ceux qu'elle entretient.
O ! bonheur inouï, c'est au sein de Dieu même,
Au grand dispensateur qui punit l'anathème

Digitized by Google

Et trace nos devoirs qu'il faudrait te puiser !
Sous lui tout est certain, nul ne peut déguiser
Ses plus secrets désirs et le fond des cœurs s'ouvre,
Sitôt qu'il a parlé sous lui tout se découvre.
Quand le Romain vainqueur triompha du Gaulois,
Il fit bientôt trembler Rome ingrate aux abois.
Quelle gloire entourait son immense entreprise !
Il n'eut qu'à se montrer, sa présence électrise
Le soldat mutiné que la raison séduit ;
Mais César qui connaît quels hommes il conduit
Saisit avec ardeur le plaisir de les vaincre :
Sa puissante parole éclate pour convaincre.
Soumis à cette voix le mutin abattu
Tremble déconcerté perd son peu de vertu.
Satisfait du succès César couvre sa gloire
De l'ombre des lauriers qu'approuve la victoire.
Pompée épouvanté chez le Cophte inhumain
Va trouver son tombeau sous le fer assassin.

Mais le talent fécond s'étend, s'oublie, abuse
Par sa facilité ; tout sous lui s'arme et s'use
Pour servir à sa gloire ; il est toujours ingrat
Le monde qu'il soumet emprunte son éclat.
Que de gloires depuis ont envahi l'espace
Que César parcourait en imprimant sa trace ?
Celle qui de nos jours sut montrer le progrès
Au monde tourmenté par ses nombreux succès,
Surpasse de César la rapide fortune :
Bientôt elle croula sous sa masse importune.
Comme un phare on la voit dominer sur l'écueil,
Sourire au nautonnier charmé par son accueil.
L'Égypte sur ses eaux, dans ses déserts arides
La rencontre partout sondant ses pyramides,
Caressant la victoire et ses beaux monuments,
Que des siècles nombreux n'ont pu soustraire au temps.

Digitized by Google

Le désert crut pouvoir troubler sa marche habile ;
Mais le désert vaincu sous elle fut docile.
O rayons lumineux ! gloire qui nous conduit,
Auréole invincible, éclat qui nous poursuit,
Comme un torrent fougueux, ta beauté nous entraîne ;
A tes ordres soumis sous ta loi tout s'enchaîne.

Combattre le désert asile du néant,
Cet élément terrible à l'aspect effrayant,
A la vaste étendue à l'horizon sans borne,
Où le feu du Kamsin dans un silence morne
Se montre comme un point, court dans l'air embrasé
Et brûle sous ses pas tout être organisé :
C'est offenser le Ciel, qui sans incertitude
Voulut que le désert, dans sa décrépitude,
Dit à l'homme étonné : ces restes que voilà
Ont vu passer sur eux quarante siècles là.
Quels immenses travaux ! Que de gloires passées !
Le monde est donc bien vieux ? il confond mes pensées.

Le héros conquérant dont le nom s'agrandit,
Malgré l'injuste mort qui frappe d'interdit
Les êtres précieux que sa tête livide
S'amuse à contempler de son regard avide,
Fit jaillir du néant ces noms ensevelis
Que le temps oubliait, que la voix a repris :
Ménès et Sésostris, dans plus d'une victoire,
Ont dû se signaler en se couvrant de gloire.
Le peuple qui bâtit les monuments divins
Que l'Égypte possède avait des souverains
Nés pour le commander, capables de comprendre
Ses travaux supérieurs et pouvaient le défendre.
Oh ! la gloire survit à la prospérité,
Aux bienfaiteurs heureux guidant l'humanité !
Sous les divers climats que l'astre saint éclaire

Digitized by Google

On le voit pénétrer de sa vive lumière
Les êtres animés, sensibles à sa voix
Qui suivent ses dangers, ses rigoureuses lois.

Si ta gloire est frappée au coin qui gratifie
On ne saurait blesser un nom qui purifie.
Ah! travaille pour elle en gagnant ses faveurs :
C'est l'esprit qui nourrit, c'est le baume des cœurs.
Nul ne t'a dit encor : « Va tu seras poëte! »
O songe d'avenir! quel est ton interprète?
Viens-tu de gloire avide, animé de savoir,
L'abriter sous ton aile, éveiller son espoir?
Souris à tes élus, c'est au front du génie
Où tu ceins la couronne emblème d'harmonie,
Où tes doigts ont marqué la page à terminer,
Au chantre qui te plaît, qu'on verra dominer
Des enfants d'Apollon les sublimes pensées
Dont leurs cœurs embrasés sont toujours enlacées.
Un sentiment exquis trouble de ses accords
L'âme et la fait planer, par de divins efforts,
Sous le ciel ténébreux, au monde des étoiles.
Brûlante de désirs où l'ombre, de ses voiles,
Voudrait la séparer, elle élève la voix :
Et c'est dans son berceau qu'elle a trouvé les lois
Qui flattent son espoir, d'où jaillit l'étincelle
Qu'il faudra ménager en triomphant pour elle.
Poëte enfant sans maître, abreuvé de chagrins
Ton cœur va se prêter à ces accents divins,
A la voix qui t'enflamme, aux songes d'harmonie
Où s'élèvent tes sens; les faveurs du génie,
Épurant ton langage, adouciront tes chants :
La gloire avec bonheur recevra ton encens.

Mon pays s'est acquis sa grande part de gloire
Et ses héros classés dans l'immortelle histoire,

Digitized by Google

Qui va les dévoiler au monde intelligent,
Émoussera l'envie. Un travail diligent,
Conduit par la raison, a déjà fait entendre
L'avenir qu'il espère et qu'il a droit d'attendre.
D'obstacles entourée, la valeur s'est fait jour;
La sagesse régit et cueille avec amour
Les fruits délicieux échus à la conquête.
Gloire aux premiers héros, qui surent faire tête,
En bravant l'arbitraire et conquérir pour nous
Cette liberté saine, apanage de tous.

Forçant l'état abject, la vile servitude,
Qui maîtrisait sous, elle il faut à l'habitude
Bien des concessions avant de ramener,
Rendre à sa dignité lui, qui doit discerner
Si le nouvel état choisi par l'âme avide,
Peut convenir, prouver un bonheur qui la guide,
Au sentier de l'honneur où l'homme doit viser,
Dévoiler un cœur pur et sans le déguiser.
L'homme éminemment bon, intéressante image
Du Dieu qui l'a produit, par son puissant langage
Attire sous sa loi les êtres subjugués
Sous sa douce parole. En vain ils sont ligués
Contre sa volonté; sa voix vaut un empire;
Elle arrête et séduit soumet comme la lyre
Qui charme le reptile et l'oblige à céder :
Il veut les rendre heureux, mais ils vont l'excéder.
Ainsi par ses travaux, pour atteindre la gloire
Et la postérité, l'homme emplit la mémoire
D'un nom resplendissant centre de maints rayons
Où palpitent les cœurs courant dans les sillons
Tracés avec vigueur, exposés pour modèles,
Où l'ange vient joyeux l'abriter sous ses ailes.

Notre siècle vraiment dans les temps à venir
Sera préconisé, son nom va retentir.

Digitized by Google

Partout on a compris ce besoin de lumière,
Puissance intelligente, et l'esprit qui l'éclaire
Sait pénétrer partout, et sa voix aux échos
Si longtemps endormis interrompt le repos.
La distance à franchir n'est plus qu'un faible obstacle,
Nous donnons pour Paris rendez-vous au spectacle,
Et dans quinze jours on nous voit arriver,
Saluer l'amitié qu'il nous plaît d'activer.
A toi pauvre Haïti ! pour célébrer ta fête,
Vingt-cinq millions de bras : la brillante conquête !
On verrait la vapeur rapprocher tous les lieux
Et ta prospérité troubler les envieux.
Chacun pourrait aller promener à la ville
Sourire à son amie et revenir tranquille.

. . .

L'être qui découvrit ce suprême moteur
Et qui sut asservir la puissance à vapeur
A bien des droits sur nous ; combien sa gloire efface
Les nombreux concurrents qui suivirent sa trace !
Fulton fut le premier dont l'intrépidité,
Abaissant la censure et l'incrédulité,
Osa franchir le pas qu'un vulgaire timide
Supposait impossible, et son esprit avide
De gloire et de succès convainc en l'étonnant,
Ce vulgaire confus du triomphe éclatant.
Comment a-t-il surpris au sein de la nature
Cette marche précise à l'admirable allure ?
Comprendre du moteur la force, s'en servir,
Savoir la maîtriser, l'obliger d'obéir,
Concentrer sur un point sa puissance expansive ;
N'appartient qu'au génie, et dans sa marche active
Nous devons admirer la voix qui la surprend,
Dirige ses efforts et lui dit : En avant !
Oui, le secret était de lui tracer la ligne
Qu'elle dut parcourir, l'homme lui fit le signe

Digitized by Google

Et l'entraîne à céder. Puissante volonté !
Tout concourt à ta gloire, aide la liberté.
Dans les siècles passés l'art de l'horlogerie
Au talent séducteur, à la géométrie,
Devait son élégance au fini délicat :
Aujourd'hui le progrès lui donne plus d'éclat,
Pouvait-on croire alors à la vaste machine,
Se mouvant sur les flots que l'esprit discipline,
Exigeant tous les soins pour sa direction,
De l'horloge accomplie et sa perfection ?
L'homme a dit : j'irai là, la machine empressée,
Conduite par la voix, suit comme la pensée
L'ordre du souverain où tout vient aboutir,
Auquel tout obéit, cède sans réfléchir.
Cette gloire vaut bien la gloire des conquêtes :
Elle n'est pas sujette aux terribles tempêtes.

ÉPITRE

A MON AMIE.

And here *Mohammed*, born for love and guile.
Forgets the Koran in his *Mary's* smile.
(T. MOORE.)

O toi ! que l'intérêt n'a jamais prévenue,
Dont le cœur est si pur et la bouche ingénue !
Ton amour sait calmer un trouble inspirateur
Qui m'a toujours séduit par son charme enchanteur.
Tu connais un besoin que ta voix encourage,
Qui ramène la paix, dissipe le nuage,
Qu'un caprice insensé fait naître sans penser
Aux tourments qu'il cause et pourrait te blesser.
Mais toi, femme charmante, à la faveur si douce,

Digitized by Google

Au langage animé qui surprend sans secousse,
Satisfaite de plaire à l'ami dont l'ardeur
Trouve toujours en toi la nouvelle douceur;
Comme tu sais encore ajouter cette grâce,
Qui sied à la beauté, commande à notre audace.
La nature s'est plu de dispenser sur toi
Un mélange éloquent qui m'impose sa loi.
Si mes jours sont comptés, si le temps les déguise,
Je voudrais près de toi dépenser à ma guise
Ceux dont le Ciel content m'invite à disposer;
C'est pour te les offrir que je veux en user.
J'ai vu ton corps divin électriser mon âme;
J'ai savouré longtemps ton doux parfum de femme.
Et le bonheur, c'est toi! ta voix..... ô souvenir!
Quelle extase m'enflamme! Ton nom pour l'avenir
Seul soutient ton ami. S'il voyait son idole,
Lui porter en riant une douce parole,
Il croirait au bonheur. Ce bonheur.... mais hélas!
En vain mon cœur le cherche, est-il où tu n'es pas?
Les maux soufferts pour toi laissent couler un baume
Dont mon être est empreint; mais ce n'est qu'un fantôme
Qui s'offre à mon étreinte et s'échappe soudain:
Comme un sylphe léger, comme un beau séraphin.
Mais la réalité, c'est toi! femme chérie,
Dont la voix retentit dans mon âme flétrie.
Oh! je te l'ai promis, j'y pense tous les jours;
Oui, crois-moi, tu seras mes dernières amours.
Si la volupté plaît c'est chez toi qu'elle enchante,
Là, l'amour sait sourire et sa voix est pressante.
Un jour ce dieu fripon jouait parmi des fleurs;
Sensible à leur parfum, admirant leurs couleurs,
Il soupirait d'amour et sa voix qui sait feindre,
Augmentait l'embarras qu'il eut pour se contraindre.
Chaque fleur triomphait, croyait le captiver;
Mais lui, toujours malin, voulait les éprouver.

Digitized by Google

Tu parus un moment, ta voix pure et sonore
Lui fit tout oublier : le dieu t'écoute encore
Et cherche à concevoir comment tu l'as touché ;
Quel esprit séduisant se trouve en toi caché.
Ah ! s'il m'était permis d'atteindre à cet empire,
Où ton cœur et mon âme animés de délire,
Se fondant tout en toi ; nul mortel n'a senti
Ce qu'éprouve en t'aimant ton plus sincère ami.
De l'odorant jasmin la couleur innocente
Ornera quelques jours ma tête chancelante ;
C'est la fleur du repos, c'est un signe suspect :
Je ne serai pour toi qu'un sujet de respect.
Ce rôle est un tourment que mon âme anticipe ;
Mais être respecté, n'être plus qu'un principe,
Qu'un élément informe, incapable d'agir,
Ah ! mieux vaut-il cent fois succomber et mourir.
Quand la retraite appelle en accepter l'augure
Met à l'abri le cœur qui prévoit la censure,
Et le corps doit souffrir de sa fragilité :
C'est le fruit qui mûrit et cède sa beauté.
Mais toi, charmante amie, à la taille si belle,
L'amour aura longtemps ta faveur immortelle
Jouis sans te presser ; les plaisirs sont bien doux,
Quand l'accord a souscrit le tendre rendez-vous.
De regrets tourmenté, dans l'épître morose,
Reconnais ton ami que l'absence indispose
Tu sais qu'auprès de toi tout à la volupté,
A ta voix qui m'émeut je perds la liberté.
Adieu ! Puisse ton cœur embrasé de délire,
Éprouver le plaisir que je prends à t'écrire ?

Digitized by Google

LE MOT POUR RIRE.

Il ne faut qu'un bon mot pour exciter à rire,
Tout dépend du secret de savoir bien le dire.
L'homme a l'esprit malin, il est né ricaneur :
Par ce signe de joie on apprend son bonheur.
Tous les pays ont-ils ce charmant avantage?
Non, le Turc ne rit pas ; c'est qu'il eut en partage
La sombre gravité, l'esprit superficiel,
Sous le plus beau climat favorisé du ciel.
Toujours représenter, c'est la tâche pénible
D'un devoir malheureux et d'une âme insensible.
L'homme aimable a chez lui certains jours consacrés
A la douce amitié : là, ses devoirs sacrés
Reposent un moment; là, l'homme se dévoile,
Est tout entier lui-même aux soins de son étoile.
Venez rire avec moi de la simplicité,
De cet indifférent dont la capacité,
La sphère d'action, la fierté satisfaite
S'étend sur un *steam-boat*. Oh! le bel interprète
De la puissance auguste, emblème des grandeurs
Né pour représenter sur la planche à vapeurs !
Un apprenti despote est content de lui-même,
Et d'un œil dédaigneux il vous apprend qu'il s'aime.
Sa réponse est par signe, il craindrait déroger,
Et ne croyez jamais pouvoir l'interroger.
Mais c'est trop s'occuper de cet être capable !
L'homme prospère, instruit, respecte son semblable,
Et rit de l'imprudent dont l'esprit facétieux
Affiche en se trompant un savoir spécieux.

Mais je voulais conter un joli mot pour rire,
Le souvenir récent que je viens de décrire

Digitized by Google

Échappé de ma plume absout l'individu
Au faible jugement, au pouvoir prétendu.
Si je l'ai critiqué, je n'ai pas mis de haine,
C'est que le préjugé l'enveloppe et l'enchaîne.
Devait-il oublier les soins, l'urbanité,
L'amour et les égards dus à l'humanité.
Qu'il soit à ses remords ; pour le repos de l'âme,
Les devoirs d'un cœur pur, seuls exemptent de blâme.
Ce siècle de progrès veut que l'on soit poli,
Et malheur au héros qui s'attire l'oubli ;
Sor savoir arriéré, faible de sa nature
N'a pas encor compris d'éviter la censure.
L'homme aujourd'hui sait tout, son esprit cultivé
Par les arts libéraux, par la gloire activé,
A confondu les rangs. L'honneur est au mérite,
La politesse à tous et l'orgueil périclite.
Voyez comme il grandit dans ses nombreux travaux
Et jette au suffisant le supplice des sots.
Étincelle enlevée au Dieu de la lumière,
Anime et polit l'homme, ah ! c'est toi qui l'éclaire !

Mais à notre bon mot, revenons à la fin.
Pourquoi tant disserter, c'est se montrer chagrin.
Je me souviens du jour, de ce jour de bataille
Où les grands, les petits, tombaient comme la paille.
Jour affreux pour les morts, triste pour les vivants ;
Mais bientôt tout cessa faute de combattants.
Alors la Charité, sœur de la Bienfaisance,
Accourut essoufflée ; à sa voix d'espérance
Mille êtres revenaient, recevaient des secours ;
Les chefs étaient partout, aidant de leurs concours.
De regrets consumé, dans son inquiétude,
Chacun cherchait à voir son ami d'habitude,
Pour lui porter des soins à ses derniers moments :
Les consolations sont douces aux mourants.

Digitized by Google

Un chef voyant passer un corps que l'on emmène,
Dit : « Quel est ce mort-là ! » — « C'est moi, mon capitaine ! »
Ah ! ah ! fit le premier, la peur t'a fait mourir.
Te voilà : tu parais encor prêt à courir.

AU COL.... B.....

COMMANDANT LE 29e RÉGIMENT.

Vaillant soldat, espoir de la patrie !
Salut à toi de qui l'âme aguerrie
Sait imprimer sa bouillante vigueur
A la phalange active, obéissante ;
Accabler l'ennemi dont la voix suppliante
Reconnaît en toi son vainqueur.

Aimant la paix, toujours prêt pour la guerre,
Tu sais céder à la voix qui t'éclaire.
L'honneur a vu ton esprit belliqueux
Concilier, abattre l'anarchie,
Réduire à la raison la masse irréfléchie,
Qu'égarait un conseil spécieux.

La Liberté dont la séve fertile
Agrandit tout, dans sa démarche habile,
Jeta sur toi le nimbe des héros.
Elle s'acquit l'immuable colonne,
Justifiant son choix ; et la valeur entonne
Le chant de gloire et du repos.

Tu la connais, tu combattis pour elle.
Et ferme appui, doté de l'étincelle
Qui fait agir les sillons de l'éclair ;

Digitized by Google

Portes tes pas au sentier qu'elle honore
Sur ta tête on verra le laurier qui décore,
Tomber du haut des champs de l'air.

Dans les combats en accidents fertiles,
Tu triomphas des rigueurs inutiles :
L'humanité sut diriger ton bras.
Et sur ses maux le cours inévitable,
Un ennemi vaincu te trouva charitable
Pour alléger son embarras.

O frère ami ! la mort comme une lave
Entra chez toi : ne sois pas son esclave.
Le temps guérit, efface lentement
Les maux du corps ; mais ceux qu'il cause à l'âme
Dont un cœur se nourrit, comme l'avide flamme,
Consument insensiblement.

De l'amitié la voix jamais ne trompe,
Elle est sans fard, son amour est sans pompe.
Reçois ses vœux dictés par un cœur pur,
La bouche d'or ne sera point ternie,
Et pour la vérité, pour la douce harmonie
Elle n'a pas un titre obscur.

UN AUTRE AMI.

Je rencontrais un jour un ami que j'aimais,
Au sortir du passage où Clar tient sa séance;
Nous causâmes un moment d'amour, de science,
Lui dévoilant mon cœur, mes maux, ma confiance :
Après je l'observais.
Des vers que je lui récitais

Digitized by Google

Changèrent son humeur, et d'un regard sévère
Il m'éconduit presque en colère :
M'apostrophant, dans son courroux,
De l'épithète de jaloux.
Ah ! ce manque d'égards, cet oubli de lui-même
M'inquiéta, me parut un blasphème.
Avait-il bien compris la voix et sa gaîté,
Que l'amour du bien seul dirige
En cherchant la variété
Que la raison corrige ?
Je n'en crois rien. Mais on est malheureux
Après vingt ans d'avoir couru les chances
D'un amour onéreux.
Ah ! je le reconnais, mes sensibles avances
Auront troublé l'ingrat.
Oui, pardonnons-lui sa faiblesse,
Nous ne pouvons haïr : notre âme sans souplesse
Sait éviter l'éclat.
Elle est terrible la pensée
Qui dévoile une âme offensée.
Toi qui fus mon ami ! pourquoi ce changement ?
En quoi t'ai-je déplu ? Sens-tu bien mon tourment ?
Ma franchise t'étonne.
Pour ceux que tu dis tes amis ;
Tu crois que tout leur est permis,
Soit ; mais je te pardonne,
Et rappelle-toi, Lycidas,
Du sot jugement de Midas !
Tu m'as trahi : l'amitié mal placée
Doit se briser ; mais lis dans ta pensée !
Quel remords la tient enlacée ?
Un jour, peut-être, à des regrets soumis
Bouleversé par ton injustice,
Tu verras qu'il n'est pas permis
D'éconduire, pour un caprice,

Digitized by Google

Le plus juste de tes amis.
Si tu reviens et s'il respire encore
A ton appel, ton ami qui s'honore
Reviendra près de toi. Sensible à la pitié,
On n'a plus tort chez lui, quand parle l'amitié.

LA SOURCE.

IMPRESSION.

Source à l'eau vive et pure,
D'où s'échappe en fuyant ton onde qui murmure,
Et paraît dans sa fuite exprimer des regrets.
Par des canaux secrets
Mille filons courent, s'unissent,
Pour former ces nappes qui glissent,
Et comme un beau tapis étendu sur ton sein,
On voit la roche à la saillie aiguë
Le déchirer en t'imposant son frein
Malgré ta prière ingénue.
Sous le dôme aux feuillages verts
Qui te prête son ombre où je t'écris ces vers,
Une harmonie à la voix inconnue
Se trouble dans ton onde en lui disant : adieu
Mais n'est-ce pas la voix d'un dieu?
Et moi qui vous admire
Ombrage au parfum délicat;
Vous causez dans mes sens un pénible combat ;
Que j'aime à vous écrire !
Je te quitte à regret, lieu que fuit le grand jour;
Adieu ! sous ton ombre incolore,
Demain je reviendrai te saluer encore !
Prépare à mon retour
La fleur qui plaît unie à ton amour.

Digitized by Google

DEMAIN.

Je te revois, fidèle à ma promesse,
Source à l'ombrage toujours frais;
Six heures à marcher sous un soleil qui blesse
Font goûter sous ta voûte aux feuillages épais,
Le plaisir de se délasser.
Ici nul ne saurait passer
Sans admirer ton eau pure et limpide,
Qui s'offre à son palais par la soif desséché.
Là, sur l'herbe verte couché,
Je te vois t'éloigner. De ta fuite rapide
Quel peut être le but?
Serais-tu la mère empressée,
Qui porte le lait de salut
Au tendre nourrisson? Ou ta douce pensée
Te ferait supposer que la mer tarirait,
Si, dans ta course vagabonde,
Un événement retardait
Les secours de ton onde?
Va, ralentis ton cours, laisse abreuver tes bords
De ton eau superflue; aux grâces, aux accords
Des plantes tes enfants prodigue tes caresses :
Leurs couleurs, leurs parfums t'offrent mille richesses.

A MON ÉCRITOIRE.

C'est souvent au crayon et dans l'obscurité,
Q'une trace infidèle arrive à l'écritoire;
Là, le mot se mûrit, fixe avec pureté
Le trait qui chancelait et le signe illusoire.

Digitized by Google

Accueille au sortir de mon sein
La phrase sonore, élégante,
Que doit tracer ma main ;
Permets-lui de jaillir pure, vive et brûlante,

Les enfants de la Muse épuisant leur cerveau,
Obtiennent le sourire et la voix qui révèle ;
Mais tout serait perdu comme l'eau du ruisseau
Si ton secours précoce où l'esprit se démèle
Ne se répandait pour charmer.
Aide-moi sans cesse à produire
Ce besoin de rimer :
Besoin bien doux pour moi, que le Ciel sait conduire.

Quand mes doigts ont plongé la plume qui fléchit,
En cherchant dans ton sein cette douce parole,
Qui flatte sans blesser le cœur qui m'a séduit;
Que j'aime à me parer de ce puissant symbole !
Conserve toujours ta bonté.
Ah ! lorsque j'écris à Marie,
Pour vanter sa beauté,
Conçois-tu qu'il ne faut jamais être tarie?

AU GRAND ORIENT D'HAITI,

EN LUI ENVOYANT LES PIÈCES INTITULÉES « LE LUXE » ET « LA GLOIRE. »

Toi, foyer de lumière, où le talent respire,
Accepte ces essais inspirés par la lyre ;
A ces leçons, d'un Dieu reconnais les faveurs.
Tu sais encourager l'amour des bonnes mœurs ;
L'étude aussi te plaît, la Muse chancelante,
Viens t'offrir le tribut de la voix qui l'enchante,
Si tu reçois ses vœux, sensible à tes égards
Tu la verras sourire, exciter tes regards.

Digitized by Google

A LA CRITIQUE IRRÉFLÉCHIE.

Un Zoïle à l'humeur chagrine
Décidait d'un ton doctoral
Un passage qu'il prenait mal.
Bacchus de sa liqueur divine
Arrosait amplement le gosier du censeur,
Oubliant le ton de la douceur
Que l'on doit même à l'ignorance,
Zoïle fit rougir pour lui
Ceux à qui son impertinence
Excitaient le bâiller d'ennui.

Pour ses œuvres la Modestie
Veut les conseils de l'Amitié ;
Mais elle voue à la pitié
La critique sans sympathie :
Surtout l'être indiscret dévoré par l'orgueil,
Dont l'avis est sous un écueil.
Le savoir est sans jalousie,
Il est modeste et toujours pur ;
Mais guidé par l'hypocrisie
Un Zoïle est un être obscur.

Armé de l'exacte analyse,
Aidé par la sincérité ;
Voilà, censeur, la vérité !
Sans elle mon cœur s'électrise ;
Mais un demi-savant et son étroit cerveau
Mangent l'erreur jusqu'au tombeau.
Tel le kamsin sèche et dévore,
Zoïle voudrait ébranler
Le mot animé qui décore
Les vers qu'il ne peut égaler.

Digitized by Google

Si vous voulez vous compromettre
Confiez-lui votre secret.
La ville n'a pas d'indiscret,
Qui pourra jamais se permettre
En imitant Zoïle apprendre à vous trahir.
Mais, Dieu ! comment peut-on haïr ?
Ayons pitié de sa fablesse ;
Laissons-le se croire savant ;
Malgré cet écart qui nous blesse,
Nous ne le croyons pas méchant.

Ton cœur enflammé par l'envie
Osa sur nous jeter son fiel,
Voilà cet ami, don du Ciel,
Que l'erreur maîtrise et convie !
Il est lourd ce savant qui prend un ton léger
Et s'efforce à nous corriger.
Pardonnons à l'homme en délire,
Et pour sa spécialité
Qu'il soit payé par un sourire :
Il a blessé la vérité.

Va, tu seras bientôt modeste,
On cesse enfin de se tromper,
Et l'on finit par s'attraper.
Ton piége t'a pris, il atteste
Le besoin de briller sans avoir rien produit.
Il rit parfois dans son réduit
Le censeur dur infatigable
Et croit savoir tout enseigner ;
Il pense être très-équitable
Quand ses soins l'ont fait dédaigner.

De ton erreur un jour peut-être
Le temps t'apprendra les écarts ;

Digitized by Google

Alors tes sentiments épars,
Au retour, te feront connaître
Qu'il vaut mieux consacrer à la douce amitié,
Évitant la pâle pitié,
L'expérience que l'étude
Sait concéder au vrai talent.
Tu verras sans inquiétude,
Qu'un critique est bien imprudent.

L'ESPOIR.

Si ta voix s'échappe et fait bruit,
Si ta muse s'élève au chant qui glorifie,
Tu dois aimer un nom qui purifie.
En vain l'envie en son réduit
Vient égratigner le poëte,
Oh ! ces temps sont passés, oui, sans un interprète,
Pour la produire la guider.
La Muse passait ignorée.
Plus de talent à l'âme timorée :
Le poëte apparaît, brille et sait commander.
Oh ! ces beaux songes d'harmonie,
Inspirés par la voix qui guide le génie,
Étonnent, tourmentent sans cesse.
Il est modeste dans ses chants.
C'est d'un cœur pur qu'émane son encens.
Mais nulle servitude : il s'élance sans lesse
Et parcourt un monde inconnu.
Oh ! là le sourire obtenu
D'un ange à la douce caresse
Lui développe un air plus pur,
D'où lançant le trait qui l'embrase
Il soumet l'être obscur,
Le fait trembler sous l'élégante phrase.

Digitized by Google

Tu vas paraître au jour :
Plusieurs dans leur amour
Et d'après tes travaux essayent sur la lyre
Si la muse veut leur sourire ;
Et la fraternité, pour entendre ta voix,
Se plaît à dire au monde, à l'espoir de ton choix,
A la Muse qui t'aime : « Écoutez l'un des nôtres,
« Il entonne ses chants, modelés sur les vôtres. »
Et ce propos flatteur viendra t'encourager,
Animer tes devoirs : il faudra t'engager....
Pour prendre son essor à l'abri de la crainte,
L'âme veut être libre, éviter la contrainte.
Mais elle sait goûter un avis qui lui plaît
Caresser une idée, embrasser un souhait ;
Et jalouse de plaire
Sous le poids d'un bienfait,
Elle écoute, s'agite et ne saurait se taire.

LE COUCHER DU SOLEIL.

Dans notre heureux climat le coucher du soleil
Nous invite au repos, mais le même conseil
Ne serait pas compris des habitants des pôles,
Dont le vif horizon n'a jamais que deux rôles.
Là, l'astre dort six mois, et six mois éveillé,
On le voit languissant sur un trône mouillé,
Et plus souvent caché sous un brouillard avide
Qui ne permet de voir qu'une teinte livide.
Nous répétons toujours cette vulgaire erreur ;
Le soleil ne dort pas : à ce charme trompeur
Le savant entraîné, dit avec confiance
Les mots qui l'ont flatté dans son adolescence.
Ah ! lorsque vers le soir sa dernière lueur
M'appelle à contempler la trompeuse couleur,

Digitized by Google

Qui paraît, s'évanouit et suit la nue éteinte
Pour renaître bientôt, prendre la forme feinte.
Tandis qu'à l'occident les nuages pourprés
Jettent mille reflets chatoyants et nacrés ;
Tandis qu'imitant l'or dans leurs formes charmantes,
Les plus vives couleurs aux ombres chancelantes,
Dans un ciel émaillé de rideaux blancs et verts
Où brille chaque trait des globes découverts ;
On voit l'astre glisser, dérober sa lumière,
La rendre toute pure aux vœux, à la prière,
Du nouvel hémisphère où règne sa splendeur.
Les flots de sa clarté n'ont plus la même ardeur
Et tombent à regret en laissant à leur place
De ses pâles rayons l'inconcevable trace,
Où le feu pétillant se concentre au milieu
De l'astre qui s'en va semble nous dire : adieu !
Un moment attristé par la nuit sous ses voiles
L'homme peut contempler la vaste mer d'étoiles :
Immensité sans fin, visible profondeur,
Où tout annonce un Dieu, puissant législateur !
Qu'elle est petite là, la faible créature,
Qui reçut le talent de sonder la nature !

A..... F....

Quoi ! l'amour, qui chez toi se transforme en délire,
Commande à ta raison, t'impose son empire !
Ton âme est tout en feu, tes yeux roulent des pleurs,
Où l'éclair des désirs brille sous mille fleurs,
Et l'ardente étincelle à ta voix molle et douce,
Jaillit pour embraser ton être sans secousse.
Maîtrise cette ardeur qui me trouble pour toi,
M'oblige à t'obéir en cédant sous sa loi.

Digitized by Google

Ton toucher innocent m'enflamme, m'électrise ;
Et c'est sans y penser que mon âme surprise
S'efface devant toi, changée en volupté,
Veut renaître sans cesse et perd sa liberté.
Si je veux m'éloigner, ta puissance suprême
M'entraîne, me retient ; ta bouche dit : je t'aime.
Comment lui résister ? Un essaim de désirs
Est toujours aux aguets, t'offre mille plaisirs.
Dans ton regard charmant l'enivrante mollesse
Se plaît à dévoiler la brûlante caresse.
Va, ne te plains jamais de cet excès d'amour,
Assez tôt il s'enfuit, nous quitte sans retour.
Mais pour le conserver, à quelques sacrifices,
Soumettons nos désirs ; ils feront nos délices,
Si nous savons user, mais sans servilité,
Du séduisant empire où règne la beauté.
Oui, j'aurai les égards que prescrit ta faiblesse
Et mes efforts vont tendre à fléchir la sagesse ;
Mais il faudra m'aider. Tu sais que tes regards,
Le doux son de ta voix causent tous mes écarts.

SENSATIONS.

A URSULE.

Un amour partagé c'est un bienfait du Ciel,
J'ai goûté sans tourments cette lune de miel.
La jalouse froideur que l'intérêt inspire
N'osera se montrer où ma belle respire.
Oh ! comme elle a compris les plaisirs enflammés,
Que mes yeux convoitaient sur ses sens animés !
Près d'elle j'ai surpris la douce sympathie,
Alliance de mœurs, jointe à la modestie ;
Le plus tendre abandon m'a livré ses appas.

Digitized by Google

La pureté du cœur, le charmant embarras,
Qui maîtrisent ses vœux quand je suis auprès d'elle,
L'élèvent à mes yeux, la rendent toujours belle :
Comme le premier jour quand j'admirai sa voix,
Il me semble la voir pour la première fois.
O vous! Dieu de bonté! gardez son âme pure :
C'est le plus beau travail qu'ait produit la nature!
A sa voix dont les sons comblent de volupté
Son ami qui l'adore; à la suavité
D'une bouche riante où la pensée expire,
Où la langueur promet un incessant délire.....
Mais ici, c'est un rêve : un souvenir brûlant
M'accable de regrets, et ce n'est qu'en tremblant
Sous la réalité d'un imprudent mensonge
Que j'aperçois le mal que l'absence prolonge.
Près de l'objet qu'on aime, une heure, un seul instant,
Valent mille trésors. Un triste éloignement,
Malgré la volonté, tourmente, affaiblit l'âme :
Le bonheur est bien doux quand il vient de la femme!

Nul ne peut être heureux si son cœur est fermé
Aux tendres passions, au trouble d'être aimé!
De l'âge et des désirs toute la plénitude
Au matin de la vie exige notre étude.
Quand deux êtres unis, liés par la candeur,
Savent apprécier cette aimable douceur
Où les plus vifs transports s'emparent de leur âme,
Pour la faire exhaler comme une pure flamme;
La jouissance alors absorbe le désir,
Et sentir cet instant, c'est brûler de plaisir!

Les menaces d'oubli sont les fruits de l'absence,
Cette terrible épreuve anime la licence.
Il est bien peu d'élus que la foi des serments

Digitized by Google

N'a pas bouleversé l'âme en causant leurs tourments.
« Jupiter annula, par un bienfait suprême,
« Tout serment qu'à l'Amour dérobe l'Amour même. »
Mais le temps et l'espace en vain voudraient changer
La pente qui me plaît, j'y verrai du danger :
Aimer pour un moment ne peut me satisfaire,
Je veux aimer toujours, est-ce être téméraire ?
O toi qui sais m'entendre applaudir à ma voix ;
Apaise tes regrets : tu sais quel est mon choix !

À LA MÊME.

Si quelques nuages effleurent
Ces doux entretiens amoureux
Où mes sens subjugés se meurent,
Pour renaître encor plus heureux ;
Sois moins rigide en ta pensée,
Et souviens-toi de mes serments.
Un mot de ta bouche offensée
Ne doit pas causer ces tourments,
Cet oubli pour attrister l'âme.
Sais-tu bien pour notre bonheur,
Quand Dieu nous dota, que la femme
Eut en partage la candeur,
Que c'est sous ce puissant empire
Que la sagesse vient plier ?
Tu vois, je me plais à t'écrire :
Pourras-tu jamais m'oublier ?

Digitized by Google

A..... M.

Aimable nourrisson d'une muse charmante,
Les accords de ta lyre et de ta voix touchante,
Sont venus éveiller les échos endormis
Tout près de l'ermitage où seul je suis admis.
Étonné du plaisir que j'éprouve a t'entendre,
J'ai pensé qu'Apollon caché pour me surprendre,
Dans un nouvel exil, sous tes traits déguisé
Racontait ses malheurs sous ce langage aisé
Que tu comprends si bien. Livre à la poésie
Tes moments de loisirs ; que ton âme saisie
De ses mâles beautés, nous peignent sans efforts
Ces sentiments exquis et ces puissants ressorts
Qui savent émouvoir et sans étourderie.
Consacre-toi surtout à chanter la patrie,
Cet immense sujet nous offre tout en beau ;
Il nous élève aux cieux, paraît toujours nouveau.
Que tes chants épurés, poëte enfant sans maître,
Viennent bientôt saisir et mes sens et mon être !
Dis au monde étonné que la voix fait agir,
Qu'Haïti de son sein verra bientôt surgir
Des enfants d'Apollon pétillants sous ses ailes,
Peignant dans de beaux vers les grâces immortelles
Que la langue des dieux seule peut exprimer :
O toi, qui la cultive elle sait t'animer !

Tu viendras me tirer encor de mon doux rêve,
Sur le déclin d'un jour que le soleil achève ;
Où tout près de mon nid, le parfum d'oranger
Se répand sur le soir pour plaire à l'étranger.
Mets dans tes vers le ton, l'aimable politesse,
Montre un goût délicat, soigné par la sagesse :

Digitized by Google

La satire est le fruit né de faibles esprits,
Dont le talent malade a gagné les écrits.
Ami, rien de nouveau sur la boule de terre
Où le soleil revient, où tout agit pour plaire.
On apprend à produire en maints noviciats,
Des faits depuis mille ans connus pour plagiats :
Mais un homme érudit, content de tout comprendre,
Finit par s'étonner, blasé qu'il est d'entendre
Les phrases qu'il connaît venant de Salomon,
Briller avec succès sous le divin Platon.
Mais c'est à la lumière où jaillit le génie,
A nous montrer sonore une vive harmonie
Où la vague des temps ne peut empiéter,
Où le talent sait prendre et sans s'inquiéter.

ACROSTICHE.

Un ami t'aime et l'a dit dans ses vers;
Rappelle-toi qu'il adore ses fers.
Si les jaloux essayaient d'en médire,
Un seul regard animé d'un sourire
Leur apprendra qu'un cœur qu'ils ont sondé
Est mon bijou précieux et gardé.

Me me rappelle, ô ma chère F****,
Encor ce fat dont la bouche taquine

Avait jugée faite pour ses plaisirs.
Au poids de l'or calculant ses désirs
Il crut payer ce que l'amour me donne.
Ma bonne amie, occupe tes loisirs
En m'écrivant; c'est mon cœur qui l'ordonne.

Digitized by Google

A J.-P. ROU.....

Si l'amitié, qui m'appelle pour vous,
Vient vous offrir son plus sincère hommage,
Retenez-là ; ses charmes, son langage,
Seront pour moi les titres les plus doux.

LES HANOVRIENS AU CAP,

(1840.)

Liés par la reconnaissance,
Par la plus douce urbanité,
Rendons grâce à la liberté!
Oh, quelle puissante influence
Guide les cœurs qu'elle a soumis !
Conduits sur ces bords, sans amis,
Nous fils rejetés du Hanovre,
Possédons l'asile du pauvre.
Reçus par un peuple inconnu,
Qui sait accueillir l'infortune,
Méritons le bien obtenu :
Notre sort n'est plus importune.
D'Haïti les fils généreux
Savent le secret que l'Europe
Ne connaît qu'au seul philantrope
Le droit de faire des heureux,
Sans blesser la délicatesse,
Ce bel apanage divin.
Reçois notre hommage, ô sagesse !
Tu sais guider le cœur humain.
Femmes du Cap, êtres sensibles!

Digitized by Google

Pour nous, le baume consolateur
Versé par l'ange inspirateur,
Rendra tous les maux impossibles,
Et c'est vous qu'il a su choisir,
Pour la mission sainte et pure
Remplie avec tant de plaisir,
Par vos cœurs que le ciel épure.
Puisse le progrès, dans son cours,
Sur cette terre hospitalière,
Accumuler tous les secours
En y répandant la lumière.
Et vous mères aux douces mœurs,
L'espoir de rendre un jour aux vôtres
Vos bienfaits régénérateurs,
Redouble leur prix pour les nôtres.

AIMER ET ESTIMER.

Auprès de la beauté tout nous semble frivole,
On y trouve pourtant une bien douce école,
Le sage qui pâlit sur ses livres poudreux
Essaye à nous instruire, et par des mots pompeux
Privés de leurs vrais sens, nous enseigne le doute,
Endort par ses conseils en croyant qu'on l'écoute.
Voyez avec quel tact, la beauté, de son cœur,
Puise le sentiment guidé par la pudeur,
Et dirige son choix ! Aux soins d'être estimée
Elle sait préférer le bonheur d'être aimée.
Ce mot plus doux pour elle a plus de vérité,
Et ménage son âme à la félicité,
Peut-elle se tromper lorsqu'elle dit : je t'aime !
C'est le beau résumé du plus joli problème.
La nuance des mots, sa douce expression

Digitized by Google

Donne precisément le trait de la leçon,
Sa phrase est sans détours et la lourde équivoque
Disparaît à la voix que sa candeur provoque.
De ma belle maîtresse, ô souvenir charmant !
Apprenez la leçon du devoir d'un amant :
« Vous m'estimez, » dit-elle, « et vous pensez me plaire ;
« Mais aimez-moi plutôt, c'est mieux me satisfaire.
« Vous voulez être heureux, sachez me prévenir ;
« Si l'homme sait parler, la femme sait sentir ;
« L'estime est excellente et doit charmer les hommes,
« L'amour nous convient mieux : c'est l'erreur où nous sommes
« On peut aimer encor quand l'estime a cessé,
« L'amour ne s'éteint pas au cœur qu'on a blessé. »
Quelle légèreté sous cette voix limpide,
Agite mollement une bouche timide!
La femme avec justesse entend le mot qui plaît ;
Ce mot fait vibrer l'âme à l'ami satisfait.
Quelle échange de soins sa tendresse procure !
Si j'avais le talent d'en tracer la peinture,
Un essaim de jaloux disputant ses appas,
Séduit par mes portraits volerait sur ses pas,
Oui, c'est à la beauté sous les traits de la femme
Où brille le désir et la plus pure flamme,
Dans la belle saison, dans l'âge des beaux jours,
A fixer nos souhaits pour embellir leur cours.
Et toi, ma belle amie, en planant sur mon être,
Ta parole est si tendre, elle sait me soumettre ;
Accepte mon estime, idole à révérer !
Je sais bien mieux t'aimer, te plaire et t'adorer ! !

Digitized by Google

A M. A. S... ..

EN LUI RENVOYANT LES POÉSIES DE Mme ANAÏS SÉGALAS
QU'IL M'AVAIT PRÊTÉES.

J'ai lu ton volume divin,
Ses mots, jaillissantes paroles,
Plaisent à l'âme, au cœur humain,
Qui comprend, fuit les mœurs frivoles.

Mieux qu'un autre, ô S.....! tu sais
Le prix que nous offre l'étude :
De la chaumière et sous le dais
Elle chasse la servitude.

Elle offre encor la vérité,
Dont la voix est douce et si pure,
Nous conduit à la liberté,
Aux principes de la nature.

Par un abus de ses faveurs
L'humanité souvent froissée
Se voit accabler de rigueurs
Pour ce don du ciel : la pensée !

Pour moi, recherchant leur amour,
Chaque soir après ma prière,
Aux neuf Muses je fais ma cour,
Invoquant leur vive lumière.

Si le bonheur se trouvait là,
S'il n'était pas imaginaire ;
Ton charmant livre que voilà
Le joindrait aux succès de plaire.

Digitized by Google

Qu'elle est sublime la leçon
Sous les auspices de la femme !
Elle est toujours à l'unisson :
On y voit déployer son âme.

Le partage des bons esprits,
La force, la gloire et le génie
Brillent dans ses nombreux écrits,
Dans sa voix riche d'harmonie.

L'ARTISTE A PIERRE S**.

L'artiste aux mœurs à son usage,
A compris qu'il doit être sage;
Mais son génie à lui, le flatte dans ses goûts
Comme un torrent fougueux l'entraîne aux précipices
En l'écrasant de son courroux,
Lorsqu'il l'a comblé de délices.
Aimant son sort, libre, humain,
Généreux, extrême et prodigue ;
Ses beaux jours sont sans lendemain.
Son cœur est trop pur pour l'intrigue,
Jamais elle ne l'a blessé.
A l'amitié sensible et sincère,
Il sourit à l'ami glacé,
Imprudent, à l'âme colère.
Ses jeunes ans ne furent pas tous beaux,
Mais il a reconquis sous de nouveaux drapeaux,
Et son talent, gage qui le rachète,
Beau comme l'âme du poëte
Et du dieu Plutus la faveur.
A l'étude de la nature,
Il presse, encourage son cœur,

Digitized by Google

Sa voix s'étend, brille et s'épure.
Si l'effet d'un vieux souvenir,
Réclame parfois sa puissance,
S'il sourit à sa complaisance
La raison montrant l'avenir
Reprend ses droits et sa douce influence,
Et découvre à l'humanité
Sa force et sa capacité.

AUX MANES D'UN AMI, LE COL. V***.

La nature à ses lois soumet avec vigueur
Toutes les volontés ; passible et sans aigreur
Ses terribles décrets imposent à notre âme,
Comme pour la briser, la douleur qui l'entame.
Nous aimons à nourrir comme une volupté,
Où s'abîme le cœur et sa fragilité,
Les chagrins dévorants que la douleur prépare,
Et la réflexion où notre âme s'égare,
Semblent lui proposer un nouvel embarras ;
Elle dit : « Plaignez-moi, ne me consolez pas.
Si j'aime ma douleur c'est que je sens encore
Toute la volonté de l'être que j'implore. »
Pourquoi nous attacher, pourquoi nous rendre chers
Nos proches, nos amis, quand des soucis amers
Sont les derniers soutiens que leur absence impose ?
Survivre à ses parents quand la mort en dispose,
Prépare à des combats et le cœur endurci,
O mon Dieu ! sous ta loi doit répéter merci !
Retentis de nos pleurs, écho, voix sourde et creuse !
Toi, qui les fais couler ; ami, la mort affreuse,
Insensible à nos vœux t'arracha de nos bras.
Oh ! laisse-nous gémir, nous ne nous plaignons pas !

Digitized by Google

Peut-être mort pour nous, Dieu là-bas t'a fait naître;
Nos pleurs peuvent troubler ton sort, ton nouvel être!
En servant ton pays tu t'acquis les égards
De son premier soutien, il te combla d'égards.
Oh! sois là-bas en paix! pardonne ma louange;
Tu sais bien qu'ici-bas tu fus toujours mon ange!

DIX HEURES DU SOIR.

Oui ma chère F*** écoute et t'en rappelle.
Ah! le temps s'écoulait, et moi toujours fidèle,
Je tremblais à te voir, t'entendre prononcer
Sur la cloche fatale et l'heure m'annoncer.
Le sommeil est bien doux, soumise à son empire
Je t'ai souvent surpris un nonchalant sourire;
Où ton âme était peinte, et puis je t'écoutais
Combattant ton envie, alors tu me chassais.
« Allez, mon cher ami, voilà bientôt mon heure,
Dans mes yeux abattus que le sommeil effleure,
Lisez tout le plaisir que vous m'avez causé.
A demain! Le repos sur mon cœur maîtrisé
Offrira votre amie et plus douce et plus fraîche;
Vous sentirez pour vous le charme qui m'allèche.
A dix heures; je dois, mon ami, tu le sais,
Payer à la nature un gage et mes souhaits.
Ton bonheur en dépend, le mien aussi me presse,
Va, demain, pour toi seul, je suis à la tendresse. »
Ces souvenirs sont beaux, mon âme s'en nourrit,
Et porte près de toi mon cœur et mon esprit.
Si je perce le jour et si la renommée
Jette un œil de faveur sur ma muse affamée,
Je te devrai mes chants, ma gloire et mon honneur:
Eh! qui m'empêchera d'essayer ton bonheur?

Digitized by Google

Mes vers vont publier ton nom qui m'extasie,
Nom qui flatte mes jours, brûle de poésie,
As-tu parfois senti ces regrets ravissants,
Souvenirs tempérés par le calme des sens,
Rêves délicieux où reflète l'image
D'un objet adoré? Ah! bientôt le nuage
Se dissipe à mes yeux, et la réalité
Sans borne vient, immense, affreuse vérité,
Nous révéler au cœur le vide de l'absence :
Es-tu tranquille alors, même dans le silence?
Quels maux je souffrirais pour être encor chassé,
Pour attiser tes yeux par le sommeil pressé;
En vain je cherche ailleurs à sortir d'esclavage,
Un dégoût du nouveau me somme à mon servage.
Je ne sers qu'un seul maître, et ce maître, c'est toi;
Mon amie, il m'est doux d'obéir sous ta loi!
Oui j'invoque le ciel d'atteindre à ce beau rêve
Où mon âme se plaît sans exiger de trève.
Si le talent de peindre alimentait mon cœur,
Tes traits en mon réduit remplaceraient la fleur
Que j'aime à respirer, qui nourrit ma pensée,
De celle que j'ai vue dans mes bras enlacée.

ÉPITRE A L'AUTEUR.

Je sais apprécier une franche censure,
Dont le trait émoussé ne fait pas de blessure;
Et c'est avec plaisir qu'en tout lieu, tout instant
Je reçois les conseils que donne le talent.
Heureux d'avoir trouvé votre aimable suffrage,
Pour un modeste écrit, enfant du badinage;
Je dois donc avec vous avouer franchement,
Que vous avez sur lui jugé parfaitement.

Digitized by Google

C'est vrai, tout n'est pas beau, mais un sujet semblable,
Vous le savez très-bien n'est pas toujours traitable ;
Puis la difficulté s'accroît sur ce chemin,
Par le peu de talent qui dirige ma main.
Trop heureux de pouvoir mériter l'avantage
Que vos conseils pourraient jeter sur mon ouvrage,
Ne les épargnez pas, c'est mon plus grand désir ;
Je les accepterai toujours avec plaisir.

J'ai lu vos trois écrits, j'applaudis leur aisance,
De la « Guerre » surtout j'admire l'abondance
Et l'énergique feu des tableaux variés,
Qui, presqu'en chaque vers s'y trouvent déployés.
Gloire à vous donc, Monsieur, et je vous félicite,
Et vous rends les honneurs que le talent mérite ;
Puisqu'il faut avec vous être de bonne foi,
Pour juger vos écrits choisissez mieux que moi.
Vous possédez en vous une franchise austère,
Qui vous rendra toujours un juge trop sévère,
Pour n'avoir pas besoin, sortant de votre main,
De faire censurer vos écrits par Mazin !

RÉPONSE.

Trois fois j'ai prié le Seigneur que cet
ange de Satan se retirât de moi (*).
2e *Épit. aux Corinth.*, XII, 8.

L'aube mystérieuse occupe avant d'éclore
Les sémillants regards de la touchante Aurore,
Bientôt l'homme appelé vient jouir du tableau,
Qui toujours à ses yeux étale un trait nouveau.
La beauté des couleurs, les changements sensibles,

(*) Allusion à la satire.

Digitized by Google

Jette à son âme émue, aux soucis indiscibles,
Le travail attrayant de la réflexion :
La nature régla sa douce mission.
Les oiseaux en concert et la fleur matinale
Semblent unir leur voix, leur beauté virginale,
Pour sourire, animer, chanter la dignité
De l'homme admirateur aimant la vérité.
Ébloui du tableau, son âme se parfume,
Jouit, s'exhale au feu dont l'ardeur la consume :
Ces plaisirs inconnus attirent la pitié
Du vulgaire ignorant les chants de l'amitié.
Oh ! l'être malheureux aux sens inaltérables
Qui ne peut savourer ces traits impérissables,
Qui les voit de sang-froid est un être manqué,
Un travail ébauché d'impuissance attaqué !
Croyant à l'amitié d'un frère, ami, poëte,
Armé de la franchise, ô ma muse indiscrète !
J'adressai l'autre jour un doute et j'ai déplu.
Tout à la vérité, jamais irrésolu,
Pour admirer le beau, je flétris la licence :
La satire à mes yeux n'est pas une science.
Écoute, ô frère ami ! si tu vois un jaloux
Dans l'âme du poëte, il vaut un nom plus doux,
Et sait le mériter. Aux sources d'Hippocrène,
Abreuvant ses pensers il évite l'arène
Où la raison s'éloigne, où l'on bannit la paix,
Et cherche à s'attirer d'Apollon les bienfaits.
Se supposer parfait est une anomalie,
Apanage d'orgueil à l'étude amollie ;
A la voix vacillante où s'éteint la pudeur,
Aux décevants dehors où s'immole le cœur,
Mais pourquoi les conseils qu'un poëte commande
Sont toujours l'opposé des aveux qu'il demande ?
Évitons les premiers d'être trop complaisants ;
La sévérité vraie aux discours imposants

Digitized by Google

Ne doit pas effrayer une âme honnête et pure,
Qui saura distinguer la raison qui censure.
Du choc de la pensée où s'égare la foi,
S'élève la lumière où rejaillit la loi,
Qui guide le poëte. O mon Dieu ! qu'elle est belle !
Mon âme s'en nourrit, j'ai tout bravé pour elle !
Digne de ton amour, poëte, chantre, preux ;
Écoute-la parfois : elle fait des heureux !

AUTRE ÉPITRE A L'AUTEUR.

N'ai-je pas dit assez pour paraître sincère !
N'ai-je pas exprimé le langage du cœur ?
Que te faut-il encor, ô poëte, ô mon frère,
Pour te prouver enfin que je suis sans aigreur ;
Me déplaire !... Non, non... l'enfant du prolétaire,
L'humble fils du soldat te parle sans détour ;
Il n'eut d'autre berceau que les bras de sa mère,
Ne connut bien longtemps que son cœur, son amour.
Tel que dans le désert aidé par la nature,
L'on voit un arbrisseau s'élever sans soutien ;
De même en grandissant mon cœur eut sa pâture,
Mais ce fut tout hélas, et mon esprit n'eut rien.
Si je sens dans mon cœur une faible étincelle
De ce feu pénétrant dont le Parnasse luit ;
Je ne l'achetai pas; je naquis avec elle,
Comme l'arbre en naissant porte sa sève en lui !
L'art qui sait embellir peut, en frôlant la bure,
L'échanger en manteau, la doubler de grandeur ;
Mais l'art ne peut jamais qu'aider la nature,
Qui seule fait germer l'œuvre du Créateur.
Je ne l'ai pas connu cet art si nécessaire,
Qui polit sous sa main la pierre et le cerveau,

Digitized by Google

Il s'attache à l'argent, dédaigne la misère
Qui, malgré lui, souvent lui dérobe un lambeau !
Me voilà tel que tel !.. poëte sans science,
Avouant sans rougir ma parfaite ignorance ;
N'ayant d'autre talent que l'imagination,
Un cœur toujours ouvert à toute émotion,
Si j'avais en naissant nagé dans les richesses,
La science et les arts ne m'auraient pas omis ;
Ils auraient su pour moi trouver quelques caresses,
A l'empire de l'or ils se seraient soumis.
Néanmoins je suis fier si j'ouvre ma carrière,
D'oser me dire seul j'ai frayé ce chemin,
Je puis, sans hésiter, revenir en arrière,
Sans crainte que sur moi nul ne pose la main,
Je suis peu, mais je suis ce que j'ai pu me faire,
Par le vent du hasard dans le monde jeté,
J'y marche en tâtonnant, et le conseil d'un frère
Ne peut être par moi que bien interprété.

RÉPONSE.

Tes sincères aveux, poëte, frère, ami,
Ont trouvé le chemin qui mène droit à l'âme.
Ton sort me paraît beau, suis-je mieux affermi ?
Entraîné comme toi par la céleste flamme,
Enfant de la nature, elle seule m'instruit.
La fortune et ses dons, sa faveur arbitraire
Ne m'ont jamais flatté, ne m'ont jamais séduit :
Je la crois malgré tout utile et nécessaire,
Et lutte vainement à braver ses dédains.
J'ignore mon berceau, la douce voix de mère,
Au sourire flatteur que beaucoup ont dépeint,
A trop peu consolé mes soucis, ma misère :

Digitized by Google

Qui peut apprécier des charmes inconnus?
Reçois mon amitié, j'aimerai ta franchise,
Les enfants d'Apollon ne sont pas retenus
Par des soupçons menteurs qu'un sot orgueil déguise.
Va, lorsque de ta voix un trouble inspirateur
Démêlera les sons qu'un charme intérieur,
Sur ton luth enchanté, viendra brûler ton âme;
Bénis le dieu des vers qui de ton cœur réclame
Des efforts incessants, pour voir briller un jour
L'étoile qui te luit, te promet son amour.
Tu me crois bien savant, tu te trompes, poëte;
Tiraillé malgré moi, par la muse inquiète,
A la faveur douteuse ai-je acquis aucun droit?
Rimer quelques pensers, faible et plus souvent froid;
C'est au génie ardent que caresse la muse
A produire au grand jour ce qu'elle me refuse.
Le poëte estimé défend l'humanité,
La sert de son pouvoir, prêche la vérité,
Sans crainte des puissants, des maîtres de la terre.
Par ses yeux animés des lueurs du tonnerre;
Il sait en imposer, braver la trahison,
Effrayer par sa voix, où brille la raison.
Mais pourquoi t'abaisser! l'homme est toujours un homme,
La naissance n'est rien; mais je le crois en somme,
L'un des plus grands travaux du divin Créateur,
Fait pour perpétuer les vœux de son auteur.
Le fanfaron déplaît, trop d'humilité prouve
Un cœur ambitieux qui craint et se découvre.
Je t'aimerai mon frère et qu'il me soit permis
De voir ton nom placé près ceux de mes amis.

Digitized by Google

UN CULTE.

A B. R***.

Car cela est bon et agréable à Dieu, notre Sauveur.
PAUL A TIMOTHÉE, II, 3, ép. 1re.

Au lever du soleil mille êtres animés
Viennent lui rendre hommage et ses traits enflammés,
Où l'image de Dieu projette sa lumière,
Paraissent les aider, écouter leur prière.
Cet astre a dû fournir à nos premiers parents
Cette douceur de l'âme où s'élèvent les sens,
Où parle du bonheur la faveur empressée,
Où l'homme s'étudie, agrandit sa pensée.
Frappé de sa clarté, méconnaissant le but
Du divin Créateur, confondant l'attribut;
Il l'adora pour Dieu, dans sa reconnaissance,
Et dut goûter en paix le calme et l'innocence.
Revenant sur ses pas, l'homme plus éclairé,
Sentit bientôt en lui l'effet prématuré;
Sa pensée élargie emplit un champ plus vaste,
Vit un moteur secret et l'étonnant contraste
Frappant ses sens confus il l'éleva vers Dieu,
Principe indéfini qu'il comparait au feu.
Ce culte doit dater des premiers temps du monde,
La raison parle aux yeux quand la foi surabonde;
Sur tout elle corrige en lui les penchants faux
Qui l'attirent trop près des auteurs de ses maux.
Dès qu'il a réfléchi l'homme a vu l'impuissance
Où devait le conduire une fausse croyance.
Les esprits cultivés ouvrirent à grands pas
La nouvelle carrière écartant l'embarras

Digitized by Google

Des souvenirs grossiers ; mais le culte héliaque
Conservera longtemps son dogme impur, opaque,
Que la tradition vicieuse et sans freins,
A rendu familier sous ses pas incertains.
Allez courir nos monts où l'enfant de l'Afrique
Confond sans le savoir une chimère antique,
Au culte pur du Christ. Muet dès son lever,
Se signant au soleil avant de se laver.
Vous n'arracherez pas de cette âme bigote,
Ni signe, ni parole, et son ardeur dévote
Va se changer bientôt. Après l'ablution
Succède la gaîté, la douce attention ;
Un cœur riant, ouvert à la foi la plus pure :
Où gît l'urbanité, la grâce qui rassure.
Commandez, on répond ; les souhaits gracieux
Donnés avec amour vous promettent les cieux :
L'on est vraiment surpris de trouver tant de grâces
Où le moment avant rien n'annonçait leurs traces.
Pour transmettre si loin dans toute sa fraîcheur
Ce dogme qui console ; il faut l'avoir au cœur ;
Il faut l'avoir goûté, savouré ses délices,
Sauvé ses éléments de toutes les caprices :
Pour le rendre aussi pur malgré l'illusion,
Qui porte l'âme simple à la confusion.
Nous que la raison presse en nous dotant d'un culte,
Où le jugement sain s'abrite sans tumulte,
En éclairant nos pas, sommes-nous plus heureux ?
Bonheur accidentel ! toi l'objet de nos vœux,
La conscience pure unit à ton mensonge
Des secours enchanteurs que l'amitié prolonge ?
O toi ! qui sais m'entendre, ami de mes vieux jours,
Nous avions des plaisirs et de folles amours ;
Aujourd'hui des devoirs à la douceur qui touche
Attendrissent notre âme autrefois si farouche.
La nature assouplit l'existence à sa voix,

Digitized by Google

En vain on se débat, il faut subir ses lois.
Mais toujours généreuse à sa double tendresse
En compliquant nos maux, elle envoie la sagesse ;
Messagère fidèle attachée à nos pas,
Qui, flattant nos souhaits ne les contredit pas !
Amitié, don du Ciel, que jamais un nuage
N'ose offenser un fait, vienne souiller la page,
Où ton nom prononcé rend à la vérité
Un hommage sincère exempt de vanité !
Je me souviens encor que ta voix parle à l'âme
Qu'un quart de siècle orna de la plus pure flamme,
De ces songes passés consolons-nous, ami,
L'amour dans notre cœur s'est bientôt endormi.

A M. J. E....e.

I.

Un rendez-vous ! en langage d'Homère,
Doit préciser, ô mon aimable frère !
Comment puis-je te voir
Si, « du matin au soir, »
Le dieu jaloux de la finance,
Dans ses bureaux poudreux,
Où les rats, pour toute pitance,
N'ont que de l'or à ronger de leurs yeux,
Te fait pâlir dans son antre oublieux.

II.

Malgré tes vœux que la muse déplore
Elle sourit et te ranime encore.
Tu n'a pas « rimassé, »
Marot, rimeur glacé,

Digitized by Google

A tes chants soumettrait sa muse.
Le premier des François,
Charles-Neuf, qu'un bigot abuse
Sont excusés, quoiqu'ils fussent des rois,
Pour certains vers arrangés en gaulois.

III.

J'aime ta voix, elle excite ma lyre,
Et les secrets du démon qui m'inspire
Sont dus à tes regards.
Encor quelques égards,
Tu verras ton frère sans laisse,
Empruntant tes pinceaux,
Flatté par ta foi, ta promesse;
Dire ses chants embellis de tableaux :
Content d'unir ta voix à ses pipeaux.

DE M. J. E...e A L'AUTEUR.

J'ai reçu le billet
De notre ami Ch....,
Et je ne puis lui dire
Quand je pourrai le lire.
Une occupation
D'administration
En ce moment me presse,
J'ose dire m'affaisse;
Et du matin au soir
Chez moi l'on ne pourrait me voir.
.....
.....

Digitized by Google

POUR L'ALBUM DE Mme D.-E.-H. F... T***.

Quel effet produit la beauté!
Elle accorde à l'enfance, au sage,
Un regard enchanteur. Le trait de vérité
Où s'anime son pur langage,
Répand sur l'un et l'autre un ton de volupté
Où se délecte l'âme.
Cercle divin où le ciel mit la femme,
De qui l'homme accepta son lot; sa voix d'amour
A qui l'enfant demande une idée, un secours:
Oh! porte à la sensible idole,
Un souvenir de son école!
Nos premiers chants furent pour toi;
Ta puissance les vit éclore,
Nous soumit à ta douce loi,
Au plaisir de les dire encore.
Au beau rôle de mère: élans, soupirs du cœur,
Doux chagrins généreux, accord, charme, bonheur,
Peines, émoi, dangers, amour, excès de l'âme;
Dialogue échangé, la faiblesse réclame;
Transports, espoir, plaisirs, complaisance, gaîté,
Sont les émotions qu'éprouve la beauté.

A BARTHÉLEMY,

LE POÈTE,

EN LUI ADRESSANT LES PIÈCES SUIVANTES.

Frère, reçois ces fruits d'une muse exotique
Éprise de ton chant et de ton vers caustique,
Que j'ai lu depuis peu. Vos vœux à vous là-bas,
Arrivent lentement dans nos brûlants climats.
Aussi ne va pas penser qu'en vers, pâle copiste,

Digitized by Google

J'ai voulu t'imiter ou te suivre à la piste.
Les tourments de l'Europe ont partout des échos
Et les mêmes pensers naissent des mêmes maux.
O vous ! que la raison presse de ses lumières,
Permettez à ma voix d'innocentes prières !
Tu croiras à l'honneur qu'ici j'invoquerais
« Si je m'estimais moins » ou bien si je mentais.
Si je t'avais connu, pour éviter ta trace,
J'aurais appris tes vers où tout est à sa place,
Où le modèle utile apporte sous nos yeux
Des exemples de choix laissés par nos aïeux.
La vertu du poëte est dans sa propre estime,
D'où le respect sincère à la muse sublime,
Qui sut vous inspirer, ô mes frères aînés !
Attentif désormais à vos sens combinés,
J'invoquerai la gloire et je la veux sans taches
Les moyens détournés n'appartiennent qu'aux lâches.
Je te lirai souvent, j'apprendrai Némésis
Non celle des Enfers, celle que tu choisis.
Tous les peuples divers acceptent le poëte,
Ils écoutent sa voix le supposent prophète.
Cet amour est bien beau pour qui sait mériter
Des vœux approbateurs et sentir palpiter
Sous la sécurité de l'âme simple et pure
Un cœur exempt de blâme orné par la nature.
Chante cygne du monde ! à nous à t'admirer,
Nous qui te comprenons, qui voulons aspirer
A dire notre mot à la voix généreuse
Qui sut déterminer la liberté coureuse,
A fixer sa demeure où des milliers de bras,
Veulent la soutenir sainte et sans embarras !

Digitized by Google

AU MÊME.

I.

Ne sois pas étonné, frère, poëte, ami,
Si mon vers indiscret, sur ton chant affermi,
Taquine quelque traits, la puissance acérée.
La nature pour toi déploya ses ressorts,
Et de ton âme sans efforts,
Jaillit comme une lave, à la marche assurée,
Ce torrent qui nous brûle et fit pâlir la voix,
Qui chanta Jocelyn, l'harmonie et ses lois.
A toi, poëte, je t'admire !
Écoute quelques sons d'une sauvage lyre ;

II.

Au doux nom de patrie on a vu ta fierté ;
Dans ta vaste poitrine, un cœur, la liberté !
Tu combattis pour elle et tu reçus la palme ;
A cinq lustres complets on te vit vétéran.
Aux trois jours tu conquis ton rang.
Frère, sois généreux ! puisque la France est calme,
Pourquoi frapper si fort, sur un fils d'Apollon,
Allaité comme toi dans le sacré vallon ?
L'astre qui plane sur le monde,
A des côtés obscurs que sa lumière inonde.

III.

Ménage pour l'automne un apprêt d'amitié ;
Le cœur froid, qui hait tant, n'obtient que la pitié.
O toi ! fils d'un pays d'où la haine est bannie,
Où la fleur d'oranger, le jasmin parfumé,

Digitized by Google

Où l'art te fit un frère aimé ;
Crains de blesser une âme où vibre l'harmonie.
Tes jours sont-ils plus beaux, lorsque ta Némésis
Vient t'aider à flétrir l'homme par ses lazzis ?
Mais un aveu puissant t'échappe,
Tel un tyran fléchit sous l'habile satrape.

IV.

Va, sous le dais des rois, sous le chaume incertain,
L'homme sera toujours l'esprit du genre humain :
Faible à faire pitié, quand le tyran l'opprime,
S'il grandit un moment, tu le verras tomber,
Flatter l'idole et succomber.
Pour l'homme d'un parti l'autre voix est un crime,
Qu'il veut anéantir même au prix de ses jours.
Soyons réformateurs, mais gardons nos amours
Au poëte sans égoïsme.
Eh, mon Dieu ! n'est-il pas toujours plein de civisme ?

V.

Éveille l'arbitraire et le tiens en échec ;
S'il dormait trop longtemps sans le salamalec,
Il aimerait la voix du despote insensible.
Un pays populaire écoute les conseils
Guide les combats des pareils,
Comprend le bien de tous, atteint le but possible.
Si cette tâche est grande, Oh ! la gloire en revient ;
Poëte, chantre, ami, ce travail te convient :
N'as-tu pas apprivoisé l'âme
Qui, flattée, égarait le peuple qui réclame ?

VI.

Après les ans les sons, au sortir de ton cœur,
Sur ton luth applaudi vibreront de douceur ;

Digitized by Google

Tu trouveras dans toi l'aimable tolérance,
Trésor de l'âme pure embelli de ses vœux.
Peut-être alors moins soupçonneux,
Prisant à leur valeur la gloire et la licence,
Tu choisiras ton lot dans un grand souvenir,
Il faut te rappeler l'homme et son avenir,
Dont chaque jour heureux complète
Sa puissance nouvelle et son droit qu'il achète.

VII.

A l'amour populaire, où s'affermit tes pas,
Trempe ton vers sublime et ne t'asservit pas :
Sache animer ta voix de la raison divine.
Un jour chez nos neveux tes chants retentiront,
Soutenus d'un conseil profond,
Et ton double hémistiche où la faveur s'incline
A la beauté modèle aura grandi sa part,
Que la raison prodigue aux vrais amants de l'art.
Poëte, atteins plus loin encore,
Va, l'immortalité verra ton vers sonore?

LES FLEURS.

A MADAME DESBORDES VALMORE.

Fair clime! where every season smiles
Benignant o'er those blessed isles.
BYRON.

O fleurs aux doux parfums! le souffle matinal
Embellit votre sein, votre autel virginal;
Et les pleurs de la nuit en perles argentées
Donnent à vos appas, à vos grâces protées,
Cette douce fraîcheur qui délecte mes sens,

Digitized by Google

S'épanche dans mon âme en plaisirs incessants,
Vos regards si coquets, comme la jeune fille,
Au cœur bouillant et neuf, à la voix si gentille;
Sont des filets tendus à vos adorateurs.
Idoles !.... à genoux des sages, amateurs,
Et des milliers d'amants vous disent : je t'aime !
Oh ! nos champs émaillés semblent un beau poëme,
Dont chaque fleur à part est un bel incident,
Un brillant épisode, un aimable accident.
J'ai près de mon nid, dans mon chaud ermitage,
La fleur de l'oranger, puis la rose en partage,
Se mêlent au jasmin, au lilas parfumé;
L'ensemble des odeurs dans un tout embaumé
forment une volupté difficile à décrire.
O vous ! mes devanciers, qui m'apprenez à lire
Dans ces secrets cachés où tout paraît diffus
Aux yeux de l'ignorant; mes sens encor confus
Ne goûtent qu'imparfait cette belle nature
Si prodigue en ses dons. Aidé de l'écriture,
Mon cœur assujetti s'arrête à chaque pas,
Demandant un secours : vous ne répondez pas !
Et nous, comme les fleurs, quelle invisible flamme,
Vient caresser mes vœux et colorer la trame,
Qui sait tisser nos jours de si vives couleurs,
Exciter nos amours animer nos douleurs ?
Serions-nous des fleurs? et passagers comme elles,
Laissons-nous sous nos pas des traces immortelles ?
Ah ! l'immortalité !..... ce mot me fait trembler,
Les fleurs ne vont pas là. Le pinceau sait doubler,
Reproduire leurs traits, leur flatteuse existence;
Pour attester d'un Dieu la visible puissance.

Quand l'opaque brouillard, de son souffle ennuyeux,
Vient caresser les fleurs sous son voile amoureux;
La nature à gémir semble alors condamnée :

Digitized by Google

Dans un morne silence elle est abandonnée.
L'oiseau, si gai d'ailleurs, parfois avec regret
Laisse échapper un son d'où soupire un souhait.
L'homme offusqué s'active enveloppé du doute,
Sa voix aussi s'éteint, attentif, il écoute.
Mais dès que l'œil du jour a montré sa splendeur,
Dès qu'il a dissipé cette sombre couleur;
Les champs et les oiseaux, sous leurs robes nouvelles,
Et l'homme aussi paraît rayonnant d'étincelles.
Les fleurs flattent ses sens et l'immense tableau
Réalise à ses yeux un intérêt bien beau;
Aussi, reconnaissant sa voix à la lumière,
Électrise son âme, élève sa prière.
Mille fleurs sous ses pas, comme autant d'étendards,
Sollicitent sa vue, invitent ses regards.
Touché de leurs beautés, bercé par un doux rêve,
Il tremble comme un flot que le jusant soulève.

Les fleurs naissent pour tout; amoureux éléments
D'un principe éclairé; délicats ornements
Que la nature élève et que sa voix anime
De parfums, de couleurs et d'un accord sublime.
L'enfant est la fleur d'où naît l'humanité;
Et nos lois sont les fleurs de sa prospérité.
Le bonheur est la fleur que la femme désire,
Et donne à son époux quand la pudeur l'inspire.
L'ange est aussi la fleur du charmant séraphin.
Mais quelle fleur donner à l'amour inhumain?
Ah! j'allais oublier, dans le fond de mon âme,
La plus douce des fleurs celle qui plaît : la femme!

Digitized by Google

LES ÉTRENNES.

1842.

Tel qu'est le muguet entre les épines,
telle est ma grande amie entre les filles.
CANT. DES CANT. II, 2.

I.

O femme aimable que j'adore!
Un rival t'enlève à mes yeux.
Tu t'en souviens, je m'en honore,
J'ai fait aussi des envieux.
Je t'ai souvent nommé ma belle
Et je n'aurais jamais changé;
Je sens encor cette étincelle,
Qui me dit : tu seras vengé.

II.

Dans ce siècle d'ingratitude,
On ne peut plus mourir d'amour;
Un choix de beautés dont l'étude
Est pure, appelle sans détour.
Au chant de ces sirènes
Mon cœur dit : c'est peut-être toi!
Charmante erreur! pour mes étrennes
Une autre belle dit : c'est moi.

III.

La constance est une folie,
Nos pères s'en sont-ils piqués?
Femme ingrate, femme jolie,
Deux beaux sujets inexpliqués.

Digitized by Google

L'un éblouit pour nous séduire
Et finit par nous rire au nez ;
L'autre automate sait conduire,
Ne soupire que voluptés.

IV.

Une belle bientôt se lasse,
De la douce voix qui lui plaît,
Et pour elle changer de place
Accomplit son plus cher souhait.
A l'ami du cœur qu'elle immole
Un autre succède aussitôt ;
C'est pour elle la même idole,
Le seul plaisir forme son lot.

V.

Quand la nuit l'ombre vient sourire,
Porter à son cœur oublieux
Un chant qui causait son délire,
Elle éteint ses remords douteux.
Comme la mer après l'orage
Jette ses vagues aux brisants,
Et croit assourdir sur la plage
Le pêcheur aux soucis cuisants.

VI.

O mer ! aux entrailles profondes,
Dans ton sein tout doit s'engloutir !
La femme ingrate dans tes ondes
En atomes vient aboutir.
La vertu, le vice palpables
Tombent dans tes gouffres affreux,
L'homme heureux, ses biens périssables,
Comblent tes antres dangereux.

Digitized by Google

VII.

Terre que les eaux alimentent,
Tu sais embellir la beauté ;
Tu souffres que les belles mentent,
Qu'elles narguent la chasteté.
Sois impassible et sans colère,
Mais viens nous rendre indifférents :
Nous ne voulons point de mystère,
Ni la crainte des concurrents.

VIII.

Forêts aux arbres séculaires,
Aux sites si frais et si beaux ;
L'orage a frappé vos repaires,
A brisé vos fils en lambeaux.
Ainsi la femme au cœur volage
Inflige à ses adorateurs,
Les fougueux transports et la rage,
Pour s'amuser de leurs douleurs.

IX.

Le soir accablé d'insomnie
Un rêve trompeur me poursuit ;
Ce vain fantôme a la manie
De reparaître, chaque nuit,
Abrité sous l'aile d'un ange.
Ton image en traits empruntés
S'efface dans l'ombre et se change
En lugubres réalités.

X.

Va, le chagrin que tu me cause,
M'a forcé, pour me consoler,
Au lieu d'une amie à la dose,

Digitized by Google

D'aimer trois pour m'ensorceler
Aussi je sens s'ouvrir ma tombe
Au bruit de mes pas languissants :
Chaque soir sur mon lit je tombe
Dans les bras d'objets ravissants.

XI.

C'est contre moi que je me venge
Des maux qu'une ingrate a causés.
Oh ! je l'adorais comme un ange
Au ciel mes vœux sont exposés.
Épargnez-lui le ver qui ronge,
Épuise le cœur des ingrats ;
Faites que le bonheur la plonge
Sous mille plaisirs délicats.

XII.

Animé par la jalousie,
Doué d'un esprit généreux ;
Jamais l'adroite fantaisie
Ne s'est introduite en mes vœux.
J'ai chanté du fond de mon âme
Le bonheur, don du cœur aimé ;
Et j'ai senti la vive flamme,
Partage d'un être estimé.

Digitized by Google

BOUTADE.

LA MANHAŠA.

I.

La sévère rigueur enflamme le désir
Et pousse au désespoir l'amateur du plaisir.
Elle joue au plus fin la belle qui résiste
Aux vœux de son amant; si celui-ci persiste,
C'est que l'amour l'aveugle et masque le vrai but
Où vise la cruelle. Il prend pour l'attribut
D'une feinte pudeur mille excuses frivoles.
L'amour intéressé porte à d'autres idoles
L'encens et la fumée : au solide il se plaît,
Entendez-vous Monsieur ! Parlez, il s'y connaît.
Si la belle a déjà vers la masse étendue,
Semé une faveur; l'innocence perdue
Réclame bien des soins et redouble le prix :
Mais vous n'avez souvent qu'un reste de débris.
La candeur est naïve, elle plaît, s'abandonne ;
Elle ne se vend pas : c'est l'amour qui la donne.

II.

Sous la cape à l'étroit, sous l'ample cotillon,
L'humanité roidit, affiche sans façon,
Le droit de commander. Pourvu qu'elle en impose
Qu'importe ses succès ! Son but n'est pas la chose,
Mais bien d'en faire accroire et de dissimuler.
Voyez ce qu'elle veut; n'allez pas formuler
Des doutes, des regrets : vous obtiendrez tout d'elle.
La belle que l'on croit cesse d'être cruelle,
En dépit de l'honneur qu'elle a bien combattu :
C'est le succès qui plaît : il rit de la vertu.

Digitized by Google

Les mœurs n'y gagnent pas, cela peut se comprendre ;
Disons ce que l'on fait, et pour nous faire entendre
N'allons pas pallier, cacher sous de grands mots,
Pour les encourager, comme font les dévots,
L'amas d'énormités qui courent par le monde,
Imitant la vertu que le mensonge inonde.

III.

On voit l'amant crédule empirer son malheur
Et chérir en souffrant jusques à sa douleur.
Pourquoi porter des soins à celle qui s'amuse
A vanter des attraits que son orgueil refuse ?
Elle doit les offrir à qui n'en voudra pas,
Et le jour n'est pas loin où, dès les premiers pas,
On verra se troubler cette fière rusée,
Au refus d'un ingrat dont l'âme embrasée
Soupire ouvertement pour un plus digne objet ·
Au moins selon son goût. Ce terrible rejet,
L'amour-propre piqué, feront rougir la belle
Inutiles soucis d'une voix qui chancelle.
Tu marchandais tantôt, ta fragile beauté
Faisait rage à nos yeux ; mais le temps l'a gâté.
Nul ne te conçoit plus, ou paye d'un sourire
Tes chagrins dévorants, débris de ton empire.

ENCORE LE POÈTE.

To be or to be not.

I.

Poëte, écoute bien ! guerre à ceux comme toi
Qui cherchent à briller ; une terrible loi,
Travail ambitieux, à la marche jalouse,
Sèmera sous tes pas le mal qu'elle épouse,

Digitized by Google

Pour abaisser ta gloire et pour souiller tes jours.
Le talent qui s'élève a bien par ses discours
Le droit d'être écouté ; mais le génie offusque.
Pour le décourager souvent une voix brusque,
Sentinelle imprudente, accable de rigueur
La muse qui sourit, le chant dont elle a peur.
C'est un épouvantail que le talent déprise
Puisqu'il triomphe enfin des entraves qu'il brise.

II.

Le despotisme étroit trouble ta liberté,
Poëte scrutateur ; mais la postérité
Vengera ces écarts de la force abusive
En affichant les traits de son âme craintive.
Quoi ! l'Être tout-puissant au trône des Bourbons
Craignait Chénier, Staël. Semblable à des brandons,
Excitant la discorde, il leur fit interdire
Le feu du sol français. Quel sujet à médire !
L'homme est homme partout, faible à faire pitié ;
Au faîte de la puissance il craint de l'amitié
Le contact animé, les conseils saluaires,
Entend qu'on soit soumis à ses vœux arbitraires.

III.

Eh ! soumit-on jamais le génie inspiré ?
L'auréole qui luit sur son être sacré,
Le défend de l'atteinte à l'abri de ses ailes,
Et sa marche s'étaye au bruit des étincelles,
Qui jaillissent bientôt pour lui tendre sa part,
Le porter à montrer sa puissance en retard.
Telle sous le bouton la fleur qui doit éclore,
Se couvre de pudeur, ouvre son sein, se colore,
Et porte à l'odorat, au goût qu'elle a conquis,
Sa beauté qu'elle étale et ses parfums exquis :

Digitized by Google

Image séduisante où brille le poëte,
Sois toujours sous ses yeux l'espoir de sa conquête.

IV.

Quand le jaloux Jupin fit tomber Apollon,
Admète l'accueillit, et le sacré vallon
Fit trembler les échos de ses plaintes amères.
Les muses se disaient : « Gloire au meilleur des pères ! »
Invoquons sa bonté. « Sur l'Olympe désert,
Plus de gaîté, de chant ; plus de voix, de concert. »
« Le dieu de l'harmonie a démonté sa lyre :
O Jupin ! permets-nous d'embellir ton empire. »
Apollon né malin s'est trompé l'autre jour,
Il fit rire, il est vrai, les beautés de la cour.
Accorde son rappel, tes filles innocentes
Vont proclamer ton nom de leur voix caressantes. »

V.

De la fable ingénue ici la vérité
Rapporte sous nos yeux par sa naïveté
Des tableaux peu flatteurs des puissances humaines.
La force redoutable a de pesantes chaînes,
Effrayants ornements promis à la vertu,
Dès qu'elle ose montrer le poëte abattu,
La ruine des mœurs et la juste réforme :
Chanter les droits alors révèle un crime énorme.
Jamais de sympathie entre l'oppression,
Le poëte élevant sa sainte mission ;
L'une veut maîtriser la masse qu'elle opprime,
L'autre veut voir heureux le faible qu'on décime.

VI.

Oh ! quand il a touché son auditoire amoureux,
Il contemple l'état d'un soutien généreux.
Grand, il ne sait haïr. Peut-on grouper la haine

Digitized by Google

Aux Muses qu'on implore, à l'ami qui s'enchaîne,
A la beauté qui dit : Je veux que vous m'aimiez,
Donnons à la pudeur l'amour que vous charmiez!
Si le bonheur s'éloigne en fuyant le génie,
Comment peut-il loger chez la parcimonie?
Dieu créa-t-il le sot pour être seul heureux?
Automate imparfait dont le cœur fiévreux
Jouit sans s'expliquer quel sentiment l'embrase :
Tout paraît sous ses yeux comme une table rase.

VII.

Va, poëte animé, ton chant résonne doux,
Il coule moelleux et calme le courroux,
Jette au cœur palpitant sa céleste harmonie :
C'est la flamme qui brûle élève le génie.
Tout dans ton vers respire, un mot prend son essor,
Achève la pensée, annonce un mot encor
Et plus grand et plus beau : c'est le feu de ton âme
Qui sort étincelant, saisit comme la femme,
Dont les attraits divins, pour la première fois,
Asservissent un cœur sous leurs puissantes lois.
Le charme est opéré, couvre de ton armure
Ces essais imparfaits sur lesquels on murmure.

VIII.

Mais dis, poëte ingrat? Es-tu reconnaissant
De la faveur si douce, où tu prends en passant,
Sans la remercier, de la langue sonore,
Tous ces mots précieux, ces sons qu'elle décore
Comme pour t'inspirer ses plus vives leçons?
C'est la voix qui séduit par ses impressions,
Tu ne l'as pas chantée en sa marche féconde;
En la sollicitant, tu sais bien qu'elle abonde
En images flatteurs et montre avec éclat
L'amant qui la comprend : intellect délicat

Digitized by Google

A l'emploi généreux, placé là pour nous dire
Les beautés qu'il conçoit, objets de son délire.

IX.

Sous la Muse qui chante, élève d'Apollon,
Apprêtez votre voix à l'aimable leçon.
Poëte, fussiez-vous le plus parfait des anges,
L'indiscrète satire, aux amères louanges
Vous atteindrait encore en blessant vos amours,
Cherchant à les flétrir en masquant ses détours.
Combien ont succombé par l'attrait de son zèle,
En visant aux succès à l'abri de son aile !
Attendez de vous seul l'appui d'un haut renom,
Vous appeliez sa voix, elle vous a dit : « non ! »
Allez au dieu Baal offrir vos sacrifices ;
Alors on vous croira nageant dans les délices.

X.

Les succès obtenus sans être protégé
Aux efforts du génie à son œuvre engagé,
Doivent être bien doux pour une âme sensible ;
Cet espoir ravissant, c'est le bonheur possible :
Tu dois un jour l'atteindre. Accomplis en détail,
Sous les lois de l'honneur, ton pénible travail.
Compagne d'un cœur pur la paix, comme un salaire,
Viendra t'alimenter de sa voix salutaire.
Alors peut-être heureux et ton rêve accompli,
On te verra sortir où te tenait l'oubli.
Oh ! sois sans vanité, les dons de la fortune
Ne pourront t'aveugler dans leur marche importune.

Digitized by Google

LA SOIRÉE.

RÊVERIE PHILOSOPHIQUE.

Dieu vit que la lumière était bonne ; et
Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres.
GEN., I, 4.

Le soleil a laissé notre chaud hémisphère,
Pour porter ses bienfaits, son utile lumière,
A des mondes chéris, à des peuples divers.
Son immense clarté, parcourant l'univers,
Ne s'obscurcit jamais, n'éteint jamais sa flamme.
Où prend-il les secours qui fécondent son âme ?
Et la source de vie où sort son aliment
Est-elle intarissable, est-elle un élément ?
Faculté pénétrante où puise la pensée,
Où s'égare la foi, la sagesse éclipsée ;
Quel est ce beau mystère où j'essaye à rentrer ?
Oh ! quels accents confus semblent se concentrer,
Exciter mes désirs ? Sources tantaléennes,
Écueils de l'âme avide ; à la voix des sirènes,
Qui gardent vos trésors, quels charmes, quel espoir,
Viennent flatter mon cœur, me dit tout bas : « Va voir ! »
Laissez-moi fureter vos secrets que j'implore,
Ou calmez un besoin qui brûle, qui dévore.
Dans ses combinaisons, Dieu, sur les premiers rangs,
Mit l'homme scrutateur, fit ses pensers géants ;
Mais n'a-t-il pas restreint sa force intelligente,
Guide de vains efforts de sa marche impuissante ?
Oh ! s'il m'était permis de le questionner,
Mais non, c'est un blasphème, allons-nous nous damner ?
Adressons jour et nuit nos ferventes prières
Au Dieu de la nature, invoquons ses lumières,

Digitized by Google

Chaque heure, chaque instant dévoile sa bonté ;
En nous créant, il dit : « Voilà la liberté !
Tâchez d'en bien user. C'est un bel apanage
Qu'obtiendra la vertu par l'organe du sage. »
Mais l'ange de la nuit, par ses conseils pervers,
Nous dispersa bientôt sous des climats divers,
Cause d'un grand malheur. Homme bon, mais fragile,
D'ignorance entouré, c'est sans la voix subtile
Que ton cœur obéit. Pouvais-tu distinguer
Le bien qu'on te cachait du mal pour intriguer.
Tu cédas sans savoir, tu commettais un crime,
Et ta postérité paya comme victime
D'une offense imprévue, inconnue à son cœur :
Tu ne pouvais ainsi manquer à ton auteur !
L'homme aujourd'hui fait mieux ; c'est sous la loi divine,
Qu'il agit inspiré, d'où sa foi se combine
A l'amour du prochain, à sa prospérité.
Il sait que le bonheur est dans sa liberté,
Qu'un faisceau bien plus fort résiste sans l'audace,
Que l'homme réfléchi connaît toujours sa place,
Qu'éclairer conduit mieux au but que l'on atteint,
Quand l'esprit ordonné chez lui n'est pas éteint.
La seule vérité a droit à son hommage,
Il rejette l'absurde où rampe le servage.
Toi dont l'âme céleste anime la candeur,
En exposant tes jours pour aider la douleur ;
Tu remplis le devoir que partagent les anges :
Ministres destinés à semer les louanges
D'un maître généreux qui n'a jamais blessé,
Qui montre son amour à l'homme au cœur glacé.
Jamais je ne croirai que l'enfant, l'innocence,
Doivent être punis pour un fait d'ignorance.
Il a la foi bien large et l'esprit complaisant
Celui qui croit à tout, écoute en médisant,
Sans penser au blasphême, à l'impudente injure,
Qu'il fait au tout-puissant auteur de la nature.

Digitized by Google

Le premier qui se plut au songe spécieux
Sorti de son cerveau, peignant capricieux,
Avide à se venger l'auteur de toute chose,
N'était qu'un intrigant que l'égoïsme impose
Dans les siècles d'oubli couverts d'obscurité :
Au faible qui l'écoute, à la crédulité.
Mais qu'est un Dieu jaloux, avide de vengeance,
De graisse, de fumée, entouré d'exigence;
Ne respirant que meurtre, au pied de ses autels,
Ayant pour ennemis les enfants des mortels,
OEuvres de sa bonté, son plus parfait ouvrage ?
Peut-on assimiler l'esprit que l'on outrage
A tant d'absurdités, mensonges approuvés,
Héritages grossiers des siècles dépravés ?
Des êtres corrompus veulent que l'on adore
Un Dieu fait pour eux seuls, de l'homme qui s'honore
Tristes épouvantails que son cœur a compris,
En butte à l'anathème, indignes de mépris.
Nous savons Dieu meilleur, il plaça les montagnes
Sur des points culminants dominant les campagnes,
Là sont les réservoirs toujours renouvelés,
Où s'abreuve la terre, où ses enfants ailés,
L'habitant des forêts, l'humanité qu'il aime
Vont se purifier, bénir son nom suprême.
Rempli de majesté ce nom ne dit-il pas
Qu'il faut seul l'invoquer, qu'il doit guider nos pas?...

Si les yeux suffisaient, donnaient l'intelligence,
L'homme actif, éclairé, doublerait sa puissance;
Il aurait moins d'orgueil. L'amour du genre humain
N'étant plus une étude apporterait demain
L'égalité des mœurs et la douce franchise,
Partage des heureux que le ciel fraternise.
O sublime clarté ! comme nous tu naquis,
Pour éclairer le monde animé, mais conquis.

Digitized by Google

Le grain par ta chaleur fécondé pour produire
S'enfle au sein de la terre et lève, pour séduire,
Sa tige ambitieuse où l'épi généreux
Balance fièrement ses enfants amoureux.
Au son qui nous éveille, à la douce harmonie
De la voix qui nous plaît engage à l'insomnie :
C'est ton feu qui pénètre et porte à la beauté,
Un éloquent hommage offert à l'équité.
Tu vois l'herbe jaunir pour reverdir encore,
Quand tes feux sont calmés par les pleurs de l'Aurore.
Les arbres des forêts dérobent tes rayons,
Aux plantes d'alentour, et couvrent les sillons
Où la liane rampe, à l'ombre protectrice
De leurs rameaux mouvants, symbole d'un caprice.

Quand l'ombre aventureuse accourt pour se venger,
Du dédain qui la suit pour la décourager ;
De sinistres désirs à la marche craintive
Accompagnent ses pas. La nature attentive,
Maîtrise sa fureur, la force à ralentir
L'objet de son espoir. Les airs font retentir
Les éclats de sa voix, ses plaintes étouffées
Se répètent au loin par de larges bouffées.
La tempête la suit ministre favoris ;
Alors elle s'amuse à recueillir nos cris :
A peine on les entend, le tumulte les couvre.
Enfin le jour arrive et bientôt lui dit : « ouvre ! »
La clarté reparaît, l'ombre fuit en bâillant,
La gaîté s'établit, prend sa place en riant.
Ces changements divers portent à l'atmosphère,
Un air purifié balayant l'hémisphère
Des miasmes infects ; attentats offensifs,
Dont la voix méconnaît l'homme et ses droits actifs.
C'est un des beaux moyens, emploi de la nature,
Pour porter au bonheur l'utile créature,

Digitized by Google

Rendre à sa dignité l'être qui la comprend,
Le nourrir dans son sein inépuisable et grand.
Tableau de vérité, méconnu du vulgaire,
Le sage t'aperçoit, écoute et sait se taire ;
Il sait quel est le but où tend le grand moteur,
Et la loi qui te meut révèle ton auteur.
Ah ! permets d'aspirer à ceux qui te comprennent
A voir un jour encore où tes secours apprennent
A remercier Dieu ! Va, divine clarté,
Lorsqu'au bord de ma tombe, épris de liberté,
Arrivé, chancelant, je verrai ta lumière
Sur mes derniers efforts, luire à ma paupière
Dans toute sa splendeur ; qu'importe ces moments !
Si le passé te plaît : c'est clore mes tourments !
S'il est un monde ailleurs où jouit l'âme pure,
Où le poëte admis n'a pour toute parure
Que son cœur et ses vœux, tu devras lui garder
Une place décente : il ne doit pas tarder.

Tu le vois, ô Reboul ! le poëte s'anime
A la voix qui console, à l'image sublime
Que nous trace ton cœur, écho de la vertu.
Notre sort ici-bas sans cesse débattu,
Par une volonté qui maîtrise et commande,
Nous impose sa loi ; son empire demande,
Et nous obéissons : mais savons-nous comment ?
Dieu ne l'a pas voulu ! L'homme est un élément,
Un moyen employé ; sensible intelligence
D'un pouvoir qu'il ignore, il sert à la vengeance,
Ou ramène la paix par un ordre donné,
Et croit tout activer dans son esprit borné.
Diaphane pensée où le poëte puise
Son vers si transparent, où la muse conquise
Se dévoile si pure ; apporte-lui ces chants
D'une lyre sauvage aux besoins, aux penchants,

Digitized by Google

D'accorder tous les cœurs : vœux précieux de l'ange,
D'où le bonheur doit naître, épuré, sans mélange.

MOSAIQUE.

UNE FEMME.

Tu es toute belle, ma grande amie, et il n'y a point de tache en toi.
CANT. DES CANT., IV, 7.

J'ouvre et je vois la beauté qui s'enfuit,
Alors ému, troublé par ma démarche,
J'écoute encor. Bientôt cesse le bruit,
L'écho répète et fait flotter sous l'arche,
Un son si doux de la voix qui m'aimait,
Qu'il m'a semblé, bercé par un beau rêve,
Toucher l'objet dont l'amour me charmait.
Oh ! quelle extase en ce moment de trêve,
Vint rappeler les troubles, le bonheur,
Qu'on ne dit pas, qu'on ne saurait dépeindre !
Il est permis de sentir la douleur,
Et de le dire à qui voudrait l'éteindre ;
Mais se cacher surtout quand on a plu
Est un effort difficile à comprendre.
Oui ! je le tiens, ton dédit : je l'ai lu !
Tu m'as blessé, je saurai me défendre.
Un jour pourtant, et tu t'en souviendras,
Tu m'écrivais ces mots, âme traîtresse :
« Je puis d'ailleurs, quand il vous conviendra,
Rompre mes vœux, être toujours maîtresse
De conserver un cœur que j'ai donné.
Vous, mon ami, comptez sur ma parole ;
Lorsque mon corps serait abandonné
A contenter, à satisfaire un rôle

Digitized by Google

Trop difficile, accepté malgré moi :
Mille regrets envahiront mon âme,
Livrée en proie aux douleurs de ma foi. »
« O mon ami, pardonnez, je suis femme ! »

POLITIQUE.

J'ai contemplé longtemps quel sort l'humanité
Poursuit pour son bonheur ; c'est à la liberté
Que s'étendent ses vœux, c'est là son plus beau rêve,
Mais tous les éléments, la foi qui la soulève,
L'éloignent bien du but de ses plus chers désirs.
A l'immortalité s'attachent ses plaisirs ;
C'est la marche que prend les plus belles idées,
Pour se développer, pour se voir inondées
Des succès incertains de ce siècle inquiet :
Tout se groupe sous lui, s'invite à son banquet.
Là se glisse inédite une voix immorale,
Qui maîtrise partout et régit la cabale.
C'est que dans deux partis sont les mêmes moyens,
Et la corruption l'appui de leurs soutiens.
Ils triomphent pourtant les uns brisant les autres,
S'alternent au pouvoir toujours en bons apôtres,
Et se moquent surtout, dans leurs combinaisons,
De l'objet principal ; ils n'ont d'autres raisons
Sinon leur intérêt, celui des créatures,
Qui savent étayer ou souffrir leurs parjures.
Mais s'ils voulaient le bien, au lieu de supplanter,
Ne feraient-ils pas mieux d'aider à supporter
De leurs plus grands efforts le torrent qui déborde,
Qui pourrait, contenu, par la voix qui l'accorde
Procurer dans son cours de meilleurs résultats,
Ces dons inespérés d'inutiles combats.

Digitized by Google

LE TEMPLE.

Quels attraits imposants offre l'abord d'un temple !
Là, la divinité d'un regard vous contemple,
Et là vient s'aboutir le néant des grandeurs.
Là, quelques vaniteux croient par leurs roideurs
Ajouter à l'éclat, par la place marquée,
Objets de convoitise à leur âme masquée.
Ce lien d'égalité confond bien leur orgueil ;
Ils roidissent encor pour soustraire à l'écueil
Un sentiment d'espoir nourri par un vertige :
Égoïsme caché sous les lois du prestige.
L'ignorant ne voit rien, il ne respecte rien ;
Sa seule volonté paraît être son bien.
Rampant au bas degrés de l'échelle où plane
L'être favorisé, qu'il écoute et condamne,
Sa voix s'élève encor pour être le dernier
Et se faire écouter en mauvais coutumier.

LES NATIONS.

C'est un fait curieux qu'elles soient devenues
Le domaine exclusif où les mœurs dissolues,
L'arbitraire en concours, au dehors compassé,
Viennent poser en maître oubliant le passé.
L'histoire est pourtant là, cette immense fontaine,
Où puise le savoir, où la raison s'enchaîne,
Écoute pour agir, profitant des erreurs
De nos fiers devanciers et surtout des terreurs :
Instruments incomplets dont se sert la puissance.
Pour bientôt se briser sous sa propre influence,
Cruelle anomalie où sort le contenu

Digitized by Google

Forçant le contenant sans être retenu,
Arrêtant le progrès dans sa marche prodigue,
Et croit le retenir sous l'impuissante digue.
Dans les temps primitifs où chacun s'occupait
Du bonheur général, l'ensemble concourait
Au plus grand bien de tous. Nul n'avait en partage
Le pouvoir d'opprimer pour son seul avantage.
Voici comment bientôt s'établit cette erreur :
Fatigués de combats, la paix à la terreur
Succéda dans ses droits. La rapine ayant cessée
Il fallut s'occuper, corriger la pensée.
Et d'un travail pénible accepter les devoirs ;
Bientôt vînt la famille, accidents accessoires,
Pour amoindrir le temps promis à la patrie :
L'opulent profita, paya par flatterie
Ce qu'il pouvait gagner en principe absolu.
A force de céder un pouvoir dévolu
On n'eut plus à donner. Rien n'est stationnaire
En ce monde inconstant; un travail séculaire,
Entrepris à propos d'en disposer un jour,
Prouve que son auteur contemple le retour,
Le succès exclusif de sa seule pensée :
Arbitraire accueilli par la voix oppressée,
Qui, dès longtemps soumise, a vu que son honneur,
Quand l'âme indépendante aperçoit son malheur,
Et sa sujétion, traités par le mensonge,
Au vernis mielleux que la faveur prolonge.
Un malaise imposant trouble le monde entier,
La tension au mieux est un fruit journalier
Que chacun veut cueillir, et les peuples demandent
Le prix de leur labeur aux rois qui les commandent.
Un contrat onéreux imposé par les lois,
Sur la majorité qui maîtrise les voix
L'a réduite à payer le pain qu'elle dévore,
Au delà du travail que sa force décore.

Digitized by Google

Elle accepte en grondant cette dure injustice,
Se plaint de cet abus plus cruel qu'un supplice :
Sa voix a de l'écho. Trois millions de mains
Ont signé tout à l'heure, en vrais républicains,
Un immense rouleau pour réclamer la prime
Si longtemps refusée à ceux que l'on opprime ;
Doit faire ouvrir les yeux sur l'empire à venir :
Ne pouvant l'abîmer il faut le soutenir ;
De son droit usurpé le peuple a beau se plaindre,
On ne l'écoute pas, il serait trop à craindre.

LA MORT.

Quand la main de la mort au toucher insipide
Vient frapper sans égards sur la source limpide
D'une vie animée où reposait l'amour,
Le bonheur de l'étude et la prend sans retour ;
Quel désespoir profond remplace dans notre âme
Le vide où s'est éteint de la céleste flamme,
Le plus riche attribut, le plus pur élément !
Oh ! que les sons du glas, lugubre tintement,
Nous attristent alors ; le chant divin des anges
Apporte jusqu'à Dieu nos soupirs, nos louanges.
L'ensemble des accords, l'auguste majesté,
Troublent nos sens confus, et la solennité
Devient un aliment où notre âme altérée
Se nourrit et s'épure à la foi tempérée,
S'agrandit pour le vrai qu'on ne saurait cacher
Au cœur qui réfléchit, qui se laisse toucher.
Mais l'angoisse trop forte altère la faiblesse,
Et le malade empire où la douleur affaisse.
Comment se séparer de ceux qui nous sont chers ?
La mort tranche trop tôt notre espoir et les fers

Digitized by Google

Si doux à nos amis, à l'âme autorisée
A jouir de la vie à sa flamme exposée.
Lorsque le dernier coup sur le timbre fatal,
Frappe, semble annoncer le désespoir moral
Apporté par la mort, l'amour-propre succombe;
Notre être entier paraît entraîné dans la tombe.
Dans ce cas, alimenter ou nourrir la douleur,
Est le plus sûr moyen d'adoucir sa rigueur.
Tel est le cœur humain : s'opposer à la crise
Qui veut le déchirer, à l'instant il se brise ;
Comme un ressort forcé, rendu, vient s'écraser
Sous l'appui non expert qui ne sait maîtriser.

LA PUISSANCE.

Quel embarras certain s'attache à la puissance !
On la veut à tout prix, et sans expérience
Elle cède à l'espoir de l'incapacité,
Dont le secret motif est la rapacité.
On sait depuis longtemps que pour diriger l'homme,
Qu'il faut bien le chérir ou recevoir en somme,
Le droit de mépriser ses plus justes clameurs,
Quand ses maux sont trop grands, qu'il connaît leurs auteurs.
Mais dort-elle toujours la puissance empourprée ?
Et la haine jalouse à la voix mesurée,
La vient-elle troubler à l'heure du sommeil,
Lui dire : me voilà, viens suivre mon conseil ?
Au pouvoir élevé, connu de tout le monde,
L'homme doit divulguer sur quel appui se fonde
Sa puissance d'agir ; moyens appropriés,
Convenant au grand nombre à ses vœux décriés.
En butte à maints efforts il n'est jamais tranquille
Et nul sans intérêt, sous la loi naît docile.
Payer de son repos le plaisir de guider

Digitized by Google

Où l'on ne veut aller, avoir à commander
Des esprit turbulents qui se font un mérite
D'être perturbateurs, que la cabale excite ;
C'est vraiment un pénible et ridicule emploi.
Malgré tous les secours, appuyé par la loi :
Celle qui parle au cœur est la mieux obéie,
On cède tout sous elle et l'aigre antipathie
Se débat sous la force, entrave ses rigueurs,
L'expose à se briser dans sa propre fureur.

LA MONTAGNE.

L'imagination accordée au poëte
Est-elle un fait réel où la beauté s'arrête,
Fixe dans la pensée un monde d'ornements ?
Que veut dire ce mot composé d'éléments ?
Un esprit exalté, produit rempli d'images,
De superbes tableaux admirés par les âges,
D'où l'on a dû conclure à la fertilité
De l'entraînant modèle, à sa facilité !
Fouiller dans le passé rapporté par l'histoire,
Rançonner le présent, l'asservir à sa gloire,
Préparer l'avenir à l'admiration
Et former pour les arts, le goût, la nation ;
Tel sera ton devoir animé par la muse,
Poëte, et ton beau rêve au vent du ciel t'accuse !
La terre en se séchant suivit le cours de l'eau,
D'où la creuse vallée en cherchant son niveau,
Laissa les monts d'abord, puis les hautes montagnes :
Charpente indispensable abritant les campagnes.
Ce bienfait calculé dans nos chers intérêts,
Mit la vérité sous ses puissants secrets
Et les climats divers dont les biens se succèdent,

Digitized by Google

Offrent la volupté, les trésors qu'ils possèdent.
Voyez les champs en fleurs par les monts protégés,
Tandis qu'ils ont leurs fruits en groupes partagés :
Ornement dont l'effet est le bonheur de l'homme,
Lui tendre leurs tributs sans calculer la somme.
Après viennent les champs plus prodigues encor,
Où tout est abondance, où tout se change en or.
Quand les eaux sur les monts déversent leurs richesses,
Immenses réservoirs où filtrent ces largesses,
Pour aller lentement féconder dans leurs cours
Les utiles produits vantés par leurs secours.
Alors nous voyons naître et les fleuves-artères,
Arrosant la contrée et les veines-rivières
Apportent leur écot, décorant leur travail
Par la fécondité, par le plus pur émail.

LA FAMILLE.

Cet espoir du pays, gouvernement modèle ;
C'est de là que nous vient la science si belle,
La forme obéissante et la loi de régir.
De la famille heureuse on aperçoit surgir
Le bien-être de tous ; abondance prospère,
Respect aux bonnes mœurs, cessation sincère
De ses droits les plus doux ; mais sans servilité,
C'est du bonheur privé que naît la liberté !
Fier au milieu des siens le chef de la famille
Sait apporter l'aisance où la grâce scintille,
Où l'amitié réside, où la paix sait régner.
Si l'on cite l'accord, ce sera désigner
Un des beaux attributs de la famille unie,
En une seule voix, base de l'harmonie.
Là, le père régit et s'exerce aujourd'hui,
Sur le type d'un peuple aussi libre que lui,

Digitized by Google

Mais sa voix s'éteindrait sans l'aide de la femme,
Sans cet ange accompli qui maîtrise son âme !
Oh ! lorsqu'elle paraît tout cède tous ses pas.
Empire, majesté, sont ses moindres appas.
Voyez près du chevet où la douleur repose,
Avec quel abandon des jours qu'elle dispose,
S'oubliant elle-même aux soins de soulager,
D'assurer l'avenir de l'objet en danger ;
Objet de son amour, d'un amour inflexible
Où s'attache son être et son âme docile.
Et si le mal s'accroît on la voit s'investir
D'un esprit d'énergie impossible à sentir,
Par un être étranger à sa mission sainte,
Si son corps délicat faiblit, pas une plainte,
Pas un soupir n'échappe à l'ange approbateur,
Qui s'applique avant tout à calmer la douleur,
A ne point s'arrêter ni craindre l'épouvante :
C'est un cœur résigné que le devoir enchante.

LA MISÈRE.

C'est cet homme mourant, les yeux éteints, plombés,
Les bras à demi nus sur ses jambes tombés,
La faim le suit partout et son corps diaphane,
N'est plus qu'un transparent où la mort le condamne
Encore à demeurer, pour dire au genre humain
Quels excès de douleurs se trouvent sous sa main.
Le soir, pas d'autre abri pour cacher sa misère,
Qu'un firmament riant à la voix mensongère,
Du moins selon son cœur. Il sanglote parfois,
Mais nul n'en a pitié ; mais on demande aux lois
Des moyens assurés pour le voir disparaître.
Croirait-on qu'Haïti, ce sol qui vient de naître,
Connaît des malheureux qui n'ont rien à manger ?

Digitized by Google

La paresse, dit-on, les met dans ce danger.
Oh ! c'est la vérité ! ce beau pays n'énerve
Que l'être dissolu, qui se garde en réserve
Pour tendre à la misère un amour sans souci :
Car, nul n'est malheureux sans le vouloir ici !
Habillé du climat l'Haïtien peut suffire
A ses pressants besoins, s'il veut vaincre l'empire
Où marche l'indolence, *il dolce far niente*,
Si puissant sur un cœur qui craint la nouveauté.
D'où l'on voit la misère, une excuse nuisible
Où s'abrite l'erreur dans sa marche paisible.

LA RUE.

Ce foyer de l'émeute où, sans délibérer,
Tout un peuple entraîné combat pour préparer
Un nouveau joug plus fort qu'il croit, dans sa méprise,
Digne de remplacer celui que sa main brise :
Le pavé retentit de l'imposante voix.
Toi, puissance cachée où découlent les lois,
Qui dirigent ce corps ; comme la mer houleuse
On te voit caresser la tempête grondeuse,
Et suivre ses erreurs pour seule avoir les fruits
Gagnés par sa conquête, obtenus à grands bruits !
Ce siècle de progrès si prodigue de gloire,
Étonnera longtemps nos neveux par l'histoire.
Mais la source surtout, principe de bonheur
Qui vient le pénétrer ; ce terrible moteur,
Découverte nouvelle où les succès s'alternent :
Large base à médire où les sages discernent
L'immense volonté dont la rue est l'enclos,
Où fouillant sous la bure on voit plus d'un héros.
Héros improvisés, déjà vieux sous cinq lustres,

Digitized by Google

Que le peuple a classé parmi les noms illustres.
Au savoir étendu le peuple sait puiser,
L'esprit qui se fait jour qu'on ne peut déguiser.
Établit son théâtre à l'abri de la rue,
La puissance étourdie en vain sur lui se rue :
Le torrent indompté déborde ses efforts.
Quand la Liberté prêche, à sa voix maints ressorts
Jusqu'alors inconnus s'étendent et se brisent
Pour se tremper plus forts au feu qui les divisent.
Et la rue est aussi l'école où s'établit
La nouvelle puissance où l'erreur s'abolit.
Quand le pavé bondit, lorsque le sang ruisselle
Sous l'émeute assouvie à la voix qui révèle
Un calme désiré, bientôt sont réunis
Les amis de la paix, aux traits encor ternis,
En proie à la terreur de la force terrible
Qui s'organisa dans sa marche irascible,
En abus éternels reçus pour droits divins.
C'est encor dans la rue aux essais incertains
Que succède bientôt à la voix populaire,
La raison qui régit, ramène sans colère,
Les êtres égarés que le temps rassurait
Malgré l'énormité d'un crime qu'il outrait.

LE PEUPLE.

Ce respectable nom met au pas les tyrans,
Et partout la lumière apporte dans ses rangs
Ce goût pour les vertus que l'on croyait si rare
Parce que l'ignorance en est toujours avare.
Mais Dieu qui veille à tout, en semant le bonheur,
Sut lui faire comprendre à voir dans son auteur
L'appui de ses conseils, la source intarissable,

Digitized by Google

Qui seule peut former sa masse impérissable.
Le peuple agit terrible, après sa mission,
Plus doux qu'un agneau par sa soumission,
On le croirait perdu surtout sans énergie :
C'est le lion qui dort près de la bergerie.
Trouvez-vous au milieu d'un peuple industrieux,
Où le travail fuit ses bras laborieux ;
Là, vous verrez l'émeute agir, demander compte
Du superflu connu ; dans sa justice prompte,
Effacer à l'instant cette inégalité
Qui s'oppose sans cesse à sa prospérité.
Quelques pays encore attendent ce baptême,
L'Angleterre surtout n'a pas écrit son thème,
Et l'égoïsme là, par un cri douloureux,
Devra payer un jour son attentat affreux.
Là, le peuple produit, privé du nécessaire,
Le petit nombre injuste enlève son salaire.
Mais, ô mon Dieu ! préviens, dans ta douce bonté,
Ce torrent contenu qui voit la liberté ;
Et qui voit encor mieux, que son lot au partage
N'a pas été soigné, qu'il doit avoir pour gage
La crainte des traitants, qui, durant le danger,
N'oseront pas défendre un bien à protéger.

Lorsque le peuple entier s'élèvera colosse,
Et qu'il aura grandi sans mesurer la fosse
Où sans cesse on l'envoie : malheur à l'oppresseur,
Le jour est arrivé. Qu'il subisse sans peur
Le baptême offensant, la main qui l'extermine :
C'est lui qui l'a voulu. La vengeance fulmine,
Se fait jour dans ces cœurs trop longtemps outragés,
Que des siècles entiers n'ont pas découragés.
On la verra s'asseoir à son banquet terrible
Où, savourant son crime et son massacre horrible,
Et dire ses griefs ; et ce nouveau *Cromwell*,
Bien plus puissant que l'autre après son *all is well*,

Digitized by Google

Aura déjà repris l'objet de convoitise
Que toujours vous montrez au besoin qui l'attise.
Installé dans ses droits, conquis dans votre sang :
Il sera magnanime assis au premier rang.
N'allez pas l'accuser, c'est son *quatre-vingt-treize*,
Comme chez vos voisins, maintenant à leur aise.

LA FATUITÉ.

La fatuité, défaut des sots,
Les conduit à mille bévues ;
Ils combattent toujours les mots,
Donnent aux faits des entrevues.
L'examen est trop fatigant ;
Ils n'ont garde de s'y soumettre,
Préférant d'être extravagant,
Et mille fois se compromettre.

L'égoïsme envahit son cœur,
Et sa voix troublant l'auditoire,
Contant toujours la même erreur,
Ne sait dire que son histoire.
Mais il s'inquiète fort peu
Quel intérêt cause son conte ;
Être écouté voilà son vœu,
Au bâiller d'ennui qu'il surmonte.

Digitized by Google

ÉPITRE

A S. P. R.

Si le bonheur d'avoir acquis de la nature
Quelques faibles talents où l'âme avide épure,
Le torrent enflammé, qui sans cesse conduit,
M'élève à caresser l'ardeur qui me séduit;
Ne crois pas, mon ami, que ma voix abandonne,
Un travail obligé que le devoir ordonne.
Les fatigues du corps, qui seraient un tourment
Pour tout autre que moi, composent l'aliment,
Où se nourrit mon cœur et d'où sort l'étincelle,
Où s'éclaire la voix que la muse harcelle.
Des travaux incessants ont aussi du repos,
Les heures de la nuit nous offrent à propos
L'appui silencieux et l'ombre salutaire.
Quand la paresse endort l'indifférent vulgaire,
Il ne sent sous ses pas qu'un vide ou sort l'ennui;
J'ai pitié de sa plainte et travaille pour lui.
Si l'on veut ménager un temps propre à l'étude
La nature aidera; nos vœux, notre aptitude
Seront, n'en doute pas, couronnés de succès:
La paresse énervée est sujette aux excès.
Celui qui se mesure et cherche à se connaître
Est souvent étonné comment il a pu mettre,
Avec tant d'indulgence, un idolâtre amour
A s'ignorer lui-même, à fournir à son tour
A la malignité le sujet ridicule
En présence duquel l'homme sensé recule.
Aimons la modestie, elle évite l'erreur,
Et vit sous les drapeaux où s'attache l'honneur.

Digitized by Google

Va, contemple ce choix qui donne à la paresse
Un profond démenti. Si nul dans sa détresse
Ne convient de ses torts, l'amour, même imparfait,
Du travail soutenu, prouvera le souhait
D'un succès recherché. Si le génie enfante,
Nous étonne souvent, c'est à l'effort qui chante
Qu'il doit tout son appui, ses égards pour le beau.
Au vulgaire hébété tout semble être nouveau ;
Il croit au merveilleux, à la voix spontanée ;
Qu'un poëte n'écrit, dans sa marche obstinée,
Que des mots inspirés sans les avoir acquis,
En dépit du repos que sa verve a conquis.
Mais toi, mieux informé par ton expérience,
Tu sais qu'il faut encore, armé de la science,
Joindre l'assiduité qui trompe le cœur pur,
Embrase son chemin le conduit à coup sûr.
Partage bien ton temps, le ciel fera le reste.
Si l'amour de rimer vient de sa voix céleste,
Offrir sur ton passage un des beaux attributs,
Où l'écho retentit, où les mots sont en buts
Au plus charmant éclat ; consulte bien ta force
Et ton acquis surtout. Pris à la douce amorce
Où d'autres ont péri, moi, je vais pour ma part,
Demander grâce à Dieu, d'avoir rimé sans art.

De la rime amoureux, j'ai mon heure pour elle ;
Quel homme peut toujours être aux pieds de sa belle ?
Le bruit assourdissant qui ferait reculer
Le poëte occupé, dans sa marche, à peupler
Ses tableaux assortis de riantes images,
Est le vrai stimulant où je puise mes pages.
En parcourant les bois où d'autres sont distraits,
Et la route embaumée où je vois tant d'attraits ;
C'est aux vents déchaînés que ma muse pensive,
Demande en souriant la verve qui l'active.

Digitized by Google

Et les vers les plus doux et les plus enflammés
Naissent également de mes sens animés.
Souvent la fièvre suit la muse qui m'excite,
Et prépare mon chant que la douleur agite.
Ce contraste étonnant fait sourire parfois
L'envie aventureuse à l'imprudente voix.
Il faudrait tenir compte à la constante étude,
Travaux antécédents à la longue habitude
Qui forma le poëte et l'apprit à chanter.
Le mécanisme heureux ne saurait s'implanter
Comme la greffe à l'arbre, et s'il vient nous surprendre,
C'est pour l'avoir touché. Comme une mère tendre
Accorde ses amours à ses chers nourrissons,
La muse cède aussi ses charmantes leçons.
Qui voudrait ses faveurs doit prier pour son être,
Qu'un miracle du ciel le commande à renaître.
A moins qu'il n'ait reçu du puissant Dieu des vers,
La douce faculté d'éviter les revers,
S'il soupire à rimer de sublimes pensées,
Où s'élève sa voix et son âme enlacées.
Tu tiens en ton pouvoir des talents estimés,
Tu dois t'en contenter. Que tes sens animés
Du feu qui les nourrit conservent dans ton âme
Ce bien précieux, qui fait durer la trame
Tissue à l'amitié. C'est le vœu d'un ami
Que ta bouche a choisi par ton cœur affermi.

A L'ÉDITEUR, ETC.

I.

Le puissant éditeur vient de jeter ses yeux,
C'en est fait de la presse, et comme à nos aïeux
L'obscurité pourra nous frapper d'ignorance.

Digitized by Google

Le maître n'y voit plus, pleurons dans le silence
Cet affreux coup du sort où fuit notre espérance.
Mettons à profit ses leçons,
Et moins prodigue d'invectives
Ayant surtout moins de soupçons :
Le maître est en colère et ses plaintes actives.

II.

Ah ! pour nous censurer, maître tu t'es fâché.
Va, pour être obéi sous un conseil caché,
Rends ta morale pure. Aux tons sans variantes
Tu demandes des noms et tu t'impatientes.
Pour ajouter l'égide à tes phrases criantes,
Maître, prends un ton modéré,
Choisis surtout la tolérance ;
Tu veux être considéré :
Sais-tu bien que l'exemple atteint la confiance ?

III.

Le titre *Maringoin*, ce choix de mauvais goût,
Échauffe bien ta bile et te fait peur surtout.
Pourquoi citer le Code ? Empêche-t-il d'écrire ?
Injuste, intolérant, tu voudrais nous proscrire !
Vois-tu, le cœur fait mal quand la colère inspire !
Le dernier de tes sentiments,
Tu nous l'as jeté sur la tête
Et tu n'auras pas de tourments ?....
Tes jours seront tous beaux, comme des jours de fête ?....

IV.

Quel excès de rigueur, *au bottier-cordonnier*,
Attire tes lazzis ? s'il sait bien son métier,
S'il ne trompe personne, et s'il sert bien son monde,

Digitized by Google

Quel rang veux-tu qu'il ait ? qu'un éditeur nous fronde,
Qu'il injurie encor, c'est science profonde ;
Mais qu'il porte dans ses revers
Des insultes à l'industrie ;
C'est accabler de ses travers
L'auditoire étonné d'un discours en furie.

V.

Vois, le terme *mépris* est trop inconvenant,
Et l'homme qui s'estime a son mot moins gênant.
La polémique écrite est la raison morale,
L'auteur qui s'en écarte excite la cabale,
Tourmente ses amis en prêchant le scandale.
Pour nous instruire discutons,
Évitons surtout la dispute ;
Quand on parle droit écoutons :
La morgue nous éloigne et la raison réfute.

VI.

Ah ! tu t'égares, maître, et dans ton embarras,
Tu veux tout écraser, abîmer sous tes pas.
Tu prêches la vengeance, ô Dieu ! quelle logique !
Comment peut-on haïr pour la chose publique ?
Il vaudrait mieux l'orner par la saine critique.
Nous allons apprendre par cœur,
Tes terribles phrases-modèles,
Non pour imiter leur roideur ;
Mais pour plaindre l'abus des mots que tu martèles.

VII.

Sceptique littéraire et d'un goût relâché,
Pourquoi te mêles-tu, fade esprit ébauché,
D'assembler tous ces mots dont la triste euphonie
Forme le hurlement et la monotonie,

Digitized by Google

Qui complètent l'accord d'une parcimonie.
L'esprit si liant de nos jours,
Et si prodigue de ses charmes,
T'a nié ses chastes amours;
Et tu viens sans couleurs montrer tes faibles armes.

VIII.

Ne va pas te ruer contre ces étourdis
Dont le rire est si gai, les talents si hardis.
Jeunes, pleins d'avenirs, pour épargner ton âme,
Fais la paix avec eux. Le Dieu qui les enflamme
Ne te permettrait pas de paraître au programme,
Où figurent ses protégés.
La politesse est leur partage,
Et toi, l'ami des préjugés,
Tu n'es pas libéral : tâche au moins d'être sage.

IX.

Nul, dans son intérêt n'a le droit d'ennuyer.
Le public patient ne saurait essuyer
Qu'avec un froid dédain la tache indélébile
Dont un mauvais écrit vient nous offrir la bile,
Où la haine respire, et la phrase inhabile.
Tel fut cet orateur manqué,
Qui, sur la locution *dis-je*,
Bâtissait son discours flanque,
De points et de soupirs, se croyant un prodige.

X.

Il est temps, ô mon Dieu! malgré l'égalité,
Que chacun sache enfin sa spécialité.
L'art d'écrire, cet art, si beau, si difficile,
Apanage de tous, n'est pas encore docile,
N'a pas chez l'ignorant élu de domicile.

Digitized by Google

En vain on cherche ses faveurs,
Il étourdit l'être incapable,
Remplit sa tête de fadeurs,
Qu'il émet gravement d'une voix lamentable.

XI.

Qu'il soit dit une fois aux pâles écrivains :
Laissez la plume, allez, ne soyez pas si vains ;
La nature vous fît meilleurs pour autre chose,
Mieux que vous elle entend la voix qu'elle dispose
Pour chanter ses bienfaits et pour prôner sa cause.
Hors de votre capacité
Vous aurez la voix ridicule ;
Jamais le rire de gaîté
N'effleura votre bouche où le bon sens recule.

XII.

Ici tu connaîtras d'un nouveau *bilboquet*
L'éditeur qui te plaint : accepte ce bouquet.
Puisse-t-il t'inspirer des sentiments conformes
Aux esprits éclairés qui guident les réformes :
Les écrits insultants sont des crimes énormes
Qui n'ont jamais persuadés !
La vérité me sert d'insigne,
Mais nuls partis achalandés
Ne possèdent ma voix. Adieu ! voilà mon signe.

COUPLETS.

A table la pudeur qui chante
Me fait admirer la beauté ;
Le vin bien autrement me tente,
Ce séducteur plein d'équité.
La femme intéresse sans doute,

Digitized by Google

Mais ses rigueurs.... c'est inhumain !
Choqué, je lui dis : Faites route,
Laissez-nous donc, nous aimons mieux le vin.

Aimer n'est pas une chimère,
Savez-vous? on m'a pris trois fois ;
Pour guérir ma douleur amère
Un saint docteur, homme sournois,
Au lieu de julep et rhubarbe ;
Il apportait de grand matin,
Et faisait sauter à ma barbe
Douze bouchons mouillés de chambertin.

Oh ! depuis j'ai pour la bouteille
Un culte et des autels riants :
J'ai placé tout ça sous ma treille.
Le saphir, rouge bord brillants
Font assaut, narguent le champagne;
Je les caresse de la main :
Amis, vous battez la campagne !
Buvez, morbleu ! chantez ce jus divin.

LES POETES.

Hæc tantam habent pulchritudinem.

I.

Chanter les devanciers, leur offrir un hommage,
C'est le premier devoir que nous dicta les vers.
Impatient du joug, le poëte et les fers
Ne se comprennent pas : chacun a son langage.
Ils disent leurs secrets avec l'humanité,
Mais un seul en partage entend la liberté.
Pour prôner tant de noms célèbres,

Digitized by Google

Pour les exhumer des ténèbres,
Où le temps, éternel rongeur,
A su les retenir ; la tâche paraît grande;
O mânes des grands noms, acceptez mon offrande.
Puissé-je être votre vengeur.

II.

Cette entreprise est belle, écoutez la hardiesse
Qui dirige la main sous ce charmant fardeau :
Un souffle inspirateur nous montre tout en beau,
Comme l'amant heureux auprès de sa maîtresse,
Saisissons le moment rendons-nous à ses lois.
L'étoile du berger paraît plus d'une fois ;
Mais est-elle toujours brillante ?
Un brouillard, la nuit effrayante,
La cache souvent à nos yeux.
Poëte indifférent aux faveurs de la muse
Viens préparer ton âme : à la voix qui l'amuse,
Tu la verras venir des cieux !

III.

Alors un beau transport excitant ton délire,
Éclaircira ta voix qui fait vibrer les cœurs,
Qui résonne si douce en se parant de fleurs.
Chaque nom, dans ton vers empressé de s'inscrire,
Y viendra prendre rang, s'installer radieux,
Sous la nouvelle palme aux accords précieux.
Tu donneras sa part de gloire
A chacun d'après son histoire ;
Mais sois sévère et généreux,
Franc sans servilité. De la faiblesse humaine
Pardonne les écarts, le penchant vers la haine :
Cet oubli des cœurs malheureux.

Digitized by Google

IV.

Le talent, ornement où luit l'intelligence,
Est le don du poëte, et son esprit orné,
Pour l'empire des arts toujours passionné,
A bientôt obtenu les dons de la science.
Son langage est sonore, élaboré, précis ;
Chaque mot de sa phrase émet un sens concis.
Voilà la place du poëte,
Et c'est son rôle d'interprète.
Mais pour le chanter en ses vers
Il faut être lui-même, entendre sa pensée ;
Éclaircissons la route et la voix élancée
Va retentir dans l'univers.

V.

Le premier sur les rangs, l'harmonieux Malherbe,
Arrangea pour son siècle un vers qui plaît encor ;
Le poëte annonça, par son puissant essor,
La force que gagnait la langue moins acerbe,
Élaguée en son cours du choc des mots gaulois,
Dont les locutions l'entravaient de leurs poids.
Elle dut ses progrès immenses
A ces nouvelles alliances,
A ces esprits qui mesuraient
Sa beauté naturelle où l'étude saisie,
Rencontre à chaque pas la pure poésie
La clarté dont ils s'assuraient.

VI.

Ensuite vint Boileau, dont l'esprit sec, caustique,
Ami du vers précis, du langage élégant ;
Imitateur d'Horace, et parfois arrogant :

Digitized by Google

Son vers est toujours ferme, a la couleur antique.
Au Parnasse français ses règles sont des lois ;
Là tout poëte aspire à distinguer sa voix.
La règle fixe est au génie
La mesure sans harmonie ;
Il suit la sienne sans effort,
Prouve, quand il le sait, qu'aucun genre d'entrave
Ne pourrait l'arrêter, que sa force le brave,
Et le soumet à ses accords.

VII.

A l'auteur de Cinna courons offrir la palme,
Son talent élevé, plein d'un style nerveux,
Frappe d'étonnement, et ce ton fastueux,
Où l'homme est fait géant nous éloigne du calme.
Les esprits, agités par toutes ces grandeurs,
Ne peuvent réfléchir, et jusques aux erreurs
Paraissent à l'âme séduite
S'unir, s'attacher à la suite
Des beaux vers qui l'ont enchanté.
Et ce vaste génie, en butte à l'injustice,
Souffrait sous les rigueurs qu'imprimait l'artifice
D'un ministre fier, emporté.

VIII.

Un frère aussi célèbre a brillé sur ses traces,
Et quelques traits heureux ont signalé ses pas.
Son étoile luisait, mais lui n'égalait pas
Le ton supérieur qu'entretenaient les grâces
De leurs dons enviés. Corneille le premier
Épura le théâtre, et son génie altier
Mit des bornes à la licence ;
Sa langue charma la décence,

Digitized by Google

La scène, à l'école des mœurs,
Imposa sa morale et plus douce et plus pure,
Et saisit avec soin les traits de la nature,
D'où découlent mille faveurs.

IX.

Siècle au talent propice, aux choses étranges !
Que d'illustrations ont brillé sous tes lois !
La nature paraît avoir avoir fixé son choix
Sur l'amant de Thalie au-dessus des louanges.
Connu dans l'univers, ses œuvres sont partout ;
C'est d'elles qu'on apprend à se former le goût.
Ses écrits sont de tous les âges,
Et Molière, au nombre des sages,
Doit passer à l'éternité !
Des méchants ont osé nier la sépulture
A l'homme de génie, un roi reçut l'injure
Que comprend la postérité !

X.

Aussi doux qu'un accord, Racine au beau langage,
A la diction pure, enchanta le Français,
Le rendit difficile et ce fut à ses frais.
Ce peuple d'un goût sûr, si léger, si volage,
De ses maîtres content exige tous les jours
Des soins plus travaillés, d'éternelles amours.
L'art secondé par le génie,
Accompagné par l'harmonie,
Ouvrent à nos sens animés
Cet empire si vif où va briller la gloire,
Couronnant les élus en ornant la mémoire
De leurs ouvrages estimés.

Digitized by Google

XI.

Ami des beaux esprits, de son siècle l'idole,
Sa voix les estimait et vantait leur talent.
Louis quatorze apprit un secret étonnant,
Qu'il semblait ignorer : « Molière est l'auréole
Qui vous couvre de gloire ! il est digne d'égards. »
Le monarque applaudit l'éloge sans écarts.
Sans envie, on voit, à Molière
Racine cédait la lumière.
Ce beau désintéressement
Annonce une âme pure, est l'honneur au mérite ;
Mais l'homme de génie a sa voix qui l'excite :
Et c'est son plus beau sentiment.

XII.

S'il faut de grands efforts à la sage nature
Pour créer les talents, quelles profusions
Suivent ses volontés, ses vastes actions,
Après un temps choisi pour fixer leur allure !
Trop longtemps retenus, ils naissent à la fois ;
Pressés pour se produire, ils n'ont que ce seul choix.
Beaucoup sont marqués dans la foule,
Où chacun de sa place roule.
L'un par sa spécialité,
Autour d'un champ battu dresse un nouveau domaine,
L'autre est naïf, charmant : tel paraît Lafontaine
Par son originalité.

XIII.

D'un ton plus solennel vint la lyre odaïque ;
Jean-Baptiste Rousseau donna par ses accords
Des chants majestueux, et la France dès lors
Vit grandir sous ses yeux la grande mosaïque,

Digitized by Google

Où les talents divers portaient chacun leur part
Aux temples destinés aux fruits produits par l'art.
La pompe de l'ode sacrée,
Le vers à la marche épurée,
Tout triompha sous notre auteur.
Tels furent ses succès que la jalouse envie
Attaqua ses beaux jours, et la rage assouvie
Vit périr Rousseau de douleur.

XIV.

Mais de Louis Racine, élève de son père,
Écoutons un moment la sublime leçon !
En poëte sacré cueillant l'ample moisson,
Sa voix avec amour soutient le caractère
Et le vaste savoir d'un grand nom hérité.
Riche élocution, aisance et probité :
Voilà le fond qu'un fils imite,
Et qu'un esprit pur facilite,
C'est dans la haute région
Où pénètre son cœur, où s'élève son âme,
Qu'il rencontre le vers que sa muse proclame
Ami de la religion !

XV.

Chez Piron l'enjoué légèreté française,
Esprit malin, gaîté, tout est là résumé.
Sa devise : « J'ai ri, me voilà désarmé, »
Découvre un cœur charmant où le mot est à l'aise ;
Ce philosophe heureux pour qui tout était rien,
Enviait le sort d'être académicien.
L'honneur, sentiment respectable,
Est un aiguillon désirable :
C'est la voix qui court au devant,
Qui dit en liberté : sois au nom de la France

Digitized by Google

Le nouveau candidat, pour prix de confiance,
Membre de notre corps savant ! !...

XVI.

Toi, poëte géant ! Arouet de Voltaire !
Ce nouveau pseudonyme est un titre assuré,
Que le temps dans son cours n'a jamais censuré.
Riant des dieux, des rois, tu fis volter la terre,
Et tes vastes projets, esprit universel,
Ont répandu sur tout un rayon immortel !
Aigle, dont la voix qui fascine,
Approche celle de Racine !
Avais-tu vraiment dans le cœur,
D'autres intentions que celle qui pardonne
A l'homme de génie une illustre couronne,
Acquise comme un grand penseur ?

XVII.

Va, la postérité, juge de ton mérite,
Ne sera pas ingrate au devoir imposé.
Ton vers aux traits brûlant sur le cœur embrasé :
C'est son beau talisman, c'est ta faveur écrite.
Le conquérant heureux dévaste nos foyers ;
Il écrase, en courant, magistrats conseillers ;
Mais quelle horreur son nom inspire !
La haine contre lui conspire.
Lorsque toi le tien recueilli,
Vanté comme un beau fait, une voix de lumière,
Vole sur chaque bouche, et comme une prière
Qu'apporte l'amant accueilli.

XVIII.

Comme un sujet qui plaît entraîne par ses charmes !
Par auteur une stance est destinée à part ;

Digitized by Google

Et bien ! voilà bientôt qu'un étonnant écart,
Séduisant notre muse et ses douces alarmes,
A presque employé trois ! Passons à Poinsinet,
Poëte aux vers aisés où l'artiste renaît.
Quelques pièces d'un style unique
Nous l'annonçaient dans l'art comique.
Saisi du goût de voyager,
La patrie aux Véga, Caldéron, à l'envie,
Attirait ses regards, mais il perdit la vie
Trop tôt dans un fleuve étranger.

XIX.

Le Franc de Pompignan, au rang d'auteurs célèbres
Pourrait être classé. L'auteur de Mahomet,
Injuste trop souvent, ici se compromet.
Et pourquoi s'acharner à vouer aux ténèbres
Un ami dont Racine (*) estimait les talents ?
La haine est le défaut des esprits turbulents.
Les beaux vers que sa muse anime,
Portent Le Franc jusqu'au sublime.
Quel est l'astre dont la clarté,
Toujours pure à nos yeux, où le regard s'attache,
N'a pas quelques endroits cachés sous une tache ?
Ainsi paraît l'humanité.

XX.

Le Virgile français à la cadence sûre,
Dont le rhythme élégant, l'accord délicieux,
Ont capté nos amours ; d'un vers harmonieux
Glisse plein de vigueur, sans heurter la mesure,
Sur les sujets divers que sa muse conçoit.
Dans le vaste domaine où sa verve s'accroît,
Son langage est vif en richesse :

(*) Louis Racine le fils.

Digitized by Google

Il assouplit par son adresse
Les tours les plus récalcitrants.
On l'accuse pourtant, peut-être sans justice,
De languir, d'être froid : sans doute la malice
Doit guider ces intolérants.

XXI.

Malfilâtre et Gilbert, arrêtés dans leurs courses,
N'ont paru qu'un instant au Parnasse français.
La diction facile, un accord libre et frais,
L'aimable vérité, leur montrait ses ressources ;
Mais pour eux tout cessait quand la faim sans aplomb,
A l'œil creux, au teint hâve offrait sa main de plomb.
L'un par le douloureux suicide,
D'une main profane, homicide,
Finit ses jours de songe-creux,
En regrettant la vie et son charme idolâtre ;
Et l'autre succomba sous la faim opiniâtre :
Terrible ami des malheureux !....

XXII.

O poëte au vers sombre, auteur de Rhadamiste !
On sait que ton cœur pur éloigné de tes vers,
Parlait au créateur sous des sons moins amers.
Ta belle voix alors, comme un grand coloriste,
Arrangeait un tableau digne d'être admiré
Par l'ange inspirateur au souffle modéré.
Mais d'où te vient ce ton sinistre ?
Quand ta plume, comme un ministre,
Se prête à tracer ton devoir,
Nous écrit ce beau vers : « Le fiel de la satire
N'a pas souillé ma bouche. » Alors l'éloge attire
Un cri du cœur, touchant espoir !

Digitized by Google

XXIII.

La Harpe, l'érudit, courait comme un corsaire,
Sur les écrits du temps; il saisissait partout,
Sans jamais l'avouer, les morceaux de son goût.
Et sur de Pompignan le hardi commissaire
Imposait un tribut au pirate censeur.
Des vers à son patron, respirant la douceur,
Traçaient quelques belles images;
Mélanie était sans nuages,
Et jusques aux douze Césars
L'espérance vivait, on aimait à le croire;
Mais là, tout apparut : pardon à sa mémoire,
Ses chants sont les fruits des hasards.

XXIV.

Libre en ses vers, Ducis, ami de Shaskspeare,
Fit revivre en français ce peintre d'Albion.
Assemblage bizarre et vaste ambition,
D'un esprit incorrect que la nature inspire.
Touché de ses beautés, Ducis nous les transmit,
Trop épurés peut-être. Aux fautes qu'il commit
S'ajouta sa belle harmonie,
On ne peut rendre le génie :
Les talents savent l'approcher.
Pour bien lire un auteur, il nous faut dans sa langue
Le voir tout habillé, médire sa harangue :
Oui c'est là qu'on peut le toucher.

XXV.

L'auteur de Marius, aux marais de Minturne,
Dont la mort fut si douce, a doté ses écrits,
Où de beaux sentiments sont mis pour être appris,
De ce ton animé qui va jusqu'au cothurne.

Digitized by Google

Auteur de second rang, doué d'un esprit clair
D'où très-souvent jaillit un magnifique éclair.
Il conseillait le grand homme,
Héros que notre siècle nomme,
Et comme ses contemporains,
Arnault, dans le rayon sorti de la puissance,
Aidait de ses efforts et de son influence,
Le plus hardi des souverains.

XXVI.

Parny profanateur, chantre d'Eléonore,
Aux vers tendres, légers, voltige sur les fleurs ;
Pour chacune un baiser, un sourire ou des pleurs
Sont tour à tour semés pour celle qu'il adore.
Quelle profusion, quelle fécondité
Excite son langage ! Oh ! la félicité,
L'amour à la voix de délire,
Dirigeaient sa main pour écrire
Ces portraits si délicieux !
Mais un sombre tableau, de lugubres images,
Cet abus de talent, font regretter aux sages
L'erreur de « La Guerre des Dieux ! »

XXVII.

Un autre conseiller imbu de mœurs austères,
Connu par l'*homme-grand*, commande nos égards.
Sous la tente, au bivouac, sans cesse ses regards
Passaient de ses devoirs aux études sévères.
Horace alimentait et l'histoire instruisait
Cette âme si féconde où la gloire attisait
L'amour ardent de la patrie !
Ferme mais sans afféterie,
Administrateur diligent,
Daru disait : chacun doit revenir à l'ordre,

Digitized by Google

Et sous sa probité les forçait de démordre
L'appât du vice négligent.

XXVIII.

Au temps de la Terreur les nombreuses victimes
Qu'emportent les excès produits par les tyrans
Sont pour l'humanité des maux intolérants.
Et ce débordement d'où coule tant de crimes
Inspire le martyr, semble une volupté.
Manifestant le goût pour la célébrité,
Combien aux dépens de la vie
Aiment ce plaisir, cette envie?
Le poëte même s'y plaît.
Voyez André Chénier montrer sa jeune audace,
En bravant ses bourreaux et méprisant leur grâce,
Souffrir la mort qu'il appelait.

XXIX.

Un frère de ce nom, Chénier, le beau tragique,
Parfait républicain, sut déplaire au pouvoir,
Ennuyé de l'entendre expliquer son devoir.
Son âme était trop ferme et taillée à l'antique,
Elle ne savait pas qu'avec la liberté
L'homme devait plier sous une volonté.
Amoureux des lois protectrices,
L'arbitraire et ses injustices
Annihilent sa faible voix.
Et cette voix si douce avait dit à la patrie,
Dans des vers pleins de feu, toute l'idôlatrie
Qui portait son cœur à ce choix.

XXX.

Régnard, original modelé sur Molière,
A laissé de beaux vers qu'on lit avec transports;

Digitized by Google

Il triompha longtemps par de nombreux efforts,
Semant le feu sacré qui nourrit la lumière.
Voyageur intrépide, on entendit sa voix
Sur les confins du monde où dominent les rois.
Et l'audacieux jésuitisme
Le vit choquer son fanatisme,
Démasquer au monde étonné
Ces hommes sans pudeur ; les basses jongleries,
Dont ils voulaient couvrir leurs saintes fourberies :
Régnard a tout examiné.

XXXI.

Le charmant Beaumarchais, auteur de jolis drames,
Célèbre dans l'intrigue, ardent républicain,
Aida de son pouvoir le fier Américain.
Galant comme un Français, sa voix charma les dames ;
Le théâtre écoutait de son vers expressif
La critique morale et l'effet incisif.
Un terrible esprit de rapine
Frappa de son humeur chagrine
Les beaux offres de Beaumarchais.
Ami de sa patrie, il désirait sa gloire,
Et désintéressé, rendons à sa mémoire
L'hommage dû pour ses souhaits.

XXXII.

Quinault, si décrié par le grand satirique,
Était bien supérieur à cet esprit fougueux,
Qui s'acharnait sur lui ; poëte gracieux
Dont le frais coloris, à la muse lyrique,
Révéla des beautés, fit les plus grands honneurs.
Voyez ses vers charmants pleins de douces lueurs
Où l'accord élève les grâces,
Répandre avec goût sur leurs traces

Digitized by Google

Ce ton moelleux, recherché !
Boileau ne l'aimait pas et sa haine jalouse
Lui trouvait des défauts que la rigueur épouse
Aux dépens de son but caché.

XXXIII.

Un Émile Debreaux, d'un chant patriotique,
Encouragea les cœurs au moment du danger ;
Poëte lumineux, ami de Béranger,
Il acquit comme lui la couronne civique ;
Mais la mort envieuse arrêta dans son cours
La muse qui parlait aux soldats des Cent Jours.
Sa voix rappelait les alarmes
Des vainqueurs trahis sous les armes ;
Il leur montrait tant de douleurs,
Que tous ces vieux troupiers, endurcis aux batailles,
Aux corps si délabrés, si criblés de mitrailles,
Ne pouvaient retenir leurs pleurs.

XXXIV.

Nul n'a jamais osé se donner la licence,
De parler des vivants ; peut-être la pudeur,
Au langage si beau fuyant la tiédeur,
D'auteurs prêts à répondre, évite la puissance,
Qui viendrait s'ingérer contre un mot échappé,
Dans le meilleur dessein à l'esprit occupé
D'arracher du fond de son âme
L'intérêt que ce but réclame.
Entrons dans ce dédale obscur
Essayons ce travail et sans flagornerie,
Disons la vérité qui fuit la flatterie :
Le poëte a le cœur trop pur.

Digitized by Google

XXXV.

La vive impression qu'apporte la lecture
D'un livre bien écrit ne peut en imposer;
Mais son reflet émeut et vient nous disposer
A poursuivre sans cesse un goût que la nature
Nous donna pour le beau. Dès lors, c'est une erreur
De craindre d'ennuyer en montrant à l'auteur,
Avec quelle brûlante extase
On a conçu sa belle phrase.
Mais celui qui voit les beautés
Pour les préconiser, doit voir aussi les fautes.
Aux droits d'avoir du goût craignons d'être despotes
Et chantons les célébrités.

XXXVI.

Les poëtes amis sont enfants d'un seul père,
Des nuages légers obscurcissent parfois
L'horizon éclairé, détournent par leur poids,
Des liens imposants et la marche prospère,
Où va puiser la voix, guide immense, assuré,
Qui ramène la paix. Un appui mesuré
Les éclaire de sa lumière,
Vient alimenter leur carrière;
Alors, corrigeant leurs défauts,
Ils remontent la corde où sut vibrer la haine
Désormais rejetée. Elle est douce la chaîne
Qui nous lie avec nos égaux!

XXXVII.

Vous, auteur des martyrs, sources de poésies,
Au langage moderne, exemple compliqué,
Mélanges de sublime au fait inexpliqué.
Que de tons variés, que d'images choisies
Se trouvent à la fois dans vos écrits divins!

Digitized by Google

La muse naît partout ; poëtes, écrivains,
Sous les climats de l'Armorique,
Ou sous le beau ciel de l'Attique,
Reçoivent un égal éclat.
Le génie apparaît protégé par les astres,
Il ressort le premier comme on voit les pilastres
D'un édifice délicat.

XXXVIII.

Lorsque Chateaubriand surprit le nouveau monde,
Par ses chants si féconds, illuminé des feux
D'un ciel pour lui si beau, le poëte amoureux
Concevait la patrie où le bonheur abonde.
Que ses regrets sont grands, quelle élévation
Dont l'âme poétique aide sa mission !
Il vit « l'étranger dans ses fêtes »
Chanter ses brillantes conquêtes ;
« L'air que respirait ses aïeux »
Portait son souvenir vers la terre natale,
Et là, dans son ivresse, à la muse il signale,
Pour lui, « des secours dédaigneux. »

XXXIX.

Comme le vers endort celui qui, pour l'écrire,
Écoute les avis ou les conseils d'un tiers !
Lisez bien, pour savoir, dans les écrits divers ;
La marche des auteurs doit aussi vous instruire.
Après, votre esprit seul doit en tout diriger
Sur un plan bien conçu le sens à corriger,
Régler la muse vagabonde.
Dans le cœur l'harmonie abonde,
En le pressant sa voix qui dort
Volera sur vos pas vive et surtout légère.
Nous allons éviter le chant qu'un tiers altère
En cherchant par nous un accord.

Digitized by Google

XL.

Enfant de la gaîté, poëte populaire,
Ta voix vivra longtemps. Au nom de Béranger,
On écoute son cœur, on voudrait s'engager
A chanter avec lui, l'aider, surtout lui plaire.
Le peuple paye mal, mais la muse l'entend,
On aime à le servir, lui parler en riant.
Chansonnier, ton titre modeste,
Est un don à l'âme céleste ;
Elle s'épure au feu sacré,
D'où le son agrandit, l'élève ou bien l'expose
Au monde qui la voit, l'admire et se repose
Sur ton chant qu'elle a consacré.

XLI.

Tous les talents sont beaux, on rit au Vaudeville ;
Ici la vérité se montre à tous les cœurs,
Sous de charmants rideaux on peint les bonnes mœurs,
Et l'innocence écoute à cette école utile,
Où Scribe la conduit sous la douce leçon ;
Le rigide bigot y trouve ample moisson,
Et la critique en colère
Use là sa marche sévère.
Pourquoi crier quand on s'est plu ?
L'humanité d'accord lorsqu'on l'excite à rire
Abandonne aux méchants la douleur de médire :
Plaisir d'un cœur irrésolu.

XLII.

Patriote éclairé, Casimir Delavigne
A chanté les douleurs de la France en émoi.
Les braves morts pour elle ont inspiré sa foi :
Il a pleuré leurs maux, il savait leur consigne.

Digitized by Google

Quelle terrible lutte aux partis opposés
Engendre les erreurs des cœurs fanatisés !
Poëte, de toute ton âme
Que ta voix dans ses chants réclame
La paix, bonheur de ton pays!
Et fait pour éclairer tous les peuples du monde,
C'est de lui qu'on attend cet espoir où se fonde
Le champ libre qu'il a compris!

XLIII.

Sur la scène paraît Duval, savant lyrique,
Animé par Thalie ; ingénieux, jaloux,
Il a souvent montré, comme auteur, son courroux,
Aux esprits qu'il voyait entrer dans l'art scénique.
Quoi ! l'homme de talent, qui paraît généreux,
Se fait aussi marquer au sceau de l'envieux !
Quel torrent agit sur sa verve,
Lui que l'amour des vers conserve,
Pour toucher la postérité ?
Le don de plaire est-il difficile au p ëte ?
Il est pourtant l'appui, le charmant interprète
Qui propage la vérité !

XLIV.

Fontanes, de nos jours interprète de Pope,
Dans ses vers élégants nous traduit en français
La muse méthodique et sèche de l'Anglais.
Guides trop raisonneurs leur goût se développe,
Le sériéux domine, et l'Anglais ne rit pas :
Ses plaisirs sont si froids, la gêne est sous ses pas.
Le temple où parle la sybille,
Où la muse s'enflamme et brille,
N'est plus un secret éloigné.

Digitized by Google

Fontanes a brisé la porte de l'enceinte
Et son chant délicat est couvert de l'empreinte,
D'un talent immense et soigné.

XLV.

Chante, Victor Hugo ! tes voix intérieures,
Belles, fortes parfois, sentent le partisan.
Ton vers dit : c'est dommage, après ce bel élan,
Où parle le *grand homme*, où les voix supérieures
L'ont si bien élevé ; pourquoi ses ennemis,
Insulteurs de la France, ont forcé, compromis
Ta voix ? cygne ! dis ! tu les aime
Oh ! quel malheur ! quel anathème !
L'un fut grand, les autres usés ;
L'un soutint son pays, les autres vieilles tiges,
Où l'orgueil hérité ne donnait que vertiges,
D'immenses sentiments opposés.

XLVI.

Ah ! plaignons le malheur, ayons des sympathies ;
Mais louer des ingrats, qui, pour vouloir régner,
Oubliaient leurs devoirs et faisaient assigner
Des milliers de bras pour vouer aux harpies
Cette masse indomptable où tout sort où tous sons nés,
Ceux mêmes qui l'écrasent en traits empoisonnés.
L'esprit de parti trouble, égare ;
Mais le poëte qui prépare
Les opinions est un droit :
Devoir incalculable où s'éteint l'arbitraire
Où tout vient fléchir sous la voix séculaire,
Où la mort vient porter son doigt.

XLVII.

Va, l'on t'aime, poëte ! on évite la haine,
Ce poison dangereux dont l'âme se flétrit.

Digitized by Google

On ne t'a pas tout lu ; mais imbu de l'esprit
Imprimé dans tes chants, on a compris la chaîne
Où s'attache tes vœux, où vient vibrer ton cœur.
Le poëte t'admire et te garde la fleur
De l'étude de ses pensées.
Chez vous, les muses empressées
Vous comblent de soins délicats,
Mais avares pour nous, les aimables pucelles
D'un sourire dédaigneux brûlent les étincelles
Pour vous si prodigues là-bas.

XLVIII.

Je ne chanterai pas le beau sexe poëte,
Je préfère vanter sa tendresse en amour.
Mais son tact délicat, ses chants sous un beau jour
Seraient un doux travail, invite un interprète.
Si j'avais le talent de le préconiser
A sa juste valeur ; pour le diviniser
Selon ses droits et son mérite :
Je voudrais, au feu qui m'excite,
Joindre Lamartine et Dumas.
La femme initiée au beau culte d'Homère,
C'est la perfection ; c'est l'être encor plus chère
Où brillent de nouveaux appas !

XLIX.

Chantre de Jocelyn, à la douce harmonie
Dont retentit ta voix, un trouble inspirateur
S'est glissé dans le sein de ton admirateur.
Tu n'as pas écouté la aible symphonie,
Éloges d'un cœur pur enchanté par tes vers.
Trop occupé peut-être à tes tableaux divers,
Tu ne sais répondre à la muse,
Aux chants inconnus. Tu refuse

Digitized by Google

Des souhaits venus de trop loin.
Va, c'est mal d'éconduire, en s'armant de silence,
Le poëte inquiet qui comprend ta puissance,
Et lit tes vers comme un besoin.

L.

Tes vers éblouissants résonnent dans les nues,
On croit entendre encor ce chantre colossal,
Quand tu prônes Byron, poëte sans rival.
Oui, c'est le remplacer en déployant ses vues,
En imitant si bien cette fougueuse voix,
Qui nous rendit poëte et fixa notre choix.
Nous adorons ceux qui l'admirent,
Sous lui les lumières jaillirent,
Dessillèrent nos faibles yeux.
Un culte à ses beaux vers reçoit nos vœux sincères,
Toi, tu viens nous aider de tes rimes prospères,
A le voir encor plus nerveux.

LI.

arthélemy ! tes vers si vifs et si caustiques
Ont blâmé le pays de l'auteur de ces chants.
Tu ne l'as pas connu; va, tes vers foudroyants
Auraient chanté ses droits, conquêtes despotiques
De ces esprits félons, enragés libéraux,
Qui bâtirent leur temple aux nez de leurs bourreaux.
Après trois cents ans d'esclavage
Ils surgirent au cri sauvage
De l'un d'eux en sentinel ;
Précurseur d'un juillet : ce cri fut terrible ;
Il épura le sol, par un massacre horrible,
Sur un avis de l'Éternel.

Digitized by Google

LII.

Méry, plus doux, plus vif, a montré sa belle âme,
Et « ton vers implacable, hémistiche vivant, »
Au fils de l'homme a fait un culte édifiant,
Bravant tous les geôliers, lui que la gloire affame.
La puissance craintive éloignait ses rapports,
Lætitia versa des pleurs sur ses accords.
Ce nom enflamme la mémoire,
Il est aussi grand que l'histoire !
Barthélemy, Méry, sous lui,
Ont obtenu pour eux l'enivrante couronne
Dont la célébrité d'un nom nous environne,
Et brillent sous elle aujourd'hui.

LIII.

Quand Reboul apparut au vaste Occitanie,
Un rayon le couvrit, l'abrita sous ses feux.
Salué par la France, un esprit généreux
Démêla dans ses vers cet essor du génie,
Qui fit l'enchantement de ses admirateurs.
Va, ta muse est si douce et tes chants si flatteurs,
Qu'on t'a baptisé par ce signe :
Le poëte aux talents hors ligne.
La Provence aux champs embaumés
Voit éclore en son sein tout chaud de poésies
Ses parfums recherchés, ses fils sans jalousies :
Jumeaux, par les arts enflammés.

LIV.

Au célèbre Dumas, à ce nom euphonique,
Notre cœur tressaillit, nous croyons au bonheur ;
Pourquoi la sympathie attire en amateur

Digitized by Google

Vers ce frère de poil, au pouvoir dramatique ?
C'est qu'il nous dit un jour : « O vous en qui je crois,
Vous, ô peuple nouveau, je n'aime pas les rois ! »
« Si parfois dans mon ministère.
Ma voix sans bruit et sans mystère,
Fait résonner leur nom jaloux,
Mon cœur n'affronte pas leur terrible puissance,
Et de loin je les vois peser la résistance,
Du peuple souvent en courroux ! »

LV.

Quel large démenti jeté sur la figure
Aux malheureux colons, dont la triste gaîté
Jouait en publiant notre incapacité !
Un de leur champions, Cassagnac, faible augure,
Vint ici nous narguer ; un concert obligé,
Improvisé le soir, au lumbi négligé.
Fit à la plume mercenaire
Nier son métier de corsaire.
Ainsi l'implacable Dalmas (*),
Consumé de regrets, suppôt du despotisme,
Insultant Pinchinat (**), niait par un sophisme
Le talent des futurs Dumas.

LVI.

Conservé pour dessert, ô frère, ami, poëte !
Nous voulons te chanter, savourer le plaisir
De répéter ton nom si facile à saisir.
Va, quand le cœur sent bien, il est seul interprète

(*) Auteur d'une diatribe contre Saint-Domingue, avec le titre usurpé d'histoire.

(**) L'un des premiers organisateurs de notre belle levée de boucliers, homme de talent.

Digitized by Google

De nos chères amours, d'un bonheur passager.
O toi ! tout Anthony, tu n'es pas étranger,
Pour le sol de ton origine ;
On sent sortir de ta poitrine,
Ce feu, type de nos climats,
Qui parfume le cœur et se répand dans l'âme,
Pour venir, épuré, présenter à la femme
La voix libre de maints combats.

LVII.

Lorsque l'on s'est permis de parler des grands hommes,
On éprouve un plaisir, comme si, là présent,
Chacun vous écoutait et riait en causant ;
Vous approuvant surtout dans leurs beaux idiomes.
Aussi pur que de l'or, mais s'usant au toucher,
Le grand homme éclairé ne saurait s'empêcher
De voir répandre ce fluide,
Dont son âme est sans cesse avide.
Heureux qui vous comprend, vous voit ;
Ce bonheur fait envie. A la coupe enchantée
Où boivent les élus, l'étude est invitée :
Essayons d'y porter le doigt.

LVIII.

Mais tout nous manque ici, les livres sont fort rares,
Et pour bien comparer il nous faut toujours voir ;
Comment rendre un tableau, quand l'esprit, vers le soir,
N'a pour s'alimenter que des traitants avares ?
Ils nous vendent si cher les talents qu'ils n'ont pas,
Qu'on les croirait ligués, pour arrêter nos pas,
Aux colons qui nous veulent bêtes
Pour fixer sur nous leurs conquêtes.
Mais elle viendra lentement,
Cette lumière riche, où la nature élève

Digitized by Google

Ces enfants protégés ; mille bras la soulève :
Nous la verrons incessamment !

UN CIMETIÈRE.

Quand il ne trouve plus que des demeures vides,
Quand il a desséché sous ses lèvres avides
Tout ce qu'une cité peut contenir de pleurs,
Il s'éloigne en riant et va jouir ailleurs.
(NÉMÉSIS.)

I.

Va voir si la grandeur les suit au cimetière.
Immensité, néant ! le palais, la chaumière,
Vous peuplent sans relâche. Oh ! là tout est égal,
La source à l'Océan porte son fruit natal,
Et gémit en chemin d'être bientôt mêlée
A cette masse amère où son onde perlée
Flatte encore incertaine et tremble de s'unir
Au premier élément où sa voix vient finir.

II.

Vaste comme la mer, la mort prend tout pour elle ;
L'une fournit aux cieux, la vapeur qui chancelle
Se purifie à l'air, est libre de tout frein ;
L'autre entretient la terre et féconde son sein.
Quelles réflexions fait naître cet asile,
Où tout semble bien, où tout paraît tranquille !
Où la mélancolie atteint le visiteur,
Fait changer en soupirs un calme excitateur !

III.

Ici tout est en paix, un oublieux silence
Achève d'annuler le souffle qui s'élance,

Digitized by Google

Pour dire des regrets, pour dire que tout dort
Du sommeil éternel, du sommeil de la mort !
L'orgueil aussi vient là de son humeur chagrine
Afficher des palais que le talent burine,
Pour commander des pleurs, gagner la piété
Avec espoir d'aller à l'immortalité !

IV.

Babylone n'est plus, un nom et des décombres
Perdus dans les déserts ; des solitudes sombres
Sont les faibles témoins que l'on consulte en vain ;
Et toi, triste mortel, tu veux vivre demain !
Pour paraître plus grand tu fais grandir ta tombe,
Réceptacle hideux d'où ta poussière tombe,
Pour aller, malgré toi, se joindre à l'élément
Que tu cherches à fuir, dans ton beau monument.

V.

Tu parais, et bientôt ton audace superbe,
Pour briller un moment, ne produit que de l'herbe ;
Tu fais fuir les vivants, tes restes corrompus
Sont le triste aliment dont les vers sont repus.
Ah ! viens te contempler, viens dans un cimetière
Admirer le néant, distinguer ta poussière ;
Viens la voir confondue aux principes actifs,
A la démarche calme, aux esprits positifs.

VI.

Une voix de tristesse aux voix intérieures
Vient vaste en souvenirs, marches supérieures,
Pour accabler notre âme, obliger à fléchir
L'être présomptueux qui ne sait s'enrichir
Des maux des temps passés. Pour lui l'expérience

Digitized by Google

Est la voix sans conseils, l'inutile science,
Où se cache l'écueil qu'il craint de consulter ;
Mais le trouble l'atteint, on le voit s'exalter.

VII.

Ces produits élégants, ces frais où tu succombes
Montrent la vanité dans un luxe de tombes.
Un instant entouré d'intrigants, de flatteurs,
L'oubli s'étend sur toi, dévoile tes hauteurs.
Tu sais bien qu'en tout lieu cet œil vaste du monde
Saura te pénétrer ; sa lumière féconde
Découvre les forfaits, les expose au grand jour :
Tu ne t'arrêtes pas, tu craindrais son amour.

VIII.

L'asile de la mort accable de tristesse,
Ici, ce soir, demain, le rendez-vous sans cesse,
N'est pas interrompu. L'âge n'a pas laissé,
De trace pour guider l'imprudent, l'insensé.
Bon gré, malgré tout vient, tout y fraye sa route,
Et du nouveau sentier aucun guide n'écoute.
Le champ tout à fait libre est privé d'un enclos,
Et la plaintive voix n'y trouve pas d'échos.

IX.

La mort est un tribut à la fois nécessaire.
Mais un vain égoïsme à la voix séculaire
L'attend avec effroi, la craint comme un brisant
Caressé par la vague à l'aspect imposant.
Triste objet ! cimetière où mon cœur se lugubre,
Où la mort a fixé son domaine insalubre :
Tes hôtes prisonniers dans d'humides palais,
Chagrinent les vivants, ne reviennent jamais !

Digitized by Google

X.

Cimetière en tumulte à la muraille blanche!
Ton enceinte rappelle à mon cœur qui s'épanche
Celle qu'un sort cruel, complice de tes vœux,
Retrancha de ce monde en brisant de doux nœuds
Qui nous tenaient liés. Oui, dans ton sein reposent
Ces restes encor chauds que mes larmes arrosent.
Ah! je l'ai bien senti, le temps l'a confirmé :
Rien ne peut remplacer le tendre objet aimé!!....

XI.

Cimetière impassible à la voix qui désarme,
Tu ne peux t'arrêter ni comprendre une larme!
Tout chez toi s'engloutit dans ton antre béant,
Dans un sombre appareil ta victime descend.
Je dois aller un jour dans tes lieux de mystère ;
Accable-moi tout seul : que ta puissance austère
Allégisse le poids d'un imposant espoir
En consolant les miens : auras-tu ce pouvoir?

XII.

Lorsque mon tour viendra, quand même une défaite
Pourrait le repousser, sois sûr de ta conquête,
Je respecte tes droits sans pouvoir les aimer :
Il est si doux de vivre et se voir estimer.
Mais, puisqu'il faut finir, recule bien l'époque
Que l'étourdi sans frein seul anime ou provoque.
Si mes anges charmants ont encor des besoins,
Je dois pour les servir réclamer tous tes soins.

Digitized by Google

MES ADIEUX

A B. D***.

Estime-la, et elle t'élèvera : elle te glorifiera quand tu l'auras embrassée.

(PROV. IV, 8.)

Tristes adieux! je sens couler mes pleurs,
Je dois te fuir et c'est toi qui l'ordonne.
Que tes beaux jours soient parsemés de fleurs,
Ton cœur ingrat me hait, je te pardonne.
De vains efforts ne feraient qu'aboutir
A voir un fait pour lequel tu recule;
Tu le sais bien : nul ne veut consentir,
Même au bonheur, s'il se rend ridicule.
Femme cruelle, à ton sort attaché,
J'étudiai les moyens de te plaire;
L'éloignement que tu m'a reproché
N'est pas mon fait, mais je saurai me taire.
Ton nouveau choix fera mon désespoir,
Tu ne sauras jamais quelle est ma plainte;
C'est dans mon cœur comme un sacré devoir
Qu'un feu brûlant va consumer sans feinte,
Ce tendre amour qui n'a plus d'aliments.
Je m'abusais en te croyant fidèle,
Mais je t'ai cru sur ta foi, tes serments.
Si, pour le prix des aveux pleins de zèle,
Je m'attendais de te voir appuyer
Ton changement et ta folle inconstance,
Sur un prétexte où tu veux essayer
Un faux secours, j'aurais en conscience
Pu te mentir. Mais à la vérité

Digitized by Google

Je dois un culte et non pas un outrage !
Je me rappelle à ma simplicité ;
Je t'ai promis sous un doux esclavage,
Que tu seras mes dernières amours.
Indifférente à l'aveu qui désole
Un étranger ou qui tranche ses jours,
Un autre ami te plaît, il te console.
Si je te sais heureuse de ton choix,
J'aurais encor des vœux, une prière,
A tendre au ciel pour tes nouvelles lois :
Qu'il te conserve un trait de sa lumière
Pour en jouir. C'est aimer ses amis,
D'être content du bonheur qu'ils éprouvent ;
Surtout quand ceux à qui tout est permis
Ont bien compris les désirs qu'ils approuvent.
Si le bonheur te comble de bienfaits,
Dois-tu mentir, déguiser ma pensée ?
Tu sais trop bien quels étaient mes souhaits.
Va, je t'aimais et mon âme offensée
Supportera ta triste trahison ;
Je souffrirai, toi, seras-tu tranquille ?
Écoute bien : crois-tu que la raison,
Ta voix-conseil, sera toujours utile ?
Contre un remords qui va te tourmenter ?
L'amour aigrit le cœur d'une infidèle ;
Pour la punir, il a fait inventer
Les vifs désirs qui rongent la cruelle.
L'aveugle absence est un guide pervers
Dont on écoute et chérit la morale
Sans s'informer quels sujets, quels revers,
Peuvent bientôt nous la rendre fatale.
On sacrifie à l'intérêt présent
Tous les égards qu'un amoureux délire
Avait promis. Comme sur un brisant,
Le naufragé pour la terre soupire,

Digitized by Google

Ainsi mon cœur au loin va dérober
Tous ses chagrins à celle qui les cause ;
Pour elle encor, oh ! dût le ciel tomber !
Ma voix sera désormais lettre close.
Va, ne crois pas que ces tristes adieux
Soient le produit de mon âme jalouse ;
L'amour piqué n'est jamais malheureux,
Il rit de ceux que la douleur épouse.
Pour t'oublier j'attendrai tout du temps,
Mon cœur malade adore encor ton ombre,
Mon seul espoir ; à tes désirs inconstants
Mes yeux ouverts prennent la teinte sombre.
Oh ! mes regrets sont de m'apercevoir
Que tu mentais avec hypocrisie,
Quand tu charmais mes vœux, mon espoir.
J'ai tout perdu, je suis sans jalousie,
Sans ce défaut qui tue, on peut aimer ;
Aussi, peut-être, on souffre davantage.
Quoi qu'il en soit, j'avais pour m'animer,
Je m'en souviens, un bien doux esclavage !
Oh ! vains adieux, pourquoi les arracher ?
Mon cœur brisé, brûle comme la flamme
Qui détruit tout, veut encor s'accrocher
Au passé mort où s'envole mon âme.....
Ajoute aussi ce cuisant avenir,
Ah ! quand la femme à changer se décide
Le sacrifice efface un souvenir :
Son cœur en feu n'est plus qu'un sable aride.....

Digitized by Google

ÉTUDES

OU RÊVE D'UN HABITANT DE LA LUNE.

Il est un fruit plus beau que l'épouse a porté,
Un fruit que le soleil mûrit : la liberté !

(NÉMÉSIS.)

I.

Écoutes, si tu dors, je vais te dire un rêve,
C'est un des beaux secrets que le sommeil enlève
Aux antres ténébreux où commande Pluton,
Pour le porter vers nous habitants de haut ton ;
D'où pour notre plaisir, nous semons sur la terre
Quelques lambeaux sans fin, ornés d'un commentaire.
Tu connais l'imprudent Herschell,
Cet audacieux, ses menaces.
Guidé par l'archange Michel,
Ils ont pratiqué deux crevasses
Dans la planète où j'habitais.
La peur nous saisit, mais j'allais
Porter la nouvelle au Grand-Taube,
Pseudonyme de notre ancien.
C'était un moment avant l'aube,
Je m'égarais dans mon chemin ;
Tombant je ne sais où, j'arrivai non sans peine,
Au sommet d'un gros cap, tout à fait hors d'haleine.
Un immense canon s'offrit à mes regards,
Il était encor chaud ; plusieurs grands étendards
Formaient autant d'abris et couvraient sous leurs ailes
Des morceaux de métaux en cercles parallèles,
Ce qu'on m'a dit plus tard, j'étais émerveillé,
Je ne comprenais rien. J'étais agenouillé,
Et l'eau qui me coulait du sommet de la tête

Digitized by Google

Ruisselait sur mes yeux. Comme après la tempête
Tout paraissait muet, tout le monde avait fui.
A qui parler ici, qui servira d'appui
A l'être si nouveau conduit par le caprice,
Sur l'endroit inconnu, sur la terre au supplice ?
Absorbé tout entier dans ces réflexions,
La chaleur m'étouffait et sans inflexions
Ma voix ne pouvait plus servir à mon usage,
Tant j'étais étourdi de mon nouveau voyage.
Bientôt au pied du cap un bruit confus de voix
Remonte dans les airs ; je vois venir des croix,
Puis des hommes armés de piques et de lances.
Ici je n'eus point peur et par mes révérences
Je me conciliai leurs égards, leur amour ;
Nous étions bons amis avant la fin du jour.
Herschell fut le premier qui m'aborda sans crainte :
Je reconnus de suite au ton supérieur,
Que son air annonçait, sa voix libre et sans feinte,
Que j'avais devant moi le maître scrutateur.
Il fit ses efforts en paroles,
En signes, en gestes expressifs ;
Tous ses soins me paraissaient drôles,
Je n'y comprenais rien. Dans mes traits offensifs
Herschell vit qu'il fallait attendre
Que le temps m'instruirait en m'aidant à comprendre
Ce qu'il voulait savoir de moi :
Il renvoya les gens qui formaient son convoi.
A peu de temps de là sur les choses communes
Je pouvais m'expliquer, aussi quel embarras
Chaque jour sur mes bras !
Les questions niaises, importunes
Et souvent sans moralité,
Les unes sur les autres,
Me forçaient à rougir par leur brutalité :
Ils sont ridicules les vôtres.

Digitized by Google

Herschell seul plus prudent eut mon affection ;
Sa voix persuasive était sans passion.
Enfin je lui contai un jour ce qui va suivre :
Avec ton gros canon, Herschell, tu nous fis peur
On pourrait écrire un gros livre
Sur les maux qu'a causés ton œil observateur ;
Notre planète rapprochée
Fut en son chemin accrochée
Je ne sais par quel corps ; c'est toi, provocateur.
A qui l'on doit le mal qu'à présent elle éprouve ;
Sans doute elle n'existe plus,
Sa chute enfin, l'état où je me trouve
M'étourdit comme un rêve aux souvenirs diffus,
Et mes sens embrouillés demandent l'assistance
D'un jugement plus éprouvé.
Il faut du temps sans doute et l'esprit tout trouvé,
Ici, comme chez nous, doit être une science
Encore inexpliquée. Chez vous, dans vos rapports,
La lune vous paraît un corps ;
Vous la croyez tout habitée,
Par des êtres heureux qui n'ont rien à souffrir,
Qui n'ont qu'à désirer, qu'aucune âme éventée
Ne se rencontre là, que nul n'y sait mentir.
C'est une douce erreur. Je ne puis consentir
A vous laisser croire tant de misères.
Vous croyez que la lune enferme des trésors,
Eh bien ! vous vous trompez, sur vos plans éphémères,
Vous essayez par maints efforts,
A marquer ses rebords,
Lui tracer des limites.
Apprenez donc enfin qu'elle est un composé
De glace, de neige insolites ;
Le soleil sans cesse opposé
Darde sa lumière sur elle
Et les figures qu'on croit voir

Digitized by Google

Ne sont que les reflets que ferait un miroir
Appuyé sur les bords de la voûte éternelle.
Nous vivons là de mets qui vous sont inconnus,
D'espèces de paissants, de légumes charnus,
Qui nous tombent comme la pluie,
Et le grand être bon jamais ne nous oublie.
Ne vous semble-t-il pas que, comblés de faveurs,
Tous nos jours sont des jours de fêtes?
Écoutez-bien, là comme ailleurs
L'homme veut faire des conquêtes,
Parfois en dépit du bon sens;
Aussi, qu'arrive-t-il? souvent ses entreprises,
Belles en apparence, excitent tant de crises
Malgré leurs traits éblouissants,
Qu'il est embarrassé de la marche incertaine
Qui partout propage la haine.
L'homme se plaît en soi, s'il était immortel
Prendrait-il plus de soin à montrer sa hardiesse?
Ses moindres actions semblent faire un appel,
Qui découvre à nu sa faiblesse.
Le temps lui manquera sans cesse,
Puisque c'est à l'éternité
Qu'il veut étendre sa puissance
Qu'ébranle l'équité.
Tous les moyens sont bons: émeute, effervescence,
Il comprend tout souvent en conscience.
Eh bien! de succès couronné,
De projets encombrant sa route
Tous ses jours ont un air de doute,
Où son cœur élancé surprend ceux qui l'écoute.
De tout un monde environné
Son char en train se fraye le passage:
Tout obéit sous lui, tout à sa voix s'engage,
Il bâtit des palais superbes, étendus,
Lègue à ses héritiers des plans inattendus;

Digitized by Google

Mais sa favorite utopie
Est d'ébranler de la philanthropie
Les incessants progrès, le fleuve qui s'étend.
Quelle intrépidité s'empare de son âme!
Pour prouver son savoir voilà ce qu'il entend :
Réformer à sa guise et l'amour et la flamme,
Concentrés aux cœurs généreux,
Réglant pour l'avenir l'esprit et la science :
Mais l'erreur guide sa prudence!
« Tirer à boulet rouge » aux mouvements heureux,
Qui préparent le siècle où vise la pensée,
Est une anomalie où la voix se détend
Par la gêne pressée,
S'élève et se répand.
Il en est du savoir tout comme des richesses ;
On ne peut porter l'un à la postérité
En caressant l'obscurité :
Les autres payent les bassesses,
Encouragent les sots,
Juges indifférents au cours marqués de l'Arche,
Qui, pour guérir nos maux,
Ont pensé qu'il suffit de dire : en avant, marche !
Mais le siècle voit clair,
Il ne veut pas écrire en l'air.
L'orgueil protége la sottise,
Lui seul anime la méprise :
On aime son portrait, on le veut ressemblant,
Le singe est enchanté de sa plaisante image,
Comme l'homme il sait rire et toujours tremblant,
Sous la verge de fer il accueille l'outrage.
La fatale célébrité
De l'homme aux passions, aux flammes vengeresses,
N'a pas toujours servi à sauver ses prouesses
Du scrutateur aimant la liberté :
Cette liberté large où boit l'humanité!

Digitized by Google

Poëte, éclaire la mémoire,
Prends tes chants modelés de l'infaillible histoire ;
Ta mission sacrée écrite au firmament....
Mais qu'importe la résistance !
L'esprit se tait, mais il avance,
Maisi l avance incessamment :
Malgré cette outrageuse idée,
Ces maux en action,
Essayant d'abrutir les générations.
L'hypocrite a son rôle, où sa voix secondée
A pu prétendre à cet espoir !
Et l'homme de bien se refuse
A lancer le mépris, rappeler au devoir
Ces êtres insensés que le siècle récuse.
Leurs vœux sont de faibles remparts,
Où se compliquent leurs écarts.
Que l'humanité se console,
A ma docte pensée, à ma douce parole ;
Tous les méchants s'en vont; leurs projets engloutis
Se perdent avec eux et sont anéantis.
La lumière viendra, dans sa marche féconde,
Tout est prévu, tout éclaire le monde :
C'est dans ce large champ que le bon sens abonde.

II.

Le devoir du poëte est d'aider ici-bas ;
Il doit s'évertuer, écraser sous ses pas
Le sophisme menteur qui vient salir la page
Où s'est tracé l'exemple où la raison ménage
Un triomphe éminent. S'il sert l'humanité,
Sa voix ne sera rien malgré sa pureté ;
S'il ne sait provoquer à la juste réforme.
Son talent doit servir à diriger les mœurs,
Éclairer la puissance et conquérir les cœurs.

Digitized by Google

Si ce travail est grand, si la tâche est énorme,
C'est que la gloire des succès
Est sans dimension, lorsque l'homme s'y pose,
Qu'il a su vaincre les excès,
D'où doit s'élancer la voix apothéose !
Ta belle mission veut que tu sois longtemps
Un serviteur, heureux, fidèle ;
Sacrifiant tout à ton zèle.
Servir l'humanité dans ses vœux importants
Doit être ton unique étude.
C'est un rêve charmant qu'il faut réaliser,
Et faire ta douce habitude :
C'est là que ton talent doit s'immortaliser !

III.

A son siècle, à ses goûts le sage s'associe,
Et suit l'impulsion ; mais l'ignorant vicie
Au lieu de diriger les faits impétueux,
Qu'on ne saurait changer sans tomber avec eux.
Mais la puissance endort et bientôt l'égoïsme
Sous sa serre funeste éteint jusqu'au civisme.
Sur la jeunesse active on peut avoir des droits ;
Elle aime la raison sévère,
Elle aime à respecter les lois ;
Elle sait résister aux vœux de l'arbitraire.
On préfère la haine au charme d'être aimé.
L'équité sait gagner le cœur le plus sauvage
Dont le doute animé
Veut comprendre avant tout : la liberté pour gage.
Mon Dieu ! je crois facile à ceux de bonne foi,
En s'adressant à tous, en appliquant la loi,
De faire obéir sans murmure.
L'injustice isolée amène à réfléchir,
A distinguer le bien d'une fatale injure.

Digitized by Google

Combattre, attaquer l'avenir,
C'est offrir l'aliment entaché de disgrâce ;
Un sentiment haineux vient surprendre la place
Où s'agitait un esprit confiant,
Dévoile un écart imprudent.
Si la stabilité des poursuites humaines
Était un travail accompli
Si l'on pouvait cacher les démarches hautaines,
Erreurs d'un pouvoir établi ;
L'humanité qui gagne au change
Verrait son sort fixé comme celui de l'ange.
Mais l'homme toujours fier se pose dédaigneux,
Blasé par le pouvoir, flatté par la richesse ;
Peut-il jamais penser qu'il est des malheureux ?
Le moindre élan pour lui renferme une hardiesse,
Le fait toujours trembler. Les tyrans sont sans cœur,
Et, pour eux, réfléchir, avoir de la pudeur,
C'est déjà conspirer, attaquer la puissance ;
C'est perdre absolument toute leur confiance.
Le méchant arbitraire a-t-il le sens commun ?
Quoi ! vouloir arrêter le talent qui raisonne,
Le comparer au fou que le sage emprisonne ;
Pourquoi cet appareil? C'est vous rendre importun.
Le siècle ne peut plus retourner en arrière,
S'il regarde parfois au travers son passé :
C'est pour lui demander tout son jet de lumière,
Et son mot de salut et son chant empressé.
Venez donc vous ruer dans vos craintes frivoles,
Opposez vos efforts, lilliputs innocents ;
Voyez si vous pouvez résister aux torrents ;
Montez à vos souhaits de stupides écoles,
Où l'ignorance indigne enfonce à reculons,
Son imprudente erreur en vacillants jalons.
Essayer d'éluder, interrompre les formes
En trompant l'avenir ; penser le diriger,

Digitized by Google

Chercher à l'énerver, le faire transiger,
Le plier à ses goûts sont des crimes énormes.
Mais, dis-nous, malheureux ! tu te crois éternel !
Tu n'as qu'un jour à vivre et tout près de la tombe,
Aux regrets de lâcher ton pouvoir qui succombe,
Tu veux encor léguer un désir criminel !
    Tu jouis de croire asservie
Cette masse puissante échelle de ta vie.
Va, ne te trompes pas, les peuples ne sont plus
Un composé d'objets, de meubles transmissibles ;
    Ils ont cessé d'être insensibles
Et d'offrir la pâture aux hommes dissolus.

IV.

Ainsi tu dois rougir de ta folle entreprise,
En dépit de tes vœux la génération
Qui s'avance sur nous surmontera la crise
Que tu sais ménager à ton ambition.
Puis elle apparaîtra riche de connaissance,
De jeunesse embellie, offrant de l'homme instruit
Les trésors combinés qu'elle cueille sans bruit,
En se moquant un peu de la lourde puissance
Aux discours anomals, pensers arriérés,
Insultant le grand siècle où la gloire s'allie
Aux faits les plus secrets, les plus maniérés,
Donnant toujours relief à celui qu'on oublie.
Si ton nom apparaît, il sera blasphémé ;
On dira : « Le voilà ce nom couvert de blâme,
Qui voulait nous doter d'une souillure infâme,
Nous conduire ignorant au banquet animé,
Où le peuple débat, et pour mieux les connaître,
De ses droits contestés les plus chers intérêts. »
Oh ! si tu vivais là, si tu pouvais renaître ;
Tes écarts compromis, tes accablants secrets,

Digitized by Google

Se montrant dans leur jour, te vaudraient un sourire :
L'homme instruit, vraiment bon, te prendrait en pitié.
Mais jamais de sa voix, où le bonheur soupire,
Tu ne dois espérer un accent d'amitié.
Tu voulais l'annuler ; sa terrible vengeance
Va s'abîmer sur toi : c'est toi qui l'as voulu.
Attends-toi donc ; mais là.... c'est par la tolérance,
Qu'il saura se venger de ceux qui l'ont déplu.

V.

Veiller aux mœurs qu'il faut prescrire,
Remplir ses devoirs sans rigueurs.
La force a des moyens que la sagesse admire,
Dès lors pourquoi préférer les terreurs ?
On ne se trompe pas sur l'amour populaire,
Lorsque cent mille voix s'unissent pour prôner
Un nom que le génie éclaire,
La médiocrité paraît s'en étonner !
Vit-on jamais de compagnons sincères
Entre les sots, les érudits ?
Va, ne crois pas à toutes ces chimères
Que font valoir tes beaux esprits.
La nature a ses lois qu'on ne saurait confondre,
Si la société
Permet l'égalité ;
L'individu, pour y répondre,
N'a pas toujours la liberté.
Le valet qui me sert, qui fait briller mes bottes,
Ne saurait être mon égal.
Ce dogme social
Ordonné par la loi, convient en général,
Me défend de casser les côtes
Au préposé de mes chevaux ;
Peut-il commander à ma table ?

Digitized by Google

Ne serait-il pas détestable
De parquer le berger auprès de ses chevreaux ?
Oh ! qu'il faut bien l'aimer pour recevoir en somme
La charge de commander l'homme !
Il aime à violer le fait qu'il a juré,
Surtout quand le pouvoir hautain, dénaturé,
Emet pour le combattre
Un préjugé vainqueur imbu du merveilleux.
Prenez la voix qu'il idolâtre,
Celle de la raison, d'un esprit généreux ;
Excitez en lui la franchise,
C'est réveiller le cœur que l'âme immortalise !
Ce plaisir élève un souhait,
En vain on lui dirait :
« Va, ne te commets pas, l'intraitable puissance
Ne sait pas pardonner : elle est sans tolérance.
Tremblante sous sa force il lui faut l'employer.
Tes regrets ne sont rien, elle doit déployer
Un terrible appareil qui l'ébranle elle-même,
Pour se venger parfois sur un objet qu'elle aime.
Telle est son action, elle doit se briser,
Cherchant à réussir ou tout voir embraser. »

VI.

Des sombres partisans de l'aristocratie
Invoquerons-nous les aveux ?
Comme tout est fixé près d'eux,
Tout paraît à sa place et tout paraît heureux ;
Tandis que la démocratie
Achète le bonheur dans l'agitation,
N'épargnant pas son action.
Aux générations, quoique indéterminées,
Le travail achevé réglant leurs destinées,
Mais cette prévoyance attise un résultat,

Digitized by Google

Bien souvent l'appui d'amitiés spécieuses,
Et blesse l'amour-propre ; excitant un combat,
Dont les chances insidieuses
Devraient rendre plus modérés
Les grands hommes d'État aux plans évaporés,
Que la patience tolère,
Quoiqu'ils excitent sa colère.
Mais les neveux jaloux veulent aussi montrer
Leur industrie, et pour entrer
Dans les règles trop larges
Ils voudraient coter sur leurs marges
Des faits appropriés, conformes à leur temps
D'où les combats de sentiments,
Des respects dus aux choses établies,
Qu'on ne saurait toucher sans offenser la voix
Et blesser des anomalies,
D'anciens abus reçus pour lois.
L'homme veut son œuvre immortelle,
Et n'importe à quel prix ; c'est se montrer rebelle,
Même après lui, d'en douter un instant.
Rester stationnaire entraîne à la bévue,
La liberté, comme on l'entend,
N'est pas la courte vue,
De vingt et quelques fous visant aux droits divins.
Le genre humain est-il donc le partage ?
Sommes nous nés pour leur seul avantage ?
N'est-il pas curieux d'essuyer des chagrins,
Par cela seul qu'on se sent homme ?
Par ce que par plus d'un effort
L'on voudrait arranger son sort ?
Hé ! maîtres de la terre, un pouvoir économe
Devrait encourager : fils de vos créateurs,
Cessez de vous montrer acteurs.
Partout où l'homme agit bientôt on voit l'indice
Qu'emprunte sa faiblesse au vice.

Digitized by Google

Pour faire aimer votre pouvoir,
Rendez-le doux et supportable ;
L'expérience et le savoir
S'unissent pour le rendre en tout impérissable.

VII.

On pourra demander en vertu de quels droits
J'inflige ma leçon, et sous quelle puissance
J'ai reçu le mandat de proposer les lois,
Que doivent seuls dicter les rois ?
L'amour du genre humain donne la confiance
A qui sait lui parler, chercher ses intérêts.
Proposer son bonheur est un assez beau titre,
C'est travailler au mien ; révéler ses secrets,
Sans prétendre être son arbitre,
Ne peut être un crime à ses yeux :
Voilà quels sont mes droits. Si j'étais plus capable,
Si j'avais du pouvoir, j'aurais plus que des vœux :
Je rendrais ma leçon facile et praticable.

VIII.

Qu'un homme instruit se vêtisse d'orgueil,
Abrité de savoir, on lui doit un accueil ;
On doit aimer, malgré l'écueil,
L'être de choix soigné par la nature.
Mais est-il excusable à la magistrature,
Alignant les sots empêtrés,
D'encourager à la candidature
Tous ces êtres nuls illettrés ?
Vraiment on pourrait rire,
Si le cas important encor plus sérieux,
Nous permettait d'être joyeux :
Que de maux il faudrait décrire.

Digitized by Google

Qui blessent nos sens et nos yeux !
Quelles ridicules misères,
Frappant ces cœurs embrasés de chimères,
Ont pu les porter à penser
Qu'il suffit de la place acquise sans blesser
La loi de leur pays sur quoi rien ne l'emporte !
Il est pourtant une loi bien plus forte :
Celle de la nature, on ne peut l'éluder ;
Pas même la raison ne peut la dégrader.

IX.

Nous accusera-t-on d'envie et de médire,
Lorsqu'on nous défend un sourire,
Quand nous signalons cette erreur
Qui fait gémir l'homme de cœur ;
Lorsque nos plaintes sont fondées ?
Portés pour l'avenir, nous voulons le présent,
Sur la foi du travail, d'études secondées,
Le savoir respecté pour son titre imposant.
Le plaisir du colon et toute sa vengeance
S'étend à contempler la fatale ignorance,
Qui chez nous fait tant de progrès.
Il voit développer ses vœux les plus sincères,
Nous porter d'horribles misères ;
Le triomphe de ses succès
Nous voit noyés dans les excès.
Il a compris longtemps qu'un peuple neuf, sans lettres,
Sera toujours placé vers le dernier degré
Où conduit l'échelle des êtres ;
Puis il s'est dit encor : laissons bon gré, mal gré,
Les ignorants agir, dans leur étroite sphère
Peuvent-ils aller loin ? n'ayons point de colère,
Nous les verrons tomber sans pouvoir gouverner
Le pays, leur conquête, et le coordonner,

Digitized by Google

Aux principes de la sagesse,
En abolissant la paresse.
Oui, nouvellement libéré,
Le peuple ne connaît que plaisirs, que licence,
Il croit fonder ses droits sans dompter l'ignorance,
Parce qu'on a saisi son côté préparé.
Aussi le voyons-nous protégeant l'ineptie,
Par la force brutale et l'être sans rougir
Briguant la place et s'associe
Où des talents acquis seuls permettent d'agir.
Si de graves emplois inspiraient la science,
Verrions-nous tant de sots
Coter avec impertinence
Ce dédale de mots ;
Gâter la plus simple des causes,
En l'ornant d'étrangères clauses,
Qu'ils ne comprennent pas ? pressés dans le parvis
Ils s'efforcent encor d'imposer leurs avis.
Quoi ! tu ne rougis pas, automate au supplice,
De vouloir partager avec un homme instruit
Les travaux que l'étude atteint seul avec fruit !
Et près de toi j'aperçois un complice,
Qui, pour se populariser,
Encourage l'être incapable
Qu'il devrait mépriser.
Qu'on soit ambitieux et qu'on soit indomptable,
Mais dans sa spécialité ;
Hors de là l'homme est méprisable :
Il agit comme un hébêté.

X.

Un pouvoir ombrageux à la science infuse
Tremble d'être observé ; sa puissance confuse
Adopte de petits moyens,

Digitized by Google

Que rejettent les gens de biens.
Il ne peut les souffrir, sa marche tortueuse
Fléchit à chaque pas; la volonté douteuse
Après s'être trompée en compliquant le mal,
Au lieu de revenir de son crime fatal,
Semble animer par sa faiblesse
Le trait de l'important détail,
Et soutenir dans sa détresse
Le plus important attirail.
Ennemi de tout bien, le soupçon l'environne;
Sur qui sait le flatter se répand sa faveur.
L'intrigant le séduit et lui sert de colonne;
Incapable d'agir sans cet esprit trompeur
Qui sait le maîtriser, qui sut se rendre utile :
Hors ce secours tout lui fait peur;
Il ne peut résister au dangereux reptile,
qui rit de son tourment, le frappe droit au cœur.

XI.

L'homme indigné combat la force brutale
Dont le ridicule appareil,
Guidé par l'esprit de cabale,
Sait se soustraire au bon conseil,
N'en imposa jamais qu'aux sots.
Un effort de clémence à la marche comprise
A fait souvent cesser de funestes complots,
Et détester la fougueuse entreprise
Où le malheur précipité
Voulait briser avec la tyrannie
Un espoir compromis, l'amour-propre heurté,
Sous le poids de la calomnie.

XII.

La crainte est aveuglée et ne pardonne pas
Qu'un esprit lumineux suive la seule route

Digitized by Google

Que lui-même a tracé, il verra sous ses pas
Tout un peuple excité tourmenté par le doute,
Occupé de bonheur et voulant en un jour
Atteindre les moyens résultats des années.
Hors la richesse où vise son amour,
Tout est pour lui chansons désordonnées.
Un prosaïsme assommant,
Guide obligé de son penchant sceptique,
Relèvera d'un air charmant,
Et du ton le plus despotique,
Un trait qui l'a choqué, qu'il n'aura pas compris.
Gardant sa gravité : « Qu'est-ce que cela prouve ? »
Vous dira-t-il, « quel est son prix ? »
Voilà la question qu'à chaque pas l'on trouve.
Preuve du développement,
Qui montre le discernement,
Joint au magnifique langage
De notre observateur.
L'incertitude est dans son cœur,
Il singe aussi le sage,
Ne voit rien qu'en courant.
Content de censurer, sa voix déprise encore
Par de faibles moyens que la pitié décore
Du beau nom d'ignorant.

XIII.

On voit ainsi la force, en sa marche étayée,
Sévir et s'égarer, citer le bien public,
Objet constant de son trafic,
Dont elle aime à couvrir sa puissance effrayée.
Combattre sans égards l'innocent qui déplait,
Sous un prétexte vain animer cette haine
Où la vengeance se déchaîne,
Pour altérer l'honneur si doux au cœur parfait :

Digitized by Google

Ce but offre un système impossible à comprendre,
Où la ruse n'a pas atteint.
Notre siècle embelli peut-il jamais se rendre
A cette valeur qui s'éteint,
Veut entraîner, comme sous un déluge,
Tout ce qui résiste à ses vœux,
Tout ce qui dans l'étude aime à voir un refuge ?
Un désir nous séduit et nous rend curieux :
C'est le passé mort où s'éveille l'histoire,
Qu'elle agrandit pour nous son vaste répertoire,
Où l'on défend de pénétrer,
Qu'il faut nous efforcer d'entrer.
Pour devenir meilleurs d'antécédents exemples
Sont ouverts sous nos yeux, pour effacer nos maux.
Ainsi qu'autrefois dans les temples,
Philosophes rivaux,
Versez le baume salutaire
Sur ces jeunes esprits qu'une vaine terreur
Pense soumettre à l'arbitraire ;
Vous ne disputerez que pour frapper l'erreur,
L'entraîner à la honte. Au manteau d'anathème
Qui couvre son front pâle, affaibli, languissant,
On aperçoit la bouche de blasphème,
Derrière un secours impuissant.

XIV.

Conçoit-on rien de plus pénible,
Qu'un sceptique en liberté ?
Moi, j'ai vu cet être passible,
Qui doutait, niait tout, même l'humanité !
Ne confondant pas l'incrédule,
Au sceptique qui compromet
Jusques aux doutes qu'il émet,
Pour couvrir sa foi ridicule.

Digitized by Google

Car, ne nous trompons pas le sceptique a sa foi,
Qu'il sait priser tout comme un autre ;
Il croit ne suivre aucune loi
Et sourit au nom de la vôtre ;
Mais en esclave malheureux,
Flottant dans une mer d'erreurs, d'incertitudes,
Il se perd ennuyé dans ses folles études,
Et n'est plus qu'un aventureux.
Oh ! ces réflexions sont autant de querelles
Où s'abime son âme et ses ruses modèles !
Il se débat pour croire et s'épuise à douter,
Et la sage raison ne fut jamais son guide,
Pour éviter les coups de la mort intrépide,
La paix s'éloigne encor de l'âme fière, avide,
Qui n'a jamais su la goûter.
Le sceptique se meut et se confond lui-même,
Lorsqu'il essaye à croire ou bien d'être ignorant ;
S'il atteint le pouvoir suprême,
Le mal pour lui cesse d'être apparent.
Jaloux de maîtriser un coupable égoïsme,
L'isole des soutiens qui pourraient l'éclairer.
Gêné de leur franchise, il blâme leur civisme,
Et flatte l'ignorant qu'il se plaît à gérer.
Par un coupable individualisme,
S'entourant de quelques amis,
Les intérêts de la chose publique
Sont le partage des commis,
Dont l'incapacité critique
Absorbe et détruit tout. Nourri d'ambition,
L'ignorance exaltée, à la marche rampante,
Aux moyens inconnus, qu'un travail épouvante,
Est le type incarné de la corruption.
Briguant tous les emplois, n'ayant que de l'audace,
Il ne sait qu'insulter la faible humanité.
Et comme la vapeur que le soleil déplace,
En poursuivant son cours il brave l'impunité.

Digitized by Google

XV.

La philanthropie en Europe
Veutagrandir l'esprit qui tend, se développe,
Pour le bonheur du genre humain ;
Et dans la lune trop hautain
On se tient offensé qu'on ose à la lumière,
Là proposer gratis une vaste carrière,
Où l'homme élevé s'applaudit
De voir régénérer son être.
Bah! disent-ils, qu'est un homme érudit?
Un raisonneur ; il veut toujours paraître,
Ennuyer le pouvoir, arrêter son essor,
Et l'aider quelquefois, lui servir de Mentor.
Eh bien! cela déplaît. Tout être qui raisonne
Est un fou déchaîné que le chagrin tisonne.
Le savoir, dites-vous, conduit à la grandeur ;
Vous vous trompez, cela vous rend grondeur.
Vous voulez qu'on apprenne ici les jours où Rome,
Maîtresse de la terre, attachait le vaincu
Au char triomphateur où brillait un seul homme,
Où les héros vivaient, ne sont plus, ont vécu.
C'est sans doute joli, qu'est-ce que cela donne ?
Ce stérile savoir ? Des excès turbulents
S'emparent de la tête où la raison bourdonne,
Dérangent le repos des amis opulents,
Dont la vie agréable et si molle, si douce,
Pourrait se dérober à la moindre secousse.
Le puissant craint la parité,
Ce dogme de la liberté ;
Il sait que le savoir dans sa marche certaine,
En développe l'élément,
Aussi les conseils de la haine,
Sur les propagateurs traqués isolément,

Digitized by Google

Tendent à détourner de la voix généreuse
Des amis dévoués à semer des faveurs,
Qu'il accorde toujours en les couvrant de fleurs,
Malgré la tyrannie à la fureur affreuse.
Portons nos vœux à l'être souverain,
Guide infaillible aimé du genre humain ;
C'est lui qui peut rendre facile
Cet esprit conciliateur
A l'âme sincère et docile,
Qui peut encor user le délateur
Au génie imprudent dans son trouble imposteur.
Rendons nos sincères hommages
A la société qui s'impose la loi,
Qui maîtrise le siècle et dirige les sages
A l'examen des devoirs de la foi.
Le bonheur est le prix promis à la décence ;
Nous sentons tous les jours les maux que la licence
Verse sur l'indiscret dont l'incapacité
L'écarte de la route
Où le pousse l'impiété,
Que l'esprit informé redoute.
Dans mes veilles je vois toujours Barthélemy,
Que n'ai-je aussi Méry ? n'est-il pas mon ami ?
Oui ! leur accord me plaît leur langage qui brûle
Sait flatter un espoir en donnant la férule
Au pouvoir sacrilége, à cet esprit pervers
Qui se couvre d'un masque excitant nos revers :
Le talent qui les guide encourage l'étude,
Et sait porter au cœur la vive inquiétude.

Digitized by Google

AU CÉLÈBRE VICTOR HUGO,

EN FRANCE.

Ces vers sont offerts comme un hommage que lui doivent tous ceux qui courtisent les Muses. Ils servent de dédicace à la pièce intitulée : LES POÊTES, page 117.

Hugo, reçois ces vers,
Ils sont nés pour te plaire.
Jamais comme un corsaire
J'ai pillé l'univers.
Dumas, de Lamartine,
Et d'autres, que j'incline
A prôner dans mes chants,
Sourds à ma voix timide,
La voudrait plus limpide
Avec des sons touchants.
Eux, hommes de génie,
A l'esprit dédaigneux,
Ignorent l'agonie
Qu'un accord oublieux
Impose sur notre âme ;
Un volcan et sa flamme
Seraient moins dangereux.
Toi, dont la lyre est belle,
Tu ne sais pas blesser ;
Tu sais voir l'étincelle
Scintiller pour passer ;
Dis deux mots à ma muse,
C'est porter au bonheur,
Lui que ta voix amuse :
Viens voir battre son cœur.

Digitized by Google

AU Dr L. EUSÈBE.

J'invoque les neuf sœurs dans mon humble ermitage,
Asile abandonné de leur doux badinage;
Mais vous qui les gardez comme un nouvel époux
S'attache à son idole, où ses vœux, sa prière,
Sont sans cesse portés, où le cœur sans courroux
Éloigne les rivaux en leur disant : Arrière!
Vous vous moquez de moi, du pauvre campagnard,
A la muse si faible, à la rime sans art.
Prêtez-moi vos secours : je sens bien l'étincelle
Qui brûle le poëte et fais des vœux pour elle;
Mais c'est tout et j'attends. Peut-être quelques jours,
Moins cruelles pour moi, leur voix et leurs amours
Que vous tenez là-bas, armés d'un doux sourire,
Viendront pour m'exalter, me porter au délire.
Alors mon cœur content viendra pour vous chanter
Les essais, les accords, qui savent le tenter.

UN BAISER.

And thus our lips together meet,
And-thus I kiss thee-oh-my love!

(T. MOORE.

Doux et puissant accord, preuve de sympathie,
Don enivrant du Ciel, baiser de mon amie!
Quelle extase me trouble! O souvenir heureux!
Est-il rien sur la terre où le cœur désireux
Éprouve plus d'ardeur, où se dilate l'âme
Qui paraît s'infuser comme la vive flamme?

Digitized by Google

Il semble que la vie allumée en torrent,
Glisse de veine en veine, embrase en l'explorant
Tout notre être étonné, d'indicibles délices,
Qui nous offrent toujours de nouvelles prémices.
Le baiser maternel pour l'enfant qui sourit
Est une volupté que l'amour a prescrit;
Le bonheur est bien là, mais c'est une autre extase,
Un plaisir différent où les sens ont pour base
La douce émotion et l'amour épuré :
Tel que l'ange l'apporte à mon cœur préparé.
Le baiser d'amitié n'est souvent qu'un beau songe,
Où chacun pour sa part ment à l'ami qu'il plonge
Dans une mer d'espoir, aux rivages lointains,
Perdus dans les vapeurs des abords incertains.
Mais le baiser d'amour porte à la jeune fille
De tendres nouveautés à l'éclat qui scintille.
Son âme émue écoute, et cherche à pénétrer
Le feu qui l'enveloppe et veut s'aventurer;
Si le pilote est prêt, elle accepte et profite
Du choix, de la leçon, et bientôt favorite,
Tout entière au désir, elle rend le baiser
Qu'on a sollicité pour plus tôt l'embraser.
Le baiser fraternel est parfois doux et tendre,
Quand l'avide intérêt permet de le comprendre.
Tel on voit l'innocence à l'aimable candeur,
Se prêter aux baisers d'un charmant séducteur;
Ne voyant que plaisirs permis à son jeune âge,
A ces charmes trompeurs oublier d'être sage.
Remarquez l'incarnat au coloris si beau;
L'empire des désirs, comme un joli bandeau,
Éclate sur son front en nuances nacrées,
Et le rire embellit ses lèvres épurées.
Qu'un baiser les effleure : un soupir, des faveurs,
Accourent s'y répandre, en les jonchant de fleurs.

Digitized by Google

UNE ENVIE.

I love you, by Heaven! to madeness
And what can I swear to you more?
(T. MOORE.)

J'aspire au bonheur de te plaire,
Doux sentiment qu'inspire la beauté!
Te voir, t'aimer, comment me taire?
A tes genoux je perds la liberté!
Dans ce monde nulle puissance
Ne peut résister à tes lois.
Oh, mon ange! à ton influence
Viens ajouter ta douce voix.

As-tu vu trembler le feuillage,
Quand le vent frais d'un souffle matinal
Vient caresser sur son passage
Le bouton clos, précurseur virginal,
De la fleur qu'amour fait éclore?
Ainsi sait tressaillir mon cœur
En palpant ta bouche colore
Qu'inspire en secret la pudeur.

Ah! quand j'entends frôler ta robe.
Et quand je vois agir sous ce mouchoir,
Ton sein si frais qu'il me dérobe;
O quel doux rêve enflamme mon espoir!
Sais-tu comment je me console?
Je me dis : peut-être demain,
Je la verrai, joyeuse et folle,
Me donner son cœur et sa main.

Digitized by Google

Mais, vois-tu ! contre mon attente,
Si tu cherchais surtout à me trahir,
L'enfer à mon âme brûlante
Serait plus doux, verrait ses feux tarir ;
Et comme un furieux orage
Mon amour saurait t'embraser ;
Comme l'éclair fend un nuage,
L'entraîne en pleurs pour le briser.

Ah ! mais non, ta voix est si belle,
Ton chant si pur, tu ne saurais tromper.
Écoute-moi, c'est l'étincelle
Qui rend jaloux, qui sait aussi frapper
La coquette à l'âme légère.
Va, je t'apprendrai le bonheur.
Sois tendre, moi je suis sincère,
Rends-toi, j'admire ta pudeur.

Combattre un désir qui nous presse,
C'est attiser des feux intérieurs,
C'est braver l'amour que l'on blesse.
Tu ne crains pas, touché de tes lenteurs,
Que du jasmin la teinte blanche
Vienne gâter tes beaux cheveux ?
L'amour trompé prend sa revanche,
Devient insensible à nos vœux.

Lorsque l'on aime une cruelle,
Elle se fait un jeu de nos amours ;
Aussi quand Dieu punit la belle,
La fait vieillir ; les regrets des beaux jours
Viennent rappeler le cortége
Qui s'humiliait sous ses pas.
La fleur que l'amitié protége
S'est fanée avec ses appas.

Digitized by Google

Vanter à la forêt tes grâces,
Graver ton nom sur les arbres si vieux ;
Monuments bâtis sur tes traces :
Faible aliment de mon cœur amoureux.
A la nuit sombre le luciole
Trompe souvent le voyageur ;
Et toi, si gentille et si folle,
Ta voix est son imitateur.

Si jamais mon sort et ma vie,
Que Dieu protége, enflammaient la beauté
Dont l'amour flatteur me convie ;
Je chanterais sous ses lois, sa bonté,
Et je dirais à mon idole :
Pour toi seule je suis captif ;
Commande, ta douce parole
Va ranimer mon chant plaintif.

Va, si mes serments t'épouvantent,
C'est que l'ardeur de mon brûlant amour
Et ton absence me tourmentent ;
C'est que mon cœur veut te voir tout le jour.
Je suis jaloux et toi si belle,
Tu m'avais promis de m'aimer.
De tes regards une étincelle
Jaillit sur moi pour m'enflammer.

Oh ! viens demain pour me sourire,
Le jour est beau quand ta voix, au réveil,
S'échappe douce, pour me dire :
« Touche mon cœur, il bat dans mon sommeil,
Toi seul à toute heure l'amuse,
J'ouvre les yeux, c'est pour te voir ;
Tu partages avec ta muse
Tes plus beaux jours et mon espoir. »

Digitized by Google

Sans autres désirs, à la joie
Mon être entier se livre satisfait ;
Mes jours filés d'or et de soie,
Ne comptent plus, n'ont plus qu'un seul souhait :
C'est celui de te rendre heureuse.
O femme ! appui de mon essor !
La gaîté qui te fis rieuse,
Plaça dans ton cœur un trésor.

A M. F. GAILLARDET,

RÉDACTEUR DU COURRIER DES E.-U.

La muse qui m'allaite, entraînée au sommeil,
M'avait abandonné ; mais bientôt son réveil
Ralluma l'étincelle et la phrase sonore
M'inspira de nouveau ces vers que je décore
De ton nom qui me plaît. Va, philanthrope ami,
Cette France modèle, à ton cœur affermi
Portera son écho ; et sa voix à ton aide
Viendra jeter son poids où sa cause se plaide.
Aimer son origine est un besoin du cœur,
Tout être qui respire a senti ce bonheur.
Tu dis vrai, Gaillardet, dans quel pays, n'importe !
Les souvenirs sont chers, le langage l'emporte ;
Et c'est lui qui transmet aux générations,
En signes éloquents maintes émotions,
A la voix animée où se console l'âme,
Où le cœur se nourrit, renouvelle sa flamme.
Sème ce beau langage, objet de tes travaux;
Dès qu'un peuple te parle il doit guérir ses maux ;
Ce langage expressif que l'oppresseur redoute,
Cet espoir de salut que l'homme libre écoute.

Digitized by Google

La Prusse l'a chassé, l'Allemand applaudit,
Sans comprendre le but du tyran qui maudit.
Mais, que peut son effort contre les lois divines ?
Partout il s'étendra, poussera ses racines.
En prescrivant un fait par la publicité,
Vous ajoutez encore à sa célébrité.
Le torrent absorbé par l'île Sainte-Hélène,
A trop parlé partout la langue souveraine.
Comment s'en souvenir, même en le haïssant,
Sans citer le langage à l'homme éblouissant.
Lilliputs aveuglés ! les peuples qu'on menace
Seront plus curieux sur la risible audace !
Le langage proscrit se verra recherché.
Si le Dieu qui m'entend, dans l'espace caché,
Vient un jour à parler, à l'homme son image,
Il parlera français : c'est bien là son langage ;
Dans la Polinésie il se fait écouter,
Et le sauvage là grandit pour le citer.
Il doit atteindre aussi ce superbe apanage,
Qu'un Dieu réformateur a su montrer au sage
En lui faisant aimer l'auguste liberté,
Et le désir d'aller à l'immortalité !
Tes vœux sont secondés, épurés d'égoïsme,
Chaque peuple y verra son acte de civisme.
Le Dieu qui t'esquissa la grande mission,
Où se trempe ton âme, y mit l'ambition :
Habile inspirateur qui guide le génie,
Le conduit aux succès enflammé d'harmonie.

Digitized by Google

MON PETIT ENFANT.

When last I saw thy young blue eyes they smiled,
And then we parted, — not as now we part,
But with a hope.
(BYRON.)

La terre a ses enfants, le ciel a ses étoiles;
L'une et l'autre protégent à l'abri de leurs voiles,
Ces aimables soutiens si doux à leur amour;
Et l'homme imitateur, à l'aube d'un beau jour,
Reçut la mission, transmise à la nature,
Par un Dieu de bonté que sent une âme pure,
D'apprendre à préparer ses plus chers successeurs,
Nés pour le consoler couvrir ses jours de fleurs.
Tous ses soins sont payés par le premier sourire,
Par l'innocent langage où la douceur inspire
Les tendres sentiments et le besoin d'aimer.
Chez l'homme le bonheur n'est jamais d'opprimer,
Et ses meilleurs amis à la voix qui console,
Au silence éloquent que son honneur contrôle,
Sont ces nouveaux lui-même où ses traits retracés
Font un charmant devoir à ses vœux empressés.
La femme et ses secours animent sa puissance,
C'est pour elle un besoin d'inspirer l'innocence,
De la conduire au but où Dieu veut l'amener.
Dans ses belles leçons vois le cœur se borner
A contenter l'enfant, à pénétrer de flamme
Ce regard de pudeur où doit briller une âme.
Elle dort d'un seul œil, l'autre attentif, ouvert,
Veille sur un objet par son amour couvert.
A ses soins délicats, cet abandon sublime,
Elle attache sa vie et sa force s'anime.

Digitized by Google

J'admirais ce matin mon cher petit enfant,
Que sa mère allaitait, que son regard défend ;
Le bonheur de se voir frais dans un nouvel être
Où tout est avenir, plaisir prêt à paraître,
Redouble en nous la joie adoucit la douleur,
Rend la nouvelle vie augmente la chaleur
Que le cœur perd ailleurs. L'existence embellie
Augmente le partage où la douceur s'allie,
Et l'enfant qui sourit ajoute encore un bien,
Qui pénètre notre âme et sans lui tout est rien.
O toi ! femme stérile à l'âme sans souillure,
Je plains ton infortune oubli de la nature !
Pourquoi cet abandon à ton cœur désireux ?
Pourquoi t'ôter un fruit qui te rendrait heureux ?
N'as-tu donc pas aussi l'âme où l'amour se fonde ?
Quelle sévérité de te rendre inféconde !
Le plaisir d'être mère est l'un des beaux bienfaits,
Qu'un Dieu fort et puissant sut doter nos souhaits.
Si tu l'avais goûté femme au cœur qui console,
Si tu pouvais entendre ajouter à ton rôle,
La voix d'amour qui traîne et rit, te dit : Maman !....
Quel bonheur s'ouvrirait là pour toi, quel élan
Ferait bondir en toi la joie universelle,
Partage des heureux atteints de l'étincelle
Où se nourrit le monde embelli de faveurs
En réchauffant leur sein où se groupent les fleurs.
Lorsqu'un cœur bon sourit il attaque notre âme ;
Sur la lèvre enfantine est un siége sans blâme
Où la bouche repose, où la voix s'adoucit.
La première caresse est là tout en esprit ;
Elle est pure et sincère et l'enfant est un ange,
Envoyé par le ciel pour en donner l'échange.
Nos chagrins sont payés par l'amour innocent,
Volupté consolante et transport ravissant.
Si le bonheur est là j'en ai goûté les charmes,
Et mon douzième enfant me sourit sans alarmes.

Digitized by Google

UNE IDÉE.

C'est le foyer qui verse aux peuples abattus
Le germe chaleureux des sublimes vertus.
(NÉMÉSIS.)

I.

Moi ! très-bien ! le moi fait beaucoup ;
Il est parfois brûlant, se brise et change au coup.
Mais, dis-nous, le sais-tu ? lorsque la voix de vie
Nous attire vers elle où sa douceur convie,
Est-ce pour nous frapper, nous arrêter au seuil ?
Vient-elle nous surprendre en nous offrant accueil,
Donner notre espoir à l'envie ?

II.

Moi ! tourment égoïste et fort,
Emblème défini qui conduit à la mort,
Viens briller en partant de ta source sacrée,
Choque les intérêts, entrave leur durée
Et succombe au triomphe où s'oppose la voix
Qui restreint ton essor et s'abîme à ton choix,
Dans ta démarche immodérée.

III.

Moi, trompeur orgueil et malheur,
Amplification où s'attache le cœur ;
Des succès décevants t'ont flatté d'un sourire
Et tu comptes sur eux. A l'heure du délire
Observe ton passé ; si tout en lui te plaît,
S'il a compris ta voix au milieu d'un souhait :
Élève ton âme à l'écrire.

Digitized by Google

IV.

Moi! vois-tu ton sommeil troublé,
Vaste champ sans couleurs, de forfaits accablé,
Te forcer au secret et te blottir dans l'ombre,
Dans le sein de la nuit à l'aspect large et sombre.
Un affreux cauchemar intercepte ta voix,
Te poursuit enchanté de te dicter ses lois,
Toutes diffuses et sombres.

V.

Moi, l'immortalité t'attend;
Mais c'est pour te flétrir, t'animer un instant.
Sais-tu, qu'un seul nuage embrase le tonnerre,
Fulmine en s'écoulant en vapeur délétère,
Pour accabler l'impie au pouvoir élevé
Et comme un sourd volcan de la terre enlevé,
Le fondre au vent de son cratère.

VI.

Moi, sceptique à la voix-conseil,
Combat désordonné, ruse au faible appareil,
Qui mine incessamment de sa dent corrosive;
Moi, dont le but caché de la fange passive
Reçoit son action. Va, tu nous fais pitié:
Ton lot est une erreur qu'évite l'amitié,
Froissée en ton âme abusive.

VII.

Moi, marche! et ne t'arrêtes pas.
Peut-être un jour sinistre allonge sous tes pas
La trace qui te fuit. Tu crois bientôt l'atteindre,

Digitized by Google

Mais ta main affaiblie est le signal à craindre,
Qui doit t'offrir à nu le poids de tes succès,
Montrer à leur valeur les fruits de tes excès
Que l'égoïsme sut enfreindre.

VIII.

Moi, peut-être alors un repentir,
Qui ronge droit au cœur et tardif à sentir
Dans toute sa hideur viendra, gouffre impassible,
Morne et silencieux, à ta voix accessible,
De sa gueule béante atteindra ton repas,
Dont la sécurité fatigue les échos
Annonce ton âme insensible.

IX.

Moi ! qui pourra t'offrir sa main ?
Rejeté, réprouvé, plus flétri qu'un dédain,
Ce serait t'honorer, si l'être qu'on méprise
N'était mieux vu que toi. Lui, supporte la crise,
On s'en occupe encor ; mais de toi, rien ; néant :
Tu n'es plus qu'un oubli le fatal mécréant,
Que l'œil regarde sans surprise.

X.

Moi, jaloux des faveurs d'autrui,
As-tu compris qu'un autre ose attirer à lui,
La palme que ses vœux ont tirée de l'abîme
Pour la mettre à tes pieds par un effort sublime ?
Et froid admirateur, tu peux penser encor,
Que prêt à tout céder s'il veut prendre un essor,
C'est pour t'apporter son estime.

Digitized by Google

XI.

Moi, non! va, crains de te tromper,
Et s'il fut généreux, sa voix à s'occuper
Aimait l'humanité ; c'est pour l'avoir servie,
Que son cœur est navré, son âme poursuivie :
Il s'en consolera. Non, jamais les ingrats
Ne le feront changer; leurs lâches attentats
Satisfont leur rage assouvie.

XII.

Moi, permets encor quelques mots,
Les hommes voudraient-ils changer à tout propos?
Tu sais bien le contraire. Eh bien! ta voix pompeuse
Se plaît à publier de la faveur trompeuse
L'insinuante loi. Si tu veux être aimé
Conserver notre amour, sans être blasphémé,
Corrige ta haine honteuse.

LA VESTE DE VOLTAIRE.

I.

Il est des biens qui, sans valeur réelle,
Sont pourtant d'un haut prix que le sage conçoit,
Et qui font jaillir l'étincelle
Où son âme s'asseoit.
Quelle force surtout possède le génie,
Pour transmettre à l'amant de l'art
Les palpitations, la sublime harmonie,
Pour l'embraser, pour lui montrer sa part!
Mouvements inconnus à la parcimonie
Qui ne sait pas sentir ni comprendre un aveu!

Digitized by Google

II.

Des pieds du mont Jura, l'aigle au regard de feu
S'élançait pour planer, agiter sur le monde,
L'esprit conservateur à la marche féconde,
Où la vigueur étincelait,
Frappait sur le bigot, et sauvait l'innocence
En forçant le pouvoir, qui toujours chancelait,
A s'armer de clémence.

III.

La fameuse Aurore Bursan,
Plus simplement, mademoiselle Aurore,
Possédait un vrai talisman,
Un bijou qu'elle adore
Dans le vieil habit de Voltaire
Qu'entoure l'immortalité!
Quelques amis choisis de sa société
Dévoilèrent leur caractère,
En examinant tour à tour
Cette précieuse relique.
Aurore faisait sa réplique,
Dans un simple aparté d'où perce son amour.
Le manteau séducteur n'était qu'une vétille
Pour Henri, le prince prussien;
Il l'appelait une guenille
Et n'y comprenait rien.

IV.

Mademoiselle Aurore présentant successivement la veste aux personnages suivants :

Mlle Aurore.

« Messieurs, un souvenir d'un prix inestimable :
La veste de Voltaire! »

Digitized by Google

Le prince de Hesse-Darmstadt, regardant la veste avec dédain.

« Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! ça !
D'un prix inestimable ! Ah ! mais c'est un caprice.
J'aime mieux un ducat. »

Mlle Aurore (*à part*).

« Ignorance, avarice. »

M. Courtet, fabricant de soieries de Lyon, mettant ses lunettes, parlant du nez, et faisant claquer l'étoffe entre ses doigts.

« La veste de Voltaire ! Ah ! voyons; c'est cela !.....
Voilà qui fait honneur, c'est du bon, du solide :
On ne travaille plus dans ce genre à présent.....
Mais on ne payerait pas..... l'intérêt seul nous guide..... »

Mlle Aurore (*toujours à part*).

« Simple appréciateur, calculateur pesant,
Qui saura s'enrichir, un esprit mercantile. »

M. de Templin, *officier prussien.*

« Oh ! ami, c'est du solide ! et tissu fort utile,
Au fil serré, croisé, cela peut garantir.....
Même d'un coup d'épée. »

Mlle Aurore.

« Ah ! courage équivoque,
Niais. »

La comtesse Galatin.

« Ah ! cette étoffe a dû bien retentir,
Quel train ferait en cour ce tissu qui provoque ! »

Digitized by Google

Mlle Aurore.

« Vanité ! »

Le comte de Montjoie.

« Pouvez-vous attacher aucun prix
Aux restes de celui dont les affreux écrits
Ont attiré sur nous ces voix incendiaires,
La révolution et ses méchants sicaires ? »

Mlle Aurore.

« Sot esprit de parti ! »

Lord Kinnaird (*sans regarder la veste*).

« Bon ! moi, je donnai vous,
Pour ce veste à Voltaire, à présent, cent guinées. »

Mlle Aurore.

« Orgueil d'impertinent ! c'est leur manie à tous ! »

M. Pletchéief, *russe*.

« Ah ! Madame, par grâce, aux âmes entraînées
Par la voix du grand homme accordez un bouton. »

Mlle Aurore.

« Bien ! pour un Moscovite : oui, ton pays sans nom
Aurait encor besoin de la veste complète. »

Ifland, *auteur et acteur du théâtre royal de Berlin, fut un de ceux qui surent apprécier la valeur du fanal de notre Diogène féminin. A peine lui eut-elle dit :*

« Monsieur Ifland, voilà l'habit de notre athlète. »
Vraiment ! s'écria-t-il, puis, tombant à genoux,
Dans un noble transport, comme un heureux époux,
Il couvrit de baisers la dépouille uniforme
Où palpitait un cœur, ami de la réforme.....

Digitized by Google

LES DEUX CULTES.

Hail to thee, hail to thee, kindling power!
Spirit of love, spirit of Bliss!

(T. MOORE.)

Le poëte est né docteur,
Sa voix souvent préconise
Un objet qui l'électrise,
Trouble l'aveu de son cœur.
S'il parle de son auteur,
Les paroles de la terre,
Mots vides et sans éclats,
Ne peuvent le satisfaire:
Il veut des traits délicats
Des régions du tonnerre:
D'où ses écarts dangereux
Prodiguent l'encens douteux.
Mais s'il chante une douce maîtresse,
Si ses vœux obtiennent le succès;
Tout entier au bonheur qui le presse
On conçoit ses tourments, ses excès.
S'il a vu le corps de son amie,
Si ce corps est une académie,
Où l'amour par les grâces aidé
A formé le plus charmant ouvrage.
Son pinceau par les Muses guidé
Produira l'objet de son hommage.
Un beau corps aux contours arrondis,
A la marche agréable et légère,
Doit orner le brillant paradis
Que l'islam de sa voix mensongère
A promis à ses milliers d'élus.
Pour jouir de ta magnificence

Digitized by Google

Mahomet! j'accepte ta clémence :
Dès ce jour je renonce à Jésus.
Oh! surtout conserve chez ma belle
Ce beau port, et cette volonté
D'être à moi! Toute à la volupté,
Pour moi seul, tendre et toujours nouvelle ;
J'aurai soin, ô prudent Mahomet!
Sans effort, de la rendre à ton culte,
Dont les fruits troublent ceux qu'il admet.
Et bientôt apaise leur tumulte.

Ces sources de lait,
Ces scènes charmantes
Où la beauté plaît ;
Et ces douces pentes
Où de beaux yeux noirs,
Des houris décentes ;
Leurs jolis boudoirs
Nous ravissent l'âme.
Des étroits couloirs
Où glisse la flamme
Qu'épure la femme.....
Je veux dire les houris
De ce charmant Paradis.
Où le plaisir recommence,
Où l'amour et l'innocence
N'ont jamais qu'un seul souhait.
Va, complaisant Mahomet,
Si ma belle se soumet,
Comme j'ai lieu de le croire;
La prière du matin
Pourra se dire à la gloire
Du vieux bonhomme latin.
Mais le soir un brûlant rigorisme,
Forcera nos vœux vers l'islamisme.

Digitized by Google

Tous ces cultes sont de Dieu,
C'est l'homme qui les déprave :
L'intérêt cause une entrave,
Et change en changeant de lieu.

Si je chante mon idole,
Si le sévère Jésus
Me voit fuir son école,
C'est qu'il commet un abus
Dans sa colère frivole,
Quand il me défend d'aimer.
Mais Mahomet, au contraire,
Sourit au lieu de blâmer
La beauté faite pour plaire.....
Parbleu, je n'y pensais pas !
L'Alcoran n'est pas l'ami des grâces,
Il entrave et blesse leurs appas.
Un eunuque, être vil, sur leurs traces,
Doit blesser sans cesse leur pudeur,
Émousser le cours de leur bonheur.
C'en est fait ! je suivrais à ma guise,
A mon choix, un culte moins subtil,
Où l'amour dont mon âme est éprise
Ne soit pas un objet puéril,
Ni le champ que la terreur déguise.
Mahomet dans ce choix, mon garant,
A lui-même expliqué mon exemple ;
Oubliant tout un jour l'Alcoran
Sur les yeux d'une Marie au temple,
Il faussa le terrible serment
Exigé par sa loi redoutable.
Moi, soumis, imitateur fervent
Du grand maître, irai-je, condamnable,
Critiquer ses puissantes leçons ?

Digitized by Google

Non, jamais ! sa loi pour nous si douce,
Ne permet ni doutes ni soupçons.
Au contraire, à la foi sans secousse
Elle instruit et nous la bénissons.
Les beautés du monde sublunaire
Sont pour moi du charmant Paradis
Des élus, un avant goût sommaire,
Pour gagner les faveurs des houris.
Aller là sans études, novice
Sur la foi ; c'est risquer un début,
Perdre un temps à nos devoirs propice,
Et manquer de Mahomet le but.
De Joseph, le sage israélite,
Admirons l'aimable chasteté ;
Putiphar dont le sexe insolite,
Ne pouvait, faute d'agilité,
Satisfaire aux besoins d'une épouse,
Se vengea d'une incapacité
Infligée à son âme jalouse.
La vertu nous fait beaucoup d'honneur.
A trente ans, près de femme jolie,
Refuser de souscrire au bonheur ;
C'est vraiment une chose impolie
Qu'on écoute encore en souriant.
Mais les amours alors en enfance,
Et Joseph, leur patron, s'oubliant,
N'était pas sans un peu d'impuissance.
L'islamisme est mon fait, désormais
Sans détours, il sera mon seul culte ;
L'autre est vieux, exige trop de frais :
Y penser met mon cœur en tumulte.....

Digitized by Google

PARAPHRASE DE LA COMPLAINTE DE DAVID

SUR LA MORT DE SAUL ET JONATHAS *.

SAM. liv. 2, I. 9 à 27.

O nobles d'Israël ! ceux qui furent atteints,
Planent sur les hauts lieux ! ô tous ces cœurs éteints !
Comment sont-ils tombés, tous ces hommes de gloire ?
Mais n'allez pas dans Gath, pour ternir leur mémoire,
Dire dans Asçkélau s'ils ont tous succombés ;
Cachez aux Philistins comment ils sont tombés :
Leurs filles en riraient. Un triomphe de joie
Pour les incirconcis, leur montrerait leur proie.
O monts de Guilboah ! que le ciel en courroux
Brûle sur votre sein vos produits les plus doux ;
Qu'il tarisse vos eaux. La pluie et la rosée
Se séchant dans les airs, sur la terre embrasée
Tomberont tout en feu. C'est là que l'homme fort,
Avec son bouclier fut frappé par la mort.
Saül, l'oint du Seigneur, et sa terrible épée,
Ne revenaient jamais vierge d'une équipée.
Jonathas par sa flèche était toujours vainqueur,
Et les hommes vaillants pliaient sous sa valeur.
Saül et Jonathas étaient tous deux aimables,
La mort a respecté deux êtres estimables,
En les faisant mourir tous les deux à la fois.
Ils étaient plus légers que l'élan, le chamois :

(*) J'ai bien senti que j'aurais dû mettre cette paraphrase en stances, mais les Muses qui nous dirigent ne sont pas toujours traitables, j'ai dû céder à leur volonté.

Digitized by Google

Qui pouvait égaler leur force et leur adresse ?
O filles d'Israël ! pleurez sur eux sans cesse !
Saül vous revêtait d'habits de pourpre et d'or ;
Il vous ornait aussi des joyaux du trésor.
Comment les hommes forts, sur le champ de bataille,
Vaincus, ont-ils tombés ? comme des brins de paille
La mort avec sa faux jeta sur les hauts lieux
Des enfants d'Israël, les hommes vigoureux !
Jonathas que j'aimais, ô toi qui fus mon frère !
Vois quelle est mon angoisse et quelle est ma misère !
Oh ! mon amour pour toi faisait tout mon plaisir !
Et près de toi content je n'avais nul désir.
Comment sont-ils tombés les hommes sous leurs armes ?
Comment ont-ils péri ? mes yeux sont pleins de larmes !

LA SOLITUDE.

L'isolement absolu est un supplice anglais qu'avait oublié l'enfer.

(BOISTE.)

Lorsque, sur le sommet de l'arbre séculaire,
La lune ouvre ses yeux sur mon toit solitaire,
Des nuages groupés à l'éclat transparent
Pressent de la forêt le miasme odorant
Qui s'échappe des fleurs, et dans ma solitude
Vient délecter mes sens ; c'est encore une étude
Que le ciel vient m'offrir dans sa vaste beauté,
Pour m'apprendre à connaître, admirer sa bonté.
N'ayant à qui parler dans mon étroit domaine,
Nul ne me contrarie et nul devoir n'enchaîne
Personne à m'obéir. Libres dans leurs ébats,
Mes voisins soucieux se livrent maints combats,

Digitized by Google

Où parfois je prends part pour fléchir leur colère,
Leur conseiller la paix comme un bien plus prospère.
Souvent je réussis à les persuader,
Tant la voix qui raisonne apprend à commander.
Autrefois je voyais de ma simple cabane,
Des troupeaux bien nombreux sur la vaste savane;
Leurs jeux intéressants égayaient mes loisirs,
J'admirai la bonté prévenant leurs désirs.
Pour juger ses bienfaits, c'est sur sa créature
Que l'on connaît de Dieu tout le bien qu'il procure.
Là, tout a disparu, veuve de ses produits .
La savane n'a rien, ses enfants sont détruits.
Elle offre à l'œil blessé la vaste solitude
Sans un être vivant; et cette multitude
Qui l'ornait, l'égayait; d'un silence effrayant
Son passage est marqué : travail du malveillant.
Mon troupeau bondissait, il courait dans la plaine;
Mais allez maintenant, mettez-vous hors d'haleine,
Cherchez dans la forêt ce qu'il est devenu.
Pas même une génisse à mon cœur éperdu
N'est restée où ma voix, mon âme désolée,
Allaient jouir en paix de leur folle mêlée.
Affreuse solitude! à la voix qui se tait,
Ton silence lugubre est-il un bien qui plaît?
Pour égayer tes champs, ton immense étendue,
La puissance de l'homme, image prétendue
De sa protection n'a fait que désoler,
Oter tes ornements et pour mieux t'isoler,
Elle a fait enlever toute ta poésie,
En t'infligeant des maux remplis de jalousie;
En détruisant enfin les produits et l'espoir
De l'être travailleur vivant sous ton pouvoir.
Quel plaisir est le tien quand la voix solitaire
Vient faible comme une ombre attendre le salaire
Qu'elle a su conquérir au seuil de ton palais?

Digitized by Google

Ton cœur est-il si dur, peut-il l'entendre en paix ?
Il est beau d'obliger d'une main secourable,
Tendre son superflu au pauvre misérable !
J'ai vu divers pays, j'ai connu l'étranger ;
Là, le respect pour tout conduit à présager
Que la propriété, que la loi nous assure,
Est un objet de culte où le travail procure
Les plus grandes douceurs, l'amour de ses voisins.
Je ne saurai confondre à d'avides requins
Que le travail effraye, un homme dont l'étude
Le conduit à trouver, malgré la solitude,
Les moyens assurés qui peuvent rendre heureux,
L'humanité qu'il aime et qu'il voudrait voir mieux !
Ah ! j'ai cru longtemps cette belle chimère,
Que le bonheur était, pour la vertu sincère,
Un éternel appui précurseur de la paix !
J'aime la solitude où brillent aux vents frais
Les grands arbres si beaux, si riches de verdure ;
J'aime aussi la fontaine où coule une eau si pure,
Image de la vie ; elle fuit en riant,
Et caresse ses bords d'où son onde s'épand.
Là, le ciel étoilé se montre sans nuages,
De son front argenté sur les bords des feuillages
La lune fait glisser ses rayons amoureux,
Et sa pâle clarté reflète sur nos yeux,
Les ombres de la nuit tristes et fugitives
En spectres effrayants pour les âmes craintives.
Trompé par ces lueurs elles font réfléchir,
Et la paix qui survient offre à notre avenir
Un asile au bonheur. Mais dans la solitude
Où ma voix retentit, seul, toujours à l'étude,
Le bonheur n'est pas là comme il paraît conçu,
Dans le monde affamé, doux songe inaperçu !
C'est ta réalité que l'on voudrait atteindre ;
Mais tu nous fuis toujours, et notre cœur à feindre

Digitized by Google

D'être en grâce avec toi demeure condamné,
Après tous nos travaux, pour être abandonné.
Il est si beau de vivre et de s'entendre dire
Par un objet aimé que notre amour attire,
Qu'il adore ses fers ; qu'un ami de son choix
Aura seul désormais les accents de sa voix.
Oh ! que ce chant est doux, il prolonge la vie,
Il fait croire au bonheur et tourmente l'envie.
Comment un solitaire aurait-il tant d'espoir ?
Sa vie est monotone, il n'a qu'un seul devoir ;
Il passe inaperçu, nul souci ne s'empresse,
Où l'on n'a rien à perdre où vers la nuit tout cesse,
Même la voix du chien, compagnon qu'autrefois
Il voyait à ses pieds soupirer sous ses lois.
La faiblesse est venue, elle s'est emparée
Malgré la prévoyance à la marche assurée,
De son unique effort qui désormais sans but
A conclu pour toujours de son dernier tribut.
Malheur donc à l'ami qui croit la solitude
Son meilleur compagnon ; à sa décrépitude
Il aperçoit trop tard que l'homme n'est pas né
Pour être toujours seul, que son esprit borné
Veut la société dans toute sa parure :
Ainsi l'a commandé la voix de la nature.

EX-V..... M. T...

I.

Frères ! c'était plutôt par zèle
Que m'avait choisi votre amour ;
J'acceptai la charge nouvelle
Voulant la remplir sans détour.
Mais bientôt le poids sur mon âme

Digitized by Google

Me fit sentir son lourd fardeau,
Et pressé d'une vive flamme :
Frères, voyez ! j'ai jeté mon bandeau.

II.

Au frère heureux qui me succède
Faisons un faisceau de nos cœurs ;
A son devoir que chacun cède
De l'amour-propre les erreurs.
Chassons d'ici l'humeur chagrine
Qu'elle aille en paix dans son tombeau ;
Convertissons l'âme mutine :
Frères, voyez ! j'ai jeté mon bandeau.

ESCLAVAGE.

Whacver our tint may be,
We have a soul as well as thee.

Muses, inspirez-moi ! De la rue ou des champs
Accordez à mon luth, à mes terribles chants,
La voix qui fait trembler ! Ma nouvelle antienne,
Sur un mode nouveau, charge némésienne,
Vient après trois cents ans lancer sur le colon
L'infamant préjugé qu'inspire encor son nom.
Je veux plaquer ce nom au pal de l'infamie,
Tantaliser son âme à ma cause ennemie.
Oui, fût-il aux enfers, un tison dans les reins,
Je l'en ferai sortir : il les aurait enfreints !
Oh ! c'est trop peu pour lui, le feu de la Géhenne,
J'aurai mieux pour son cœur ce foyer de gangrène.
L'innocent pour se taire est souvent condamné :
Écoutez-moi plaider contre un maître damné.

Digitized by Google

J'aurai pour bouclier le nom de Saint-Domingue,
Nom prestidigieux que le colon distingue
Et fuit en frémissant de crainte et de courroux;
Troublé dans ses remords, demandant à genoux
Un pardon refusé. Du tigre il est l'image :
Lâche dans le malheur, horrible dans sa rage.

Quoi ! des hommes instruits, l'Évangile à la main,
Se sont faits défenseurs de ce crime inhumain !
L'esclavage a trouvé tant de panégyristes !
Sans doute l'intérêt a guidé ces sophistes.
Oui, l'homme s'endurcit, à force de penser,
Sur des crimes affreux qu'il voulait repousser.
Payé pour décrier, l'écrivain mercenaire
En imposa toujours, outrant le caractère
Des êtres qu'il dépeint, qui lui sont inconnus,
Dont à peine les noms lui seront parvenus.
Il trace ses portraits, et, sans craindre le blâme,
Sa voix ose assurer que la céleste flamme
Ne saurait pénétrer le cœur de l'Africain !
Barbare impitoyable ! homme à l'âme d'airain !
Vous osez soutenir un semblable mensonge,
Où la cupidité, votre seul dieu, vous plonge ?
En vertu de quel droit, méchant diffamateur,
Viens-tu calomnier, porter le déshonneur
Sur une race d'homme à ton joug asservie,
Par la force brutale à ta rage assouvie ?
Pour assurer un fait tu te troubles, tu ments :
Tant la mauvaise cause excite les tourments.
Comment peux-tu rougir quand, blasé par le crime,
Tu fais river les fers sur ta pauvre victime ?
L'exemple des forfaits sans cesse pratiqué,
Sous les yeux de l'esclave à son cœur expliqué
Finit par révéler, lui donner la mesure
De cette dignité que le Dieu fort assure,

Digitized by Google

Et dont il sait doter ses rares protégés.
Alors vingt mille bras, après s'être vengés,
Vont s'asseoir triomphants sur d'horribles ruines,
Et chantent les succès acquis sur leurs poitrines.
Tu ne les aimes plus ces barbares brigands,
Ces esclaves soumis devenus intrigants?
Tu leur contestes tout, et jusques aux principes
Que toi-même as perdus. Tu crains d'en voir les types
Dans ces hommes nouveaux si craintifs autrefois,
Tremblants sous tes rigueurs, sous d'exécrables voix.
Tu veux la liberté pour ton seul avantage,
Qu'importe autour de toi que tout soit esclavage !

Alors que l'Africain rentrait triomphateur
Dans les grandes cités en vrai législateur,
Semant d'habiles lois les codes si célèbres,
Votre Europe abrutie était dans les ténèbres.
Les astres dans leurs cours leur montraient les saisons,
Étudiant leurs lois ils formaient leurs raisons;
Les sciences, les arts, soumis à leur empire,
Adoucissaient des mœurs que cette étude inspire.
Des monuments fameux attestent leur grandeur,
Montrent de leur esprit toute la profondeur;
Leurs temples imposants, ces rivaux des montagnes,
Enfermaient leurs cités, dominaient les campagnes;
Ce peuple bienfaiteur servait l'humanité
Et s'en faisait chérir; puis sa célébrité
Sur divers monuments, types hiéroglyphiques,
Semés dans les déserts aux pages historiques
Sont les témoins muets consultés sans succès :
C'est le dédale obscur, l'intraitable procès.
Pourtant le type est là : voilà bien ces figures
D'Africains de nos jours; ces nez outre mesures
Et ces cheveux crépus, modèles achevés,

Digitized by Google

Dont les originaux sont partout conservés.
Le sphinx a-t-il les traits des peuples de l'Europe ?
On ne va pas ailleurs, sous une autre enveloppe,
Emprunter les portraits que l'on trouve chez soi :
L'Ethiopie à tout fournissait de l'emploi.
Alors que faisiez-vous, peuple par excellence ?
Esclaves inconnus, vous étiez sans puissance !
Vous couriez les forêts, sauvages, ignorants,
Sans vous douter encor du nom des conquérants,
Qui traçaient les leçons, vous ouvraient la carrière
Où vous êtes rentrés pour saisir la lumière.
Remontez à mille ans, sous vos antres obscurs,
Quand un dieu Teutatès, dont les prêtres impurs,
Méchants, ambitieux, vous torturaient victimes
De leur zèle insultant. Outragés par leurs crimes,
Rampant sous mille abus, vos maîtres sans pitié,
Insensibles et durs, vous niaient l'amitié.
Vous souffriez sans doute ? et vous étiez des hommes !.....
Vos ennemis alors étaient ce que nous sommes (45) !
O colon singulier ! tu ne veux point d'égal ;
Pour bien vivre avec toi, sous l'orgueil colossal
Où se blottit ton cœur, il faut être sans âme ;
Il faut avoir acquis le droit d'être un infâme.
Vous, juges et plaidants ! nul ne plaide pour nous ;
Vos rapports pleins de fiel, de haine et de courroux,
Gagnent la sympathie et la pitié des vôtres ;
Ils n'entendent que vous et maudissent les nôtres.
Celui qui se plaint bien est toujours écouté,
L'éloquence du maître entrave l'équité.
Qui voudrait se charger d'une voix impubère,
Dont la plainte incessante annonce la misère !
Vous peignez ignorants, incultes sans savoir,
Ceux que vous opprimez d'un barbare pouvoir ;
Et vous avez raison !..... Cuirassés de blasphèmes,
Vous nous voulez meilleurs que vous n'êtes vous-mêmes !

Digitized by Google

Entendez le colon parler de ses sueurs
Empreintes sur le sol ; dit-il un mot des pleurs
Qu'il cause à l'Africain, de cette âme qu'il brise
Sous les travaux cruels que la force éternise ?
Les moyens employés pour atteindre son but,
Inconnus à l'Europe, et le triste attribut
Dont il ose parer sa fureur immorale,
Sont : la rapacité, la ruse et la cabale.
Se croyant le premier de la création,
Il a formé sa part sans rétribution ;
Mais pour nous les fardeaux, les maux de l'esclavage
Que la force maintient sont encor son ouvrage.
Et pour mieux s'appuyer sur ses iniques droits,
Il sait nous avilir par ses absurdes lois ;
Vain, calomniateur, il voit en nous des bêtes
Pour mieux assujettir à son pouvoir nos têtes :
Se jugeant détaché par cette absurdité
D'un reproche valable envers l'humanité.
Pirates assassins ! vous livrez comme un traître
Le serviteur qui fuit les cruautés d'un maître !
Et vous citez pourtant de ce livre connu
La parole divine ! et le sens soutenu
Dont vos seuls intérêts, à votre convenance,
Nous font un Dieu méchant d'un Dieu de tolérance !
Pourquoi répandez-vous ce désir d'être mieux ?
Est-ce à nos seuls dépens que l'on peut être heureux ?
Si nous avions acquis la science profonde,
Convenez, chers amis, que la fureur féconde,
Guide de vos complots, aurait manqué son but :
C'est donc nous avouer un très-bel attribut,
C'est voir supérieurs ceux dont votre méprise
Tremble de voir savants. Oh ! redoutez la crise
Qui nous verrait changer, acquérir le savoir :
C'en est fait dès ce jour d'un barbare pouvoir.
Mais, vous le savez bien, l'homme n'est plus esclave

Digitized by Google

Dès qu'il a réfléchi : son tyran, il le brave !
Si vos moyens cruels retardent notre plan,
Vous n'effacerez pas un généreux élan.
Vous avez combattu, vous combattez encore
Pour une liberté que votre caste adore,
Et vous trouvez mauvais, vous niez ce bonheur
Aux hommes noirs, cuivrés, rapport à leur couleur.
Ne vous plaignez donc pas que chez eux la nature
Se plaît à leur montrer que l'on peut, sans culture,
Chercher à conquérir, gagner la liberté
En brisant toute entrave et l'effort affecté
Qui vous sert de plastron. Votre côté sensible,
Nous l'avons découvert ; sa voie est accessible ;
Le prestige est détruit, c'est la fin de nos maux :
Nous allons vous prouver que nous sommes égaux.
Quelle que soit la teinte, elle enveloppe une âme :
C'est l'ouvrage immortel qu'un Dieu puissant enflamme !
Haïti vous fait peur, colon aventureux ;
Vous n'aimez pas l'ardeur, principe généreux,
Au foyer du progrès dont le nimbe rayonne,
Cause tant de dégoûts aux porteurs de couronne.
Un essaim d'intrigants vous suit pour décrier,
C'est cet esprit pervers qui sait calomnier ;
Voix commune et menteuse, avide, mercenaire,
Prête à changer son rôle, accepter le salaire
Des rivaux à la fois. Gens fort instruits d'ailleurs,
A peine débarqués, notre histoire et nos mœurs
Se dévoilent pour eux ; en quinze jours d'études
Ils apprennent par cœur nos moindres habitudes.
Cette fécondité cesserait d'étonner,
Si l'on se rappelait qu'elle veut entonner,
Non la conviction, mais la gratuite injure,
L'offense calculée, infâme flétrissure.
Partagés en deux camps, la guerre fait entre eux (46)
Un notable ravage et l'esprit belliqueux

Digitized by Google

Qui dirige leurs traits, porte le blasphème
Où l'on doit l'éviter ainsi que l'anathème.
Vous êtes trop pressés, digérez plus longtemps
Vos portraits mal conçus, servez vos commettants
Selon le plan donné ; mentez, à la bonne heure ;
Mais nous vous écoutons, et Messieurs tout à l'heure
Un démenti formel, en langage poli,
Viendra vous dévoiler un devoir mal rempli.
Couvrez, si vous pouvez, toutes ces injustices
Et qu'un peu de pudeur épargne vos supplices.
Soyons remplis d'audace en peuple souverain,
Pour assurer nos droits soyons libres enfin ;
Mais fuyons le contact des bords de l'Amérique
Où naquit Washington (47). Là l'enfant de l'Afrique
Avili, torturé, n'a de l'humanité
Que les maux, les douleurs et l'incapacité !
S'il montre des talents bientôt la jalousie,
Empire qui détruit comme une frénésie,
Viendra pour l'annuler, combattre sans égards,
L'amour puissant chez lui, l'amour qu'il voue aux arts.
Oh ! si l'on aperçoit le goût, de l'aptitude,
Que l'intellect embrase, on lui défend l'étude ;
On redoute l'effet d'un magnifique élan,
Résultat obligé produit par un volcan :
Trop longtemps comprimé dans les airs il s'élance,
S'empare d'un domaine où grandit sa puissance.
Tel est, ô mon pays ! le sort qui t'outrageait,
Et tu comblas l'abîme où sa voix te plongeait.
C'est sous ce bel exemple, empire redoutable,
Que des climats divers, sous un joug détestable,
Ont su briser leurs fers, gagner leur liberté.
Aussi vanter ta gloire au colon entêté
De sa grandeur passée est un sanglant outrage,
Qu'il écoute en fuyant tourmenté par la rage.

Digitized by Google

Ayant lu, compulsé, pour notre instruction,
Tous les faits naturels de la tradition,
Dans un livre vanté, connu du philanthrope,
Les préceptes divins commentés en Europe ;
Nous n'avons pas trouvé l'esclavage inconnu :
Cela prouve à nos yeux que l'homme détenu
Accepta malgré lui, subjugué par l'audace,
Un état malheureux que la force lui trace ;
Ce n'était que le droit des pouvoirs abusifs,
Car jamais les brigands ne sont inoffensifs.

Le défenseur de Rome, autrefois outragée,
Plaisantait en riant l'Angleterre engagée
A défendre ses droits, fonder sa liberté ;
Il ne comprenait pas, dans sa vive gaîté,
L'élément d'où sont nés ces principes modèles,
Cet immense travail aux dépens des querelles
Que supportait alors un peuple industrieux,
Faible, mais évitant un joug ambitieux.
Les frères, de poil seuls, peuvent plaider la cause
De l'intérêt commun ; nul objet ne dispose
A la restriction, celui qui veut bannir
Le mal contre lequel il plaide et sut souffrir !
Malgré les grands talents du brave abbé Grégoire,
Défenseur intrépide accueilli par l'histoire,
Qui ne voyait pour nous que mal sans liberté ;
Il caressait ce mot : *supériorité !*
L'accordant à sa caste en tout, plaignant la nôtre
Et voulant nous aider en généreux apôtre.
Pourquoi ne pas entrer en cause largement ?
Craindrait-on les colons et leur plat argument ?
Notre empire-modèle en proie à leur censure,
Immense démenti jeté sur leur figure,
Ne dit-il pas assez pour montrer aux amis

Digitized by Google

Que nous pouvons braver nos maîtres insoumis ?
Dieu s'occupe de tout, allez, laissez-nous faire !
Et vous serez forcés d'admirer et vous taire,
Car le temps l'a promis, l'oracle ne ment pas ;
Attendez-vous, celons, d'accompagner nos pas.

ÉTUDES MORALES

ÉCRITES SOUS L'EMPIRE D'UNE FLUXION A LA JOUE.

Alors qu'on l'a perdu ce trouble qui décèle
Ce que la force avait, que notre cœur rappelle
Ses utiles bienfaits, ses immenses secours ;
Oh ! nos regrets tardifs privés de ses amours,
Voudraient rattraper l'ombre aux couleurs fugitives,
Elle échappe plus faible, et ses lueurs furtives
Sous les mêmes attraits n'ont de solidité,
Que désirs incessants, fausse témérité.
Oh ! plus il manque à l'homme indiscret, incapable,
Plus il excite en lui l'envie insupportable ;
L'âge avec la raison ne sympathise pas,
Dans leur heureux concours, pour amollir ses pas :
Trop jeune, pétulant, sa voix le mécontente,
Et lorsqu'il a vieilli son amour le tourmente :
Riant de ses conseils, il ne veut plus céder
La lueur de bonheur qu'il paraît posséder.
Comment le condamner, puisqu'il n'est pas seul maître,
Des vives actions qui dirige son être ?
Oh ! ces plaisirs si doux, apanage des sens,
Nous imposent leurs lois malgré l'appui des ans.
L'impuissance au corps froid préconise un mérite
Qu'il ne possède plus, et la morale écrite
De sa bouche menteuse embellit la vertu,
Pour tromper les désirs de son cœur abattu.

Digitized by Google

L'homme se plaint au temps du trajet de sa vie,
De la courte durée où le bonheur convie;
Les fabuleux écrits où les dieux des païens
Sont peints si merveilleux et si comblés de biens,
Viennent encor tenter, rappeler à son âme
Tout ce qu'elle a perdu en épuisant la trame,
Où ses jours attachés paraissaient incessants,
Devoir durer toujours et l'abreuver d'encens.
Mais le sensible agent, promoteur des rouages,
De la machine humaine à l'abri des naufrages,
N'a pas dit comme aux flots : « Venez, mais restez là !
C'est ici votre empire, et le point que voilà,
Doit être respecté. » Signal de bienveillance,
Qui nous eût accordé beaucoup plus de puissance.

Mais quelle audace en moi, mais quelle vanité,
Encourage mes vœux à la témérité?
Qui suis-je, pour oser d'une main qui burine,
Des faits à respecter de la bonté divine,
Attaquer l'ordonnance en imprudent censeur?
Faible à faire pitié, comblé de sa faveur,
Tout m'oblige à prôner l'éclatante lumière,
Où va puiser mon âme induite à la prière.
Oh! quand on souffre, on doute, on se soumet à tout,
Et la flamme affaiblie amène un avant-goût
De scepticisme outré qui convoite au blasphème,
Qui fait douter de tout et de notre être même.
En comparant les maux échus au genre humain,
Nous voyons notre lot épargné par la main
D'un pouvoir honoré par toute la nature,
Et prodiguant ses dons sur l'être qu'il épure.
De quoi nous plaignons-nous? De quelques maux légers,
Douleurs de dents, de fièvre, autres maux passagers?
Que sont-ils, ô mon Dieu? Les maux du poitrinaire,

Digitized by Google

De l'aveugle éploré, du triste pulmonaire,
Sont bien plus douloureux pour ces esprits éteints
Dont la force se perd sous leurs jours incertains.
J'ai vu ces malheureux, pour qui je me désole,
S'entretenir d'espoir, sourire à l'auréole
D'un avenir flatteur et sans réalité,
Mais apaisant chez eux la vive anxiété.
Oui, l'homme sait nourrir, supporter en silence,
Un mal qui le détruit sans perdre l'espérance.
Puisque nous sommes nés pour souffrir, endurer
Toute ta volonté, laisse-nous réparer
Les torts par nous commis par excès de faiblesse,
A ta parole écrite en blessant ta sagesse.
Nous aimons de ta main le juste châtiment;
Nous l'avons mérité, tu peux dire comment.
Ta clémence infinie, amour inépuisable,
Sait racheter le mal dont la voix excusable
En s'adressant à toi demande la pitié;
Et tu sais, ô mon Dieu ! l'alléger de moitié.

Quand le soleil paraît, la fraîche matinée
Rajeunie à nos yeux, à la plante fanée
Infuse la vigueur ; on dirait voir bondir
Une âme de leur sein, contente d'applaudir
Aux dons du Créateur, aux plaisirs qu'il prodigue.
Là, l'être inanimé caresse sans intrigue,
Se plaît à réunir à sa vive couleur
Tout son chant de gaîté, tout son lot de bonheur.
De mille êtres divers la terre constellée
Dirige l'intérêt, ordonne la mêlée :
On sent en admirant tant de beautés, tant d'art,
Que ce tableau n'est pas l'œuvre du pur hasard;
Et qu'un Dieu de bonté touché de nos prières,
Facilite chez-nous l'amour de ses lumières.

Digitized by Google

Les langues n'offrent pas dans leurs heureux concours,
Pour te remercier, des mots dont le secours
Peut dire tes bienfaits sentis par la nature,
Transmis à tes élus, à leur âme si pure.

DÉLIRE, ÉTUDES.

Il m'a menée dans la salle du festin,
et l'amour est son étendard sur moi.

(Cant. des cant, II, 4.)

Au bonheur d'être aimé, de chanter son ivresse,
De posséder surtout une aimable maîtresse,
Dont les soins délicats rappellent nos beaux jours,
Enflamment nos instants de leurs heureux concours;
Il n'est à comparer qu'un seul plaisir au monde :
La conquête d'un cœur dans une paix profonde,
Au nez des concurrents, d'intrigants envieux.
Jaloux de nos succès, ils en sont furieux,
C'est alors que l'on peut savourer la vengeance,
Innocente pour nous, objet de préférence.
Peut-on ne pas jouir sans être fanfaron,
D'avoir pu triompher d'un rival furibond,
Qui voulait pour mieux plaire aider la calomnie
A répandre son fiel sur la douce harmonie,
Que partagent deux cœurs, que l'amour a permis
De s'unir malgré lui, d'être incessants amis?
Oh! les grâces pour plaire à leurs formes divines,
Ajoutent la pudeur; chez elles, mœurs taquines,
Aveux dissimulés, ne se rencontrent pas,
Et la pureté même accompagne leurs pas.
Par elles protégé, sous leurs heureux auspices,
Nous espérons goûter les plus charmants délices.

Digitized by Google

Il est des biens si doux accordés à nos vœux,
Que toute expression pour avoir nos aveux
Ne peut se divulguer qu'à celle qu'on adore ;
Aussi le sentiment que la pudeur colore
Trouble si bien nos sens, qu'elle seule conçoit
Et partage avec nous le plaisir qu'elle voit.
Oh ! l'abandon alors d'un trésor d'abondance,
Accomplit nos souhaits guidés par la prudence,
Et deux êtres heureux est un travail complet
De la Divinité : lui seul a son secret !
Bonheur délicieux, vois, ma muse soupire ;
Elle essaye des chants que ton caprice inspire !
Un généreux partage échut à l'amitié,
Dans ce doux abandon l'amour est pour moitié,
Lorsqu'une femme est là ; son auréole pure
S'étend aussi sur nous, et sa voix nous rassure,
Quand nous voulons chanter l'amour et la beauté,
Sujets non épuisés comme la liberté.
Quoique longtemps connus, ils abondent encore
En traits majestueux que le monde dévore.
Si la femme sourit, si le bonheur permis
Sur le point de céder tout ce qu'il a promis,
A l'amant préféré ; dites, grands de la terre,
N'êtes-vous pas jaloux de cet espoir prospère ?
Eh bien ! je l'ai goûté ce bonheur recherché ;
Comme il délasse l'âme à qui rien n'est caché !
Vraiment si ces instants d'une enivrante extase
Ne s'émoussaient souvent, le feu qui nous embrase,
Ruinerait dans peu notre être satisfait :
Le bonheur à ce prix, serait-il un bienfait ?
Il est sans doute heureux celui dont la puissance
Peut maîtriser la voix qui dit en conscience :
« Je veux jouir encor, l'amour est mon seul Dieu,
J'invoque son empire, il commande en ce lieu. »
Oh ! ne vous trompez pas, lisez bien ma pensée :

Digitized by Google

L'amour qui me convient ; c'est l'extase empressée ;
C'est cette douce flamme, œuvre de pureté,
Auréole amoureuse où puise la beauté.
Le charme qui la suit, l'entoure d'étincelles,
Nous frappent interdits de ses grâces modèles.
Mais si l'on est trompé, si l'objet délicat,
De nos soins empressés pour changer de climat,
S'est déjà promené, diverti par le monde ;
Alors l'illusion, notre flamme féconde,
Se changent en regrets, affreuses vérités,
Qu'un prestige cachait à nos sens excités.
Alors plus de bonheur, même l'ombre apparente
S'efface incessamment ; une lueur tremblante
Parcourt encor l'espace et trace ses adieux.
L'objet qui te charmait, épris en d'autres lieux,
S'étonne de tes pleurs sans pouvoir les comprendre ;
Autrefois, plus heureux, elle savait m'entendre.
Conduite à l'égoïsme influent et trompeur,
Par de lâches conseils sa voix tremble de peur ;
Un trouble la poursuit et la rappelle encore,
Aux serments oubliés que la vertu décore
De toute sa beauté, de ses purs ornements.
Ah ! dis, être fragile, as-tu d'heureux moments ?
N'as-tu pas des remords ? et ton âme cruelle,
Te permets de jouir ?..... tu rougis, infidèle !
Né pour être trompé, l'homme conçoit son sort,
De son vaisseau qui vogue il contemple le port,
Seul espoir de salut où se brise la vague
Empreinte de fureur que le rivage élague.
Image de la vie encline aux passions,
Aux soucis généreux, fortes convictions,
Où brille la beauté, magnifique apanage
Orné par la vertu que cultive le sage.
Voulant tout réparer, même les torts d'autrui,
De son cœur captivé que le bonheur a fui

Digitized by Google

S'échappe le pardon que l'erreur sollicite,
Oubliant les écarts d'un commerce illicite.
Ne pensez pas pourtant que la servilité
S'empare de son âme, excite sa bonté.
Jamais l'être avili poussé par la faiblesse,
Pressé par l'intérêt, troublé par la détresse,
Ne servira d'exemple à son cœur affermi.
S'il cède aux vœux-conseils, à la voix d'un ami,
Un but d'utilité l'élève, magnanime,
Au désir d'obliger, de prouver son estime.

Mais, où m'entraîne enfin la grondeuse raison,
Fière capacité, souvent hors de saison?
Ma maîtresse est si bonne, elle est douce et m'enchante.
A des torts inconnus, notre muse qui chante,
Ne doit pas se livrer ni prévoir les soucis,
Morale des jaloux, égoïste précis,
Ombrageux instruments du malheur qu'ils s'imposent
En voulant l'éviter; leurs plaintes les disposent
Bientôt à ressentir de la réalité
Le trait le plus piquant et toujours mérité.
Aux plaisirs enjoués prêtons le mot pour rire,
Laissons aux gens chagrins la douleur de médire;
Aux esprits soupçonneux conseillons l'amitié:
Si le doute les suit, nous en aurons pitié.
A ces illusions de la philosophie,
Ajoutons les douceurs que l'amour justifie,
La voix de la décence; alliant la candeur,
Au trouble qui pénètre, au charme inspirateur.
Le bonheur qui nous plaît n'est pas imaginaire,
On peut le posséder sans être téméraire.
Surtout quand on jouit de tout son être entier,
Sa vaste plénitude entr'ouvre le sentier,
Où les soins délicats ont fixé leur empire,
Où ma belle m'attend et rougit de délire!

Digitized by Google

Oh! quelle volupté sous sa charmante voix,
Que le désir embrase; elle chérit son choix,
Sourit en le voyant. Ciel! conserve-la pure,
Ce trésor estimé, de mon cœur la pâture.
Comment suis-je attaché? moi qui n'aimai jamais;
Moi qui n'étais content qu'au comble des souhaits
Formés sans lendemain; accusant de chimères
De nœuds sans vérité, de désirs éphémères
Ces liens approuvés appelés éternels,
Par ceux qui les haussaient de propos solennels?
J'en paye bien la peine, et mon tombeau se creuse,
Sous l'appât du plaisir de l'âme désireuse.

HYMNE A L'ÈTRE SUPRÊME.

AIR : *Hymne des Marseillais.*

I.

Dieu créateur dont la puissance,
Mit dans nos cœurs la vérité!
Répands sur nous la tolérance
Compagne de la liberté.
Rends-nous sensibles pour nos frères,
En étudiant la vertu;
Secourons tout être abattu,
Rendons ses douleurs moins amères.

Répands, Dieu souverain, ta grâce en ces saints lieux,
Tu vois, nos cœurs soumis s'élèveront aux cieux!

II.

Permets-nous de chanter ta gloire,
Ta majesté que nous servons!

Digitized by Google

Que notre encens soit méritoire,
Pour toi seul nous le répandons.
Nous travaillerons pour te plaire,
Dieu, dont les décrets infinis
Attèrent ceux que tu punis,
Nous font t'admirer et nous taire.

Répands, Dieu souverain, etc.

III.

Si nous demandons de l'empire,
Oh ! tu le sais, Dieu souverain !
C'est que nous voudrions inscrire
Notre nom au temple divin.
Rends-nous propres à ce message,
En obligeant l'humanité ;
Allons à l'immortalité,
Brisant les fers de l'esclavage !

Répa nds, Dieu souverain, etc.

IV.

Reçois nos sincères hommages,
O toi qui protéges sans choix :
Le riche, le pauvre et les sages,
Ont sous ta loi les mêmes droits.
L'égalité qu'ici j'admire (*),
Doit conduire à l'éternité.
Permets-le, grand Dieu qui m'inspire !

Répands, Dieu souverain, ta grâce en ces saints lieux,
Tu vois, nos cœurs soumis s'élèveront aux cieux !

(*) Base de la fraternité.

Digitized by Google

COUPLETS.

Air : *Hymne des Marseillais.*

1.

Dans ce banquet où la cuisine
Prodigue ses mets succulents,
Nous voyons la liqueur divine
Répandre ses flots pétillants.
Quel fumet circule à la ronde,
Pour exciter notre appétit !
O Ciel ! quel excellent esprit
Dressa la table où tout abonde !
Sablons tous ces flacons, ô mes joyeux amis !
Trinquons (*bis*) au Champenois, ici tout est permis.

2.

Un cuisinier plein de science
Est le plus puissant élément,
Pour porter à la bienveillance,
Vous attirer un compliment.
Antipode de médecine,
D'Hippocrate et de Galien,
Il a sur le plus doux lien
Un charme aimable qui fascine.
Sablons tous ces flacons, etc.

3.

Que d'autres s'occupent d'histoire
Et des hauts faits des conquérants ;
Je me ris de la vaine gloire

Digitized by Google

De ces dévastateurs brigands.
Mais pour la table bien garnie
Où vient sourire la beauté,
Je ne vois qu'immortalité
Couronner la douce harmonie.
Sablons tous ces flacons, etc.

4.

J'ai pitié des gens à paroles,
Qui parlent, qui parlent toujours;
De ces acteurs à doubles rôles,
Armés d'assourdissants discours.
Apprenez à boire et vous taire,
Le passé mort est sans parents,
Le présent est aux intrigants :
L'avenir peut-être peut plaire!
Sablons tous ces flacons, etc.

5.

Le temps qui pour nous tout dévore
Nous entretient d'antiquité;
Pour l'avenir qu'il décolore,
Le papa craint la liberté.
Quand on a vieilli c'est terrible,
On voit trinquer avec dépit;
L'adolescence est un délit :
Mais un délit irrésistible!
Sablons tous ces flacons, etc.

6.

Amis, lorsque Dieu fit le monde,
Il n'a pensé qu'à créer l'eau;
L'élément qui partout abonde,

Digitized by Google

Coulait dans un charmant ruisseau.
En visitant sa créature,
Dieu lui dispensait le bonheur;
Il vit *rougir* l'eau de pudeur,
Le vin naître pour la nature (*).
Sablons tous ces flacons, ô mes joyeux amis!
Trinquons (*bis*) au Champenois, ici tout est permis.

COMPLAINTE AFRICAINE,

TIRÉE DE MUNGO PARK.

Les vents mugissaient de fureur
Et poussaient de sombres nuages,
L'étranger surpris de terreur
Évitait de tristes ravages.
Ah! plaignons le pauvre étranger;
Il n'a point de mère ni femme,
Pour moudre son grain, le loger;
Il attend sous notre oranger:
Dieu prenez pitié de son âme!

Allons mes sœurs le secourir;
Il doit venir de loin sans doute.
Comme il est beau!..... le souvenir
Naît sur sa figure..... Il écoute!
Ah! plaignons, etc.

Comme il sourit en nous voyant;
Non, mes sœurs, il n'est pas à craindre!

(*) Définition du vin par Dryden, poëte anglais.
« Water saw its author and blush'd. »

Digitized by Google

Comment peut-il être méchant?
Il est si doux..... qu'il est à plaindre!
Ah! plaignons, etc.

Tiens, étranger! voilà du lait,
Bois-le, frère, tes sœurs t'en prient;
Viens chez nous si cela te plaît:
Vois comme mes sœurs te sourient!
Nous te plaindrons, pauvre étranger,
Tu n'as point de mère ni femme,
Pour moudre ton grain, te loger.
Ah! laisse-nous te protéger:
Dieu prendra pitié de ton âme!

RÉPONSE.

(*Voyez* page 431 du V. E.)

Enchanté de la modestie
Du frère qui m'a devancé;
Je suivrai la route aplanie
Et le sentier qu'il m'a tracé.
C'est en imitant le mérite
Que l'on aperçoit un lambeau,
Du champ où la vertu s'abrite.
Frères, jetons aussi notre bandeau.

Prêtez-moi votre appui, mes frères,
Pour encourager la candeur;
Les vrais maçons toujours sincères
Sont doués de la même ardeur.
Si j'ai mérité vos suffrages,

Digitized by Google

Le souvenir d'un jour si beau
Aura sans cesse mes hommages :
Frères, jetons aussi notre bandeau.

A M. LE VICOMTE DE CHATEAUBRIAND.

I more than once have heard, at night,
A song, like those thy lips have givens.
T. MOORE.

Savant dans l'art sublime où vit le cœur humain,
Dis-nous, Châteaubriand, où ton esprit divin
A pu s'alimenter du feu qui le colore,
Où ta voix a puisé les sons qui la décore?
Quel immense pouvoir soumit ce beau talent
A ta touche enviée, à ton style brûlant?
Ah! tu m'as converti, ma jeunesse égarée
Aux sophismes du jour, à la marche illettrée,
Dans un vide sans fond précipitait mes pas.
L'ignorance conseille, elle ne nous dit pas
Quel but nous atteindrons, et toi, sous ta bannière,
Tu viens nous préparer à la pure lumière,
Aux charmes si touchants de la religion :
Au calme aussi bien doux de sa tradition.
Je ne crois pas à tout ce que tu dis en somme,
Parce qu'enfin tu dois errer, faillir comme homme;
Mais l'esprit qui t'éclaire est si puissant, si beau,
Que chaque trait pour nous semble être un trait nouveau.
Nous avions pressenti que le christianisme
Abritait ses élus contre le fanatisme,
Lorsqu'il est éclairé par la seule raison ;
Mais toi tu prouves mieux et l'immense horizon
Qui s'ouvre devant toi, tes recherches habiles,

Digitized by Google

Inspirés par un culte aux leçons si fertiles,
Nous montrent qu'un chrétien peut seul rendre le trait
Où s'entrevoit de Dieu l'infaillible portrait.
Élevé par l'étude avide de s'instruire,
Le jeune homme avec choix ne saurait se prescrire
Les auteurs estimés sans être dirigé.
Que d'erreurs il impose à son cœur affligé !
Qu'il aperçoit bientôt, lorsque mûri par l'âge
La raison prend ses droits, patrimoine du sage !
Alors il reconnaît la faillibilité,
Imposée à sa voix, la spécialité
Assurée à chacun, qui dirigea sa course.
Mais le guide inconnu qui protége la source
Des prédilections de l'homme intelligent,
Sait aussi ramener un esprit diligent,
Des écarts obligés, fruits d'inexpérience
Que rappelle des ans l'invincible puissance.

Des pieds du mont Jura d'où s'élança la voix
Qui provoqua Rousseau, sous ses pressantes lois
Sortit l'auteur géant, comme une autre Pandore,
Semant les biens, les maux, que son esprit colore
De traits si délicats, de si vives couleurs.
Qu'on dut céder sous lui, plier sous ses erreurs,
L'auteur de Mahomet, de la tendre Zaïre,
Triompha si longtemps, imposa son empire
Aux générations qu'il a su captiver
Avec tant de bonheur, qu'on verra raviver
Encore après mille ans son influent langage,
Avec plus de richesse et de luxe en partage.
Nourri par ces auteurs aux éloquentes voix,
Comment ne pas errer, obéir à leurs lois !
Éloigné de la source où jaillit leur grand rôle,
Nous suivons leurs beautés, les croyons sur parole.
Sous la foi du grand homme on peut tout accepter ;

Digitized by Google

La nature en est cause ; elle sait nous tenter.
Socrate et sa doctrine alimentent encore,
De la Grèce il nous vient ces leçons qu'on adore ;
Efforts que le savant transmit à ses neveux,
Avec condition du choix de croire en eux.
Toi, chantre d'Atala, dont la touche flexible
Eut tant d'imitateurs ; à ton âme sensible,
Quand parut cet essaim qui se perdit sous toi,
As-tu donné l'éveil, n'eut-elle point d'effroi ?
Ne sois pas étonné qu'en un coin de ce monde
Un rimeur inconnu que ton savoir inonde,
A, pour se consoler des maux sans repentirs,
Tes écrits bienveillants et surtout tes martyrs.

Quand la nuit de son ombre aux couleurs fugitives,
S'avance incessamment sous ses rumeurs plaintives,
Et vient m'annoncer l'heure où l'étude m'attend ;
C'est relever mon être, et le Ciel qui m'entend,
Peut le dire avant moi, qu'aussitôt ma prière
Et mon Dieu satisfaits, ouverts à la lumière :
Mon cœur, ma voix, mes sens implorent tes secours
Quand le sommeil surprend leurs généreux concours.
Mon pays est encore accablé de ses langes ;
Mais il sera sauvé sous les ailes des anges.
Dieu nous connaît aussi, pour nous le jour viendra
Comblé de son amour ; sa voix l'annoncera.
Oh ! s'il m'était donné comme toi de prédire,
De chanter en beaux vers cet espoir qui m'inspire ;
Le monde l'apprendrait, et fier de l'annoncer,
Ma bouche dès demain saurait tout devancer.

Quand le nocher fléchit sur les côtes minées
Du fleuve qu'il habite, où passent ses années,
Et voit plier son corps sous ses jours de douleurs ;

Digitized by Google

Sa barque ne sent plus ces efforts de vigueurs
Qui la guidait jadis vers des rives fleuries,
Où sa voix de gaîté flattait sur les prairies,
La vive jeune fille aux rires innocents.
Ses jours sur l'eau qui fuit paraissaient incessants,
Et son cœur sans abri s'agitait comme l'onde
Qui bouleverse le vent de sa force féconde.
Morne et silencieux, sa voix ne chante plus,
On entend vers le soir des regrets superflus,
Échappés malgré lui ; car, si l'homme est injuste
Dans la force des ans, comme le faible arbuste
Sa volonté se plie aux vœux de la raison,
Quand il s'est ménagé sa dernière saison,
Et la voie où son Dieu borna de son empire
Les écarts compliqués, l'inutile délire.
Voilà, Châteaubriand, des traits inachevés,
Partage des humains par un Dieu conservés.

LA FILLE DU VILLAGE.

Par son air agaçant, au trouble du langage,
Où prélude sa voix, la fille du village
Commande l'intérêt. Plaisir et volupté,
Aveu simple, innocent, douce naïveté,
La pureté des mœurs, les formes arrondies
Où nichent des amours la voix, les mélodies ;
Tout vient se grouper là, pour frapper l'homme aimant,
Pour dire à la sagesse : échoue en te trompant!
Ainsi Dieu l'a voulu, pour nous rendre l'idole
Plus digne de nos vœux, au don de la parole,
Il dit à la beauté : les grâces vont t'orner,
Charme l'adorateur, ris de le voir damner ;
Consacre à la vertu ce feu qui te pénètre,
Qu'un amour épuré garantisse ton être.

Digitized by Google

Quand l'air est sillonné d'éclairs étincelants
Et s'anime à la voix, aux bruits assourdissants,
Dont on sent les effets sans connaître la cause;
La tempête succède, agit, brise et dispose
Des êtres qu'elle atteint sans compter les dégâts.
Reproches des humains troublés de ces combats.
De ce mal apparent naît un bien salutaire
Qui bondit du chaos, du monde sublunaire.
La tempête a couru et ses ailes de feux
Ont épuré le champ où reposent nos yeux :
Le champ bientôt orné de beautés sémillantes,
D'avenir, de jeunesse aux grâces scintillantes,
Appelle le bonheur qu'il a su désigner;
La jeune fille accourt où son cœur va régner.
Mais quand les passions imitent la tempête,
Quand le cœur effrayé n'est plus une conquête;
A ses ressorts brisés la voix ne parle plus;
La voix qui consolait en accords superflus,
S'épuise dans les airs et n'est plus qu'un mensonge,
Qu'un tourment décevant que l'outrage prolonge.
Autrefois les plaisirs animaient sa gaîté,
La jeune fille émue, à sa douce beauté
Ajoutait l'abandon aux succès de trop plaire :
Facile on l'a trompée et forcée à se taire.
Le désespoir la suit, envenime son cœur;
Sans appui désormais que sa seule douleur.
On entend soupirer sa voix silencieuse.
Demander un retour à la paix dédaigneuse.
Oh! comme elle gémit sur son bonheur passé!
Son cœur est tout en feu, son amour éclipsé.
Vois cet amour de fille est en humeur de femme,
Oubliée en tourments dans le fond de son âme!
Et la faible étincelle éclaire sans reflets
Un reste de pudeur perdu sous des souhaits :
Souffle de grande ville où la beauté succombe,

Digitized by Google

Étouffe ses remords sur les bords de sa tombe.
Fatiguée au village elle voulait briller ;
Mais le luxe effréné qui trouble et sait souiller,
En dirigeant ses pas l'a rendue insensible ;
Ses parents oubliés de son cœur inflexible,
N'obtenaient que dédain pour prix de leur amour :
Mais la mort les vengea, la frappant à son tour.

UN TREMBLEMENT DE TERRE,

SAINT-RAPHAEL, 7 ET 8 MAI 1842.

Écrit durant les secousses (Haïti).

When the heart bleed reason forsake.

I.

Dieu ! quel effrayant phénomène !
En quoi t'avons-nous irrité ?
Est-ce un châtiment mérité ?
La terre tremble et se promène ;
Va-t-elle bientôt s'engloutir ?
Apaise, ô mon Dieu ! ta colère ;
Que ta bonté fasse sentir
Que si ta voix nous désespère
Elle sait écouter notre humble repentir.

II.

O mon Dieu ! cela dure encore !
La terre oscille et fait crouler
Monts, maisons ; tout semble rouler,
S'abîmer au gouffre sonore.

Digitized by Google

Le sexe craintif, à genoux,
Te prie, invoque ta clémence.
Oh ! dans ton terrible courroux,
Combien nous sentons la puissance !
O grand Dieu ! calme toi ! Devons-nous périr tous?

III.

Quinze secousses en trois heures,
Ont marqué les sons de ta voix !
Ces événements par tes lois
Sont choses si supérieures,
Que notre être en est atterré
Quand nous cherchons à te comprendre.
Et bien plus encore : attiré
Par la force pour les entendre,
O grand Dieu ! ta bonté, nous l'as-tu retiré?

IV.

Depuis hier en pénitence,
Tu vois, nous tremblons, ô mon Dieu !
Le sol va-t-il nous dire : adieu ?
Résigné, que ta providence
Veille sur nos jours malheureux :
La lutte par nous serait vaine.
Nous souffrons un sort douloureux,
Si ta volonté nous entraîne,
Pouvons-nous résister à ton bras vigoureux ?

V.

O Dieu tout-puissant qui m'inspire !
Le calme est enfin rétabli.
Laisse nous un peu dans l'oubli :

Digitized by Google

Nous rendons grâce à ton empire !
Le soleil, le jour effrayés,
Cachent leurs utiles lumières :
Je sais que nos vœux envoyés
Sur nos lamentables prières,
Seront portés vers toi par tes saints appuyés.

VI.

Terre! est-ce ta voix créatrice
Qui commande ce tremblement
Et ce lugubre enterrement ?
Tu perds ta force protectrice.
Chaque point du globe à son tour
Brise sa cité populeuse ;
Mais dis-nous, est-ce par amour,
Que toi, la fortune trompeuse,
Assemblez la cité pour périr en un jour.

VII.

Quand un malheur arrive aux autres,
S'il est loin la sécurité
Assure la tranquillité :
Nous ne craignons rien pour les nôtres.
O grandes cités qui dormez !
Peut-être un foyer de bitume
Mine le sein que vous aimez ;
Pour abattre un jour sur l'enclume
Ce superbe avenir, ce lot que vous charmez !

VIII.

Mais les cités agglomérées
Sont-elles un bien, un bonheur ?

Digitized by Google

Les sociétés une erreur ?.....
Oh ! les masses immodérées
Doivent s'étendre désormais,
Le terrible exemple l'ordonne :
Plus de châteaux, plus de palais,
A ce prix le ciel vous pardonne,
Et malheur aux cités qui croient à sa paix !

IX.

Maintenant, ô Lusitanie !
Dis, quel fut ton trouble, ta peur ?
Va, tu n'as plus de la terreur
Qu'une lueur indéfinie.
Oh ! mais nous, nos maux insultants
Sont présents, nous rient en face ;
Comme des maîtres mécontents,
Voix sinistres pleines d'audace,
Ils savent déchirer nos restes palpitants.

X.

Jadis dans Lisbonne ébranlée,
Le Ciel frappait les habitants
Dans son terrible passe-temps.
Un évêque de la mêlée
Cherchant à calmer la douleur,
Priait sur les rives du Tage
Et croyait finir son malheur :
Le fleuve enflé par le ravage
Engloutit d'un seul bond peuple et consolateur !

XI.

Durant la calamité même
On vit un essaim de pillards

Digitized by Google

Surgir parmi les campagnards ;
Êtres croupis dans l'anathème,
Pillant la dépouille des morts,
Foulant sans pitié leurs cadavres.
Monstres blasés par le remords,
Corsaires sans abris, sans havres (*),
Tremblez ! l'humanité périt sous ses efforts !

XII.

Vous souriez des maux du riche,
Le voyant à votre niveau,
Et vous lui volez son manteau.
Mais si votre terre est en friche,
Si par la paresse engagés
Vous voulez vaincre l'indigence ;
C'est courir au crime rongés
Des maux causés par l'impudence,
Soutenus de forfaits, calcul des enragés.

XIII.

Voilà comme la barbarie
Renaît, vient reprendre ses droits,
Sans s'inquiéter de nos lois.
Alors l'humanité flétrie,
Indifférente de son sort,
Ne voit qu'une espace incertaine
Où sans cesse elle attend la mort ;
Et l'espoir par qui tout s'enchaîne
N'a plus l'accès sur lui d'un utile ressort.

(*) La paresse et la misère, son puissant auxiliaire, rendent l'homme plus terrible et plus redoutable qu'un tremblement de terre. On croira a peine que, durant la catastrophe, des êtres humains pillaient sous les décombres fumants où des malheureux expirant demandaient des secours qu'on leur refusait.

Digitized by Google

XIV.

Ces superbes enclos : Palmyre,
Thèbes, Memphis, tous oubliés,
Sont des siècles multipliés.
Sous ces ruines qu'on admire,
Vivait jadis un peuple instruit;
Leurs conceptions gigantesques
Sont là pour attester le bruit
Que fit ces restes pittoresques,
Consultés sans succès, analysés sans fruit.

XV.

Ainsi dut périr Babylone,
Ninive et ces grandes cités,
Dont les noms seuls, par nous cités,
Nous disent ce que le temps donne,
Ce qu'il nous ôte dans son cours.
Sodôme et Gomorrhe en Judée,
Disparurent en pareils jours
De calamité commandée
Par la nature outrée où tendent nos secours.

XVI.

O grand Dieu! si tu nous délaisse,
Quel empire peut nous sauver?
Le sentiment de préserver,
Si naturel à l'homme, cesse
Dès que tu l'as abandonné.
La nature, être secondaire,
Agit sous ton ordre donné;
C'est la volonté qui l'éclaire :
Elle vient nous briser quand tu l'as ordonné.

Digitized by Google

XVII.

Plus d'espérance sur la terre,
Plus d'intérêt pour l'avenir.
Qu'avons-nous fait pour nous punir?
Pouvons-nous croire salutaire
L'événement qui nous détruit?
Et dans quel but nous donner l'être,
Le plaisir de faire du bruit?
Est-ce pour bientôt nous soumettre
A la destruction que ta voix nous instruit?

XVIII.

J'ai vu la cité malheureuse
Et ses habitants mutilés,
Sous les décombres empilés!
Ce monceau de ruine affreuse
Tentait encor des assassins,
Conduits par l'appât du pillage!
Et sur ces êtres inhumains
La vengeance du ciel, l'orage,
Ne s'appesantit pas! Ils suivent leurs desseins!

XIX.

Sur la ville, un brouillard grisâtre
Flottait dans l'air appesanti,
Un terrible choc ressenti
Spontanément la vit abattre,
Présenter à l'œil alarmé,
L'un des plus effrayants spectacles
Qu'ait encor vu l'être animé:
Amas, informe réceptacle
Où gît dans la terreur tout un peuple abîmé!

Digitized by Google

XX.

Il vivait plein de confiance,
Rempli d'un bonheur apparent,
Au faîte d'un gouffre béant:
Surpris nageant dans l'abondance,
La ville s'est close sur lui.
Elle n'est qu'une vaste tombe,
Ninive où le soleil a lui,
Où s'est consommé l'hécatombe :
L'étranger n'y voit plus qu'un désert aujourd'hui!

XXI.

Exterminé dans ta demeure,
Ton foyer détruit pour jamais ,
Peuple! où vas-tu fuir désormais
Après trois cents ans, le Cap meure !
Tête féconde d'un grand corps
Où venait un peuple agricole
Verser le fruit de ses trésors,
Où roulait un nouveau Pactole :
Tu n'es plus que néant, on fuit tes tristes bords!

XXII.

Mais qu'as-tu fait, quel est ton crime ?
Quoi ! tu ne pouvais t'amender ?
Ton juge pouvait commander,
Punir un péché qu'on réprime :
Il aima mieux t'anéantir !.....
Autrefois foyer de l'étude,
Ton peuple avait un avenir ;
Maintenant vaste solitude,
Ton seul nom prononcé commande un repentir.

Digitized by Google

XXIII.

Nos ennemis croiront peut-être
Que le temps de nous opprimer
Vient de sonner, de s'exprimer
Pour eux ; qu'ils n'auront qu'à paraître
Nous irons courber sous leurs fers.
Mais ils se trompent ! le sol brûle (*) !
Malheur à qui, sur nos revers,
Voudrait s'enrichir; qu'il recule
Effrayé de ces maux dont frémit l'univers !

XXIV.

O Cap ! grand foyer de ressources,
Débauché du sol d'Haïti !
Ton nom au loin a retenti ;
Mais malgré ta chute, les sources
Qui fournissaient ton aliment
Sont intactes et conservées.
Elles verseront l'élément
Qui forme les masses privées,
Élève la cité malgré le châtiment.

XXV.

Mais où puisé-je l'espérance ?
Ai-je donc oublié la mort,
Poursuivant mon pays qui dort ?
Rompons avec la confiance,
Elle n'est plus faite pour nous :
Elle n'est plus dans la nature !

(*) « La terre brûlera, » réponse du général Chistophe au général Leclerc, commandant l'armée expéditionnaire.

Digitized by Google

Tristes sujets d'un grand courroux,
Nous souffrons avec l'âme pure :
Mourons jusqu'au dernier si la mort nous veut tous !

XXVI.

Si, dans les fastes de l'histoire,
L'événement est rapporté
Simplement avec équité,
On aura de la peine à croire
Au désastre furieux !
Sans prévenir, sans dire : gare !
Tout d'un coup assommé chez eux.....
Cette scène à conter m'égare :
Voilà ce que l'histoire émettra de son mieux.

XXVII.

Vois-tu si le poëte pleure,
C'est qu'il aime encor son pays ?
C'est qu'il pense qu'il est permis,
Lorsqu'on a perdu sa demeure,
De dire au monde ses regrets.
Un champ constellé de décombres
A pour lui de tristes attraits ;
Là, d'habitations sans nombres,
Il n'existe plus rien pour former des souhaits.

XXVIII.

Dieu tout puissant ! si je blasphème,
C'est pour suivre ta volonté ;
Tu diriges ma liberté
Et j'obéis à ta loi même,
Lorsque j'apostrophe nos maux.

Digitized by Google

Oh! si ma bouche t'indispose,
Fais-moi périr sur ces tombeaux,
Sous ces cadavres où repose
L'espoir de mon pays déchiré par lambeaux!

ÉTUDES CHAMPÊTRES.

> Déjà du ciel l'azur était voilé,
> Déjà la nuit de son char étoilé,
> Sur ces beaux lieux laissait tomber son ombre.
>
> (PARNY.)

Loin des bruits si confus d'une ville activée,
Par les besoins pressants de la masse privée,
D'un peuple confiant sur sa sécurité;
Le charme soutenu des champs dont la beauté
Offre tant de grandeur à l'âme réfléchie,
A la voix qui l'entend, qu'on la croit affranchie
De tout autre devoir que celui d'admirer,
De rendre à son auteur un culte et l'implorer.
La campagne et ses dons, vaste champ à médire,
Pour qui sait la comprendre et qui sait la décrire.
Ce sujet toujours neuf vu par différents yeux,
Et peint sous mille aspects, l'impression des lieux,
Sait lier le savoir, animer la puissance,
Où ressort le talent conduit par la science.
Remarquez, pour jouir quel immense intérêt
S'étend autour de nous; voyez de la forêt
L'arbre majestueux dont l'âge séculaire
Commande le respect, et du ciel qui l'éclaire
Vient sa fécondité, pour l'apporter bientôt
A l'être qui respire, et lui tendre son lot.
L'ambitieux palmier de sa gerbe flottante,
Ombrage avec amour la liane rampante,

Digitized by Google

Qu'il semble protéger en lui tendant les bras.
Le puissant sablier jette à cinquante pas
Le fruit né de son sein, qui doit le reproduire.
D'épines constellé son tronc ne sait conduire,
Qu'à se voir éviter. L'utile calebassier,
Étale sa richesse, et vient associer
Aux arbres généreux les fruits qu'il nous prodigue,
Sans jamais nous fâcher, sans montrer de l'intrigue.
N'est-ce pas toi, mon Dieu ! qui nous fournis ces biens,
Nous montrant le bonheur sous ses charmants liens ?
Voyez l'être animé que l'amour multiplie,
S'empresser à la voix que le ciel gratifie
Du pouvoir d'ordonner. L'impétueux taureau,
Obéit à l'instinct qui creuse son tombeau ;
Sa force à redouter, par l'homme maîtrisée,
Prouve l'intelligence à la voix avisée,
Que s'il l'osait la brute annulerait bientôt ;
Mais la force se tait et porte son écot,
Pour travailler au plan concerté par son maître :
C'est l'homme qui l'emploie, dirige son bien-être.

Avant l'aube du jour l'horloge du pasteur
A donné le signal au vaillant laboureur ;
Non celui qu'on a peint si savant et si sage,
Mais l'homme agreste et fort, puissant au labourage,
Maître de la moisson, constant pour obtenir
Un résultat cherché, qu'il voit dans l'avenir
D'un travail obligé. Jamais l'inquiétude
N'habita sous son toit ; une sage habitude
Conduit ses facultés. Il ne raisonne pas,
D'autres pensent pour lui, guident surtout ses pas.
S'il obtient des produits de sa simple industrie,
Le salaire espéré, la voix qui chante et prie
Ne l'inquiète pas ; eh ! qu'importe pour lui
Les tourments de l'envie ornés des vœux d'autrui

Digitized by Google

Quand le poëte dort ses écrits s'en ressentent;
Il a beau s'efforcer ses esprits se tourmentent
Sans prétendre au succès; la verve sans combat
Ne se commande plus et cède sans éclat,
Dès qu'on la veut forcer. Sa marche impérieuse
Veut être aiguillonnée, et sa voix dédaigneuse
N'accorde ses faveurs qu'à ce nombre d'élus
Si facile à compter dans la tourbe d'exclus.
Quand l'hiver de la vie à la marche frigide,
Vient apporter en paix sous sa puissante égide
Le froid qui l'accompagne et ses sombres accords,
Le poëte prudent doit cesser ses efforts.
Le besoin de rimer, si doux dans le jeune âge,
Vient encor stimuler, jeter sur son passage
Des plaisirs si puissants; c'est en vain que l'on croit
Pouvoir maîtriser, garder ce qu'on lui doit.
Tout chez l'homme vieillit, son âme s'habitue
Aux désirs animés, à la douceur qui tue;
Il comprend tous ses maux, voudrait les éviter,
Mais sa force le fuit quand il veut l'exciter.
Oh! charmant Dieu des vers, ta puissance est si douce,
Viens réparer des ans la terrible secousse;
Tu sais bien distinguer tes zélés serviteurs,
Enrichir leurs travaux de ces vives couleurs,
Où brillent à la fois la pudeur embellie,
La verve étincellante et la mélancolie.
De la sombre forêt aux feuillages si verts,
Arrive la pensée aux sentiments divers;
L'âme attentive écoute une voix qu'elle admire:
Et c'est la voix d'un Dieu, c'est celle qui l'inspire!
Tout chante dans les airs, célestes régions,
Où s'unit l'harmonie aux flatteuses leçons,
Et l'écho soucieux redit à la nature,
En conservant l'éclat d'une voix qui rassure
Voilà le beau travail du poëte inspiré,
Magnifique produit d'un chant inespéré.

Digitized by Google

UN ENTERREMENT.

Portez les fardeaux les uns des autres.
Et accomplissez ainsi la loi de Christ.
(Ép. aux Gal., VI, 2.)

I.

Morne et tumultueux spectacle,
Où vient l'impuissante grandeur
Étaler son rôle d'acteur;
Amoureux de vaincre l'obstacle,
Qui sans cesse entrave ses pas,
Malgré les lois de la nature,
Elle veut cacher son embarras,
Imposer dans sa marche obscure,
Un espoir arbitraire auquel on ne croit pas.

II.

La mort qui pour nous tout efface
En impose bien au puissant;
Mais fier, sur son lit languissant,
Il veut encor par la menace
Conserver un titre déchu
Dont il sent échapper les rênes.
La puissance qu'il a conçu,
Semblable à la voix des sirènes,
Flatte agréablement son empire absolu.

III.

L'usage des pompes funèbres
A pour base la vanité.

Digitized by Google

Les amis de la vérité
S'en passent : sont-ils moins célèbres ?
Tel sourit à cet avenir,
Prend de l'imbécile pensée
Un charme qu'il sait retenir,
Refuse, d'une âme offensée,
D'aider un malheureux qu'il pourrait soutenir.

IV.

Mais quand toute une ville meure,
Alors ce n'est plus la pitié
Qui vient saisir de l'amitié
La touchante douleur qui pleure.
C'est un spectacle où se tarit
La foi la mieux consolidée,
Où le scepticisme flétrit,
Éteint l'âme la mieux gardée.
Troublée, anéantie, elle souffre et périt !

V.

Il est des maux dans la nature
Dont le poids sur le genre humain
Se fait sentir en souverain.
Le croirait-on, que sans murmure
Sa force peut les supporter,
Si la convaincante évidence
N'était présent pour l'attester ?
Et, quelle que soit sa prudence,
Ses efforts superflus peut-il les éviter ?

VI.

Chaque pays a son usage,
L'Africain chante pour ses morts

Digitized by Google

Et l'Indienne, sans remords,
Au bûcher d'un époux s'engage
Au plus douloureux abandon ;
L'Européen paye les larmes
Que sait imiter un fripon,
En prenant de fausses alarmes :
Et ce trompeur à gage obtiendra son pardon !

VII.

De l'enterrement de sa fille,
Un père s'enfuit malheureux,
Saisi d'un chagrin douloureux ;
Ses yeux où la larme scintille
Apprend la peine de son cœur.
Oh ! ce mal aigu brise l'âme
Et nous inspire la terreur !
Quand on perd sa fille ou sa femme,
Rien ne nous émeut plus pas même le bonheur !

VIII.

On a vu des larmes sincères :
L'attachement et la vertu
Font pleurer le cœur abattu ;
L'ingrat seul traite de chimères
Ces traits de sensibilité
Qu'un trompeur scepticisme ignore.
Le doute et son étrangeté
Impose à son cœur qu'il décore
D'une erreur qu'il caresse en sa servilité !

IX.

C'est hier ! je le vois encore.
Ce cher objet de mes beaux jours !

Digitized by Google

Ah! m'as-tu laissé pour toujours
Emproie au chagrin qui dévore?
Mieux que les miens, tes jeunes ans
Te promettaient un sort prospère;
Mais est-ce ta voix que j'entends?
Ce souvenir me désespère,
Me poursuit en tout lieu, pour troubler mes instants!

X.

De tout enfin l'on se console,
Le chagrin n'est pas éternel;
Il est rigide et solennel;
Le père affecté s'en désole.
Il aime à nourrir sa douleur
Et demande à son influence
De lui parler de son malheur;
Il pleure son mal sans défense,
Vouloir le consoler c'est lui saigner le cœur.

XI.

Le poëte a senti ce malaise,
Il craint d'en être guéri,
Aussi son cœur en est flétri.
Ardente comme une fournaise,
L'âme atteinte de mille feux
Use ces feux et se consume,
S'épure en s'exhalant aux cieux,
Comme le fer chaud sur l'enclume:
Sa patrie est dans l'air, elle y doit être mieux!

XII.

La terre est le dernier asile
Où tout s'unit pour se briser,

Digitized by Google

Où l'homme va se reposer,
Gagner sa demeure facile.
Tout s'y confond, tout est égal,
Et nul n'a le droit de s'étendre
Sous cet abri monumental.
Dès que la mort se fait entendre,
La terre la comprend et répond à son signal!

XIII.

A l'approche du cimetière,
Sombre et dernier moment d'adieux ;
L'accueil du glas mystérieux
Double nos maux à la barrière.
A ce triste et bizarre emploi
De l'airain à la voix sinistre,
Se joint l'appareil du convoi,
Le chant funèbre du ministre :
Ensemble à méditer où plane tant d'effroi.

COUPLETS

SUR L'AIR : *Au Dieu des bonnes gens.*

Allons amis, l'amitié nous convie
A ce banquet, aux mets délicieux ;
Le vin abonde et se presse à l'envie ;
L'aï pétille, où peut-on être mieux ?
Grands de la terre, oh ! les soucis vous rongent
Pouvez-vous croire à la franche gaîté ?
Jamais le vin où mes esprits se plongent
N'a fui la liberté.

Digitized by Google

Je vois là-bas sourire à la patrie
De vieux soldats, de braves vétérans ;
Portons un toast à leur âme flétrie,
Et par respect qu'ils soient aux premiers rangs.
Nous leur devons cette terre où nous sommes
Conservons-la pour la postérité !
Jamais le vin agissant sur les hommes,
N'a fui la liberté.

Si l'ennemi s'offrait pour nous combattre,
Pour des abus qu'il veut nous imposer ;
Notre climat choisirait le théâtre
Où la valeur saurait s'organiser.
Mais pour la paix que l'amitié prolonge
N'avons-nous pas payé l'indemnité !
Jamais le vin même au milieu d'un songe
N'a fui la liberté.

Ici tout plaît, chassons la politique,
Ou qu'elle écoute assise un verre en main.
Enivrons-la, que sa langue emphatique
Soit déliée au goût du Chambertin.
Faisons des vœux pour que la nuit s'allonge,
De ces vins frais voyons la qualité :
Jamais le vin n'a souffert de mensonge,
N'a fui la liberté.

S'il nous faut tendre une offre généreuse
A l'amitié sous l'habit indigent,
N'affectons pas la pudeur vertueuse ;
Cachons le trait qui sait être obligeant.
Portons des soins à la douleur qui ronge,
Aux cœurs bannis offrons la charité :
Jamais le vin secouru d'une éponge
N'a fui la liberté.

Digitized by Google

AUTRES.

MÊME AIR.

Cher Haïti, beau pays des miracles,
Où l'on ne boit que du national (*),
Ah ! je t'aimai sans croire à ces oracles
A ces vains bruits d'un esprit virginal.
Dans maints climats, et par toute la terre,
On veut voler à la célébrité :
Un gouffre et faux système monétaire
Soutient la liberté !

L'Américain, tourmenté par l'usure,
Pour des écus vous offre du papier ;
Mais nous, amis, que cette marche impure
A retirés du plus affreux bourbier,
Consolons-nous, et vantons le mystère
Qui nous suspend sur l'immortalité !
Un gouffre et faux système monétaire
Soutient la liberté !

De l'Angleterre, exemple déplorable,
Voyez la plaie allonger le trépas ;
Peut-on nombrer la dette incalculable,
Qu'elle apprécie, et dit : « N'y touchez pas ? »
Vive un pays où l'esprit populaire
Par son instinct comprend sa dignité :
Un gouffre et faux système monétaire
Nourrit sa liberté !

(*) Nom populaire du tafia.

Digitized by Google

National, ô ma liqueur divine !
Aide ma voix, viens inspirer mes chants ;
Si tu comprends où le bonheur incline,
De mon pays conserve les penchants.
Se croire heureux, ô charmante chimère !
Est-ce pécher, heurter la probité?
Un gouffre et faux système monétaire
Flatte la liberté !

A E. A.

AUTEUR DES STANCES PUBLIÉES DANS LE PATRIOTE,
N° 27, 31 AOUT 1842.

O poëte inspiré ! pour un moment d'humeur
Tu veux quitter le monde et sa voix te fait peur !
Ton langage est si doux, oh ! suspends ta colère,
La jeunesse voit mal le monde et sa misère.
Va, permets que des ans les cercles agrandis
Éclairent tes pensers, changent tes jours ternis ;
Alors écoute bien : de ton cœur de poëte
Tu pourras voir surgir un nouvel interprète,
Amant mieux conseillé sur l'homme et ses défauts,
Répandre avec plaisir un baume sur ses maux.
Fuir la société... c'est de l'ingratitude !
L'homme doit la servir, et sa constante étude
Doit tendre incessamment au bien-être de tous :
C'est ta charge, poëte, et ton seul rendez-vous.
Tel refuse un bienfait, vante le scepticisme,
Pour cacher à nos yeux l'effrayant égoïsme.

La source où tu puisas ton vers mélodieux,
Vers plein de poésie et consciencieux,

Digitized by Google

Engage le lecteur; douce mélancolie,
Où s'épanche ta voix, aux sons qu'elle délie,
Un charme dangereux entoure ton erreur.
Vois l'inexpérience écouter ta douleur,
Se croiré déliée en suivant ton principe!
Le triste isolement que ton cœur anticipe
Est bien loin du bonheur. A qui l'homme isolé
Peut-il conter ses maux, quand il s'est immolé ?
Pardonner aux méchants est d'une âme généreuse;
Ils ont trop à souffrir de leur douleur haineuse,
Pour n'être pas punis par une sourde voix :
Voix lourde, intérieure, étouffant sous son poids;
Infligeant les remords, les regrets à leur suite,
Atteignant le méchant dans le cours de sa fuite.
Attends ton avenir au milieu du fracas,
L'action nous soutient, elle guide nos pas,
Accordant à nos vœux le nimbe qui couronne,
Et brille sous l'éclat du soleil qui rayonne :

Poëte aux vœux ardents pourrais-tu reculer?
Devant un grand devoir voudrais-tu t'annuler ?
La muse qui t'allaite a déjà trop d'empire
Sur ton luth influent et ton âme en délire.
Va, laisse à l'ignorant le soin de se cacher;
Toi, de tout ton pouvoir, ne cesse d'emboucher
L'instrument qui résonne, élève ta pensée
A chanter la vertu. Que ta plume offensée
Épanche sa douleur, que ton vers toujours pur
Désole le méchant pour l'atteindre à coup sûr :
En instruisant le monde un poëte se venge
Des chagrins offensants qu'il reçoit en échange.

Digitized by Google

ÉTUDES.

LE POETE DANS L'OUBLI.

Amour! religion! nature! à mon aurore.
Ainsi vous m'appeliez de votre voix sonore.
(A. BRÉZEUX.)

I.

Quand le ciel me prescrit d'écrire quelque chose,
Mes pensers vagabonds qui comprennent la prose
Refusent à ma voix la douce faculté
D'exprimer autrement, de dire en liberté
La leçon qui m'instruit qu'en langue poétique.
A quoi bon ce travail? Poëte, je m'applique
A mériter l'accueil d'un monde indifférent;
Nul de moi ne s'occupe, et d'un pas chancelant
Irai-je mendier les faveurs qu'on refuse,
Faute d'aimer les vers? Console-toi, ma muse,
Le plaisir de chanter féconde le cœur pur :
Lorsqu'un vers est bien dit, il doit plaire à coup sûr.
La faute est donc en moi. J'ai chanté la patrie,
Prôné la liberté; si ma gloire est flétrie
Même avant de paraître, aurais-je à ces sujets
Oté tout le mérite? Ou mes vastes projets
Ne paraissent-ils tels qu'à ma verve erronée?
Muse, repose-toi! De grâce environnée
Ta couronne viendra; qu'elle tarde, c'est bien;
La palme trop précoce est un faible soutien,
Qui nous flatte trop tôt, interrompt le génie
Dans sa marche si fière et brise l'harmonie,

Digitized by Google

Où la voix excellait, où le jour ne luit plus.
Oh ! mais le temps passe, il vaut mieux être exclus ;
C'est vivre qu'une fois. Assis sur la sellette,
Un criminel ému tremble comme un squelette,
Rongé, jouet des vents ; mais, s'il savait son sort,
Il se préparerait, il attendrait la mort.

II.

J'avais pourtant ma foi sans croire à l'injustice ;
Je me serai trompé, puisque c'est le supplice
Avec mille rigueurs, qui me semble planer,
Étouffer l'espérance où ma main vient glaner.
Oui, nouveau Damoclès, l'épée est suspendue,
Elle est prête à frapper. Si mon âme éperdue
Ne reçoit promptement un salutaire avis,
Qui dise sans détour : « Tes travaux bien suivis
Méritent mes égards, mets sans cesse en lumière
Les sentiments du Dieu qui bénit la prière,
Qui du poëte ému sur nos maux incessants,
Sait mêler dans sa voix des conseils caressants. »

III.

La navigation nous prouve que la terre
est connue en tous sens : on ne pourrait se taire
Sur des faits aussi vrais ; les climats visités,
Parcourus et décrits ; les peuples, leurs cités,
Aux commis voyageurs ont livré leurs pensées :
Plus de secrets au monde, et les routes tracées
Conduisent en tous lieux. L'intrépide marin,
Semblable au cavalier, fait obéir au frein
Son mobile vaisseau dont les seules tempêtes
Entravent les succès, arrêtent les conquêtes.

Digitized by Google

IV.

Le poëte a chanté dans ses œuvres divers,
Les merveilleux décrets donnés à l'univers,
Et, peignant avec bonheur, sa muse originale
A trempé ses pinceaux dans la couleur locale :
Où souvent pour penser, écrire en vers français,
Elle a su consulter l'esprit d'un livre anglais.
Byron, auteur nerveux, à la phrase caustique,
Pope est sec et mordant, synthèse méthodique,
Tour à tour invoqués, procurent l'aliment
A la muse inquiète, à sa voix d'un moment.
Je vois le Castillan à la touche sévère,
Langue riche en beautés que ma muse révère.
Étudiant ses chants sans jamais m'asservir,
Je me lie avec elle et cherche un avenir ;
Imitateur discret, frappé de son audace,
Je fraye mon chemin et veux marquer ma place.

V.

Quand l'oubli sans égards me jette son dédain,
M'écrase de son poids, je me dis : et demain
N'aurai-je pas mon tour et mon jour de vengeance ?
Non, le cœur du poëte est pur sans exigence.
S'il atteint le trophée il répond en servant,
Son devoir ici-bas n'est pas d'être savant,
Mais d'être généreux et surtout d'être utile,
Supérieur et craint de l'intrigant servile.
De l'homme qui s'estime et descend dans son cœur,
Vois les traits ébauchés ; crois-tu qu'il est flatteur
D'écouter ses leçons où la douceur abonde,
Où l'esprit s'agrandit, se déploie et féconde ?

Digitized by Google

VI.

Au Dieu de l'intérêt je n'écris pas mes chants,
Cultivant mon esprit je cède à des penchants
Donnés par la nature au cœur qu'elle console;
La muse est une amie, une épouse, une idole,
Qui sans cesse prodigue à mon goût préparé
La douce illusion de mon vers bigarré.
Lorsque souffrant des maux que la faiblesse humaine
Supporte sans répit, elle allégit la chaîne
Dont le seul souvenir est un gage d'effroi :
Y penser un moment met le cœur en émoi.
C'est alors qu'elle vient animer ma parole,
L'arranger à son choix. Oh! j'aime son école!
Et si la renommée à l'aider s'attachait,
J'aurais bientôt un nom que la pudeur cachait.

DU JOURNALISTE.

Qui, sur ces grands débris où triomphe le sort,
A trouvé des pensers qui terrassent la mort.

(J. Redoul.)

Avantage conquis sur les siècles passés,
Facultés d'acquérir des peuples exercés;
C'est vous qui répandez ces puissantes lumières,
Qu'on voit d'un pôle à l'autre éclairer les chaumières
Et les palais des rois. Cause de tant de biens!
S'il ressort quelques maux sous vos lois, vos moyens,
Si vastes, si nombreux, qui maîtrisent le monde;
C'est qu'à l'humanité que votre force inonde
Il n'est pas accordé le don d'être parfait.
Le mal est compensé par un plus grand bienfait.

Digitized by Google

Quand chez moi je m'endors, les savants journalistes,
Répandus sur le globe, entourés de copistes,
Voyent mes intérêts, rédigent un conseil,
Qui doit bientôt, partout où brille le soleil,
Adoucir notre sort, porter l'intelligence
A l'être qui respire, invoque la science.
Béni soit le premier dont l'esprit inventif
Osa, dans un journal, braver un joug rétif;
Embrassant à la fois la douceur du langage,
L'amour de son prochain et l'amitié du sage!
Intimement liés, la vapeur, le journal,
Enrichissent la terre, et donnent le signal
D'un immense avenir : leur marche incalculable
Ne saurait s'expliquer, n'est pas pour nous palpable ;
Seulement nous voyons la tendance aux progrès
Étonner la pensée et suivre ses succès.
Lorsque les éléments des travaux qu'ils couronnent,
Cachés sous la synthèse ont pour ceux qu'ils étonnent
Une trop longue étude ; aux retards essuyés
Par leurs adorateurs, aux moyens essayés
Pour vaincre tant d'écueils se joint l'art difficile
De l'application. Tel le Chinois docile,
Qui perd toute sa vie à devenir lecteur,
Acquiert à cinquante ans le rôle d'un auteur
Dont la simplicité n'obtiendrait qu'un sourire
Du jeune étudiant, qui vient de faire inscrire
Son nom de bachelier. Aussi là le journal
N'a jamais eu d'accès. O peuple original!
Quand donc sortiras-tu de ta pénible enfance?
L'Europe te sourit, t'invite à la science
Où puisent ses enfants. Pourquoi te défends-tu
De te rendre au conseil qui tend à la vertu,
En combattant l'erreur qui sourit au mensonge?
Ta voix stationnaire est pareille à l'éponge,
Qui pompe, à ses dépens, sans profit pour autrui,

Digitized by Google

Un savoir embrouillé que la lumière a fui.
Agé de cinq mille ans, un peuple encor novice
Excite la pitié. Par quel fatal caprice
Le destin le conduit ? Dieu lui dit comme aux flots :
« C'est ici votre empire et soyez en repos. »
Aussi vit-il à part et n'a pour tout langage
Qu'un sifflement barbare où son esprit s'engage.

Honneur au journaliste, à l'esprit épuré,
Qui s'étend pour instruire un monde préparé,
Sur lequel désormais la raison se promène,
Avec tous les égards dus à ceux qu'elle enchaîne !
Je souris à l'instant où je puis d'un journal
Extraire quelqu'idée, un début virginal.
Journalistes instruits, parfum qui me délecte,
Consacrez vos talents à l'immense collecte
Conquise par vos soins ; nourrissez nos esprits
Des fruits de vos travaux, et vous aurez le prix
Gagné par vos bienfaits. L'amour de vos semblables
N'est pas à dédaigner, de nos biens périssables
Aucun n'est plus flatteur, et la célébrité
Est un présent du ciel comme la liberté !

Heureux qui, tous les soirs, peut, après sa prière,
Enrichir son esprit de vertu, de lumière !
S'il comprend les travaux qui nourrissent son cœur,
Il doit former des vœux pour la feuille et l'auteur,
Dont la veille se brise en épuisant son âme,
Pour montrer du bonheur la scintillante flamme.

Digitized by Google

APPEL

AUX ERREURS DE QUELQUES JOURNALISTES ÉTRANGERS.

Et semblable à l'abeille, en nos jardins éclose,
De différentes fleurs j'assemble et je compose
Le miel que je produis.
(ROUSSEAU.)

Aide-moi de ta force, ô toi, langue puissante!
Soutiens mon zèle actif de ta phrase imposante.
Je veux dire, en ces vers, comme un vil intérêt
Peut sur l'homme utile imposer son cachet.
Homme utile!... je faux, disons anthropophage,
Ce nom vous convient mieux, prôneurs de l'esclavage!
Vous ne rougissez pas du trafic inhumain,
Qui fait verser le sang du tremblant Africain!
J'ai cru que la pudeur guidait le journalisme,
Je l'ai cru philanthrope et paré de civisme;
Quelle flatteuse erreur berçait mes sens séduits!
Le cri de la pitié chez les hommes instruits,
Serait-il un vain mot, verni sous l'influence
D'infâmes préjugés que flatte l'opulence?
Chacun jaloux d'un nom qui résonne si beau
Ment au monde étonné du cupide tableau
Exposé sous ses yeux; pour acquérir l'obole,
Produit de ses larcins, il change de parole,
Flatte celui qui paye écrase un malheureux
Sous les rapaces lois du puissant orgueilleux!
O maîtres éhontés, qu'aucun égard n'entrave,
Vous jouissez, c'est bien; tremblez qu'un nouveau *Dave*(48)
Expose au monde entier dans toute sa hideur,
L'hypocrite égoïsme imitant la pudeur.

Digitized by Google

Deux acteurs disputaient sous le poids de leurs armes;
Deux pour la liberté bravaient milles alarmes;
Deux voulaient asservir, enchaîner leurs rivaux :
Le lutte était terrible Au milieu des travaux
Guidés par la valeur, l'un des héros succombe,
Et l'autre va bientôt le suivre dans la tombe;
Encor quelques efforts... mais il est écrasé,
Et le bras du tyran de son sang arrosé,
Terrasse un ennemi qui n'est plus qu'un cadavre,
Qu'un débris impuissant. Vous que la douleur navre,
Au cri du désespoir, venez voir accabler,
Sous l'affreux poids des fers, l'être qui fit trembler
Son arrogant vainqueur; lui, brûlant de vengeance,
Savoure le plaisir qu'impose la démence,
De devenir bourreau! Dis, la cupidité
A donc éteint en toi tout esprit d'équité?
Homme dénaturé, pour t'applaudir tu trouve
Un journal soudoyé; dans ses pages il prouve
Que la couleur a tort, et, flattant l'assassin,
L'infâme meurtrier, *le brave citoyen;*
Il dit : « Que le vaincu bientôt à la potence,
Va recueillir les fruits gagnés par l'insolence. »

Honorable Labeauve (*), intrépide chasseur!
Cette célébrité n'a rien qui te fait peur?
Ton cœur est sans remords? va, ton métier horrible
Doit causer l'insomnie, un silence terrible
Doit t'assaillir la nuit; alors dis? réponds-moi,
Tu trembles, n'est-ce pas? tourmenté par l'effroi.
Oh! tes mains ont du sang! ce témoin homicide
Se pose devant toi dans la nuit sombre, humide;
Au moindre bruit... c'est lui!... Dis, n'as-tu pas horreur
De cette vision? Cette voix de terreur

(* Voyez le Courrier des États-Unis, 1842, n° 81, 30 août, page 330.

Digitized by Google

Est-elle sans effet, tu l'entends toujours calme?
Alors t'applaudis-tu d'avoir conquis la palme?
Et ton cœur ne dit pas : « Grand Dieu! délivre-moi
De ces tourments affreux, je reconnais ta loi. »
Tu punis mon forfait, ta terrible justice
Sait pénétrer partout; nul n'échappe au supplice
Qu'il a su mériter trahissant son devoir :
Je pensais éluder ton immense pouvoir : »
Tu ne peux te cacher à l'empire économe,
A ton horrible *moi*, quand tout le poids d'un homme
Est là. . mort sous tes coups. Ton cœur, quoique endurci,
A des moments de paix : il doit crier merci !...
L'assassin est toujours un homme bien à plaindre,
Tout s'enfuit devant lui, sa voix ne sait que feindre,
Et n'importe l'objet de son crime infamant,
La voix intérieure est un affreux tourment.
Et vous flattez ce crime, imprudents journalistes ;
Comme ces fiers rhéteurs, ou ces anciens sophistes,
Vous êtes pour et contre en prenant des deux mains;
Il vous importe peu de rire des humains.
Des maux les plus affreux ne sont qu'un badinage,
Vous savez pallier les douleurs du servage,
En jetant de l'horreur sur l'être dépité,
Qui cherche à conquérir, gagner sa liberté.
Votre devoir est grand, mais le gain vous abuse ;
C'est lui qui vous conduit, et votre âme refuse
D'écouter l'équité. De l'homme le plus doux,
Que l'on fasse un geôlier, de suite le courroux
S'empare de son cœur, le rend dur, insensible,
Et fatal instrument tout lui devient possible,
Excepté la pitié qu'il a fui pour jamais :
Aussi ne comptez plus sur sa foi désormais.
L'amour-propre heurté s'acharne à la vengeance,
Mais le cœur généreux lui dit : faites silence!
La partialité trouble ton jugement,

Digitized by Google

Journaliste éloquent, vois-tu, le serrement
Que tu causes au cœur de ceux que tu désole
Par d'injustes discours, fait perdre à ta parole
Le prestige flatteur, qui résonnait si doux
Pour eux : ils t'écoutaient. Comme un amant jaloux
Ils aimaient de ta voix l'inflexion sonore,
Et leurs moments d'ennui, que ta douleur colore,
Se tempéraient flattés d'entendre tes leçons ;
L'épine que l'on fuit n'orne pas les buissons.
La nature distingue une âme qu'elle étale,
Et jamais elle unit à la force brutale
Le pouvoir entraînant qui flatte, qui conduit,
Dirige sans efforts un être qu'il séduit.
C'est le don du talent au sublime langage :
Shéridan, Foy, Rousseau, l'avaient en apanage,
C'est pour le genre humain qu'ils ont en traits de feu
Jeté cette éloquence où brille un cher aveu.

Il a son beau côté, l'influent journalisme ;
Mais aussi son revers est d'un hideux cynisme,
Et toujours l'intérêt, invincible moteur,
Lui trace le chemin que suit sa voix d'auteur.
Lorsque cet intérêt consacre à la patrie
Les vœux les plus ardents, qu'il dit sans flatterie,
Le bonheur mérité ; c'est alors qu'il est beau
D'écouter ses accents, d'admirer le tableau
Qu'un devoir imposant rectifie et colore,
En accordant la palme à celui qu'il décore.
Mais, c'est dans le jeune âge et passé quarante ans,
L'enthousiasme cesse ; on suspend les élans
Produits par les attraits d'un généreux civisme :
Car dès qu'on réfléchit bientôt naît l'égoïsme.
Voyez Barthélemy, dont le vers incisif
Lançait sur la puissance un venin corrosif,

Digitized by Google

La mettait aux abois. Son ardeur inflexible,
Que l'or n'ébranlait pas n'est plus incorruptible.
Adieu illusion ? son avenir flatteur
Apparaît dénué de ce charme trompeur,
Qui seul peut donner l'être aux choses colossales,
Qui grandissent encore aux annonces rostrales.

L'AMOUR VIEILLARD.

I.

Hier, je relisais ma gamme,
Lorsqu'un petit vieillard boudeur,
Au teint frais au regard de flamme,
Me dit : viens cueillir cette fleur.
Ils sont passés ces jours de gloire,
Amis, à la voix du printemps ;
« Vous aurez des jours pour boire :
Chaque chose aura son temps. »

II.

Vous fuyez, compagnes frivoles,
Vous que j'aimais, écoutez-moi !
Oh ! n'êtes-vous plus ces idoles
Qui jadis m'imposaient la loi ?
Ils sont passés, etc.

III.

Quand on aime, un rien, une alarme
Vient dominer tous les plaisirs ;
Quand on sent rouler une larme,
Avant-coureur de maints désirs.
Ils sont passés, etc.

Digitized by Google

IV.

Oh ! la gaîté, pour la jeunesse
Écarte les soucis rongeurs,
Elle sourit à la sagesse,
Et verse parfois de doux pleurs.
Ils sont passés, etc.

V.

Vois si tu renais, ô mon âme !
Écoute un conseil sans courroux ;
Crois-moi, sache renaître femme :
Elle a sur nous un sort bien doux.
Ils sont passés, etc.

VI.

Regrets à la marche douteuse,
L'amour nous fuit, c'est qu'il est vieux ;
Voyez, à sa mine envieuse,
Ses plaintes s'élever aux cieux !
Ils sont passés ces jours de gloire,
Amis à la voix du printemps ;
« Vous aurez des jours pour boire :
Chaque chose aura son temps. »

Digitized by Google

UNE CHARTE.

I.

Peuple nouveau, comprends-tu la franchise
Des ces savants qui veulent t'immoler ?
Dans leurs transports, oh ! cruelle bêtise !
Ils ont conçu qu'il fallait t'isoler.
Régénérer est un mot qui te flatte,
Boyer disait : « Vous êtes inconstants ;
Et comme aux chats, il te graissait la patte,
Pour ménager le temps.

II.

Viens admirer, ô peuple débonnaire !
Le vrai savoir de tes législateurs ;
Ils vont tracer ton cours stationnaire :
Adieu progrès ! vivent ces amateurs !
Console-toi, vante les avantages,
D'être ignorant pour être mieux compris ;
Vive un État où les peuples sauvages
Craignent les gens d'esprit !

III.

Dans nos déserts peuplés par le silence,
Oseriez-vous inviter l'étranger !
Son industrie et sa vaine science
Vous gèneraient, viendraient vous outrager.
Voyez l'Anglais, dont le pays prospère
N'a réussi qu'en protégeant les sots,
Qu'en éloignant, dans sa marche colère,
L'esprit et ses suppôts.

Digitized by Google

IV.

Heureuse époque! où la riche couvée,
Des rois tout faits, tout près à gouverner!
Peuples, voyez : votre marche entravée
N'est qu'une erreur, faute de discerner.
Parlez, bientôt présidents, princes, sages,
Tous gens féconds, vous offrent leur savoir :
Dépêchez-vous, réparez les outrages
Qu'il font apercevoir.

V.

Oh! quel plaisir d'être seul en ce monde!
Isolons-nous, comme ont fait les Chinois;
Heureux pays où l'égoïsme abonde,
Haïti libre écoutera ta voix.
Vous, étrangers, dont le commerce éclaire,
Fuyez ce sol il n'est pas fait pour vous :
Allez porter loin d'ici la lumière,
Dont le charme est si doux.

VI.

Chère Haïti, tes belles destinées
Promettaient mieux à la postérité.
Un intrigant, durant vingt-cinq années,
S'est fait un jeu de ta prospérité;
Sur les colons il modelait sa tâche,
En éloignant l'étude et les talents;
Oh! tu le sais, c'est le désir du lâche
De nous voir ignorants!

VII.

On l'a chassé, mais sa puissance encore
Sait influer sur maints être craintifs;

Digitized by Google

Un préjugé, que l'habitude adore,
Voile les yeux de ces esprits captifs.
Ils trembleraient d'entendre nos annales
Leur proclamer vingt-cinq millions de bras.
Hommes trompeurs, vos craintes infernales
Croissent nos embarras.

VIII.

Quoi ! l'on voudrait qu'Haïti s'organise,
Pour se peupler qu'il attende du temps
L'effet douteux que sa marche éternise :
Oh ! quels conseils ont amorti leurs sens !
Stupide élan d'un faux patriotisme,
La liberté n'a pas d'accès chez toi ;
Va, porte ailleurs ton fol anachronisme,
Laisse-nous notre foi !

IX.

Va, mon pays, tes vastes champs fertiles
N'ont qu'un besoin ! c'est de multiplier
Les producteurs et leurs travaux utiles :
C'est sous ces faits que tout doit se lier.
Le préjugé n'est qu'une ample sottise
Que l'on nourrit. Veut-on la remplacer ?
Que l'industrie arrête la bêtise
Des gens à déplacer.

X.

Quand les colons, forcés de se soumettre
A nos efforts, ils s'en sont bien vengés,
En nous léguant la haine qui pénètre,
L'inquiétude et les sots préjugés.
Triste héritage, attribut d'ignorance,

Digitized by Google

Éloignez-vous ; la paix unit nos cœurs.
Réformateurs, semez la confiance
Pour mériter des fleurs.

XI.

D'anciens abus enracinés dans l'âme,
Depuis vingt ans ont fait trop de progrès ;
Nos vieux amis voient briser la trame
En soupirant... remarquez leurs regrets !
Qu'il était doux d'avoir à son service
Cinq cents bandits que l'on ne payait pas ;
Leur permettant de s'exercer au vice
Où brillent tant d'appas !

XII.

Pour prospérer sur une vaste échelle,
Amoindrissez la culture et ses bras ;
Et puis encore : éteignez l'étincelle
Qui luit pour nous, veut éclairer nos pas.
Bravo, voilà la secrète influence
Du *bon Boyer*. Vivent ses beaux souhaits.
Nouveaux venus fermez en conscience,
Le pays aux sifflets.

XIII.

De l'étranger tu crains la concurrence,
Paye aussi bien, tu lui résisteras ;
Mais, si tu veux pour toi seul l'opulence
Le travailleur à tes dépens rira.
Sois équitable et fais comme les autres,
Tout réussit quand on est vertueux :
Si l'étranger sait captiver les nôtres,
C'est qu'il est généreux !

Digitized by Google

XIV.

O chant de gloire, ô ma chère patrie!
Ces partisans du système exclusif
Sont tes enfants, mais leur âme flétrie
Est un ressort lâche et sans correctif.
Aide ma voix à leur faire comprendre
Que l'arbre indien, abondant en mangots,
Et l'oranger ne sauraient tant nous rendre,
Sans leur nombreux rameaux!

LES SYMPATHIES ÉTRANGÈRES

NE SONT PAS POUR NOUS.

Les hommes s'aident sur la terre;
D'un indissoluble lien
Ils semblent être le soutien.
La voix de Dieu que nul n'altère
Affermit le cœur généreux,
Double en lui les hautes pensées,
Flatte les âmes oppressées
Par un sentiment douloureux.
L'être inspiré par la nature
Est un modèle de bienfaits;
Chez lui la sagesse s'épure,
Gagne les cœurs, les rend parfaits.

O puissant attribut de la bonte divine!
L'homme, en vous caressant, s'enveloppe d'orgueil.
Son amour commandé s'incline,
Et dirige son choix à porter son accueil
Vers ses frères de poils, auxquels la préférence

Digitized by Google

Est un motif secret, est à sa bienséance.
Comment un esprit cultivé,
Se plaît-il à saisir la faible différence
Que la nuance imprime, et d'un vœu motivé
Refuser son amour à l'objet d'apathie,
Contre lequel son cœur est veuf et sans sympathie ?
Des malheurs inouïs frappèrent tour à tour
L'Europe et l'Amérique; à des cris de détresse
Les secours ont volé : des voix sans allégresse
D'une paix incertaine annonçaient le retour.
O Guadeloupe, Hambourg ! vos villes désolées
Furent l'objet de tendres soins,
L'or répandu satisfit leurs besoins ;
Elles furent à plaindre et non pas isolées :
Le monde entier remarqua leurs amis.
Il est beau d'être aimé quand le mal nous tourmente,
De voir l'amitié qui s'augmente
Donner plus qu'elle n'a promis.

Haïti, ma chère patrie !
Pour toi tes amis sont comptés
N'espère pas la sympathie :
L'étranger dans ses nécessités
Ne connaît que son gain prospère.
Abandonnée à tes efforts,
Si la source de tes trésors
Se tarit un moment, bientôt, dans sa colère,
L'étranger voudrait te punir
Des maux causés par la nature,
Et ton peuple qu'il veut bannir
N'est pour lui qu'une masse impure,
Dont l'essence et les éléments
Sont un composé de brigands.
A l'insulte, à l'inconvenance
Opposons notre amour pour la tranquillité ;

Digitized by Google

Dieu soutiendra par sa puissance
Nos efforts pour la liberté.

O mon pays, vois ce fils de l'Europe,
Cet enfant malfaisant se répandre chez nous,
Comme ami, comme philanthrope,
Semant la peine et le courroux,
Ses écrits scandaleux, jetés avec malice,
Pour fomenter le trouble et la désunion :
Va, ton peuple isolé forme une exception!
Qu'il soit uni, qu'il ne soit pas complice
Des maux qu'on lui prépare, et Dieu le maintiendra !
Celui-là seul peut dire : « Allons, n'allez pas là! »

Et toi, France! berceau d'où vinrent nos ancêtres,
L'Afrique partage avec toi
La naissance des milliers d'êtres,
Qui ne sont soumis qu'à leur loi!
Pourquoi le délire et l'outrage,
Propagés par les tiens, portent chez nous l'orage
Et le trouble des passions?
Ne peux-tu les doter d'un plus digne partage,
De plus utiles missions?
Et quel bonheur peux-tu prétendre
De la destruction des enfants d'Haïti?
Si c'est là ton vrai but, écoute et sache entendre :
Haïti, prenant son parti,
N'ayant plus que la mort, acceptera l'augure;
Comme ceux de Sagonte, elle aura la fierté,
Si rien ne peut changer la douleur qu'elle endure,
Près d'expirer gardant sa dignité,
A son dernier soupir, si sa bouche murmure,
Son dernier mot sera : la liberté!

Digitized by Google

Va, mon pays, ton appui, c'est toi-même!
Vois nul ne veut t'aider, ton nom est un blasphême.
Pourquoi, qu'avons-nous fait? de quel crime énorme
Peut-on nous accuser? Nous avons obtenu
D'un Dieu puissant notre être; et qu'a fait notre race
Pour mériter qu'on la déplace,
Sous les ordres d'un Dieu qui protége nos cœurs?
Et qui peut diriger d'aussi lâches fureurs?
Peuple nouveau ton empire ne date
Que sous l'ombre de l'équité.
Ah! jamais, comme le *Sarmate*,
Tu dois perdre la liberté!

O vous nos devanciers, Européens injustes,
Qui vivez sous des lois augustes!
Vos péchés sont-ils moins cruels?
Pourquoi dressez-vous des autels
A la déesse étincelante
Qui protége la liberté?
C'est aussi sa voix éclatante,
Qui nous séduit, nous offre sa clarté!
Et l'esclave des bords du Tibre,
Comme nous, veut-il être libre,
Vous l'aidez, vos conseils volent à son secours;
Vos bourses, vos soldats s'unissent au concours.
Ceux-là pour qui vos voix s'arment et sympathisent,
Sont vos frères de poil; s'ils ont quelques succès,
Vous êtes tout en joie, et vos cœurs s'électrisent:
Chez eux jamais on voit d'excès.

Digitized by Google

A J.-B. FRANCISQUE.

L'isolement, mon cher Francis,
Est une erreur, un égoïsme ;
L'homme isolé, sur son devoir assis,
Est accusé de manquer de civisme.
Il montre de la vanité
En affichant la modestie.
Va, pour aimer la vérité,
Il faut souffrir sans apathie,
Le poids de la société,
Et l'homme seul peut te la dire.
  Aime à voir le soleil
  Briller sur ce conseil
Que ma main se plaît à t'écrire.

A MON AMI R. C.

Mon cher ami, tes vœux, tes adieux aux poëtes
Sont, je n'en doute pas, de belles fictions,
Ou je ne sais à qui ces prédilections,
Cet amour prononcé, ces tendres épithètes,
Que ta plume a tracé peuvent appartenir.
Un être complaisant qui sait nous prévenir
Et voiler ses bienfaits sous la voix qui rassure
A bien des droits sur nous. Guidés par la nature,
Ses jours sont toujours beaux ; il oblige par goût,
Et ses soins délicats se répandent sur tout.
Il est beau de sentir de la reconnaissance
Les devoirs enchanteurs, remplis de sa puissance.
C'est acquérir vingt fois les secours obtenus ;
A ce prix obliger c'est doubler son mérite,

Digitized by Google

C'est s'élever au ciel : principes inconnus
A l'égoïsme étroit que l'avarice excite.
Ils sont beaux les portraits des amis que tu quitte ;
Pourquoi les délaisser ? S'ils sont dans le malheur,
Tu dois les soutenir, affronter la rigueur
Du sort qui les poursuit, qui cherche à les abattre.
Prouver jusqu'à la fin un amour idolâtre.
J'aime la gratitude, elle annonce un bon cœur ;
C'est le fruit embelli par une âme sensible :
Aussi l'ingrat fâcheux me cause un mal pénible.
Aime cette vertu, c'est elle qui produit
Cette voix douce et calme, enchaîne la souffrance,
Et prêche cet amour où notre cœur séduit
S'élève satisfait, renaît à l'espérance.
N'imite pas l'orgueil de ces ambitieux,
Qui souillent nos journaux de leurs fades disputes,
Dont la fausse vertu couvre le masque hideux :
Êtres intéressés, oubliant tous les cultes,
Avec la liberté, ne parlant que pour eux,
Prétendant aux emplois où la raison nous guide,
Sans pouvoir les remplir : ils n'ont aucun acquis.
Se remuant sans but, leur attentat stupide
Ne fait que retarder ce qu'ils n'ont pas compris,
La voix d'un Dieu de paix et qui nous sert d'égide :
Le concours progressif du bonheur de tous.
Mais l'un se pavanant de titres, de son âge,
Est plus ambitieux, se donne pour plus sage.
Partisan du tumulte accourez à genoux,
Reconnaissez vos torts, où la chose publique,
Prête à dégénérer, à nous abandonner,
Fera dire au dehors : que l'enfant de l'Afrique
Est privé de raison, ne sait se gouverner !

L'amour du genre humain devrait pourtant éclore,
L'homme est partout le même, il est immodéré,

Digitized by Google

De ces maux insensés que ma muse déplore
Même chez l'homme instruit être considéré
L'on aperçoit souvent qu'il élude et colore
L'intérêt personnel de motifs spécieux,
Et cache sous des mots un but parfois honteux.
Est-ce s'humilier, est-ce un grand sacrifice
D'aimer l'humanité sans choix, sans artifice?
L'amour de son prochain chez l'immortel Buffon,
Annonce un grand mérite, et son esprit profond;
Pénètre bien avant sous l'œil de la nature,
Secondé par l'étude, aucun secret pour lui
Paraît impénétrable; il dévoile l'allure
Des êtres compliqués, et le soleil n'a lui
En aucun lieu désert, en aucune contrée,
Que sa plume ne cité et sa main n'ait montrée.
Mais du savant Buffon l'esprit ingénieux
Est entaché d'erreurs; trop ami des systèmes,
Il s'écarte par fois en traits minutieux,
Et se perd en jouant sur d'absurdes problèmes.
Buffon, sans hésiter, dit à l'homme sensé
Né sous un chaud climat: que sa race est méchante,
Que l'habitant du pôle a la main sanglante.
Les climats tempérés, où l'homme est moins pressé,
Impriment la douceur sur l'être à privilége,
Que l'amour du bien seul le conduit, le protége.
Buffon aimait les siens, et cela se conçoit;
Il oubliait *Néron*, ignorant *Robespière*,
Ne pouvait en parler. Le tigre s'aperçoit,
Et voudrait dévorer la main hospitalière
Qui lui tend sa pâture, et le même climat
Offre sur l'homme aussi le même résultat....

Les lièvres, les lapins, ces animaux timides,
Viennent au jour chez vous, sous un ciel tempéré;
Les hommes naissent là des animaux stupides...
C'est la conclusion du plan immodéré

Digitized by Google

Enseigné par Buffon, ce grand naturaliste ;
Trop crédule peut-être, écoutant son sujet,
Il nous prouve aujourd'hui qu'il était sans projet ;
Que son style touchant est d'un faible analyste.

A MONSIEUR VICTOR SCHŒLCHER.

Voyageur imprudent dont l'acerbe parole
Cherche un fatal écho pour établir ton rôle ;
D'où vient ta mission ? Est-ce en le flétrissant
Qu'un peuple encor nouveau toujours reconnaissant,
Doit écouter la voix qui prêche la discorde !
Va, Ésaü ! tu sais où le savoir déborde,
Où tu trouves tout beau. Les trompeuses leçons
Que ta plume répand, comme les limaçons,
Vont glisser sans effet. Si jamais ta démarche
Éblouissait nos yeux, venait à briser l'arche
Sous laquelle un Dieu fort unit nos sentiments :
Lui seul peut l'ordonner, lui seul sait nos serments :
Tu peux encore écrire, user tes doigts, ta plume,
Sans être l'instrument ou la terrible enclume,
Que Dieu saura choisir, pour forger de nouveau
Nos cœurs épouvantés sous son brûlant marteau.
L'intérêt des colons sait exciter ton zèle ;
Philanthrope égaré, ton langage rappelle
Tes amis pleins d'ardeur dont l'esprit cauteleux,
Voudrait pour nous sauver nous voir sous mille feux.

Affronter l'Océan, sur les flots entreprendre
A braver les dangers, pour venir nous apprendre
Les maux que nous savons ; c'est mal user son temps :
C'est méconnaître l'homme aux soucis importants.
Tu peux trouver chez toi des simples à conduire,
Écris, agis pour eux, laisse-nous nous instruire,

Digitized by Google

Sans tourmenter ton âme, où la cupidité
Se dévoile imprudente, étreint la probité.
Nous admirons ici de la philanthropie
L'esprit régulateur, même son utopie
Pour reformer le monde, est pour nous un bonheur,
Que notre amour partage et secourt de cœur ;
Mais l'égoïsme impur aux farouches allures
Est un mauvais conseil aux horribles souillures.

Crédule prosateur, on t'a trompé, crois-moi,
Souvent l'aveu d'un tiers n'est pas de bon aloi.
Ton recueil vénéneux a tourmenté ton âme,
Et parfois tu gémis sous le poids de la flamme
Qui pénètre tes os, te réduit au martyr.
Oh ! quel épouvantail ! parler pour soutenir
Des faits qu'on ne sait pas ! Hommes cruels, injustes !
Pouvez-vous oublier les victimes augustes
Détruites par la mort, sous votre main de fer,
Pour exciter sitôt la voix d'un autre enfer ?
Si pressé par le temps pour voir finir le monde,
Tu viens sur Haïti, de ta voix vagabonde,
Animer la terreur, tâche d'approfondir
Les contes que tu fais, ou crains de voir s'ourdir
Sous tes propres conseils la triste intolérance,
Qui brise sous ses pas jusqu'à son influence !
Homme inconsidéré, tu flattes pour ternir
Les faits les plus sacrés que tu sais pervertir ;
Est-ce dans ton pays où retentit la hache,
Où la rage effrayée a vu l'homme sans tache ?
Les grands hommes chez toi seraient-ils donc si purs,
Que la sévère histoire aux dédales obscurs
N'aurait qu'à les louer, les citer pour modèles
Au monde qui comprend leurs fautes éternelles ?
Tu cites l'Evangile ! oh ! fais aussi ta part
De l'humaine faiblesse, et sers avec plus d'art,

Digitized by Google

Si c'est ta mission, un peuple encor crédule,
Dont l'enfance a prouvé, sur l'esprit qui calcule,
Que les hommes sont uns ; que, noirs, jaunes ou blancs,
La nature a pour eux d'invincibles penchants :
Il faut les conseiller sans remuer la fange,
Les maux des temps passés comme le mauvais ange.

Puissant réformateur, un tison dans la main,
Tu nous dictes la loi, tu ris du genre humain ;
Si tu savais l'aimer, tu trouverais en France
Assez de beaux sujets d'amour, de bienveillance ;
Là, trop faible peut-être, on se plaint de ta voix ;
Peut-être avec raison on sourit sur tes lois.
Comprends *Du Valdailly*, viens imiter son zèle ;
Vois-le concilier, apaiser la querelle
Des hommes pétulants, qu'il finit par unir,
Sans aggraver leur sort, surtout sans les punir.
Reçois, en « mauvais vers » la leçon qui m'inspire,
Ma patrie avant toi, les faveurs de ma lyre.

A MON AMIE.

Je t'offre un cœur aimant.
Sans vanité, plus d'une belle
Écouterait mes vœux, me prendrait sous son aile
Si ton regard, ton sourire charmant
N'avaient soumis à ton empire
Tout mon espoir et mon âme en délire.
Avec toi, J.... crois,
Un siècle d'existence
Ne serait qu'un moment. Le beauté de ta voix,
Aux sons délicieux à la douce éloquence,
Sait si bien persuader,

Digitized by Google

Que je te croirais sur parole,
Si tu voulais mieux commander.
Va, pose, aime, sois mon idole,
Tu n'es pas insensible. Oh ! j'ai vu tressaillir
Ton beau sein aux formes si pures ;
Oui j'ai vu ton cœur accueillir
Des vœux faits pour toi seule et ta raison bondir,
Le quereller dans ses douces allures.

Ne peux-tu donc aimer? Dans ta fraîche saison,
N'aurais-tu que de la raison ?
Si tu suis la sagesse
Crains cette bizarre déesse ;
Ses conseils affligeants mènent à la faiblesse :
Elle se rit bientôt de ses adorateurs,
En glaçant leurs crédules cœurs.
Oh ! temps d'aimer ! qui si vite s'efface !
Au banquet des plaisirs où brille tes douceurs,
Conserve à ma belle sa place !
J'aime ta résistance, elle excite l'amour ;
Le bonheur est plus grand quand la femme adorée
Vient se rendre à son tour
Aux vœux qu'elle combat par la pudeur entourée.
Va, mon étude désormais,
Sera de t'obéir. O femme ! tu le sais,
Je puis t'aimer ; pour toi, ma J...
Oui, pour toi seule je m'incline...

Penser à toi, c'est le bonheur ;
Vivre sans toi, mais c'est l'inquiétude,
La stérilité, la douleur ;
Oh ! lorsque tu parais : c'est la béatitude !
Écoute mes souhaits :
Il faut m'aimer, vois-tu ! je t'offre ma chaumière,
Viens l'embellir, viens y porter la paix :
Ton cœur, ta voix entendent ma prière.

Digitized by Google

A LA MÊME.

Quoi ! moi qui t'aime tant, pas un mot pour me dire ;
« Non !... cessez de m'écrire. »
Ton cœur insensible et couvert
D'un bouclier impénétrable,
N'a pas un côté vulnérable :
Ma voix se perd comme dans un désert.

O femme à la bouche moqueuse !
Tu ne crains pas qu'un jour
Ta voix si belle et si rieuse
Attire sur elle à ton tour
L'indifférence qu'elle oppose
A mes souhaits, à tant d'amour ?

Les parfums décèlent la rose,
L'ornent de leurs douces odeurs ;
Elle efface toutes les fleurs.
Objet des plus vives poursuites,
Elle écoute, se laisse aimer ;
Toi comme elle pour m'enflammer,
Tu veux que je t'adore et sans craindre les suites.

A LA MÊME.

J'ai voulu chanter ma maîtresse,
Et j'ai vingt fois recommencé.
Inspiré par un dieu qui presse,
Mon esprit, comme un insensé,
Se trouble au vu des formes souples,

Digitized by Google

Où mes yeux, mes désirs errants,
Voudraient palper ces beautés couples,
Pour aider à calmer mes sens.

Chez elle une raison sévère
Interdit jusqu'à mes regards ;
Comment saisir le trait austère
Qui vous dit : « Je suis sans égards ! »
Ah ! toi dont la taille est si belle,
Dont les yeux aux sourcils arqués
Me feraient faire sentinelle :
Pourquoi mes jours sont-ils marqués ?

Pour ne pas exciter l'envie,
Je ne veux pas la dessiner ;
N'appelons pas la jalousie,
Qui viendrait nous assassiner.
Va, si j'avais une louange
A proposer aux érudits,
Je leur expliquerais, mon ange,
Ton cœur, tes traits que j'applaudis !

FIN.

Digitized by Google

NOTES.

UN HOMMAGE.

(1) *Stabat Mater dolorosa.*

(2) *Francesa da Rimini,* tragédie, chef-d'œuvre de Sylvio Pellico; elle a été traduite par lord Byron.

(3) Le Devin du village.

(4) La tombe de J.-J. Rousseau, érigée au Panthéon, est très-simple, et n'est remarquable que par la main en marbre qui sort de l'une de ses extrémités : elle tient une torche.

(5) Ce trait est historique.

(6) L'auteur, accompagné de plusieurs amis, faisait une opération d'arpentage sur les sommets élevés de la rivière Dorée, près de l'endroit où la rivière du Limbé prend sa source. Les arbres sont rabougris sur ces sommets; il y fait très-froid. Comme ces lieux sont peu fréquentés, le musicien y abonde. Nous eûmes occasion d'entendre le chant vraiment curieux de cet invisible virtuose, toute une après-midi. Je n'oserais assurer si l'oiseau, qui s'est montré à nos yeux après les sons qui nous ravirent, était l'aimable chanteur; il paraissait tout près et semblait nous saluer. Sa grosseur était celle d'un colibri, avec un bec court; on ne lui voyait presque pas de queue; son plumage vert avait quelques petites raies noires. Tout le temps qu'il s'est plu à se faire admirer, il n'a pas chanté : ce qui aurait fourni un argument contre mon incrédulité. J'avais en-

Digitized by Google

tendu dire que le musicien est noir, comment croire que l'individu vert, que mes amis assuraient être le chanteur, pouvait être l'objet de tant de recherches ?

Il est des faits difficiles à expliquer, même après les avoir compris : le chant du musicien en est la preuve. Cet oiseau ne fait jamais plus de deux notes à la fois, qu'il traîne en roulant et qui sont de suite répondues une tierce plus bas, soit par le même individu ou par un autre. Le charme que ces sons font éprouver ne peut se décrire. Je ne suis pas le seul qui cite ce phénomène. (Voy. MOREAU-DE-SAINT-MÉRY.)

(7) C'est le père du célèbre Pitt, dont lord Byron fait ce curieux éloge : *He has had the privilege to ruin Great Britain gratis.*

A LA VILLE DU CAP HAÏTIEN.

(8) « Soleil, c'est aujourd'hui ta fête. »

(*Bernis*, poëme des Quatre Saisons, ch. 11.)

AUX MANES D'ALEX. PÉTION.

(9) Courtelien Constard voyant l'ennemi s'approcher, se saisit du chapeau galonné de P. d'H., s'en coiffe, ce qui le fait remarquer et atteindre le but de sa généreuse action. Il est tué comme il le prévoyait, et sauve le grand homme pour la liberté.

(10) Réponse d'Alex. Pétion à Mme Dauxion Lavaysse.

A L'OMBRE DE BÉRANGER.

(11) Le *Chansonnier*, titre dont s'honore Béranger.

(12) Emile Debraux, poëte chansonnier, ami de Béranger.

A L'AUTEUR DE L'HAÏTIADE.

(13) *Philanthrope européen*, titre que s'est donné l'auteur de l'*Haïtiade*, poëme informe rempli d'erreurs.

(14) *Que tu t'es moqué d'eux.*

Je respecte trop ceux de mes compatriotes, dont les noms

Digitized by Google

d'ailleurs illustres figurent dans l'*Haïtiade*, pour croire qu'ils veulent accepter ces louanges outrées, la plupart jetées au même moule, que l'auteur s'est plu à leur prodiguer à pleines mains. Et c'est ce qui me confirme dans l'opinion que j'ai émise quelque part, qu'un poëme épique, ayant pour sujet quelqu'un des beaux faits d'armes, dont abondent nos annales, doit être écrit par un poëte national, lorsque nous aurons le bonheur de le posséder, et cela longtemps après les événements qu'il voudra chanter.

(15) « Colombel, dont le cœur était resté français. »

(*Haïtiade*, ch. 1.)

Il nous semble que Colombel, qui aimait sa patrie, eût repoussé avec dédain un pareil éloge. A l'époque où vivait Colombel, avoir le cœur français, c'était jouir ici du triste privilége d'être traître à son pays.

(16) *J'ai connu des Français.....*

La mère de l'auteur des vers qu'on vient de lire, pleurant sur les douleurs d'une sœur qui venait d'accoucher dans un *ajoupa*, sur les bords de l'Artibonite, au moment d'une fusillade, eut à remercier un officier français qui, à force d'instances, obtint d'elle l'aveu du sujet de ses pleurs. Cet homme généreux fit porter la malade par huit soldats, qui se relayaient, jusqu'à Saint-Marc, distant de huit lieues, et c'est là que la malade fut délivrée. Trop jeune alors, l'auteur n'a pas retenu le nom de ce digne homme, qui nous était tout à fait étranger.

(17) Il vit l'Anglais ami..... »

Le fait que je rapporte ici se déduit des avantages qu'ont obtenus les Anglais sur les autres nations qui fréquentent nos ports. Ils payaient un droit moindre que les autres. — N'ayant pas d'autres preuves en mon pouvoir, je pense que celles-là suffisent pour faire croire que les Anglais nous ont aidé dans nos moments difficiles. (Voy. l'*Abeille haïtienne*, nos 1, 2 et 3, 1er août 1819, an XVI, p. 9 et 10.)

UN BAL MASQUÉ.

(18) Ce mot est pris pour rivale, acception populaire.

Digitized by Google

(19) Il existe au cap Haïtien un sentiment d'égoïsme parcimonieux, dont les petites âmes se nourrissent : ce qui rend la société presque nulle, là. Les réunions sont sans liaisons et ne sont formées, la plupart, que de gens qui se jalousent, qui se voient rarement, sans plaisir, sans effusion, se quittent sans regrets et pour se critiquer. C'est peut-être le résultat affreux de cet état d'abjection dans lequel la puissance terrible de Christophe tenait les plus influents. Il leur a ôté tout sentiment de bienveillance réciproque, sans lequel il ne peut exister de société. Il faudra bien du temps pour laver cette tache, qui n'a pas diminué depuis le retour salutaire de la liberté.

C'est aux femmes, si elles étaient aidées par un jugement sain de la part des hommes, à faire renaître cette urbanité, cet état aimable, qui a si longtemps prévalu dans mon cher pays, et que procurent ces formes délicates, ces attentions de gens qui cherchent à s'estimer, en passant avec complaisance de petites fautes inhérentes à notre espèce.

Il y a là pourtant des hommes capables d'aider cette réforme nécessaire : on doit être étonné qu'ils reculent devant un devoir qui causerait tant d'avantages, tant de bonheur. Que l'on ne s'y trompe pas, il est dans l'homme des sentiments qui n'ont besoin que d'être stimulés pour jaillir. Les bons procédés, l'indulgence bien appliqués touchent et sont payés de retour. De là l'amitié, forme essentiellement nécessaire à l'existence paisible que recherchent les cœurs aimants.

Témoins d'une réunion où le hasard nous conduisit, quel fut notre étonnement en voyant comment on s'amusait là. Les sites pittoresques de la campagne offrent tant de charmes, le beau sexe qui relève en l'ornant le tableau qu'il embellit; ce concours réuni fera toujours, sur l'être que la nature sait toucher, naître les plaisirs les plus doux. Mais à l'attention due au beau sexe, il faut chercher les moyens d'agréments, qu'il sait faire partager avec une délicatesse dont lui seul possède le tact. Au lieu de ce choix d'attentions, de soins que toute réunion exige, écoutez : on voyait des groupes de filles, belles de grâces et de jeunesse, occupées de tout autre chose que des amusements folâtres de leur âge. Elles chuchottaient tout bas, à l'écart ; d'autres, emportées par le sommeil de l'ennui, représentaient autant d'Arianes abandonnées ; et les hommes, se te-

Digitized by Google

nant par la main, tournaient en hurlant tout autour d'une table, surchargée de bouteilles et de carafes vides, qui, dans cet état, annonçaient qu'elles avaient reçu par préférence les hommages qui auraient dû être le partage de l'autre moitié de la société.

(20) L'auteur a été témoin d'une action sinon indécente, du moins fort déplacée dans un bal public. Une jeune dame à laquelle deux cavaliers affectaient de parler à l'oreille, fut successivement embrassée par ces messieurs. Ayant témoigné son étonnement, on lui a ri au nez. Peut-être ces messieurs sont des pères de famille..... Peut-être ont-ils des filles.....

Sur un tableau représentant le tombeau, etc.

(21) « Allez, général, vous êtes grand..... le monde n'est pas assez grand pour vous. » Adieux de Kléber à Napoléon Bonaparte, lorsque ce dernier quittait l'Égypte.

LA TOLÉRANCE.

(22) Pour bien entendre cette pièce, il faut se pénétrer qu'elle a été adressée à une société dont l'auteur s'honore de faire partie.

A M. L. St-M***.

(23) Ce morceau date de la mort de Napoléon.

A M. M. B***.

(24) Ce morceau date du mois de février 1837, lors des troubles momentanés suscités au cap Haïtien.

HYMNE A L'INDÉPENDANCE.

(25) Cet hymne, écrit en 1834, est une inspiration. Un ami de l'auteur lui écrivit : « Bonne nouvelle ! la France vient d'annuler notre dette nationale, le peuple est en joie ; vive la paix ! ! » Voulant communiquer cette nouvelle, l'auteur crut devoir relire la lettre, il y remarqua à son grand regret, un « on dit, » avant « la France, » ce qui diminua les plaisirs qu'il avait éprouvés ; mais l'hymne était fait.

Digitized by Google

LE MORCEAU D'OREILLE.

(26) Ce fait est arrivé au cap Haïtien, vers 1830, à peu près tel que je l'ai conté. Un docteur écossais voulut commencer sa réputation par un coup d'essai signalé : coudre un morceau d'oreille enlevé d'un coup de dents. La gangrène qu'il obtint pour résultat, l'obligea de couper le reste de l'oreille, sans quoi, comme lui dit le malade, « plus tard, faudra couper ma tête. »

SYLVAIN ET SON ANE.

(27) Sa vaste place.....
Expression équivalente au mot jardin.

LE CABRI, TAILLEUR.

(28) Dans ce temps-là, l'usage n'avait pas encore introduit des ouvriers travaillant à gages. Cabri aurait pu contenter ses deux pratiques. Les héros d'Homère étaient leurs propres cuisiniers. Les princes sauvages de l'Amérique septentrionale sont encore, de nos jours, leurs propres valets de chambre.

LA POULE INSOLENTE.

(29) *Bon Dieu, to ouai, me d'lace.* La poule semble dire cela lorsqu'elle boit : c'est l'aveu de ma nourrice.

LA MÉDECINE LEROY.

(30) Érin.
Ancien nom de l'Irlande : on prononce Érine.

LE MATELOT ET LE PETIT CHIEN.

(31) Monge et le jeune Lesseps ont été débarqués au Kamtchatka, d'où ils revinrent en France par la Russie. (Voyage de Lapérouse.)

(32) Parey, célèbre navigateur. (*Voy.* l'histoire de ses voyages au pôle Boréal.)

(33) Établissement espagnol sur la côte Nord-Ouest de l'Amérique septentrionale. Lapérouse y a relâché.

Digitized by Google

(34) L'un des vaisseaux que commandait Parey.

(35) Les derniers navigateurs qui ont atteint 88° au pôle Boréal et qui ont hiverné là, rapportent qu'il était impossible de toucher le fer. Ce métal adhérait au doigt, et ce n'était qu'aux dépens de la peau qu'on pouvait s'en débarrasser.

(36) Hôpital près de Londres, destiné aux marins invalides.

LE MORCEAU DE LICORNE.

(37) J'espère que l'on ne confondra pas les ministres du culte qui nous éclaire avec ceux dont il est question dans ce passage. Ils sont trop respectables dans leurs missions saintes, pour m'autoriser à parler d'eux de la sorte.

L'AMÉRICAIN DU NORD ET LE FRANÇAIS.

(38) Manière propre aux Français, surtout aux Gascons, de prononcer le nom de Tompson.

UN CONTRASTE.

(39) Le lecteur est invité de ne pas s'arrêter au sens équivoque qu'offre cet hémistiche. L'auteur n'a pas l'intention de faire un jeu de mots : il a voulu faire allusion à ce choix d'expressions qui plaît aux âmes honnêtes.

(40) La boutique du marchand de sucre en pains, à côté de M. Bellenau, éclairée par une simple lampe.

LA BOUTEILLE DE TIMOTHÉE.

(41) Cette expression veut dire bouvier, mais elle a là une autre acception, et désigne celui qui dirige les bœufs pour tirer les pièces d'acajou.

(42) La bouteille.

LES DEUX AMIS.

(43) La calomnie.

(44) « La tolérance est la seule paix perpétuelle parmi les hommes. » (Voltaire.)

Digitized by Google

ESCLAVAGE.

(45) « Vos ennemis alors étaient ce que nous sommes »

It is melancholy to reflect upon the condition of the people of western Europe, and especially of the inhabitants of the Netherlands, during the five hundred years which intervened between the invasion of the Franks and the final consolidation of their power under Charlemagne. " Let us look back," says the Reiffenberg, "upon that desastrous period. A country covered with marshes or impenetrable forests, and which the ocean continually threaten to devour like another Atlantis, is thinly inhabited by wretched beings painfully contending with the elements for the earth they occupy. Romans and barbarians, payans and christians Batavians, Gauls, Saxons and Franks mixed up in perpetual conflict, present a picture of shrinking disgust. No is there any thing to relieve the horrors of the scene, except the noble mistration of so many self-devoted and fearless missionnaries, who planted the seeds of religion and knowledge in the rough soil around them, and laid the foundation of modern civilisation. "

(*North American Review*, nº XCII, p. 416.)

(46) « Partagés en deux camps la guerre fait entr'eux. »

Nous ignorions les scandaleuses calomnies de M. le marquis de Cassagnac, contre nous, c'est M. Schœlcher qui nous les a signalées ; c'est lui qui nous a fourni les journaux dans lesquels M. le marquis nous déchire si gratuitement. Gratuitement ! je me trompe ; il est bien payé par MM. les colons pour ses œuvres.

M. Schœlcher a su tirer parti de cette captieuse bienveillance de sa part ; elle lui a valu le moyen d'obtenir quelque communication dont il a abusé. Après tout, je crois que ces Messieurs s'entendent et savent bien leurs rôles. L'intérêt, ce puissant moteur, est l'idole de leurs vœux; c'est pour lui qu'ils franchissent les quelques mille lieues qui séparent les deux mondes, affrontant un climat que l'Européen n'a pas toujours bravé impunément.

Ces Messieurs qui pensent autant au bien ou au mal que peuvent

Digitized by Google

causer leurs écrits qu'aux babouches du grand Turk, ne s'aperçoivent pas quelle mordante satire ils adressent aux peuples de l'Europe, en exigeant qu'un peuple aussi nouveau que nous, soit leur égal en civilisation. Les vieilles nations, nos devancières, datent presque toutes de l'ère vulgaire, et nous viendrions, après quarante ans, sortis de l'état le plus abject, sans éléments et presque sans acquit, offrir l'étonnant spectacle d'autant de connaissances qu'elles !

Allons, Messieurs, ayez un peu plus de pudeur, un peu plus d'égards, pour vous et pour les vôtres. Nous n'envions rien de personne; nous savons que l'expérience des pères est toujours perdue pour les fils, et que si les hommes naissaient savants, il leur faudrait encore un long travail pour acquérir l'expérience propre à mettre leur savoir en pratique. Jamais nous ne nous serions avisés d'imaginer cette amère critique, de nous comparer, quant au savoir, à nos contemporains de l'Europe, nous connaissons notre lot. Nous allons étudier ces écarts si flagrants et si peu dignes d'hommes instruits, d'hommes qui s'estiment, pour ne pas les imiter.

(47) « Où naquit Washington.....»

Nous lisons les journaux avec intérêt et pour prendre notre part de joie ou de peine, à tout ce qui échet à l'humanité, mais sans nous mêler de politique; notre vie retirée, nos habitudes, ne nous le permettent pas. Avec quelle douleur nous voyons les descendants de ceux qui ont signé un acte d'indépendance, commençant par ces mots : « We hold there truth to be self evident, etc., etc.,» insulter un Dieu qu'ils invoquent journellement pour leur bien-être, par le scandale de la discussion, dans le lieu même où cet acte solennel a été signé, et proclamer là le maintien de leurs semblables dans les fers.

Une loi du Maryland accorde à tout dénonciateur, qui fera connaître un nègre, un mulâtre arrivant dans cet État, un droit de propriété sur ce nègre ou ce mulâtre. Bénédiction ! Messieurs les Américains, quelle générosité ! Il vous sera tenu compte de votre cupidité; vous lisez assez souvent la Bible, pour savoir, sans qu'on vous le dise, quel sera votre salaire pour une telle conduite. Caste privilégiée, vous vous croyez exempte de

Digitized by Google

pratiquer la morale de ce livre divin! et votre intérêt est le seul contrepoids que vous osez lui opposer.

(48) Appel sur les erreurs, etc.

Les gens instruits n'ont que faire d'une note sur le mot *Dave*, aussi cette explication n'est pas pour eux. Tout le monde n'a pas lu Horace, jaloux d'être entendu par le grand nombre, je lui dirai : Dave était l'esclave, le valet d'Horace. Le poëte en fait son interlocuteur dans un dialogue où Dave développe les mœurs d'un débauché libertin, et conclut, comme Figaro, par prouver, que le meilleur des maîtres n'est pas « digne d'être valet. » (Voy. Horace, sat. VII, liv. II.)

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
A mon ange gardien	1
Plainte à ma muse	2
A l'homme	4
Un hommage	17
La voix	30
Une étude	36
A la ville du Cap Haïtien	40
Souvenirs aux mânes d'Alex. Pétion	44
La pendule et les heures	47
A la prospérité nationale	58
Invocation à la lumière	62
Ode	64
Ode au soleil	69
Ode à la nature	72
Ode à la paix	75
Le poète	79
A M. le baron de Las Cases	81
A M. Alp. de Lamartine	82
Une méthode	84
La guerre	95
Philosophie	99
Une autre étude	103
Imitation de La Mennais	108

Digitized by Google

Pages.

tre à M. F. de La Mennais 115
Dieu !..... 117
A la femme..... *ib.*
La jeune fille..... 119
La rose..... 121
L'orange..... 123
Sur la vie des saints..... 124
A ma plume..... 127
Le café..... 128
La banane..... 129
A M. J.... E..... 131
A F..... 133
L'orage..... *ib.*
A M. J.-J. M..... 135
Prière universelle, traduite de l'anglais..... 136
Sur le buste de Napoléon..... 138
A M. H. D***..... 139
Au même..... *ib.*
Impromptu..... *ib.*
Quelques fleurs offertes aux mânes d'I.... N***..... 140
Sur le mot impromptu..... 141
Le pistolet..... 143
A M. J.-S. M***..... 146
Aux mânes du général J.-J. Beauvoir et du citoyen J. Granville..... 147
Placet présenté au col.... Cas..... 148
Sonnet au même..... 149
Sonnet à J. Granville..... *ib.*
Sonnet, boutade aux vers..... 150
Autre, à la beauté..... 151
Sonnet sur l'incrédulité..... *ib.*
Mes vœux, sonnet..... 152
A M. D. S. P..... 153
L'homme n'invente rien, il découvre..... *ib.*
Ses cheveux..... 154

Digitized by Google

Pages.

Bouquet..... 154
Les conjonctions..... 155
Epitre A...., fragment..... 157
Epitre, adieux à..... 158
Epitre à..... 159
Portrait de F*** 160
A J. O***..... 161
Mes croyances..... 162
A D. 163
A M. J. S. M*** ..... *ib.*
Couplets chantés le jour de ma réception..... 164
Aux critiques..... 166
Un ami..... 169
Les cendres de Napoléon..... 171
Regrets..... 172
Hommage à la nouvelle consécration de l'église du Cap Haïtien..... 176
L'amour des muses..... 178
A l'auteur d'un poëme épique..... 183
A l'ombre de P.-J. Bérenger..... 184
Un bal masqué au Cap Haïtien..... 187
Epitre à l'auteur, par M. S. T..... 191
Réponse à M. S. T..... 192
A M. B..... 193
A M. J. S. M..... 196
Sur un tableau représentant le tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène..... 197
A l'auteur d'un article inséré dans le North American Review..... *ib.*
La tolérance..... 198
A..... 200
Epigramme ..... *ib.*
Quatrain à M. A... P..., professeur de musique..... 201
A L. St-M... ..... *ib.*
Epitre à M. M... B... 202

Digitized by Google

Pages.

Hymne à l'indépendance..... 204
Le bal..... 205
Le morceau d'oreille..... 207
Sylvain et son âne..... 208
A M. J. N. T***..... 210
Le Cabri, tailleur..... 211
La poule insolente..... 212
La médecine Leroy..... 213
Le matelot et le petit chien..... 215
Le morceau de licorne..... 218
L'Américain du nord et le Français..... 221
Une mère..... 222
Un père..... 224
Un contraste..... 227
Un morceau de sucre..... 229
La bouteille de Thimothée..... 230
La ruche et la guêpe..... 231
Le siége prêté et rendu..... 233
Le goujat..... 238
Les deux amis..... 241
Couplet chanté au Cap Haïtien..... 243
Paddy, conte..... *ib.*
Acrostiche..... 247
Autre..... *ib.*
Autre, même sujet..... *ib.*
A. C. F..... 248
Acrostiches..... *ib.*
Romance imitée de l'anglais..... 249
Autre..... *ib.*
Quels sont les trois aveugles qui mènent le monde ?..... 250
Réponse..... *ib.*
A mon amie..... 251
Couplets..... 252
Autres..... *ib.*
Couplets..... 253

Digitized by Google

Pages.
Autres 254
Couplets 255
Autres 256
Autres ..... *ib.*
Autres 257
Autres 258
Autres ..... *ib.*
Autres 259
Autres 260
Autres 261
Le luxe 262
La gloire 267
Épitre à mon amie 273
Le mot pour rire 276
Au col.... B...., commandant le 29e régiment. 278
Un autre ami 279
La source 281
Demain 282
A mon écritoire 282
Au Grand Orient d'Haïti, etc 283
A la critique irréfléchie 284
L'espoir 286
Le coucher du soleil 287
A.... F 288
Sensations 289
A la même 291
A... M 292
Acrostiche 293
A. J. P. Rou 294
Les Hanovriens au Cap ..... *ib.*
Aimer et estimer 295
A. M. A. S 297
L'artiste à Pierre S** 298
Aux mânes d'un ami, le col. V*** 299

Digitized by Google

Pages.
Dix heures du soir..... 300
Epitre à l'auteur..... 301
Réponse..... 302
Autre épitre à l'auteur 304
Réponse..... 305
Un culte..... 307
A. M. J. E....e..... 309
De M. J. E....e à l'auteur..... 310
Pour l'album de Mme D. E. H. F.... T***..... 311
A Barthélemy, le poëte..... *ib.*
Au même..... 313
Les fleurs..... 315
Les étrennes..... 318
Boutade..... 322
Encore le poëte..... 325
La soirée..... 328
Mosaïque..... 333
Politique..... 334
Le temple..... 335
Les nations..... *ib.*
La mort..... 337
La puissance..... 338
La montagne..... 339
La famille..... 340
La misère..... 341
La rue..... 342
Le peuple..... 343
La fatuité..... 345
Épitre à S. P. R..... 346
A l'éditeur, etc..... 348
Couplets..... 352
Les poëtes..... 353
Un cimetière..... 378
Mes adieux à B. D***..... 382

Digitized by Google

Pages.
Étude ou rêve d'un habitant de la lune..... 385
Au célèbre Victor Hugo..... 406
Au Dr L. Eusèbe..... 407
Un baiser..... *ib.*
Une envie..... 409
A M. F. Gaillardet..... 412
Mon petit enfant..... 414
Une idée..... 416
La veste de Voltaire..... 419
Les deux cultes..... 423
Paraphrase de la complainte de David..... 427
La solitude..... 428
Ex-V..... M. T..... 431
Esclavage..... 432
Etudes morales..... 440
Délire, Etudes..... 443
Hymne à l'Être-Suprême..... 447
Couplets..... 449
Complainte africaine..... 451
Réponse..... 452
A M. le vicomte de Chateaubriand..... 453
La fille du village..... 456
Un tremblement de terre..... 458
Etudes champêtres..... 468
Un enterrement..... 471
Couplets..... 475
Autres..... 477
A E. A., auteur des stances, etc..... 478
Etudes..... 480
Du journaliste..... 483
Appel aux erreurs, etc..... 486
L'amour vieillard..... 490
Une charte..... 492
Les sympathies étrangères, etc..... 496

Digitized by Google

Pages.
A J. B. Francisque..... 500
A mon ami R. C..... *ib.*
A Monsieur Victor Schœlcher..... 503
A mon Amie..... 505
A la même..... 507
A la même..... *ib.*

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AUG 30 1932

Digitized by Google

Digitized by Google